Le Temps Aboli

Auteur: J. Krishnamurti
Traduit de l'anglais par Colette Joyeux
Aux Éditions Rocher (1987).



DISCUSSIONS SUR L'HUMANITÉ ET SUR LES SOURCES DE SON CONFLIT ENTRE UN THÉOSOPHE
ET UN SCIENTIFIQUE SPÉCIALISTE DE LA THÉORIE DES QUANTA ET DE LA RELATIVITÉ.

Quatrième de Couverture

Ce livre est l'un des plus importants que J. Krishnamurti nous ait donnés car c'est la première fois qu'a été enregistrée une discussion approfondie et suivie entre un grand penseur religieux et un grand physicien. Le point de départ de ces dialogues est la question suivante : "L'humanité a-t-elle fait fausse route, ce qui a entraîné division, conflit et destruction perpétuels ?" La source du conflit de l'humanité est-elle l'incapacité de l'individu à affronter la réalité de ce qu'il "est" psychologiquement, avec pour corollaire la quête chimérique de ce qu'il lui faut "devenir" ? On ne peut se libérer de cette activité égocentrique, irrationnelle et déroutante que grâce à un certain type de vision pénétrante. Celle-ci permet de percevoir que, au-delà de la pensée, il n'y a qu'énergie et forme, pas de "moi", pas de temps. Krishnamurti insiste sur le fait que le "fondamental" ne peut être approché qu'à partir de la perception directe, lorsque l'esprit est silencieux et vide de pensées. Avec David Bohm, il revient fréquemment sur la nécessité d'une certaine qualité de vision pénétrante qui ne se limite pas à des domaines restreints tels que la science, l'art, la religion.

Jiddu Krishnamurti est l'auteur de nombreux ouvrages, dont L'Eveil de l'intelligence, Plénitude de la vie et De la liberté. Le Dr David Bohm, professeur au Birbeck College jusqu'en 1983, était spécialisé dans la théorie des quanta, la relativité et les questions philosophiques. Il est l'auteur de quatre traités : *La Théorie des quanta* (1951), *Causalité et hasard dans la physique moderne* (1957), *La*

Théorie spéciale de la relativité (1996) et *La Plénitude de l'univers* (1980).

Avertissement au lecteur

« Ce livre a été élaboré à partir de dialogues entre J. Krishnamurti et le professeur David Bohm ; ces entretiens se sont déroulés en Amérique et en Angletere entre avril et septembre 1980. En certaines occasions, d'autres personnes étaient présentes, et leurs contributions occasionnelles à ces discussions - sauf indication contraire - sont attribuées à un "Interlocuteur" plutôt qu'à des individus désignés. ».

Sommaire

Amérique 1980

Les racines du conflit psychologique.
Ojai, le 1er avril 1980

Un esprit délivré du temps accumulé.
Ojai, le 2 avril 1980

Pourquoi cette importance suprême donnée à la pensée ?
Ojai, le 8 avril 1980

L'abandon du schéma égocentrique.
Ojai, le 10 avril 1980

Le terrain fondamental de l'Être et l'esprit de l'Homme.
Ojai, le 12 avril 1980

La vision pénétrante peut-elle entraîner une mutation des cellules du cerveau.
Ojai, le 15 avril 1980

Importance mineure de la mort.
Ojai, le 17 avril 1980

Comment éveiller chez autrui la vision pénétrante ?
Ojai, le 19 avril 1980

Angleterre 1980

La sénilité et les cellules cérébrales
Brockwood Park, le 1er juin 1980

L'Ordre cosmique
Brockwood Park, le 7 septembre 1980

La fin du savoir psychologique
Brockwood Park, le 18 septembre 1980

L'esprit dans l'univers
Brockwood Park, le 20 septembre 1980

Peut-on résoudre les problèmes personnels et mettre fin à la fragmentation ?
Brockwood Park, le 27 septembre 1980

Le Temps Aboli

Californie

1ère Discussion

Ojai, le 1er avril 1980

Les racines du conflit psychologique

Krishnamurti : Par où commencer ? L'humanité a-t-elle fait fausse route ? C'est la question que j'aimerais soulever.

D. Bohm : Fait fausse route ? A mon sens, c'est effectivement ce qui a dû se passer, il y a bien longtemps.

Krishnamurti : C'est aussi mon impression. Il y a longtemps... C'est bien le sentiment qu'on a - pourquoi ? A mon point de vue, voyez-vous, l'humanité a toujours essayé de devenir.

D. Bohm : Peut-être, en effet. Parmi mes souvenirs de lecture, ce qui m'a un jour frappé, c'est la façon dont l'homme a basculé voilà cinq ou six mille ans dans le pillage et l'esclavage. A partir de là, le but essentiel de son existence est devenu l'exploitation et le pillage.

Krishnamurti : Oui, mais que dire de la notion de « devenir » intérieur ?

D. Bohm : Essayons de définir le lien entre ces deux notions. Quelle forme de « devenir » cela impliquait-il ? Au lieu d'adopter une attitude constructive, de découvrir des techniques nouvelles, d'inventer de nouveaux outils, etc., à un certain moment les hommes ont trouvé plus facile de piller leurs voisins. Que cherchaient-ils à devenir, ces hommes-là ?

Krishnamurti : C'est le conflit qui a été à la racine de tout ceci.

D. Bohm : Mais de quel conflit s'agissait-il ? Si nous pouvions nous mettre à la place de ces peuples anciens, comment définiriez-vous ce conflit ?

Krishnamurti : Quelle était la racine du conflit ? Et pas seulement sur le plan extérieur, mais également au niveau de ce formidable conflit intérieur de l'humanité... Quelle en est la racine ?

D. Bohm : Apparemment, il est né de désirs contradictoires.

Krishnamurti : Non, ce n'est pas cela. Les religions y sont peut-être pour quelque chose, elles qui toutes incitent à devenir, à atteindre un certain but.

D. Bohm : Mais dans ce cas, qu'est-ce qui a poussé les gens dans cette voie ? Pourquoi n'ont-ils pas pu se contenter d'être ce qu'ils étaient ? A mon avis, voyez-vous, la religion

n'aurait pas eu de prise sur eux s'ils n'étaient pas tellement séduits par l'idée de se dépasser.

Krishnamurti : Alors, il s'agirait d'une fuite, d'une incapacité à affronter la réalité ? Et donc, on se tourne vers autre chose, quelque chose de plus, toujours plus ?

D. Bohm : Et que sont, selon vous, ces réalités que les hommes ne parviennent pas à affronter ?

Krishnamurti : Pour les Chrétiens, par exemple, le péché originel.

D. Bohm : Mais l'humanité avait déjà fait fausse route bien avant cela.

Krishnamurti : Bien avant, c'est exact. Bien avant cela, les Hindous avaient cette notion de karma. Quelle est l'origine de tout ceci ?

D. Bohm : Nous avons parlé de cette incapacité qu'ont les hommes à affronter certains faits. Ils ont donc préféré les embellir par l'imagination.

Krishnamurti : Exactement. Les embellir. Devenir.

D. Bohm : En quelque sorte, c'est l'ébauche du progrès technique qui les aurait incités à appliquer cette idée au plan personnel : « Moi aussi je dois devenir meilleur. »

Krishnamurti : C'est cela, devenir meilleur intérieurement.

D. Bohm : Il faudrait tous devenir meilleurs intérieurement.

Krishnamurti : Voilà, exactement. Mais la racine de tout ceci ?

D. Bohm : A mes yeux, c'est tout naturel : la pensée projette ce but de devenir meilleur. C'est une tendance inhérente à la structure de la pensée.

Krishnamurti : Le principe de devenir meilleur extérieurement aurait donc suscité l'idée de devenir meilleur intérieurement ?

D. Bohm : Mais... si le progrès extérieur est légitime, pourquoi le progrès intérieur serait-il nocif ?

Krishnamurti : Cernons-nous là l'origine du conflit ?

D. Bohm : On s'en approche; nous y arrivons.

Krishnamurti : Vous croyez ? Le temps est-il le facteur décisif ? Le temps comme « connaissance nécessaire à l'accomplissement d'une tâche » ? Donc le même principe de temps, mais appliqué à la vie intérieure ? Le temps serait-il le facteur essentiel ?

D. Bohm : Pour moi, il n'est pas du tout évident que le temps soit l'unique facteur.

Krishnamurti : Mais bien sûr que si. Le temps. Le devenir, qui implique nécessairement le temps.

D. Bohm : D'accord, mais on ne discerne pas bien en quoi le temps pose problème. Précisons alors qu'il n'y a aucun problème lorsque le temps s'applique au plan extérieur.

Krishnamurti : Mais si, il y a problème, dans une certaine mesure. Mais nous discutons actuellement du temps sur le plan intérieur.

D. Bohm : Il faut donc examiner pourquoi le temps est un si grand facteur de destruction intérieure.

Krishnamurti : La raison, c'est qu'on s'efforce de devenir quelque chose.

D. Bohm : Bon; mais la plupart des gens vont vous rétorquer que c'est tout naturel. Il faut expliquer la nocivité de la notion de « devenir ».

Krishnamurti : De toute évidence, c'est une source de conflit : dès lors que je m'efforce de devenir quelque chose, cela engendre une lutte perpétuelle.

D. Bohm : Exactement. Pourrions-nous approfondir ? Pourquoi y a-t-il lutte ? Lorsque j'essaie d'améliorer ma situation extérieure, cette lutte n'a pas lieu, n'est-ce pas ?

Krishnamurti : Dans ce cas-là, non; le but est plus ou moins légitime, mais si ce même principe s'applique à la vie intérieure, il entraîne une contradiction.

D. Bohm : Qui est... ?

Krishnamurti : Qui est l'écart entre « ce qui est » et « devenir ce qu'il faudrait être ».

D. Bohm : Mais voilà la question épineuse : pourquoi cette contradiction s'applique-t-elle à la vie intérieure et pas à la vie extérieure ?

Krishnamurti : A l'intérieur de nous-mêmes, cette contradiction donne naissance à un noyau égocentrique, à un centre. D'accord ?

D. Bohm : Oui, mais est-il possible de comprendre pourquoi ? Ce centre se forme-t-il quand nous sommes dans le champ extérieur ? Il semble que ce ne soit pas forcément le cas.

Krishnamurti : Non, pas obligatoirement.

D. Bohm : Mais dans le champ intérieur, nous cherchons à nous forcer à devenir autres que ce que nous sommes.

Krishnamurti : Exactement. C'est un fait. Notre cerveau serait-il tellement habitué au conflit que nous rejetions tout autre mode de vie ?

D. Bohm : Mais pourquoi en sommes-nous arrivés à considérer le conflit comme inéluctable et nécessaire ?

Krishnamurti : Quelle est donc l'origine de ce conflit ?

D. Bohm : Nous avons constaté que nous nous forçons : à mon avis, voilà un indice.

Lorsque notre idée de nous-mêmes coïncide avec nos désirs, nous restons cependant susceptibles de nous souhaiter également autres, différents - et donc de poursuivre deux buts distincts en même temps. Cette idée vous paraît-elle exacte ?

Krishnamurti : Je l'admets volontiers. Mais mon intention, c'est de découvrir l'origine de tous ces malheurs, de cette confusion, de ces conflits. Comment tout cela a-t-il commencé ? Voilà pourquoi je me demandais, au début, si l'humanité avait fait fausse route. L'origine serait-elle : ce qui est « je » et ce qui n'est pas « je » ?

D. Bohm : Il me semble que nous brûlons.

Krishnamurti : Oui, nous y sommes. Et le « moi » - pourquoi l'homme a-t-il créé ce « moi », qui va fatalement engendrer le conflit ? « Moi », et « toi », et « moi meilleur que toi », et ainsi de suite ?

D. Bohm : Ce doit être une erreur très ancienne, ou bien, pour reprendre votre expression, une « fausse route » qui, après avoir établi extérieurement un clivage entre divers éléments, nous a incités à perpétuer ce clivage - non par mauvaise volonté, mais par pure ignorance.

Krishnamurti : C'est tout à fait cela.

D. Bohm : Sans nous rendre compte de ce que nous faisions.

Krishnamurti : Est-ce donc là l'origine de tout ce conflit ?

D. Bohm : Je n'en suis pas certain. Qu'en dites-vous, personnellement ?

Krishnamurti : J'aurais tendance à en attribuer l'origine à l'ego, au « moi », au « je ».

D. Bohm : Effectivement.

Krishnamurti : S'il n'y a pas d'ego, le problème disparaît, il n'y a pas de conflit, il n'y a pas de temps - pas de temps en termes de devenir ou non-devenir, d'être ou non-être.

D. Bohm : Mais ne sommes-nous pas toujours susceptibles de retomber dans ce qui nous a poussés à façonner l'ego au départ ?

Krishnamurti : Une petite seconde ! Disons peut-être que l'énergie - cette énergie immense, infinie - s'est trouvée condensée, restreinte aux dimensions de l'esprit et que le cerveau lui-même s'est restreint, faute de pouvoir englober cette énergie colossale ? Me suivez-vous ?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Et donc le cerveau s'est peu à peu réduit au « moi », au « je » ?

D. Bohm : Là, je ne vous suis plus très bien. Ce qui s'est produit, - et que ce soit cela, je l'admets, mais je ne vois pas bien toutes les étapes. Vous dites que l'énergie était

colossale et que le cerveau n'a pas pu la maîtriser, ou a conclu qu'il en était incapable ?

Krishnamurti : Il n'a pas réussi à la maîtriser.

D. Bohm : Mais dans ce cas, c'est l'impasse totale.

Krishnamurti : Non, un instant ! N'allez pas trop vite. Tout ce que je cherche à faire, c'est explorer, avancer un peu. Pourquoi le cerveau - et avec lui toute la pensée - a-t-il créé ce sentiment du « moi » ? Pourquoi ?

D. Bohm : Les hommes avaient besoin d'un certain sentiment d'identité pour fonctionner.

Krishnamurti : Pour fonctionner, c'est cela.

D. Bohm : Pour pouvoir se situer.

Krishnamurti : Effectivement. Est-ce donc là le mouvement qui a créé le « moi » ? Ce mouvement de l'extérieur ? Il fallait pouvoir s'identifier à la famille, à la maison, au métier, ou à la profession. Et c'est peu à peu devenu le « moi » ?

D. Bohm : A mon avis, l'énergie dont vous parlez actuellement y a participé aussi.

Krishnamurti : C'est vrai, mais je ne veux aborder cette idée que pas à pas.

D. Bohm : Lorsque vous dites que, d'une certaine manière, ce sentiment du « moi » s'est peu à peu conforté, c'est exact, mais cela ne suffit pas à expliquer la force phénoménale de l'ego. Cela reviendrait à le réduire à une simple habitude. La prépondérance absolue de l'ego exigeait qu'il focalise la plus grande énergie possible, la totalité de l'énergie.

Krishnamurti : Et l'explication, c'est que le cerveau ne peut pas contenir cette immense énergie ? Est-ce que nous y sommes ?

D. Bohm : Disons que le cerveau s'efforce de contrôler cette situation, d'y mettre de l'ordre.

Krishnamurti : L'énergie n'a pas d'ordre.

D. Bohm : Mais si le cerveau s'aperçoit qu'il ne peut pas contrôler quelque chose qui se déroule à l'intérieur de lui-même, il essaie toujours d'instaurer l'ordre.

Krishnamurti : Dans ce cas, avançons l'idée que le cerveau, votre cerveau, ou celui d'un tel ou d'une telle, n'est pas né d'hier; qu'il est très ancien.

D. Bohm : Dans quel sens ?

Krishnamurti : En ce sens qu'il a évolué.

D. Bohm : Évolué, oui, depuis le stade animal. Et l'animal a évolué. Disons donc que, dans un certain sens, toute cette évolution s'est en quelque sorte condensée dans le cerveau.

Krishnamurti : Je voudrais mettre en question la notion d'évolution. Qu'il y ait eu

évolution, par exemple, entre le char à bœufs et l'avion à réaction, je l'admets.

D. Bohm : Bien sûr. Mais avant toute remise en cause de cette notion, il nous faut prendre en compte l'évidence que l'homme a progressé par étapes successives. C'est un fait indéniable, n'est-ce pas ?

Krishnamurti : Bien entendu.

D. Bohm : Je veux dire que, sur le plan physique, il est évident que l'évolution a eu lieu d'une façon ou d'une autre.

Krishnamurti : Physiquement, oui.

D. Bohm : Et le cerveau est devenu plus volumineux, plus complexe. Mais on peut contester l'idée d'évolution mentale.

Krishnamurti : Voyez-vous, ce que je veux, c'est abolir le temps psychologique. Vous comprenez ?

D. Bohm : Oui, je comprends.

Krishnamurti : A mes yeux, c'est lui l'ennemi. Est-ce donc la cause, l'origine du malheur de l'humanité ?

D. Bohm : Cette utilisation-là du temps ? Sûrement. L'homme était obligé d'utiliser le temps dans un certain but, mais il s'en est mal servi.

Krishnamurti : Je suis d'accord là-dessus. Si je dois apprendre une langue étrangère, il me faut du temps.

D. Bohm : Mais je détourne l'usage du temps si je l'applique à ce qui est intérieur...

Krishnamurti : La réalité intérieure : nous y voilà. Serait-ce la cause de cette confusion de l'homme que l'intervention du temps comme moyen de devenir : devenir de plus en plus parfait, de plus en plus évolué, de plus en plus aimant ? Est-ce que vous me suivez ?

D. Bohm : Oui, je comprends. A coup sûr, si nous ne faisions pas cela, tout le système s'effondrerait.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Mais je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas d'autre cause.

Krishnamurti : Un instant. J'aimerais approfondir un peu ce point. Personnellement, ce n'est pas une vue théorique que j'exprime ici. Mais à mes yeux, psychologiquement parlant, la notion de « demain » n'existe pas. Donc le temps non plus, en tant que mouvement soit intérieur, soit extérieur.

D. Bohm : Vous voulez dire le temps psychologique ?

Krishnamurti : Oui, le temps psychologique, et le temps extérieur. Donc, si le temps

psychologique n'existe pas, il n'y a pas de conflit, il n'y a pas ce « moi », ce « je », qui est à la base du conflit. Mais extérieurement, technologiquement, l'homme a progressé, évolué.

D. Bohm : Et également dans sa structure physiologiquement interne.

Krishnamurti : Dans sa physiologie; et en tout. Mais psychologiquement, nous avons aussi évolué extérieurement.

D. Bohm : Oui, nous avons axé notre vie sur l'extérieur. C'est bien ce que vous suggérez ?

Krishnamurti : Exactement. Nous avons élargi nos capacités extérieures. Et à l'intérieur, c'est le même mouvement qui a lieu. Mais s'il ne se produit aucun mouvement intérieur procédant du temps, de l'idée d'avancement, de progrès, que se passe-t-il alors ? Comprenez-vous ce que j'essaie d'exprimer ? Alors, le temps est aboli. Le mouvement extérieur, voyez-vous, et le mouvement intérieur sont identiques.

D. Bohm : Oui, c'est un cycle sans fin.

Krishnamurti : Qui implique le temps. Si ce mouvement cesse, alors que se passe-t-il ? Je me demande si je me fais bien comprendre. Disons que, jusqu'à présent, nous n'avons jamais touché d'autre mouvement que le mouvement extérieur.

D. Bohm : En tout cas, la plupart du temps. La quasi-totalité de notre énergie s'applique aux mouvements extérieurs.

Krishnamurti : Et le mouvement psychologique est également extérieur.

D. Bohm : Tout au moins, c'est le reflet de ce mouvement extérieur.

Krishnamurti : Nous croyons qu'il est intérieur, mais en fait, il est extérieur; c'est cela ?

D. Bohm : Oui, c'est cela.

Krishnamurti : Donc, si ce mouvement cesse - et c'est une condition impérative -, il y aurait alors un mouvement intérieur qui n'est pas dans le plan du temps ?

D. Bohm : Votre question, c'est de savoir s'il existe une autre espèce de mouvement qui, tout en poursuivant sa trajectoire, ne procède pas du temps ?

Krishnamurti : C'est cela même.

D. Bohm : Il faut creuser cette idée. Pourriez-vous l'approfondir ?

Krishnamurti : Bon. Ce terme « mouvement » signifie « temps ».

D. Bohm : Voyons... en fait il signifie passage d'un lieu à un autre. Mais de toute façon, il reste toujours l'idée de quelque chose qui ne soit pas statique. En niant le temps, on ne veut pas revenir à quelque chose de statique, et qui procéderait donc encore du temps.

Krishnamurti : Prenons un exemple : supposons que notre cerveau soit depuis des siècles habitué, entraîné à suivre la direction du nord. Et voilà qu'il s'aperçoit soudain que ce cheminement vers le nord implique un conflit perpétuel. Dès lors qu'il prend conscience de cela, le cerveau lui-même change - la qualité même du cerveau subit un changement.

D. Bohm : D'accord. J'admets qu'il va s'éveiller dans une certaine mesure à un mouvement différent.

Krishnamurti : C'est cela, différent.

D. Bohm : Le terme d'influx serait peut-être mieux approprié ?

Krishnamurti : J'ai passé toute ma vie à suivre la direction du nord et soudain il y a un coup d'arrêt. Mais le cerveau ne prend pas pour autant la direction de l'est, du sud ou de l'ouest. C'est alors que le conflit cesse - voyez-vous ? Parce qu'il n'est plus engagé dans aucune direction.

D. Bohm : Voilà donc le point crucial : la direction du mouvement. Quand le mouvement est axé dans une direction, intérieurement, le conflit est inévitable. Mais extérieurement, nous avons besoin d'une direction déterminée.

Krishnamurti : Bien entendu; cela va de soi.

D. Bohm : Oui. Mais si nous disons que le cerveau ne suit pas de direction déterminée, que fait-il alors ? Est-ce qu'il va dans toutes les directions ?

Krishnamurti : J'hésite un peu à aborder ce point. Pourrait-on seulement dire que lorsqu'on parvient à cet état-là, c'est la source de toute énergie ?

D. Bohm : Oui, lorsqu'on pénètre plus profond, plus à l'intérieur.

Krishnamurti : L'intériorité véritable, c'est cela; ce n'est pas la transformation du mouvement extérieur en mouvement intérieur, mais qu'il n'y ait ni mouvement extérieur ni mouvement intérieur.

D. Bohm : C'est cela, nous pouvons les nier tous les deux, de sorte que tout mouvement paraisse s'arrêter.

Krishnamurti : Serait-ce là la source de l'énergie ?

D. Bohm : Peut-être. On peut le penser.

Krishnamurti : Me permettez-vous une allusion personnelle ?

D. Bohm : Naturellement.

Krishnamurti : D'abord, à propos de la méditation. Toute méditation consciente n'est pas de la méditation - sommes-nous d'accord ?

D. Bohm : Qu'entendez-vous par méditation consciente ?

Krishnamurti : La méditation délibérée, cultivée, qui est en fait une méditation préméditée. Existe-t-il une méditation qui ne soit pas préméditée - qui ne soit pas de la part de l'ego une démarche de progrès, ni une démarche de négation ?

D. Bohm : Avant de poursuivre, pourriez-vous évoquer ce que devrait être la méditation ? Est-ce une observation de l'esprit en train d'observer ?

Krishnamurti : Non, cela va bien au-delà. J'utilise le mot de « méditation » pour décrire un état dans lequel il n'existe pas la plus infime tentative consciente de devenir quoi que ce soit, d'atteindre un niveau quelconque.

D. Bohm : L'esprit est simplement face à lui-même, silencieux.

Krishnamurti : C'est là où je veux en venir.

D. Bohm : Il n'est pas en quête de quoi que ce soit.

Krishnamurti : Voyez-vous, je ne médite pas au sens classique du terme. Ce qui se passe, en fait, c'est que je me réveille en train de méditer.

D. Bohm : Comment cela ?

Krishnamurti : Une nuit, en Inde, je me suis réveillé; j'ai regardé ma montre, il était minuit et quart. J'hésite à en parler tellement cela a l'air extravagant, mais la source de toute énergie avait été atteinte. Et l'effet sur le cerveau était extraordinaire. Physiquement aussi - excusez-moi de parler ainsi de moi-même - mais, voyez-vous, il n'existait littéralement plus aucune division, plus aucun sentiment du monde, du « moi » Est-ce que vous me suivez ? Il ne restait que la sensation d'une formidable source d'énergie.

D. Bohm : Donc le cerveau était en contact avec cette source d'énergie ?

Krishnamurti : Oui, et si je parle depuis soixante ans, c'est que je voudrais que d'autres y parviennent - non, il ne s'agit pas de parvenir. Est-ce que vous me comprenez ? Tous nos problèmes sont alors résolus. Parce que c'est l'énergie pure, de toute éternité. Comment puis-je - pas « moi », bien entendu -comment ne pas enseigner, aider, inciter - comment réussir à dire : « cette voie mène à une paix totale, à l'amour » ? Pardonnez-moi d'avoir recours à ces mots-là. Mais supposez que vous ayez atteint le point où votre cerveau lui-même en devient tout vibrant - comment feriez-vous pour aider les autres ? Vous comprenez ? Aider - pas débiter des mots. Comment aider les autres à accéder à cela ? Vous voyez ce que je veux dire ?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Mon cerveau - pas le mien propre, bien sûr - a évolué. Cette évolution implique le temps, donc le cerveau ne peut vivre, penser, que dans le plan du temps. Et

nier le temps est pour lui une activité formidable, car tout problème qui surgit, toute question qui se pose se trouvent alors résolus instantanément.

D. Bohm : Est-ce un état qui perdure, ou bien est-ce temporaire ?

Krishnamurti : C'est un état durable, évidemment, sinon cela ne servirait à rien. Ce n'est pas un état sporadique, intermittent. Par conséquent, comment peut-on ouvrir les portes, aider les autres à admettre : « Bon, nous avons fait fausse route, seul compte le non-mouvement; et si le mouvement cesse, tout sera parfait » ?

D. Bohm : Oui, mais c'est difficile de savoir à l'avance que tout sera parfait.

Krishnamurti : Revenons à notre point de départ : la question de savoir si l'humanité avait fait fausse route, pas physiquement, mais psychologiquement. Peut-elle rebrousser chemin ? Ou s'arrêter ? Mon cerveau est tellement habitué à cette idée évolutionniste de devenir, de gain personnel, d'accumulation de connaissance, etc.; ce cerveau peut-il percevoir d'un seul coup que le temps n'existe pas ? Comprenez-vous où je veux en venir ?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : J'écoutais l'autre jour un débat télévisé sur Darwin - ses connaissances, ses découvertes, toute sa théorie de l'évolution. Il me semble que, sur le plan psychologique, c'est totalement inadéquat.

D. Bohm : Il a apparemment prouvé que toutes les espèces ont changé au fil du temps. En quoi cette idée est-elle inadéquate ?

Krishnamurti : Mais voyons, c'est évident.

D. Bohm : A un certain point de vue, la théorie est exacte, bien qu'à mon avis il soit inexact de dire que l'esprit a évolué au cours du temps.

Krishnamurti : C'est indiscutable.

D. Bohm : Mais physiquement, il paraît évident qu'un processus d'évolution ait eu lieu, et que ce processus ait augmenté les capacités du cerveau dans certains domaines. Par exemple, si le cerveau n'avait pas gagné en volume, nous ne serions pas en mesure de discuter comme nous le faisons actuellement.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Mais vous sous-entendez, me semble-t-il, que l'esprit n'a pas sa source dans le cerveau. Est-ce exact ? Le cerveau est peut-être un instrument de l'esprit ?

Krishnamurti : Et l'esprit n'est pas le temps. Regardez de près ce que cela signifie.

D. Bohm : L'esprit n'évolue pas parallèlement au cerveau.

Krishnamurti : Si l'esprit ne procède pas du temps, et que le cerveau procède du temps, ne tenons-nous pas là l'origine du conflit ?

D. Bohm : Voyons d'abord ce qui produit ce conflit. Ce n'est pas si évident d'affirmer que le cerveau procède du temps; disons plutôt qu'il s'est développé de telle manière que le temps y est inclus.

Krishnamurti : Oui, c'est ce que je voulais dire.

D. Bohm : Mais ce n'est pas forcément le cas.

Krishnamurti : Le cerveau a effectivement évolué.

D. Bohm : Il a évolué, donc il inclut le temps.

Krishnamurti : Oui, il a évolué; le temps en est partie intégrante.

D. Bohm : Le temps est devenu indissociable de sa structure même.

Krishnamurti : C'est exact.

D. Bohm : Et pourtant l'esprit agit en dehors du temps, bien que le cerveau, lui, en soit incapable.

Krishnamurti : Ce qui signifie que Dieu est dans l'homme, et Dieu ne peut agir que si le cerveau est silencieux, que s'il n'est pas prisonnier du temps.

D. Bohm : Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je constate que le cerveau, ayant une structure temporelle, n'est pas capable de réagir de façon adéquate face à l'esprit. C'est bien cela qui est en cause ici, dirait-on.

Krishnamurti : Le cerveau peut-il percevoir lui-même qu'il est emprisonné dans le temps, et que, tant qu'il suivra cette direction, le conflit n'aura pas de cesse, pas de fin ? Est-ce que vous me suivez ?

D. Bohm : Oui. Le cerveau est-il en mesure de percevoir cela ?

Krishnamurti : A-t-il la faculté de voir que dans sa trajectoire actuelle - qui l'emprisonne dans le temps -, que dans ce processus, le conflit n'en finira jamais ? En d'autres termes : y a-t-il dans le cerveau un élément qui ne procède pas du temps ?

D. Bohm : Qui ne soit pas prisonnier ou tributaire du temps ?

Krishnamurti : Peut-on affirmer cela ?

D. Bohm : Je l'ignore.

Krishnamurti : Cela reviendrait à dire - pour s'exprimer différemment - que le cerveau n'est pas totalement conditionné par le temps, de sorte qu'une partie de lui-même échappe au temps.

D. Bohm : « Partie » n'est pas le terme exact; disons que le cerveau est largement dominé

par le temps - ce qui ne signifie pas pour autant qu'il soit immuable.

Krishnamurti : Oui, c'est bien la question : le cerveau, dominé par le temps, peut-il échapper à son emprise ?

D. Bohm : C'est cela. Un tel moment suppose qu'il sorte du champ temporel. Il me semble que je vois très bien : c'est uniquement quand on lui accorde du temps que le cerveau se laisse dominer par lui. La pensée, qui exige du temps, y est asservie, mais tout ce qui parvient à prendre le temps de vitesse lui échappe.

Krishnamurti : Exactement. Comment le cerveau - accoutumé comme il l'est au temps - peut-il s'apercevoir que dans ce processus s'engage un conflit sans fin ? Peut-il le voir, c'est-à-dire en prendre conscience ? Va-t-il prendre conscience sous la contrainte ? Bien sûr que non. Ou alors sous la pression de la force, l'appât de la récompense ou la menace d'une sanction ? Assurément non. Dans ce cas-là, ou bien il résiste, ou bien il s'échappe. Quel est donc le facteur susceptible de déclencher dans le cerveau la prise de conscience de son fonctionnement inadéquat ? (Utilisons ce terme pour l'instant.) Comment peut-il s'apercevoir soudain que ce mode de fonctionnement est radicalement pernicieux ? Qu'est-ce qui peut déclencher cette réaction ? Certainement pas les drogues, ni un produit chimique quelconque.

D. Bohm : Non, aucun de ces agents extérieurs, assurément.

Krishnamurti : Alors, quel autre facteur peut susciter cette prise de conscience ?

D. Bohm : Qu'entendez-vous au juste par prise de conscience ?

Krishnamurti : La conscience de ce que la voie suivie jusqu'ici par le cerveau ne peut être que la voie du conflit.

D. Bohm : A mon avis, cela soulève la question d'une éventuelle résistance du cerveau à une telle prise de conscience.

Krishnamurti : Bien entendu. Parce que cela fait des siècles qu'il suit la même voie ! Comment l'amener à se rendre à l'évidence ? Si on y parvient, le conflit s'évanouit alors. Voyez-vous, les gens ont tout essayé : le jeûne, l'austérité, la pauvreté, la chasteté - dans le vrai sens du terme -, la pureté, la rigueur de l'esprit; ils ont essayé les voies solitaires; ils ont essayé pratiquement tout l'éventail des tentatives humaines, mais aucun de ces moyens ne s'est avéré efficace.

D. Bohm : Que dire alors ? Et vous, qu'en dites-vous ? De toute évidence, ceux qui poursuivent ces buts extérieurs restent encore dans une démarche de devenir.

Krishnamurti : C'est vrai, mais sans se rendre compte que ce sont des buts extérieurs. Donc, vis-à-vis de tout cela, un rejet catégorique s'impose.

D. Bohm : Disons - pour avancer un peu - qu'il faut nier la notion même du temps vu

comme une anticipation de l'avenir, et nier aussi tout le passé.

Krishnamurti : C'est tout à fait cela.

D. Bohm : Et donc, nier le temps dans sa globalité.

Krishnamurti : Le temps, voilà l'ennemi. Il faut lui faire face, et le dépasser.

D. Bohm : Nier qu'il possède une existence autonome. Je crois, voyez-vous, que nous avons le sentiment d'un temps qui existe indépendamment de nous. Nous sommes dans le cours du temps, donc il paraîtrait absurde de le nier, car telle est notre condition de fait.

Krishnamurti : Exact, tout à fait exact. Il faut donc s'éloigner vraiment (les mots sont bien dérisoires) de tous les moyens élaborés par l'homme pour accéder à ce qui est hors du temps.

D. Bohm : Peut-on dire qu'aucune des méthodes « extérieures » utilisées par l'homme ne délivreront son esprit du temps ?

Krishnamurti : Absolument.

D. Bohm : Car toutes ces méthodes impliquent le temps.

Krishnamurti : Bien sûr. C'est tellement évident.

D. Bohm : Dès le départ, nous élaborons toute la structure du temps; c'est déjà toute la notion de temps qui est présupposée d'emblée.

Krishnamurti : Effectivement. Mais comment faire passer cela? Comment vous, ou tel autre, allez-vous y sensibiliser un homme qui est prisonnier du temps, et qui va résister, se défendre, parce qu'il n'y a pas d'autre issue à ses yeux ? Comment lui faire comprendre ?

D. Bohm : Je pense qu'on peut seulement toucher ceux qui ont déjà approfondi la question; aucune chance de toucher tant soit peu un homme qu'on aurait accosté dans la rue !

Krishnamurti : Que faire, alors ? Si les mots sont impuissants, que faire ? Pourrait-on avancer l'idée que, lorsqu'un problème surgit, il faut le prendre à bras le corps immédiatement, sinon on risque de se convaincre à bon compte de l'avoir résolu ? Admettons que j'aie un problème psychologique quelconque; l'esprit peut-il le cerner, le résoudre instantanément ? Sans être dupe, sans y opposer de résistance - vous me suivez ? Mais l'affronter, et en finir avec lui ?

D. Bohm : Dans le cas d'un problème psychologique, c'est la seule solution. Sinon, nous restons empêtrés dans les racines mêmes du problème.

Krishnamurti : C'est évident. Cet acte seul suffirait-il donc à abolir le temps - ce temps

psychologique qui nous occupe ici ?

D. Bohm : Oui, à condition qu'une démarche immédiate s'applique au problème, c'est-à-dire à l'ego.

Krishnamurti : Supposons que l'on soit envieux, ou avide, par exemple. En mettant fin immédiatement à cette envie, à cet attachement, n'est-on pas en passe d'abolir le temps ?

D. Bohm : Si, car une action qui n'est pas immédiate est déjà porteuse de temps.

Krishnamurti : Oui, oui, je sais.

D. Bohm : Donc le temps est immédiatement aboli -c'est bien cela ?

Krishnamurti : Immédiatement, c'est certain. Serions-nous donc ici devant ce carrefour où l'humanité a fait fausse route ?

D. Bohm : Oui, si l'homme a l'impression que quelque chose ne va pas psychologiquement, il fait intervenir la notion de temps et l'idée de devenir, et cela crée une infinité de problèmes.

Krishnamurti : Cela ne débouche-t-il pas sur l'évidence que cette notion de temps ne se situe pas sur un plan intérieur ? Et par conséquent, que la pensée n'existe que dans le plan extérieur ?

D. Bohm : Cela revient à dire, en fait, que la pensée est un processus indissociable du temps.

Krishnamurti : Ne peut-on affirmer, alors, que la pensée est le processus du temps ? Parce qu'elle se fonde sur l'expérience, le savoir, la mémoire, et le réflexe -qui représentent le temps dans son intégralité.

D. Bohm : Disons, pour plus de clarté, que la pensée, telle qu'elle nous apparaît généralement, est dans le plan du temps.

Krishnamurti : La pensée telle que nous la connaissons fait partie du temps.

D. Bohm : En gros, je suis d'accord.

Krishnamurti : Au sens large, donc, la pensée est le temps.

D. Bohm : Elle est basée sur la notion de temps.

Krishnamurti : Bon, si vous voulez. Mais pour moi, la pensée en elle-même est le temps.

D. Bohm : La pensée en elle-même crée le temps; d'accord.

Krishnamurti : Cela indique-t-il que s'il n'y a pas de temps il n'y a pas de pensée ?

D. Bohm : En tout cas, pas de pensée de ce type-là.

Krishnamurti : Non, je veux dire : il n'y a pas de pensée. (Là, j'avance tout doucement.)

D. Bohm : Pourrait-on admettre qu'il existe une pensée, dans laquelle nous vivons, et qui est depuis toujours dominée par le temps ?

Krishnamurti : Oui, mais nous n'en sommes plus là, c'est terminé.

D. Bohm : Mais il existe peut-être un autre type de pensée, que le temps ne domine pas... Vous disiez, n'est-ce pas, qu'on peut toujours se servir de la pensée pour faire certaines choses.

Krishnamurti : Bien sûr, extérieurement, c'est ce qui se passe.

D. Bohm : Attention, nous allons finir par dire que la pensée est obligatoirement dominée par le temps; non.

Krishnamurti : En effet. Si je dois me rendre d'un point à un autre, rentrer chez moi, cela demande du temps, mais ce n'est pas de ce temps-là que je parle.

D. Bohm : Alors précisons que vous parlez d'une pensée qui vise l'esprit - dont le contenu est de l'ordre de l'esprit.

Krishnamurti : C'est cela. Admettriez-vous que le savoir soit le temps ?

D. Bohm : Voyons..., oui...

Krishnamurti : Tout savoir est temps.

D. Bohm : Oui, en ce sens qu'il est acquis dans le passé et peut se projeter dans l'avenir, et ainsi de suite...

Krishnamurti : Le passé, l'avenir..., évidemment. Le savoir, quel qu'il soit - science, mathématiques -, s'acquiert grâce au temps et à travers lui. J'étudie la philosophie, ou quoi que ce soit d'autre, et tout le mouvement du savoir implique le temps. Vous voyez ce que je veux dire !

D. Bohm : D'après vous, me semble-t-il, l'homme a fait fausse route et s'est retrouvé piégé dans ce type de savoir, qui est dominé par le temps, parce qu'il est devenu un savoir psychologique.

Krishnamurti : Oui, donc l'homme vit dans le temps.

D. Bohm : Il vit dans le temps parce qu'il s'est efforcé d'élaborer un savoir de la nature de l'esprit. Affirmeriez-vous qu'il n'y a pas de savoir réel de l'esprit ? Est-ce bien là votre pensée ?

Krishnamurti : Dès lors qu'on emploie le terme « savoir », cela implique le temps. Quand on abolit le temps - dans l'acception que nous donnons à ce terme -, le savoir ne procède plus de l'expérience.

D. Bohm : Il faudrait définir le terme « expérience ».

Krishnamurti : L'expérience ? - la mémoire.

D. Bohm : Les gens disent : « c'est par l'expérience, grâce à elle, que j'acquiers, que j'apprends quelque chose ».

Krishnamurti : ... ce qui est une démarche de devenir !

D. Bohm : Bon, tâchons d'être clair. Disons qu'il existe un type d'expérience - par exemple professionnelle - qui devient une compétence, et une aptitude à percevoir.

Krishnamurti : Bien sûr, mais c'est tout à fait différent.

D. Bohm : Mais ce que nous sommes en train de dire, c'est qu'il ne sert à rien d'acquérir une expérience de l'esprit, une expérience psychologique.

Krishnamurti : C'est cela, en un sens. L'expérience psychologique est dans le plan du temps.

D. Bohm : Et elle est sans intérêt, parce qu'on ne peut pas dire : « J'ai acquis une compétence dans ma profession, je vais donc acquérir de la même façon une compétence de l'esprit, ou une compétence fondamentale. »

Krishnamurti : Exactement. Où cela nous mène-t-il ? A comprendre que le savoir est le temps; le cerveau le comprend, il constate que le temps a de l'importance dans une certaine dimension, mais qu'il existe une autre dimension dans laquelle le temps n'a plus cours, ce qui n'est pas contradictoire.

D. Bohm : Je dirais que la valeur du temps est circonscrite à un certain domaine, à une certaine zone, et qu'au-delà, il perd toute valeur.

Krishnamurti : Voilà. Demandons-nous donc ce qu'est l'esprit ou le cerveau sans le savoir, en dehors de lui. Vous comprenez ?

D. Bohm : Sans le savoir psychologique?

Krishnamurti : Oui, je me place d'un point de vue psychologique.

D. Bohm : Ce n'est pas tant que le cerveau soit prisonnier du temps; c'est surtout que, pour s'organiser, il se trouve privé de savoir psychologique.

Krishnamurti : C'est cela.

D. Bohm : Donc, selon vous, le domaine du cerveau doit se structurer en ayant une complète connaissance de lui-même.

Krishnamurti : Le cerveau, l'esprit seraient donc le désordre ? Certainement pas.

D. Bohm : Bon, mais à mon avis, les gens face à cette question risquent de croire qu'il y a désordre.

Krishnamurti : Oui, sans doute.

D. Bohm : Vous affirmez, semble-t-il, que l'idée de se contrôler psychologiquement n'a pas de sens.

Krishnamurti : Donc le savoir du « moi » - le savoir psychologique - est le temps.

D. Bohm : Oui, j'admets que, globalement, le savoir soit le « moi », soit le temps.

Krishnamurti : Et que devient alors l'existence, privée de cela ? S'il n'y a plus de temps, plus de savoir au sens psychologique du terme, plus de sentiment du « moi », alors qu'y a-t-il ? Arrivés à ce point, la plupart des gens vont s'écrier : « Quelle horreur! ».

D. Bohm : Oui, parce qu'on a l'impression qu'il n'y a plus rien.

Krishnamurti : Rien. Mais, arrivés à ce point, qu'y a-t-il ? Pourrait-on dire que, parce qu'il n'y a rien, il y a tout ?

D. Bohm : Oui, je suis prêt à accepter cela. C'est quelque chose que je sais. C'est la vérité, et cela inclut tout.

Krishnamurti : Pas de méditation, pas la moindre chose.

D. Bohm : Pas la moindre chose.

Krishnamurti : C'est cela même.

D. Bohm : Toute chose est par essence limitée, et là nous ne sommes pas en présence d'une « chose » parce que cette chose-là n'a pas de limites. Ou, tout du moins, elle contient tout en puissance.

Krishnamurti : Attendez ! Si « cela » n'est rien, et donc tout, alors tout est énergie.

D. Bohm : Oui, le fondement de tout est l'énergie.

Krishnamurti : C'est évident. Tout est énergie. Et quelle est la source de cette « chose » ? Ou bien n'existe-t-il pas du tout de source à l'énergie ? Rien que l'énergie ?

D. Bohm : L'énergie est, c'est tout. L'énergie est « ce qui est ». Il n'y a pas besoin de source... Voilà peut-être une approche possible ?

Krishnamurti : Non. S'il n'y a rien, et par conséquent tout, et que tout soit énergie... Il faut faire très attention ici : les Hindous aussi ont cette notion - l'idée que Brahman est tout. Vous voyez ? Mais c'est devenu une idée, un principe, et une fois de plus c'est dans le cerveau que tout se passe. Mais c'est un fait qu'il n'y a rien, et par conséquent tout, et que c'est l'énergie cosmique. Alors, qu'est-ce qui a suscité cette énergie à l'origine ?

D. Bohm : Nous sommes en train de nous éloigner de la question du temps.

Krishnamurti : Je sais. Mais, vous voyez bien, les Chrétiens diraient : « Dieu est énergie, et c'est lui la source de toute cette énergie ». Non ?

D. Bohm : Mais les Chrétiens ont une notion qu'ils appellent la Divinité, et qui est aussi la source même de Dieu.

Krishnamurti : De même que les Hindous; les Arabes et les Juifs aussi. Sommes-nous à contre-courant de tout ceci ?

D. Bohm : Ce que nous disons paraît assez proche, sous certains aspects.

Krishnamurti : Et en même temps, pas tellement. Il faut faire très attention.

D. Bohm : Depuis des millénaires, on entend des propos du même ordre.

Krishnamurti : Alors, est-ce que nous cheminons dans le vide ? Est-ce que nous vivons dans le néant ?

D. Bohm : Eh bien, tout cela n'est pas si clair.

Krishnamurti : Il n'y a rien, et tout est énergie. Qu'est-ce que ça veut dire ?

D. Bohm : Voyons... Y a-t-il quelque chose au cœur de l'énergie ?

Krishnamurti : Cela ne se distingue pas de l'énergie. « Cela »... Mais cette « chose » qui se trouve à l'intérieur, affirme : « Je suis totalement distinct de cela. »

D. Bohm : Le « moi » s'inclut lui-même et dit : « Je suis distinct, je suis éternel. »

Krishnamurti : Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi cette séparation a-t-elle eu lieu ? Parce que, extérieurement, je m'identifie à une maison, etc. ?, et que cette identification s'est étendue au plan intérieur ?

D. Bohm : Effectivement. Le deuxième point, c'est qu'une fois établie la notion de quelque chose d'intérieur, il est devenu indispensable de le protéger. C'est donc ce qui a créé la séparation.

Krishnamurti : Bien entendu.

D. Bohm : Ce qui est intérieur était de toute évidence tellement précieux qu'il fallait le protéger de toutes nos forces.

Krishnamurti : Alors est-ce que cela signifie que seul existe l'organisme, qui fait partie de l'énergie ? Qu'il n'y a pas de « moi » du tout, à part un nom sur un passeport, et l'apparence physique, et en dehors de cela, rien ? Et donc il y a tout, et donc tout est énergie ?

D. Bohm : Exactement. La forme n'a pas d'existence indépendante.

Krishnamurti : C'est cela. Il n'y a que la forme, et c'est tout.

D. Bohm : Et aussi l'énergie, dites-vous.

Krishnamurti : Cela fait partie de l'énergie. Donc il n'y a que la forme extérieure.

D. Bohm : Il n'y a que la forme extérieure de l'énergie.

Krishnamurti : Vous rendez-vous compte de ce que nous venons de dire ? Serions-nous au bout du voyage ?

D. Bohm : Non, bien sûr que non.

Krishnamurti : L'humanité aurait-elle traversé les millénaires pour en arriver à cela à la fin ? A l'idée que je ne suis rien, et que par conséquent je suis tout, et tout énergie ?

D. Bohm : Mais ce n'est pas la fin; c'est impossible; ce pourrait bien être le commencement.

Krishnamurti : Attendez. C'est tout ce que je voulais vous entendre dire, dans un premier temps. La fin est le commencement - c'est bien ça ? J'aimerais approfondir cela à présent. Cette fin de tout - appelons cela Le Temps Aboli - porte en elle un nouveau commencement. Qu'est-ce que cela signifie ? Parce qu'autrement, nous allons rester dans le bavardage futile. Donc, je suis tout énergie, et seule existe la coquille extérieure, et le temps est aboli... Cela paraît tellement futile.

D. Bohm : Si nous en restons là, bien sûr que oui...

Krishnamurti : C'est tout.

D. Bohm : A mon point de vue, nous avons défriché le terrain; nous avons balayé les décombres, éliminé la confusion.

Krishnamurti : C'est vrai. Donc, la fin est un commencement. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Le commencement implique aussi le temps.

D. Bohm : Pas forcément. Nous avons dit, n'est-ce pas, qu'il pouvait y avoir un mouvement qui échappe au temps.

Krishnamurti : C'est tout. Je tiens à ce que ce soit très clair.

D. Bohm : Oui, mais c'est difficile à exprimer. La question n'est pas que l'on soit statique, mais que d'une certaine manière le mouvement ne soit pas de l'ordre du temps. Il me semble que le moment est venu de dire cela.

Krishnamurti : Bien. Alors, nous emploierons le terme de « commencement » en faisant abstraction du temps.

D. Bohm : Parce que la fin et le commencement ne procèdent pas d'un temps spécifique. En fait, ils peuvent se situer à n'importe quel niveau du temps, ou hors du temps.

Krishnamurti : Hors du temps. Que se passe-t-il alors ? Qu'arrive-t-il ? Non pas à moi, ou à mon cerveau - mais que se passe-t-il ? Nous avons dit que lorsqu'on nie le temps, il n'y a rien. A l'issue de cette longue conversation, rien signifie tout. Tout est énergie. Et

nous nous sommes arrêtés là. Pourtant nous ne touchons pas la fin.

D. Bohm : Non.

Krishnamurti : Si ce n'est pas la fin, alors, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce la création ?

D. Bohm : Quelque chose dans ce genre, en effet.

Krishnamurti : Mais pas l'art de la création, comme en littérature ou en peinture.

D. Bohm : Nous pourrions peut-être nous expliquer plus tard sur ce que nous entendons par « création ».

Ojai, le 1er avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

2ème Discussion

Ojai, le 2 avril 1980

Un esprit délivré du temps accumulé

Krishnamurti : Nous disions que le temps psychologique est conflit, que le temps est l'ennemi de l'homme, et que cet ennemi existe depuis l'aube de l'humanité. Nous avons alors cherché à savoir pourquoi, dès l'origine, l'homme avait « fait fausse route », s'était « fourvoyé ». Et s'il était possible, dans ce cas, d'ouvrir à l'homme une voie où il puisse vivre sans conflit. Car, ainsi que nous le faisions remarquer hier, le mouvement extérieur est identique au mouvement intérieur. Il n'y a pas de clivage entre l'intérieur et l'extérieur. C'est le même mouvement. Et la question était de savoir si nous étions profondément, passionnément attachés à orienter l'homme vers une voie différente, afin qu'il ne vive plus dans le réseau du temps, à la seule lumière de la connaissance des réalités extérieures. Les religions, les hommes politiques, les éducateurs ont échoué, faute de s'y être jamais vraiment impliqués. Partagez-vous ce point de vue ?

D. Bohm : Oui. Je crois que les religions ont entrepris une amorce de débat sur les valeurs éternelles qui transcendent le temps, mais apparemment sans succès.

Krishnamurti : C'est là où je veux en venir. Les religions en sont restées au stade des concepts, des idéaux, des principes, des valeurs, sans en faire une réalité, et la plupart des hommes religieux demeurent ancrés dans une croyance, un principe, une image, un savoir, dans Jésus, ou que sais-je d'autre ?

D. Bohm : Effectivement. Mais à supposer qu'on passe en revue toutes les religions - par exemple toutes les variantes du Bouddhisme -, elles en viennent toutes à dire, dans une certaine mesure, précisément la même chose que vous.

Krishnamurti : Dans une certaine mesure, oui; mais voici où je veux en venir : pourquoi l'homme n'a-t-il jamais affronté ce problème ? Pourquoi n'avons-nous jamais dit : « Mettons fin au conflit » ? Au lieu de quoi nous persistons, mus par l'idée que l'issue du conflit, c'est le progrès.

D. Bohm : On peut trouver un certain stimulant à s'efforcer de vaincre les obstacles.

Krishnamurti : Bien sûr, mais si vous et moi percevons cette évidence, non pas d'une manière abstraite, mais réellement, profondément, pouvons-nous faire en sorte que chaque problème soit résolu sur-le-champ, immédiatement, de façon à abolir le temps psychologique ? Et comme nous nous le demandions hier, lorsqu'on parvient à ce stade

où il n'y a rien et où il y a tout, où tout est énergie - où le temps est aboli -, alors cela marque-t-il le commencement de quelque chose de totalement neuf ? S'agit-il d'un commencement qui ne soit pas emprisonné dans les mailles du temps ? Comment s'en assurer ? Pour communiquer, il nous faut des mots. Mais le mot n'est pas la chose. Alors qu'y a-t-il donc lorsque le temps est totalement aboli ? Le temps psychologique, bien sûr; rien à voir avec...

D. Bohm : ... le temps qui s'écoule, l'heure qu'il est.

Krishnamurti : Tout à fait. Aucun rapport avec le temps assimilé au « moi », à l'ego. Donc, quand cela prend fin totalement, qu'est-ce qui commence alors ? Peut-on dire que des cendres du temps émerge un renouveau ? Qu'est-ce qui commence alors - non, le mot « commencer » implique aussi le temps.

D. Bohm : Disons alors : qu'est-ce qui surgit ?

Krishnamurti : Oui; ce qui surgit, c'est quoi ?

D. Bohm : Eh bien, nous avons dit hier que c'était essentiellement la création, la possibilité d'une création.

Krishnamurti : Oui, la création; nous y voilà, n'est-ce pas ? Naît-il quelque chose de neuf ?

D. Bohm : Il ne s'agit pas du processus de devenir.

Krishnamurti : Oh, non ! Cela, c'est terminé. Devenir, c'est ce qu'il y a de pire, c'est le temps, c'est la vraie racine du conflit. Nous voulons découvrir ce qui se passe quand le « moi », qui procède du temps, parvient à sa fin ultime. C'est, me semble-t-il, ce que le Bouddha nomme Nirvâna, les Hindous Moksha. Je ne sais pas si cela correspond au paradis des Chrétiens.

D. Bohm : Les mystiques chrétiens ont connu un état similaire.

Krishnamurti : Similaire, c'est exact. Mais, si je ne me trompe, les mystiques chrétiens sont enracinés dans Jésus, n'est-ce pas ? - dans l'Église, dans toute une croyance, sans jamais les avoir dépassés.

D. Bohm : Apparemment; pour autant que je sache, en tout cas.

Krishnamurti : Nous avons dit que la croyance, l'attachement à toutes ces valeurs, c'était fini, terminé. Tout ça fait partie du « je », du « moi ». Lorsqu'on a complètement débarrassé l'esprit de cette accumulation de temps - qui est l'essence du « moi » -, que se passe-t-il ? Pourquoi sommes-nous amenés à poser cette question ?

D. Bohm : Voulez-vous dire que ce n'est pas une bonne question ?

Krishnamurti : Je me demande seulement : pourquoi faut-il poser cette question ?

Dissimule-t-elle encore de subtiles traces d'espoir ? Une façon subtile de dire : j'ai atteint ce stade, et il n'y a rien. Dans ce cas, la question est mauvaise. Vous êtes bien de mon avis ?

D. Bohm : C'est, en effet, une invitation à espérer une issue favorable.

Krishnamurti : Si tout l'effort consiste à découvrir quelque chose qui transcende le « moi », alors cet effort, et ma découverte éventuelle, sont encore dans l'orbite du « moi ». Aussi je ne nourris aucun espoir, dépouillé de toute notion d'espoir, de tout désir de découvrir quoi que ce soit.

D. Bohm : Alors, qu'est-ce qui vous pousse vers cette recherche ?

Krishnamurti : Le but de ma démarche est de mettre fin au conflit.

D. Bohm : Bien. Mais alors, il faut faire très attention. Car nous sommes susceptibles de faire naître un espoir de mettre fin au conflit.

Krishnamurti : Non, pas du tout, l'espoir est hors de question. Je l'abolis. Dès que J'introduis le mot « espoir », la perception du futur intervient.

D. Bohm : Oui; c'est le désir.

Krishnamurti : Le désir, exactement, et par conséquent c'est dans le plan du temps. Donc je dois - disons l'esprit doit - écarter tout cela complètement. J'insiste sur le terme « complètement ». Quelle est alors l'essence de toute cette démarche ? Mon esprit est-il toujours en quête, à la recherche de quelque chose d'intangible qu'il voudrait saisir et retenir ? Si oui, on est encore dans le plan du temps.

D. Bohm : En fait, ce serait encore du désir.

Krishnamurti : Du désir, et une forme subtile de vanité.

D. Bohm : De vanité ? Comment cela ?

Krishnamurti : En ce sens que l'on s'enorgueillit d'avoir « atteint le but ».

D. Bohm : C'est se duper soi-même.

Krishnamurti : La duperie et toutes les formes d'illusion viennent de là. Il s'agit donc d'autre chose. Là, je suis en train de déblayer le terrain en chemin.

D. Bohm : On dirait surtout que vous débusquez le mouvement du désir jusque dans ses nuances les plus subtiles.

Krishnamurti : Les plus subtiles, en effet. Donc, il faut se défaire aussi du désir. Ne reste plus alors que l'esprit - nous sommes d'accord ?

D. Bohm : Oui, mais, si tout est esprit, alors il faut savoir ce que l'on entend par « nature »; parce que la nature, a priori, paraît indépendante.

Krishnamurti : Mais nous avons également dit que l'univers entier est l'esprit.

D. Bohm : Entendez-vous par là que la nature, c'est l'esprit ?

Krishnamurti : Elle fait partie de l'esprit.

D. Bohm : De l'esprit universel ?

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Pas d'un esprit particulier ?

Krishnamurti : Non, car l'esprit individuel est alors distinct; il s'agit ici de l'Esprit.

D. Bohm : Là, voyez-vous, il faut préciser. Car vous êtes en train d'affirmer que la nature est créée par l'esprit universel, bien que cette nature ait néanmoins une certaine réalité.

Krishnamurti : Sans aucun doute.

D. Bohm : Mais cela revient pratiquement à dire que la nature, c'est la pensée de l'esprit universel.

Krishnamurti : Elle en fait partie. J'essaie de toucher du doigt la charnière où l'esprit individuel s'abolit; il n'y a plus alors que l'Esprit, l'esprit universel - n'est-ce pas ?

D. Bohm : Oui. Nous avons abordé le désir auquel aspire l'esprit individuel, et dit que si tout ce processus prenait fin...

Krishnamurti : Voilà; c'est ce que je veux dire. Si ce processus est vraiment révolu, quelle est l'étape suivante ? En existe-t-il une ? Hier, nous avons dit qu'il y avait un « commencement », mais ce mot implique le temps.

D. Bohm : Si nous abandonnions le mot « commencement » pour lui préférer le mot « fin » ?

Krishnamurti : La fin; nous avons déjà dit cela.

D. Bohm : Alors sommes-nous en présence de quelque chose de nouveau ?

Krishnamurti : Quelque chose qui échappe à l'esprit ?

D. Bohm : Quel esprit ? L'esprit universel, ou individuel ?

Krishnamurti : Mais l'esprit individuel a pris fin.

D. Bohm : C'est exact. Vous dites que c'est aussi hors de portée de l'esprit universel ?

Krishnamurti : C'est ce que nous cherchons à savoir.

D. Bohm : Suggérez-vous qu'il existe une réalité - ou quelque chose - qui transcende l'esprit universel ?

Krishnamurti : Serions-nous en train de nous livrer à un petit jeu d'épluchage

successif ? Comme on pèle un oignon - et à la fin il ne reste que les larmes ?

D. Bohm : Franchement, je l'ignore.

Krishnamurti : Parce que nous avons dit qu'il y avait la fin, puis l'esprit cosmique universel, et au-delà... y a-t-il encore autre chose ?

D. Bohm : Cette « autre chose », pourrait-on dire que c'est de l'énergie ? Et que l'énergie transcende l'esprit universel ?

Krishnamurti : J'irais dans ce sens, en effet, parce que l'esprit universel fait partie de cette énergie.

D. Bohm : C'est compréhensible. D'une certaine façon, l'énergie est vivante - c'est bien ce que vous dites ?

Krishnamurti : Oui, oui.

D. Bohm : Et également intelligente ?

Krishnamurti : N'allez pas si vite.

D. Bohm : Dans un certain sens... Dans la mesure où elle procède de l'esprit.

Krishnamurti : Mais si cette énergie est intelligente, pourquoi a-t-elle laissé l'homme se fourvoyer ?

D. Bohm : Je pense que cela fait peut-être partie d'un processus inhérent à la nature de la pensée. Pour que la pensée soit susceptible de se développer, cette éventualité doit exister. L'irruption de la pensée dans l'homme...

Krishnamurti : Est-ce donc là la liberté originelle de l'homme ? Le choix ?

D. Bohm : Non, disons plutôt que la pensée doit avoir la faculté de commettre cette erreur.

Krishnamurti : Mais si cette intelligence est à l'œuvre, pourquoi a-t-elle autorisé une telle erreur ?

D. Bohm : Eh bien, nous pouvons suggérer qu'il existe un ordre universel, une loi.

Krishnamurti : C'est d'accord. L'univers fonctionne dans l'ordre.

D. Bohm : Oui, et que ce mécanisme particulier puisse se détraquer, cela fait partie de l'ordre de l'univers. Si une machine tombe en panne, cela n'entraîne pas le désordre de l'univers; cela participe de l'ordre universel.

Krishnamurti : En effet. Dans l'ordre universel, il y a désordre, et c'est là que l'homme se trouve concerné.

D. Bohm : Il ne s'agit pas d'un désordre au niveau de l'univers.

Krishnamurti : Non; à un niveau très inférieur.

D. Bohm : Au niveau de l'homme, c'est le désordre.

Krishnamurti : Et comment se fait-il que l'homme vive dans ce désordre depuis l'origine ?

D. Bohm : Parce qu'il est encore ignorant, il n'a pas encore saisi l'essentiel.

Krishnamurti : Mais il fait partie du tout; et pourtant dans un petit recoin, l'homme existe, et vit dans le désordre. Et cette énorme intelligence consciente n'a pas...

D. Bohm : Oui, on pourrait dire que la faculté de création implique aussi cette possibilité de désordre. Et donc, que si l'homme avait la faculté d'être créatif, il y aurait aussi une éventualité d'erreur. Tout ne pourrait pas fonctionner comme un mécanisme rigide voué à l'ordre parfait. L'intelligence n'aurait pas transformé l'homme en une machine incapable de désordre.

Krishnamurti : Bien sur que non. Alors, y a-t-il donc quelque chose, au-delà de l'ordre cosmique, qui serait l'esprit ?

D. Bohm : Voulez-vous dire que l'univers, que cet esprit, a créé la nature, qui est dotée d'un ordre, mais sans pour autant tourner en rond comme un automate, et qu'il existe un degré de signification plus profond ?

Krishnamurti : C'est ce que nous cherchons à découvrir.

D. Bohm : Là, vous faites entrer en jeu l'univers tout entier, ainsi que l'humanité. Qu'est-ce qui vous y amène ? Quelle est l'origine de cette perception ?

Krishnamurti : Reprenons : après l'abolition du « moi » comme temps, il n'y a plus d'espoir; tout cela, c'est fini, terminé. En y mettant fin surgit cette sensation de néant. Et le néant, c'est tout cet univers.

D. Bohm : Oui, l'esprit universel, la matière universelle.

Krishnamurti : L'univers tout entier.

D. Bohm : Qu'est-ce qui vous amène à dire cela ?

Krishnamurti : Ah, je sais. En termes simples : la division est abolie, d'accord ? La division créée par le temps, créée par la pensée, créée par notre éducation, etc.; tout cela a pris fin, alors le reste coule de source.

D. Bohm : Vous voulez dire qu'une fois la division abolie, le « reste » est là - à portée de perception ?

Krishnamurti : Pas à portée de perception, c'est simplement là.

D. Bohm : Mais alors, comment en prendre conscience ?

Krishnamurti : Je ne crois pas qu'on en prenne conscience.

D. Bohm : Alors qu'est-ce qui vous amène à dire cela ?

Krishnamurti : Ne pourrait-on dire plutôt que c'est ? Et non que je le perçois, ou que c'est perçu.

D. Bohm : En effet, c'est.

Krishnamurti : Voilà : cela est.

D. Bohm : On pourrait aller jusqu'à dire que c'est « cela » qui s'exprime. Dans un certain sens, on dirait que vous sous-entendez que c'est « cela » même qui parle.

Krishnamurti : Oui. Je n'osais pas prononcer... - je suis heureux que ce soit vous qui prononciez cette formule. Bien, où en sommes-nous ?

D. Bohm : Nous disons que l'univers est vivant, pour ainsi dire, il est esprit, et nous en faisons partie.

Krishnamurti : Nous ne pouvons dire cela que s'il n'y a pas de « moi ».

D. Bohm : Plus de division.

Krishnamurti : Plus de division. J'aimerais pousser un peu plus avant; y a-t-il quelque chose au-delà de tout ceci ?

D. Bohm : Vous voulez dire : au-delà de l'énergie ?

Krishnamurti : Oui, le néant, et nous avons dit que le néant est tout, et que c'est donc cela l'énergie totale. C'est une énergie pure, sans mélange, intacte. Y a-t-il quelque chose au-delà ? Pourquoi nous posons-nous cette question ?

D. Bohm : Je l'ignore.

Krishnamurti : J'ai l'impression que nous n'avons pas touché cet au-delà, mais je pressens qu'il existe.

D. Bohm : Peut-on suggérer l'idée que ce « quelque chose » au-delà soit le terrain fondamental, la base originelle de la totalité ? Vous dites bien, n'est-ce pas, que tout ceci émerge d'une base interne ?

Krishnamurti : Oui, il existe une autre - là, je dois faire très attention à ce que je dis. Il faut veiller à ne pas verser dans le romanesque, à ne pas se bercer d'illusions, de désirs, à ne pas même se mettre en quête. Il faut simplement laisser les choses arriver d'elles - mêmes. Vous me suivez ?

D. Bohm : Nous disions que les choses doivent venir de « cela ». Quelle que soit votre formulation, c'est nécessairement de « cela » que les choses découlent.

Krishnamurti : De « cela » en effet. Exactement. Ça a l'air assez présomptueux.

D. Bohm : Et vous, vous voyez « cela », réellement présent. Ce qui est tout autre chose que d'avoir d'abord vu, pour dire ensuite : « Voilà ce que j'ai vu. »

Krishnamurti : Tout à fait. Parce que dans ce cas-là, ce serait complètement faux.

D. Bohm : Donc, il n'y a pas de division. Bien sûr, on peut facilement s'illusionner dans ce domaine.

Krishnamurti : Oui, mais nous avons bien précisé que l'illusion n'existe que s'il y a désir et pensée. C'est tout simple. Le désir comme la pensée font partie du « moi », qui est le temps. Lorsque le désir et le temps sont totalement abolis, alors il n'y a absolument rien, ce rien c'est l'univers, ce vide, qui est empli d'énergie. On peut s'arrêter là...

D. Bohm : Parce que nous n'avons pas encore compris la nécessité d'aller au-delà de l'énergie. Il faut percevoir la nécessité de cette démarche.

Krishnamurti : J'estime que c'est nécessaire.

D. Bohm : Oui, mais cela reste à voir. Il faut mettre en évidence cette nécessité.

Krishnamurti : Pourquoi est-ce nécessaire ? Avançons l'hypothèse que quelque chose en nous est à l'œuvre, de beaucoup plus comment dire - de beaucoup plus grand. Là, j'avance prudemment, très prudemment. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il existe selon moi quelque chose au-delà. Et quand je dis « selon moi », vous savez bien ce que je veux dire.

D. Bohm : Je comprends tout à fait.

Krishnamurti : Il y a quelque chose qui transcende cela. Comment en parler ? Voyez-vous, l'énergie n'existe que là où il y a vacuité. Les deux vont de pair.

D. Bohm : Cette pure énergie dont vous parlez est vacuité. Suggérez-vous que ce qu'il y a au-delà de la vacuité, c'est la base fondamentale, le terrain originel de cette vacuité ?

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Cela serait-il de l'ordre de la substance ? Car le problème est celui-ci, n'est-ce pas : si ce n'est pas la vacuité, alors qu'est-ce que c'est ?

Krishnamurti : Je ne saisis pas très bien votre question.

D. Bohm : Vous avez parlé de quelque chose qui transcende la vacuité, qui est autre. Je pense que nous suivons bien l'idée jusqu'au niveau de l'énergie et de la vacuité. Mais si nous suggérons à présent quelque chose d'autre que la vacuité...

Krishnamurti : Quelque chose d'autre.

D. Bohm : Bien; dans ce cas, cette « autre chose » ne peut être que distincte de la vacuité. Quelque chose d'autre que la vacuité ne peut donc pas être cette vacuité. Est-ce que ce raisonnement se tient ?

Krishnamurti : Alors, il s'agit de substance.

D. Bohm : Oui, voilà ce qui est sous-jacent : s'il ne s'agit pas de vacuité, il s'agit de substance.

Krishnamurti : La substance est matière, n'est-ce pas ?

D. Bohm : Pas forcément, mais elle possède la qualité de la substance.

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par là ?

D. Bohm : La matière est une forme de substance, en ce sens que c'est de l'énergie, mais qui possède également la qualité de la substance, parce qu'elle a une forme constante, et qu'elle résiste au changement. Elle se maintient dans un état stable.

Krishnamurti : Oui. Mais lorsque vous employez le mot « substance » pour qualifier ce qui transcende la vacuité, est-ce que ce mot recouvre ce sens-là ?

D. Bohm : Ce que nous essayons, c'est d'explorer le sens possible de ce que vous voulez dire. Si vous dites qu'il ne s'agit pas de vacuité, alors ce ne serait pas la substance telle que nous la connaissons dans la matière. Mais nous percevons une certaine qualité qui est propre à la substance en général; si elle possède cette qualité-là, nous pourrions utiliser le mot « substance », en élargissant l'acception de ce terme.

Krishnamurti : Je vois. Et si nous utilisions le mot « qualité » ?

D. Bohm : Le mot « qualité » n'est pas forcément cette vacuité; l'énergie pourrait avoir la qualité de vacuité, voyez-vous. Et donc il s'agit d'autre chose. Quelque chose d'autre pourrait avoir cette qualité de substance. Voilà comment je vois la question. Cela répond-il à votre propos ?

Krishnamurti : Il existe quelque chose au-delà de la vacuité. Comment aborder la question ?

D. Bohm : Tout d'abord, qu'est-ce qui vous amène à dire cela ?

Krishnamurti : Le simple fait que « c'est ». Nous sommes restés assez logiques jusqu'ici, nous avons évité le piège de l'illusion jusqu'à présent. Pouvons-nous donc garder cette même vigilance, qui ne laisse aucune place à l'illusion, pour découvrir - ou ne pas découvrir - ce qu'il y a au-delà de la vacuité ? Et revenir sur terre. J'entends par « remettre les pieds sur terre » : parvenir à communiquer cela. Est-ce que vous me suivez ?

D. Bohm : Oui. Bon, si nous revenions à la question précédente : pourquoi cela n'est-il pas parvenu jusqu'à nous ?

Krishnamurti : Pourquoi ce n'est pas parvenu jusqu'à nous ? L'homme s'est-il jamais délivré du « moi » ?

D. Bohm : Non, en effet. Ce n'est généralement pas le cas.

Krishnamurti : Non. Et l'abolition du « moi » est un impératif.

D. Bohm : Nous pourrions envisager le problème sous l'angle suivant : l'ego devient une illusion de cette substance. Vous estimez que l'ego est également une sorte de substance.

Krishnamurti : Oui, l'ego est substance.

D. Bohm : Et donc, cette substance serait...

Krishnamurti : ... intouchable.

D. Bohm : Mais l'ego est une illusion de la vraie substance peut-être l'esprit essaye-t-il de créer une sorte d'illusion de cette substance.

Krishnamurti : C'est une illusion. Pourquoi la rattachez-vous à l'autre substance ?

D. Bohm : Dans ce sens que si l'esprit croit posséder déjà cette substance, alors il ne s'ouvrira pas...

Krishnamurti : Bien sûr que non. Comment trouver les mots pour exprimer cela ? Il ne s'agit pas de biaiser, d'éluder les conclusions. Mais voyez-vous, jusqu'à présent, nous avons tout exprimé par des mots.

D. Bohm : Effectivement. Je crois qu'une fois la réalité correctement perçue, les mots pour l'exprimer viennent au bout d'un moment.

Krishnamurti : Oui, mais est-il possible de percevoir « cela » ? Et donc de le communiquer. Ou bien cela dépasse-t-il...

D. Bohm : Cette « chose au-delà », diriez-vous également qu'elle est douée de vie ? La vie au-delà de la vacuité, est-ce encore la vie ? Est-ce vivant ?

Krishnamurti : Vivant, oui. Oh, oui.

D. Bohm : Et intelligent ?

Krishnamurti : Je me refuse à employer ces mots.

D. Bohm : Ils sont trop limités ?

Krishnamurti : La vie, l'intelligence, l'amour, la compassion; tous sont trop limités. Nous voici tous les deux, face à face, et parvenus au point où nous sommes en présence de cette chose qui, peut-être, plus tard, pourra être formulée en mots, sans rien de forcé et sans rien d'illusoire. Ne voyez-vous pas par-delà le mur - je veux dire au-delà des mots ? Nous sommes arrivés à un certain point, et nous disons qu'il y a encore autre chose - vous comprenez ? Il y a quelque chose derrière tout cela. Est-ce que c'est palpable ? Peut-on le toucher ? L'esprit peut-il l'appréhender ? Vous me suivez ?

D. Bohm : Oui. Voulez-vous dire que c'est impossible ?

Krishnamurti : Je ne crois pas que l'esprit puisse l'appréhender...

D. Bohm : Ou le saisir ?

Krishnamurti : Le saisir, le comprendre... que l'esprit puisse même le regarder. Vous êtes un scientifique, vous avez examiné l'atome, et tout le reste. N'avez-vous pas l'impression, après avoir effectué cette étude, qu'il existe bien autre chose au-delà de tout ceci ?

D. Bohm : Il ne suffit pas d'avoir le sentiment qu'il existe autre chose pour savoir ce que c'est. De toute évidence, quoi que l'on sache, cela demeure limité.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Et il doit y avoir autre chose, au-delà.

Krishnamurti : Comment cette « autre chose » peut-elle communiquer avec vous, afin que vous - avec toutes vos connaissances scientifiques, et les aptitudes de votre esprit - puissiez la saisir ?

D. Bohm : Suggérez-vous qu'elle est insaisissable ?

Krishnamurti : Non. Comment peut-on la saisir ? Je ne dis pas qu'elle est inaccessible. Peut-on la saisir ?

D. Bohm : Voyons, ce n'est pas très clair. Vous avez dit précédemment que l'on ne peut pas la saisir par...

Krishnamurti : Voilà ce que j'entends par « saisir » : votre esprit peut-il dépasser les théories ? Je veux dire : pouvez-vous avancer jusqu'au cœur de cette réalité ? Pas avancer en termes de temporalité, etc., mais pouvez-vous la pénétrer ? Non, ce sont là encore des mots. Qu'y a-t-il au-delà de la vacuité ? Serait-ce le silence ?

D. Bohm : N'est-ce pas du même ordre que la vacuité ?

Krishnamurti : Oui, c'est là où je veux en venir. Avançons pas à pas. Est-ce le silence ? Ou bien le silence fait-il partie de la vacuité ?

D. Bohm : Oui, il me semble que oui.

Krishnamurti : C'est aussi mon avis. Si ce n'est pas le silence, pourrait-on - c'est une simple question -pourrait-on dire que c'est quelque chose d'absolu ? Vous comprenez ?

D. Bohm : Bon; nous pourrions envisager l'absolu. Il faudrait que ce soit quelque chose de totalement indépendant; c'est le véritable sens du mot « absolu » : qui ne dépend de rien.

Krishnamurti : C'est cela. Vous brûlez.

D. Bohm : Quelque chose qui ait un mouvement propre, en quelque sorte; doué d'une

activité autonome.

Krishnamurti : Exactement. Si l'on disait que tout a une cause, et que « cela » n'en a aucune ?

D. Bohm : Nous revoilà face à une notion déjà ancienne. Cette notion, selon laquelle l'absolu a sa propre cause en lui-même, a déjà été exposée par Aristote.

Krishnamurti : En effet.

D. Bohm : L'absolu n'a pas de cause; en un sens, cela revient au même.

Krishnamurti : Voyez-vous, dès l'instant où vous avez cité Aristote... nous n'y sommes pas. Comment aborder le problème ? La vacuité est énergie, et cette vacuité est présente dans le silence, ou vice-versa - c'est sans importance, n'est-ce pas ? Oh oui, il existe quelque chose qui transcende tout ceci. Que l'on ne pourra probablement jamais exprimer avec des mots. Et pourtant il faut l'exprimer. Vous me comprenez ?

D. Bohm : Vous dites qu'il faut exprimer l'absolu avec des mots, mais que cela nous semble impossible ? Toute intervention des mots relativise l'absolu.

Krishnamurti : Oui, je ne sais comment dire tout cela.

D. Bohm : Je crois que nous avons derrière nous un long passé de malentendus concernant l'absolu. On a cherché à le cerner avec des mots, et il est devenu très tyrannique.

Krishnamurti : Laissez cela de côté. L'ignorance de ce qu'ont dit Aristote, Bouddha et les autres est un avantage - voyez-vous ce que je veux dire ? Un avantage, en ce sens que l'esprit n'est pas coloré par les idées des autres, n'est pas prisonnier des affirmations des autres. Et tout ceci fait partie de notre conditionnement. Alors, dépassons-le. Quel est notre but ?

D. Bohm : Établir, me semble-t-il, une communication à propos de cet absolu, de ce quelque chose au-delà.

Krishnamurti : J'ai tout de suite retiré ce terme d'absolu.

D. Bohm : Dans ce cas, disons, quel que soit le terme employé : ce qui transcende la vacuité et le silence.

Krishnamurti : Oui, qui les transcende. Il existe un au-delà à tout ceci. Tout cela est quelque chose, fait partie d'une immensité.

D. Bohm : Oui, c'est entendu. Mais même la vacuité et le silence sont une immensité, n'est-ce pas ? L'énergie est elle-même une immensité.

Krishnamurti : Oui, je l'admets. Mais il y a quelque chose de bien plus immense que cela. La vacuité, le silence, l'énergie sont immenses - vraiment incommensurables. Mais

il y a quelque chose - je dirais de « plus grand » qu'eux.

D. Bohm : Je me contente d'examiner. Je regarde. On constate que vos propos sur la vacuité, ou quoi que ce soit d'autre, débouchent toujours sur ce quelque chose au-delà.

Krishnamurti : Non. Vous, en tant que scientifique, pourquoi acceptez-vous - non, pardonnez-moi cette expression - pourquoi accompagnez-vous une telle démarche ?

D. Bohm : Parce que nous sommes parvenus jusqu'à ce stade pas à pas, conscients de la nécessité de chaque étape.

Krishnamurti : Vous estimez que tout ceci est très logique, raisonnable, sensé.

D. Bohm : Et on s'aperçoit aussi que c'est d'une telle justesse.

Krishnamurti : Bien. Donc, si je dis qu'il y a quelque chose de plus grand que tout ce silence, toute cette énergie - êtes-vous disposé à l'admettre ? Quand je dis admettre, je veux dire que jusqu'à présent, nous sommes restés logiques.

D. Bohm : Disons que vous parlez d'une chose - quelle qu'elle soit - qui est transcendante. Silence, énergie ou autre, il y a toujours une place, logiquement, pour quelque chose d'autre qui se situe au-delà. Tout le problème est là : même si vous deviez affirmer qu'il existe quelque chose au-delà de tout ceci, il resterait toujours, logiquement, une place pour quelque chose d'encore plus transcendant.

Krishnamurti : Mais non.

D. Bohm : Comment cela ? Quoi que vous disiez, voyez-vous, il y a toujours place pour quelque chose de plus transcendant.

Krishnamurti : Non, il n'y a rien au-delà.

D. Bohm : Ce n'est pas clair du tout, à mon sens.

Krishnamurti : Il n'y a rien au-delà. J'insiste là-dessus. Non pas de façon dogmatique, ou par obstination. Mais je sens que c'est là le commencement et la fin de toute chose. La fin et le commencement sont une seule et même chose -vous êtes bien d'accord ?

D. Bohm : Dans quel sens ? Dans le sens où vous utilisez comme fin le commencement de tout ?

Krishnamurti : Oui. Seriez-vous d'accord sur ce point ?

D. Bohm : Oui. Si nous partons du terrain originel, de la base fondamentale, celle-ci doit être la base à laquelle tout retourne.

Krishnamurti : Exactement. C'est la base qui sous-tend toute existence : l'espace.

D. Bohm : ... l'énergie...

Krishnamurti : ... l'énergie, la vacuité, le silence, tout ce qui est. Tout cela. Mais pas la

base elle-même, vous saisissez ?

D. Bohm : Bien sûr. L'expression « base » n'est qu'une métaphore.

Krishnamurti : Il n'existe rien au-delà d'elle. Pas de cause. Si l'on a une cause, alors on a une base.

D. Bohm : On a une autre base.

Krishnamurti : Non. C'est le commencement et la fin.

D. Bohm : Les choses s'éclairent un peu.

Krishnamurti : Exactement. Est-ce que vous vous y retrouvez ?

D. Bohm : Oui, je crois que cela me dit quelque chose.

Krishnamurti : Quelque chose... Iriez-vous jusqu'à dire qu'il n'y a plus ni commencement ni fin ?

D. Bohm : Oui. Tout vient de ce terrain originel, de cette base, et tout y retourne, mais sans commencer ni finir.

Krishnamurti : Voilà. Il n'y a ni commencement ni fin. Les implications sont immenses. Est-ce que c'est ça, la mort ? - pas dans le sens de : « je vais mourir un jour », mais en tant que fin totale de toute chose ?

D. Bohm : Voyons, vous avez dit tout d'abord que la vacuité était la fin de toute chose, alors quel sens supplémentaire avons-nous, à présent ? La vacuité, c'est bien la fin de toute chose, n'est-ce pas ?

Krishnamurti : Oui, bien sûr. Cette vacuité, est-ce la mort ? La mort de tout ce que l'esprit a cultivé ? Cette vacuité n'est pas le produit de l'esprit - de l'esprit individuel.

D. Bohm : Non, elle est l'esprit universel.

Krishnamurti : Voilà donc ce qu'est cette vacuité.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Cette vacuité n'existe que lorsqu'il y a mort - mort totale - de l'individuel.

D. Bohm : En effet.

Krishnamurti : Je me demande si je me fais bien comprendre.

D. Bohm : Mais oui. C'est cela, la vacuité. Mais vous suggérez qu'au sein de cette base, la mort va plus loin ?

Krishnamurti : Oh, oui.

D. Bohm : Nous disons donc que la fin de l'individuel, la mort de l'individuel, est cette

vacuité - qui est universelle. Allez-vous maintenant dire que l'universel meurt lui aussi ?

Krishnamurti : C'est justement ce que j'essaie d'expliquer.

D. Bohm : L'universel meurt en retournant à ce terrain originel, à cette base.

Krishnamurti : Est-ce que cela traduit quelque chose pour vous ?

D. Bohm : Oui, peut-être bien.

Krishnamurti : Arrêtons-nous un instant. Examinons cela. Je crois que cela veut dire quelque chose, n'est-ce pas ?

D. Bohm : Oui. Donc si l'individuel et l'universel meurent alors ce serait cela, la mort ?

Krishnamurti : Exactement. Après tout, les astronomes disent bien que tout dans l'univers meurt, explose, meurt.

D. Bohm : Mais naturellement on pourrait supposer qu'il existe quelque chose au-delà.

Krishnamurti : Oui, précisément.

D. Bohm : Il me semble que nous avançons. L'universel et l'individuel. D'abord, l'individuel meurt en se dissolvant dans la vacuité, puis vient le tour de l'universel.

Krishnamurti : Qui meurt également.

D. Bohm : En retournant au « fondamental ».

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : On pourrait donc dire que ce « fondamental » ne naît ni ne meurt.

Krishnamurti : Voilà.

D. Bohm : Là, à mon avis, nous sommes aux limites de l'exprimable, si vous dites que l'universel a disparu, car l'expression est l'universel.

Krishnamurti : Voyez-vous - j'essaie seulement d'expliquer : tout meurt - sauf « cela ». Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

D. Bohm : Oui. Donc, c'est de là que tout part, et à cela que tout retourne dans la mort.

Krishnamurti : Et donc cela n'a ni commencement ni fin.

D. Bohm : Y aurait-il intérêt à parler de la fin de l'universel ? Que signifierait la fin de l'universel ?

Krishnamurti : Rien. Pourquoi faudrait-il que cette fin ait un sens ? Il suffit qu'elle ait lieu. Quel rapport avec l'homme ? Vous me suivez ? L'homme, qui traverse une terrible épreuve. En quoi cela le concerne-t-il ?

D. Bohm : Disons que l'homme estime qu'il doit établir un certain contact avec ce terrain

originel, cette base ultime de sa vie, sinon rien n'a de sens.

Krishnamurti : Mais c'est le cas. Cette base n'a aucun rapport avec l'homme. L'homme est en train de se détruire , tout ce qu'il fait est contraire à ce « fondamental ».

D. Bohm : Oui. Voilà pourquoi sa vie est dénuée de sens.

Krishnamurti : Je suis un homme ordinaire, et je dis : bon, vous venez de me parler merveilleusement du coucher de soleil, mais en quoi est-ce que cela me concerne ? Est-ce que le coucher de soleil, ou ce que vous m'en dites, va m'aider à oublier ma laideur ? Mes disputes avec ma femme, ou tout autre problème du même genre ?

D. Bohm : Je crois qu'il faudrait faire machine arrière, et reprendre avec rigueur les étapes, à partir des souffrances de l'humanité, montrer qu'elles ont poussé l'homme à faire fausse route, ce qui l'amène inévitablement...

Krishnamurti : Oui, mais l'homme vous dit : « Aidez-moi à sortir de ce mauvais pas. Remettez-moi dans le droit chemin. » Et tout ce que nous répondons, c'est : « N'essayez pas de devenir. »

D. Bohm : C'est cela. Où est le problème ?

Krishnamurti : Mais il ne va même pas écouter !

D. Bohm : Alors, il me semble indispensable que celui qui constate cette situation découvre l'obstacle qui empêche l'homme d'écouter.

Krishnamurti : L'obstacle est d'une évidence aveuglante.

D. Bohm : Quel est cet obstacle ?

Krishnamurti : Le « je », le « moi ».

D. Bohm : Bien sûr, mais je pensais à un niveau plus profond.

Krishnamurti : Au plus profond, ce sont toutes les pensées, les attachements profonds - tout cela fait obstacle. Si l'on ne parvient pas à s'en défaire, alors on n'établira aucune relation avec « cela ». Mais l'homme refuse de s'en détacher.

D. Bohm : Oui, je comprends. Ce qu'il désire découle de son mode de pensée.

Krishnamurti : Ce qu'il veut, c'est un mode de vie confortable, facile, sans aucun souci, et c'est impossible.

D. Bohm : Impossible sans le détachement.

Krishnamurti : Il doit y avoir un lien. Il faut qu'il existe un certain rapport entre le « fondamental » et tout ceci, entre le « fondamental » et l'homme ordinaire. Sinon, quel sens a la vie ?

D. Bohm : C'est ce que je disais tout à l'heure. Sans cette relation...

Krishnamurti : ... la vie n'a aucun sens.

D. Bohm : Alors les gens lui en inventent un.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Même en remontant dans le passé, on constate que les religions ont eu des positions très proches - affirmant que Dieu est le « fondamental », et en préconisant donc de chercher Dieu. Vous savez bien.

Krishnamurti : Ah, mais ça n'a rien à voir avec Dieu.

D. Bohm : Non, ce n'est pas Dieu, mais l'idée est la même. On pourrait dire que « Dieu » est une manière peut-être un peu trop personnalisée d'exprimer cette notion.

Krishnamurti : Voilà. Il fallait leur donner de l'espoir, de la foi, vous me suivez ? Leur promettre une vie un peu plus facile à vivre.

D. Bohm : Donc, ce que vous vous demandez, à ce stade, c'est comment rendre cette notion perceptible à l'homme ordinaire ? Est-ce bien là votre question ?

Krishnamurti : Plus ou moins. Ce qui compte, c'est d'amener l'homme à écouter. Vous êtes un homme de science. Vous avez la gentillesse d'écouter parce que nous sommes amis. Mais qui va nous prêter attention, parmi les autres scientifiques ? J'ai le sentiment que, si nous persévérons, nous parviendrons à un monde merveilleusement ordonné.

D. Bohm : Oui. Et que ferons-nous dans ce monde-là ?

Krishnamurti : Nous vivrons.

D. Bohm : Mais, je veux dire... - nous avons parlé de créativité.

Krishnamurti : Oui. A ce moment-là, s'il n'existe plus de conflit, plus de « je », de « moi », quelque chose d'autre se met en œuvre.

D. Bohm : Oui, c'est capital de le dire, parce que l'idée de perfection telle que la conçoivent les Chrétiens peut paraître plutôt ennuyeuse, puisqu'on n'a rien à faire.

Krishnamurti : Il faudra poursuivre notre entretien à un autre moment, car il faut mettre en orbite cette notion.

D. Bohm : Cela semble impossible.

Krishnamurti : Nous avons déjà parcouru pas mal de chemin.

Ojai, le 2 avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

3ème Discussion

Ojai, le 8 avril 1980

Pourquoi cette importance suprême donnée à la pensée ?

Krishnamurti : De quoi allons-nous parler?

David Bohm : D'une question en liaison avec nos entretiens précédents. J'ai lu quelque part les propos d'un éminent physicien, selon lequel mieux nous appréhendons l'univers, plus il apparaît absurde, moins il a de sens. Et il m'a semblé tout à coup que la démarche scientifique avait peut-être tendance à poser comme base de notre existence l'univers matériel, de sorte qu'elle a peut-être un sens sur le plan physique, mais pas...

Krishnamurti : ... mais aucun autre sens. C'est très juste.

D. Bohm : Et nous pourrions peut-être examiner la question de ce terrain originel, de ce « fondamental » dont nous parlions l'autre jour. Est-il en quoi que ce soit différent en regard de l'humanité, comme semble l'être l'univers physique?

Krishnamurti : Clarifions la question.

D. Bohm : Non seulement les physiciens, mais aussi les généticiens, les biologistes, se sont efforcés de tout réduire à la mesure du comportement humain - les atomes, les gènes, les molécules d'A.D.N., etc., vous savez bien. Et plus leurs études avancent, plus ils ont l'impression que leur objet n'a pas de sens, que les choses ne font rien d'autre que se produire. Bien que sur le plan physique cela ait un sens - à savoir que nous pouvons le comprendre scientifiquement - aucune signification plus profonde n'est décelable.

Krishnamurti : Je comprends cela.

D. Bohm : Et naturellement, la pénétration de cette notion est peut-être due au fait que dans le passé les gens étaient plus religieux, persuadés alors que notre existence avait son fondement dans quelque chose qui transcendait la matière - Dieu, ou quelque autre nom qu'ils lui aient choisi. Et cela imprégnait toute leur existence d'une signification profonde, disparue de nos jours. L'une des difficultés de la vie moderne, c'est ce sentiment qu'elle n'a pas de sens.

Krishnamurti : Les gens religieux ont donc *inventé* quelque chose qui ait un sens?

D. Bohm : Ce pourrait bien être le cas. Voyez-vous, le sentiment que la vie est dénuée de sens les a peut-être incités à inventer quelque chose qui transcende l'ordinaire. Quelque

chose qui soit éternel...

Krishnamurti : ...intemporel, sans nom.

D. Bohm : ....et indépendant, absolu.

Krishnamurti : Et s'apercevant que notre mode de vie - sur le plan génétique et autre - n'avait pas de sens, des érudits pleins de finesse ont dit: « Nous allons lui donner un sens. »

D. Bohm : A mon avis cela remonte' bien plus loin. Autrefois, bien avant le grand essor de la science, les gens parvenaient à donner un certain sens à la vie, sous forme de religion. Puis est venue la science, et elle a commencé à nier cette religion.

Krishnamurti : C'est exact. Cela je le comprends.

D. Bohm : Et à présent l'adhésion à ce sens religieux a disparu. Peut-être en fait n'y avait-il jamais eu adhésion totale.

Krishnamurti : Dans ce cas, comment découvrir si la vie a une signification au-delà de tout ceci? Comment le découvrir? On a essayé la méditation: les hommes se sont infligé toutes sortes de mortifications, l'isolement, la vie monastique, ou de sannyasi, etc. Mais ils peuvent aussi s'abuser complètement.

D. Bohm : Oui. En fait, voilà pourquoi les scientifiques ont renié tout cela, parce que l'histoire que proposent les hommes de religion n'est plus plausible.

Krishnamurti : Exactement. Alors, comment découvrir s'il y a quelque chose d'autre, de plus, que le simple monde physique? Comment s'y prendre?

D. Bohm : Nous avons parlé de cette notion de terrain originel, fondamental, qui est au-delà de la matière et de la vacuité.

Krishnamurti : Mais supposons que vous disiez qu'il en est ainsi, et que je dise que c'est une illusion de plus?

D. Bohm : Peut-être pourrions-nous éclaircir ce point en priorité: si ce « fondamental » est indifférent à l'égard des êtres humains, alors il serait identique à ce que les scientifiques appellent les « lois fondamentales de la matière ».

Krishnamurti : Oui. Quelle est la question?

D. Bohm : Est-ce que ce terrain originel, ce « fondamental », est indifférent à l'égard de l'humanité? L'univers, voyez-vous, semble totalement indifférent à l'égard de l'humanité. C'est une immensité insondable, il ne lui prête pas la moindre attention, il peut déclencher des tremblements de terre et des catastrophes, il pourrait tout anéantir, il ne se soucie pas le moins du monde de l'humanité.

Krishnamurti : Oui, je vois ce que vous voulez dire.

D. Bohm : Que l'homme survive ou non, peu lui importe, en quelque sorte.

Krishnamurti : Bien. Je comprends la question.

D. Bohm : Je crois en fait que les hommes avaient le sentiment que Dieu était un « terrain », une « base », quelque chose qui n'était pas indifférent à l'égard de l'humanité. Peut-être l'avaient-ils inventé, mais c'est ce qu'ils croyaient. Et c'est sans doute ce qui leur donnait...

Krishnamurti : ...une énergie colossale. Sûrement.

D. Bohm : Ce « fondamental » serait-il indifférent à l'égard de l'humanité? C'est, me semble-t-il, toute la question.

Krishnamurti : Comment le découvrir? Quelle est la relation de ce « fondamental » par rapport à l'homme, et la relation de l'homme par rapport à lui?

D. Bohm : Oui, voilà la question. L'homme a-t-il la moindre signification pour lui? Et a-t-il une signification pour l'homme? Puis-je ajouter encore un point? J'ai eu récemment un entretien avec quelqu'un qui connaît bien le Moyen-Orient et les traditions mystiques. Il m'a dit que selon ces traditions, non seulement ce que nous appelons ce « fondamental », cet infini, a une signification, mais qu'en définitive, ce que fait l'homme a également une signification.

Krishnamurti : Tout à fait, tout à fait. Supposons qu'on l'admette - sinon la vie n'a pas de sens, rien n'a de sens - comment le découvrir? Supposons qu'on dise que ce « fondamental » existe, comme je l'ai dit l'autre jour. Alors, la question suivante est celle-ci: quelle est sa relation à l'homme? Et celle de l'homme par rapport à lui? Comment faire pour le découvrir, le trouver, le toucher - savoir s'il existe vraiment? S'il n'existe pas, alors l'homme n'a réellement aucun sens. C'est-à-dire que je meurs, vous mourez, nous mourons tous, et alors à quoi bon être vertueux, à quoi cela rime-t-il d'être heureux ou malheureux, à quoi bon continuer pour continuer? Comment peut-on montrer que ce « fondamental » existe? En termes scientifiques, aussi bien qu'en tant que perception intuitive, au niveau de la communication non verbale?

D. Bohm : Quand vous dites scientifique, voulez-vous dire rationnel?

Krishnamurti : Oui, rationnel, logique, sensé.

D. Bohm : Donc, quelque chose de réellement tangible.

Krishnamurti : Pas seulement tangible - mieux que tangible - quelque chose qu'on peut ressentir. C'est à la portée de beaucoup.

D. Bohm : Oui, c'est accessible à tous.

Krishnamurti : Ce n'est pas seulement une affirmation émanant d'un seul homme. Mais cela se voudrait scientifique. Je pense qu'on peut le démontrer, mais en *agissant*, plutôt qu'en en parlant. Puis-je - ou pouvez-vous - dire que ce terrain fondamental existe? Ce terrain a certaines exigences - à savoir qu'il doit y avoir silence absolu, vacuité absolue, ce qui veut dire absence d'égocentrisme sous quelque forme que ce soit - d'accord? Est-ce là ce que vous me diriez? Suis-je disposé à me défaire de tout mon égocentrisme, parce que je veux démontrer cela, je veux découvrir si ce que vous dites est réellement vrai? Donc, suis-je prêt à dire: « Voilà l'éradication complète de l'ego »?

D. Bohm : Je dirais qu'en un sens nous sommes sans doute prêts à le faire, mais dans un autre sens cette démarche ne dépend pas d'un effort conscient ou volontaire.

Krishnamurti : Non, attendez. Nous examinons donc tout cela.

D. Bohm : Nous devons voir que...

Krishnamurti : Il ne s'agit pas de volonté, de désir, d'effort.

D. Bohm : Oui, mais quand on dit « volonté », cela contient la racine « vouloir », par exemple.

Krishnamurti : Volonté, dans le sens de: « franchir ce seuil ». Suis-je, sommes-nous disposés à franchir ce seuil particulier afin de découvrir que le « fondamental » existe? Vous me demandez cela, je dis: « D'accord, je veux bien. » « Je veux bien » n'est pas une démarche volontariste ou autre. Quelles sont les facettes, les qualités, ou la nature de l'ego? Nous examinons cela. Vous mettez cela en évidence, et je vous dis: « D'accord » - est-ce faisable? Peut-on ne pas être attaché, ne pas avoir de peur - vous suivez? - tout ce fatras. Pas de croyance, la rationalité absolue - vous savez bien - l'observation. Je crois que si dix personnes le font, n'importe quel scientifique l'admettra. Mais ces dix personnes manquent à l'appel.

D. Bohm : Je vois. Il faudrait que cela se fasse ensemble et publiquement...

Krishnamurti : ...c'est ça...

D. Bohm : ...afin que cela devienne un fait réel.

Krishnamurti : Un fait réel, en ce sens que les gens l'admettent comme tel. Et non un effet de l'illusion, de la croyance, et tout le reste.

D. Bohm : Un fait ; ce qui est réellement fait.

Krishnamurti : Mais qui va vouloir faire cela? Les scientifiques vont dire que c'est un tissu d'absurdités illusoire. Mais d'autres disent: « Non, ce n'est pas absurde. *Il y a* un terrain fondamental. Et si vous faites ces choses, il sera là. »

D. Bohm : Oui, mais il me semble qu'une partie de ce que vous dites risque de ne pas être

entièrement accessible au début à votre interlocuteur.

Krishnamurti : Oui, c'est vrai, parce qu'il n'a même pas envie d'écouter.

D. Bohm : Pas seulement cela: tout son arrière-plan s'y oppose. C'est ce contexte, voyez-vous, qui nous dicte ce qui est sensé et ce qui ne l'est pas. Par exemple, lorsque vous dites que l'une des étapes consiste à ne pas faire intervenir le temps...

Krishnamurti : Ah! Ça, c'est beaucoup plus difficile.

D. Bohm : Oui, c'est pourtant un point crucial.

Krishnamurti : Attendez un peu. Je ne voudrais pas commencer par le temps ; j'aimerais commencer à un niveau plus scolaire.

D. Bohm : Mais finalement vous allez aborder ces points plus délicats.

Krishnamurti : Oui. Mais commencez au niveau de l'écolier, et dites: « FAITES ces choses. »

D. Bohm : En quoi consistent-elles? Passons-les en revue.

Krishnamurti : L'absence de croyance.

D. Bohm : Tout le monde n'est pas à même de contrôler ce qu'il croit ; certains ignorent peut-être tout ce qu'ils croient.

Krishnamurti : Non, ne contrôlez rien. Constatez que vous avez une croyance, que vous vous y accrochez, qu'elle vous sécurise, et ainsi de suite. Et que cette croyance est une illusion, qu'elle n'a pas de réalité.

D. Bohm : Voyez-vous, il me semble que si nous parlions à des scientifiques, ils diraient peut-être qu'ils ne peuvent se prononcer là-dessus, parce qu'ils croient à l'existence du monde matériel.

Krishnamurti : On ne *croit* pas que le soleil se lève et se couche. C'est un fait.

D. Bohm : Oui, mais le scientifique croit. On en a beaucoup discuté ; rien ne prouve que cela existe en dehors de mon esprit, pourtant j'y crois. C'est une des questions qui se posent. Les scientifiques ont effectivement des croyances. L'un va croire telle théorie exacte, et l'autre adhérera à une théorie différente.

Krishnamurti : Non. Je n'ai pas de théories. Je n'en ai aucune. Je commence à un niveau très élémentaire, en disant: « N'acceptez pas les théories, les conclusions, ne vous raccrochez pas à vos préjugés. » C'est le point de départ.

D. Bohm : Nous ferions peut-être mieux de dire: « Ne vous cramponnez pas à vos théories », parce qu'on pourrait vous contester si vous dites ne pas avoir de théories. On mettrait immédiatement votre affirmation en doute, voyez-vous?

Krishnamurti : Je n'ai pas de théories. Pourquoi en aurais-je?

Interlocuteur : Si je suis un scientifique, moi aussi j'affirmerais ne pas avoir de théories. Je ne vois pas que le monde que j'échafaude pour mes théories scientifiques est également théorique. Je le qualifierais de fait.

Krishnamurti : Alors, il faut examiner ce que nous entendons par les faits. D'accord? Je dirais que les faits, c'est ce qui se produit, ce qui se produit réellement. Admettriez-vous cela?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Est-ce que les scientifiques accepteraient cela?

D. Bohm : Oui. Mais à mon avis les scientifiques diraient que c'est par l'intermédiaire des théories que l'on perçoit ce qui se produit. Dans le domaine scientifique, voyez-vous, on ne comprend ce qui se produit qu'à l'aide d'instruments et de théories.

Krishnamurti : Attendez, attendez. Que se produit-il là, que se produit-il ici?

D. Bohm : Procédons lentement. D'abord, ce qui se passe là-bas. Il faut des instruments et des théories même pour...

Krishnamurti : Non.

D. Bohm : ... pour appréhender les faits qui se produisent là-bas...

Krishnamurti : Quels sont ces faits, là-bas?

D. Bohm : On ne peut pas le découvrir sans une quelconque théorie.

Krishnamurti : Les faits, là-bas, c'est le conflit ; qu'ai-je à faire d'une théorie à ce sujet?

D. Bohm : Je ne parlais pas de cela. Je parlais des faits concernant la matière, voyez-vous ; ce dont s'occupe le scientifique. Il ne peut établir ces faits sans l'aide d'une certaine théorie, car c'est cette théorie qui lui permet d'agencer les faits.

Krishnamurti : Oui, je comprends. Cela peut être un fait. Et l'on peut avoir des théories à son sujet.

D. Bohm : Oui. Au sujet de la gravitation, des atomes - tout cela dépend de théories qui conduisent aux faits exacts.

Krishnamurti : Les faits exacts. Ainsi vous partez d'une théorie.

D. Bohm : D'un mélange d'hypothèses et de faits. C'est toujours une combinaison de théories et de faits.

Krishnamurti : C'est entendu ; une combinaison de théories et de faits.

D. Bohm : Si, à présent, vous dites que nous allons avoir un domaine d'où cette

combinaison est absente...

Krishnamurti : Nous y voilà: psychologiquement, je n'ai pas de théorie me concernant moi-même, «concernant l'univers, ma relation aux autres. Je n'ai pas de théorie. Pourquoi en aurais-je? Le seul fait, c'est que l'humanité souffre, vit dans le malheur, la confusion, le conflit. C'est un fait. Qu'ai-je à faire d'une théorie à ce sujet?

D. Bohm : Il ne faut pas aller trop vite. Si vous souhaitez toucher les scientifiques, la démarche doit être scientifique...

Krishnamurti : ... Je vais aller très lentement...

D. Bohm : ... pour ne pas « semer » les scientifiques en chemin!

Krishnamurti : C'est ça. « Semez »-moi donc!

D. Bohm : Si vous préférez, disons: « pour ne pas leur fausser compagnie » - d'accord? Les scientifiques pourraient dire: « Oui, la psychologie est la science de l'observation intérieure, de l'investigation de l'esprit. » Et ils constatent que certaines personnes - comme Freud, Jung et d'autres - ont eu des théories. Il nous reste à expliquer, préciser pourquoi à nos yeux l'élaboration de ces théories est inutile.

Krishnamurti : Parce que la théorie est un obstacle à l'observation de ce qui se passe réellement.

D. Bohm : Pourtant, extérieurement, la théorie semblait aider cette observation. Pourquoi cette différence ici?

Krishnamurti : La différence? Elle est très simple à découvrir.

D. Bohm : Précisons tout de même. Car si vous voulez intéresser les scientifiques, il faut répondre à cette question.

Krishnamurti : Nous allons y répondre. Quelle est la question?

D. Bohm : Comment se fait-il que les théories soient à la fois nécessaires et utiles pour agencer les faits ayant trait à la matière, sur le plan extérieur, et qu'elles fassent pourtant obstacle ; intérieurement, psychologiquement, elles sont un obstacle et ne sont d'aucune utilité.

Krishnamurti : C'est cela. Qu'est-ce que la théorie? Que signifie ce mot, théorie?

D. Bohm : Théorie veut dire: voir, avoir une vision -c'est une sorte de vision pénétrante.

Krishnamurti : Une vision? C'est cela. Une manière de regarder.

D. Bohm : Et la théorie vous aide à regarder la matière extérieure.

Krishnamurti : Théorie veut dire observer.

D. Bohm : C'est une manière d'observer.

Krishnamurti : Peut-on observer psychologiquement ce qui se passe?

D. Bohm : Disons que lorsqu'on regarde la matière extérieure, dans une certaine mesure on fige l'observation.

Krishnamurti : C'est-à-dire que l'observateur est distinct de l'observé.

D. Bohm : Non seulement distinct, mais leur relation est figée, relativement au moins, pendant un certain temps.

Krishnamurti : Nous pouvons donc avancer un peu, à présent.

D. Bohm : Cela semble nécessaire pour étudier la matière. La matière ne se modifie pas si vite, et elle peut être divisée jusqu'à un certain point. On peut alors établir un mode d'observation relativement constant. Elle change, mais pas immédiatement, et on peut la maintenir constante pendant un certain temps.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Et nous appelons cela théorie.

Krishnamurti : Ainsi que vous le disiez, la théorie est un mode d'observation.

D. Bohm : C'est la même racine que « théâtre » en grec.

Krishnamurti : Théâtre, effectivement. C'est une façon de regarder. Alors, par où commencer? Un mode d'observation commun, un mode d'observation ordinaire, ce-mode dépendant du point de vue de chacun - celui de la ménagère, celui de son mari? Qu'entendez-vous par mode d'observation?

D. Bohm : Ce même problème s'est posé à mesure de l'essor de la science. Nous avons commencé par ce qu'on appelait le bon sens, le sens commun, une manière ordinaire d'observer. Puis les scientifiques se sont aperçus que c'était inadéquat.

Krishnamurti : Et ils s'en sont éloignés.

D. Bohm : Ils ont pris leurs distances, et abandonné certains éléments.

Krishnamurti : C'est là où je veux en venir. Le mode d'observation ordinaire est un tissu de préjugés.

D. Bohm : Oui, il est arbitraire et dépend de notre arrière-plan.

Krishnamurti : Oui, de tout cela. Peut-on se libérer de son conditionnement, de ses préjugés? Je crois que c'est possible.

D. Bohm : La question est de savoir si une théorie de la psychologie aiderait dans ce sens. Le danger est que cette théorie soit elle-même un préjugé. Si vous essayiez d'élaborer une théorie...

Krishnamurti : C'est ce que je dis. Elle deviendrait un préjugé.

D. Bohm : Elle deviendrait un préjugé, parce que nous n'avons rien - nous n'avons encore rien observé sur quoi la fonder.

Krishnamurti : Donc, le facteur commun, c'est la souffrance humaine - d'accord? Voilà le facteur commun. Et la façon d'observer les choses.

D. Bohm : Oui. Je me demande si les scientifiques admettraient la souffrance comme étant le facteur le plus fondamental chez l'homme.

Krishnamurti : Très bien ; alors, le conflit?

D. Bohm : On a exprimé à ce sujet des opinions divergentes.

Krishnamurti : Prenons n'importe quoi, c'est sans importance. L'attachement, le plaisir, la peur.

D. Bohm : Je crains des réticences ; on va nous dire que nous devrions prendre quelque chose de plus positif.

Krishnamurti : Quoi par exemple?

D. Bohm : Simplement, certains auraient pu dire, par exemple, que la faculté de raisonner est un facteur commun.

Krishnamurti : Non, non, non! Je n'appellerai pas facteur commun la faculté de raisonner. Si les gens étaient doués de raison, ils ne se battraient pas les uns contre les autres.

D. Bohm : Nous devons éclaircir ceci. Disons que dans le passé quelqu'un comme Aristote aurait pu dire que le facteur commun de l'homme est sa capacité de raisonnement. Mais à cela vous rétorquez que les hommes ne sont généralement pas rationnels.

Krishnamurti : En effet, ils ne le sont pas...

D. Bohm : Ils pourraient l'être, pourtant ce n'est pas le cas. Donc, selon vous, ce n'est pas un fait.

Krishnamurti : Exactement. '

Interlocuteur : A mon avis, les scientifiques diraient communément qu'il existe des quantités d'êtres humains différents, pour lesquels le facteur commun est une même recherche du bonheur.

Krishnamurti : Est-ce vraiment le facteur commun? Non, je ne suis pas d'accord - lorsque vous dites que beaucoup d'hommes sont à la recherche du bonheur.

Interlocuteur : Non. Les êtres humains sont tous différents.

Krishnamurti : Nous sommes d'accord. Restez-en là.

Interlocuteur : Je veux seulement dire que c'est la théorie la plus répandue, et que pour les gens c'est un fait.

Krishnamurti : A savoir, que chaque individu se croit totalement différent des autres.

Interlocuteur : C'est ça. Et ils sont tous lancés indépendamment dans la lutte pour le bonheur.

Krishnamurti : Ils sont tous à la recherche de quelque chose de gratifiant. Admettez-vous cela?

D. Bohm : C'est un facteur commun. Mais la raison pour laquelle j'ai évoqué la faculté de raisonner, c'est que la science même est basée sur la notion que cette faculté de raisonnement est commune aux hommes.

Krishnamurti : Pourtant chacun est à la recherche de sa propre individualité.

D. Bohm : Mais, voyez-vous, la science serait impossible si c'était entièrement vrai.

Krishnamurti : Tout à fait.

Interlocuteur : Pourquoi?

D. Bohm : Parce que tout le monde ne s'intéresserait pas à la vérité. La possibilité même de la découverte scientifique dépend de l'acceptation qu'un but commun - la recherche de la vérité - transcende la satisfaction personnelle ; parce que si votre théorie est fausse, vous devez admettre qu'elle est fausse, bien que ce soit déplaisant. Et donc, malgré leur déception, les gens l'admettent, et disent: « Bon, c'est faux. »

Krishnamurti : Je ne suis pas en quête de satisfaction. Je suis un homme ordinaire. Vous avez avancé l'idée que les scientifiques considèrent comme un fait établi que les êtres humains sont doués de raison.

D. Bohm : Tout au moins en matière de science. Ils admettent peut-être manquer de raison dans leur vie privée, mais ils s'estiment capables d'en faire preuve lorsqu'ils effectuent un travail scientifique. Sinon, on ne pourrait même pas commencer.

Krishnamurti : Donc, extérieurement, lorsqu'ils ont affaire à la matière, ils sont tous rationnels.

D. Bohm : Du moins, ils s'y efforcent, avec un certain succès.

Krishnamurti : Ils s'y efforcent, mais ils deviennent irrationnels dans leurs relations avec d'autres êtres humains.

D. Bohm : Oui. Là, ils n'arrivent pas à rester rationnels.

Krishnamurti : Voilà donc le facteur commun.

D. Bohm : Oui. Il est important de soulever ce point: les limites de cette rationalité, et ce

fait fondamental, ainsi que vous le dites, de l'impossibilité des hommes à être rationnels, généralement. Ils sont susceptibles d'y parvenir dans un domaine limité.

Krishnamurti : Exactement. C'est un fait.

D. Bohm : C'est un fait, bien que nous ne disions pas que cela soit inévitable ou ne puisse être changé.

Krishnamurti : Non. C'est un fait.

D. Bohm : C'est un fait que cela a eu lieu, s'est produit, et se produit encore.

Krishnamurti : Oui. En tant qu'être humain ordinaire, j'ai été irrationnel. Et ma vie a été totalement contradictoire, etc. - ce qui est irrationnel. Alors, comment puis-je, moi un être humain, changer cela?

D. Bohm : Voyons si une approche scientifique nous serait possible. Cela soulèverait la question de savoir pourquoi nous sommes tous irrationnels.

Krishnamurti : Parce que nous avons été conditionnés de cette manière. Par notre éducation, notre religion, tout notre environnement.

D. Bohm : Mais cela ne nous mènera nulle part, parce que soulevant d'autres questions: comment avons-nous été conditionnés, et ainsi de suite.

Krishnamurti : Nous pouvons examiner tout cela.

D. Bohm : Mais je voulais dire que cette ligne de pensée n'amènera pas de réponse.

Krishnamurti : C'est exact. Pourquoi sommes-nous conditionnés de la sorte?

D. Bohm : Par exemple, nous disions l'autre jour que l'homme a peut-être fait fausse route, créé le mauvais conditionnement.

Krishnamurti : Le mauvais conditionnement dès l'origine. Ou bien, la quête de la sécurité - la sécurité pour moi-même, pour ma famille, pour mon groupe, pour ma tribu - a amené cette division.

D. Bohm : Même dans ce cas, il faut demander pourquoi l'homme a fait fausse route dans cette recherche de la sécurité. En effet, si l'intelligence avait joué tant soit peu, il serait apparu clairement que tout cela n'avait pas de sens.

Krishnamurti : Bien sûr, vous revenez au moment où nous avons fait fausse route. Comment allez-vous me montrer que nous avons fait fausse route?

D. Bohm : Suggérez-vous qu'il faudrait le démontrer scientifiquement?

Krishnamurti : Oui. Je crois que l'homme s'est fourvoyé lorsque la pensée est devenue primordiale.

D. Bohm : Qu'est-ce qui lui a donné cette prépondérance?

Krishnamurti : Essayons d'examiner cela. Qu'est-ce qui a incité les êtres humains à vénérer la pensée comme étant l'unique mode de fonctionnement?

D. Bohm : Il faudrait aussi expliquer pourquoi la pensée - si elle est tellement importante - est la cause de toutes les difficultés. Voilà les deux questions.

Krishnamurti : C'est relativement simple. On a instauré la souveraineté de la pensée, et c'est peut-être là que les êtres humains ont fait fausse route.

D. Bohm : Je crois, voyez-vous, que pensée est devenue l'équivalent de vérité. On a cru que la pensée apportait la vérité, apportait ce qui est toujours vrai. Il y a cette idée que nous sommes détenteurs du savoir -ce qui peut être valable pour un temps - mais les hommes généralisent, parce que le savoir tend toujours à généraliser. Lorsqu'ils en sont arrivés à l'idée qu'il en serait toujours ainsi, cela a cristallisé la pensée comme exprimant ce qui est vrai. Cela a donné à la pensée la primauté absolue.

Krishnamurti : La question que vous posez, n'est-ce-pas, c'est pourquoi l'homme a accordé une telle importance à la pensée?

D. Bohm : Je crois qu'il a dérapé.

Krishnamurti : Pourquoi?

D. Bohm : Parce qu'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. Au début, il n'a pas vu le danger...

Interlocuteur : Vous venez de dire que le fond commun de l'homme est la raison...

Krishnamurti : C'est ce que disent les scientifiques.

Interlocuteur : Si vous pouvez démontrer à une personne que quelque chose est vrai...

Krishnamurti : Démontrez-le-moi. C'est vrai que je suis irrationnel. C'est un fait, c'est la vérité.

Interlocuteur : Mais vous n'avez pas besoin de la raison dans ce cas. L'observation suffit.

Krishnamurti : Non. On continue à se battre. On parle de paix. On est irrationnel. Le Dr Bohm fait remarquer que pour les scientifiques l'homme est doué de raison, mais le fait est que la vie quotidienne est irrationnelle. Or voici que nous demandons: démontrez-nous scientifiquement pourquoi elle est irrationnelle. C'est-à-dire montrez à l'homme comment il s'est fourvoyé dans l'irrationalité, pourquoi les êtres humains l'ont accepté. On peut dire que c'est l'habitude, la tradition, la religion. Et les scientifiques, eux aussi, sont très rationnels dans leur domaine propre, mais irrationnels dans leur vie.

Interlocuteur : Et votre impression, c'est que l'irrationalité majeure est de laisser la pensée régner en souveraine?

Krishnamurti : Exactement. Nous en sommes arrivés à ce point.

D. Bohm : Mais comment nous sommes-nous laissé aller à donner une telle importance à la pensée?

Krishnamurti : Pourquoi l'homme a-t-il accordé à la pensée une importance suprême? A mon avis, c'est assez simple. Parce que c'est la seule chose qu'il connaisse.

D. Bohm : Il ne s'ensuit pas qu'il lui accorde l'importance suprême.

Krishnamurti : Parce que les choses que je connais - les choses que la pensée a créées, les images et tout le reste - sont plus importantes que les choses que j'ignore.

D. Bohm : Mais voyons, si l'intelligence était à l'œuvre, l'homme n'en arriverait pas à cette conclusion. Il n'est pas rationnel de dire que seul compte ce que je connais.

Krishnamurti : Donc, l'homme est irrationnel.

D. Bohm : Il a « dérapé » dans l'irrationnel pour en arriver à dire: « Seul compte ce que je connais. » Mais pourquoi l'homme a-t-il fait cela?

Krishnamurti : Pourrait-on dire qu'il a commis cette erreur parce qu'il s'accroche au connu et s'oppose à tout ce I qui est inconnu?

D. Bohm : C'est un fait, mais on ne voit pas très bien pourquoi il agit de la sorte.

Krishnamurti : Parce que c'est la seule chose qu'il ait.

D. Bohm : Alors je demande pourquoi il n'a pas été suffisamment intelligent pour voir cela.

Krishnamurti : Parce qu'il est irrationnel.

D. Bohm : Vraiment nous tournons en rond!

Krishnamurti : Je ne crois pas.

D. Bohm : Voyons, chacune des raisons que vous donnez n'est qu'un exemple de plus de l'irrationalité de l'homme.

Krishnamurti : C'est tout ce que je dis. Nous sommes fondamentalement irrationnels à cause de l'importance suprême que nous avons accordée à la pensée.

Interlocuteur : Mais l'étape antérieure, c'est que la pensée a élaboré l'idée que j'existe?

Krishnamurti : Ah, cela intervient un peu plus tard ; il faut avancer pas à pas.

Interlocuteur : Pour le « moi », sans aucun doute, la seule chose qui existe, c'est la pensée.

Krishnamurti : Les scientifiques admettraient-ils cela?

D. Bohm : Le scientifique a le sentiment d'explorer la nature réelle de la matière,

indépendamment de la pensée, en tout cas d'une manière qui soit en définitive indépendante. Il veut savoir comment est l'univers. Il se fait peut-être des illusions, mais il estime que cette démarche n'est valable que s'il croit découvrir un fait objectif.

Krishnamurti : Diriez-vous donc que par le biais de cette investigation de la matière il s'efforce de découvrir quelque chose, il essaie de trouver le « terrain fondamental »?

D. Bohm : C'est exactement cela.

Krishnamurti : Attendez un peu! Est-ce *vraiment cela*?

D. Bohm : Précisément, oui.

Krishnamurti : Selon l'homme religieux, on ne peut pas y parvenir en devenant extraordinairement rationnel dans sa vie. Il n'admet pas le fait d'être rationnel, mais se prétend irrationnel par contradiction, et ainsi de suite. Il devra donc ou éclaircir cela au préalable, pas à pas, ou tout faire d'un seul coup. D'accord? On admet être irrationnel.

D. Bohm : Mais il y a une difficulté: si vous admettez votre irrationalité, vous êtes bloqué, parce que vous dites: « par où commencer? ».

Krishnamurti : Oui. Mais si j'admets que je *suis* irrationnel - attendez un instant - si je l'admets complètement, alors je suis rationnel!

D. Bohm : Il va falloir éclaircir ce point. On pourrait dire que l'homme s'est leurré en croyant qu'il est déjà rationnel.

Krishnamurti : Je ne suis pas d'accord.

D. Bohm : Mais si vous n'admettez pas de leurre, alors vous dites qu'il y aura rationalité.

Krishnamurti : Non, je ne l'admets pas. Le *fait* est que je suis irrationnel, et pour découvrir le « fondamental », je dois devenir extrêmement rationnel dans ma vie. C'est tout. L'irrationnel a fait irruption lorsque la pensée a créé l'idée que je suis distinct de tous les autres. Alors, est-ce que je peux, étant irrationnel, trouver la cause de l'irrationalité et l'éliminer? Si j'en suis incapable, je ne peux pas atteindre le « fondamental », qui est ce qu'il y a de *plus* rationnel. Un scientifique étudiant la matière admettrait-il seulement l'existence possible de ce « fondamental »?

D. Bohm : En fait, il admet tacitement qu'il existe.

Krishnamurti : Il existe. Arrive M. « X », qui dit qu'il existe *vraiment*. Et vous, les scientifiques, vous dites: « Prouvez-le . » M. « X » répond: « Je vais vous le prouver. » Un scientifique rencontre d'autres scientifiques, et mène une recherche, et agit rationnellement dans ce domaine, tout en étant irrationnel dans sa vie privée. Commencez donc par être rationnel dans la vie, commencez là, pas ailleurs. Que répondez-vous à tout cela? Il faut le faire sans effort, sans désir, sans intervention de la volonté, sans la

moindre idée de persuasion ; sinon, on retombe dans le même jeu.

D. Bohm : En d'autres termes, même en matière de science, il ne peut y avoir de recherche poussée que si l'on est rationnel.

Krishnamurti : Suffisamment rationnel.

D. Bohm : Soit. Mais en réalité, l'échec de cette rationalité bloque la science, de toute façon. Les scientifiques s'accrochent à leurs théories, à en devenir jaloux, et ainsi de suite.

Krishnamurti : Exactement, tout est là. L'irrationalité les submerge.

D. Bohm : On pourrait donc dire qu'il est sans doute préférable de rechercher la source même de l'irrationalité dans sa globalité.

Krishnamurti : C'est ce que je dis.

D. Bohm : Il faut alors montrer que c'est réellement faisable.

Krishnamurti : Mais oui, je vous le montre. Je dis de reconnaître tout d'abord, de constater, d'observer, de saisir le fait que l'on est totalement irrationnel.

D. Bohm : Le mot « totalement » va créer des difficultés, parce que si l'on était totalement irrationnel, on ne pourrait même pas entamer la discussion.

Krishnamurti : C'est précisément ma question. Je dis que nous sommes totalement irrationnels. Reconnaissez-le d'abord. Observez-le. Dès l'instant que vous admettez qu'une part de moi-même est rationnelle, et cherche à éliminer l'irrationalité...

D. Bohm : ...Ce n'est pas cela, mais il faut qu'intervienne suffisamment de rationalité pour comprendre de quoi on parle.

Krishnamurti : Oui, naturellement.

D. Bohm : Pour l'essentiel, je dirais plutôt que l'on est dominé par sa propre irrationalité, même s'il y a suffisamment de rationalité pour discuter du problème.

Krishnamurti : J'en doute.

D. Bohm : Sinon, voyez-vous, nous ne pourrions pas entamer la discussion.

Krishnamurti : écoutez. Nous entamons la discussion. Quelques-uns d'entre nous se mettent à parler parce que nous sommes prêts à nous accorder une attention mutuelle, nous sommes prêts à dire: « Faisons abstraction de nos idées préconçues ; nous sommes prêts à nous écouter l'un l'autre. »

D. Bohm : Cela est dans le champ du rationnel.

Krishnamurti : Pour certains d'entre nous peut-être - encore que l'immense majorité n'ait pas envie de nous écouter - parce que nous sommes assez concernés, assez sérieux, pour découvrir si ce « terrain fondamental » existe. Cela nous rend assez rationnels pour nous

écouter mutuellement.

D. Bohm : écouter est nécessaire pour qu'il y ait cette rationalité.

Krishnamurti : Bien entendu. Est-ce que nous disons la même chose? | **D. Bohm :** Oui.

Krishnamurti : Le scientifique, grâce à l'exploration de la matière, espère atteindre ce « fondamental ». Nous, et aussi « X » et « Y », disons qu'il nous faut devenir rationnels dans notre vie. Ce qui veut dire que vous et moi, et « X » et « Y », sommes prêts à nous écouter les uns les autres. C'est tout. Le fait même d'écouter est le début de la rationalité. Certains refusent d'écouter - que ce soit nous ou quiconque. Donc, nous qui *écoutons*, pouvons-nous être un tant soit peu rationnels, et commencer? Tout mon argument est là. C'est terriblement logique, n'est-ce pas? Alors, pouvons-nous partir de là? Pourquoi l'homme a-t-il introduit l'irrationalité dans sa vie? Nous sommes quelques-uns, apparemment, à pouvoir nous débarrasser d'une partie de cette irrationalité, à devenir quelque peu rationnels et à dire: « Bon ; commençons. » Essayons de découvrir pourquoi l'homme vit de cette manière.
Quel est donc le facteur commun qui domine notre vie? De toute évidence, c'est la pensée.

D. Bohm : Oui, effectivement. Bien des gens pourraient être d'avis contraire, naturellement, et dire que le facteur essentiel est autre chose, ou que c'est le sentiment.

Krishnamurti : Beaucoup iraient peut-être dans ce sens, mais la pensée fait partie du sentiment.

D. Bohm : Oui, mais ce n'est pas communément admis.

Krishnamurti : Nous allons l'expliquer. Le sentiment - s'il n'était pas sous-tendu par la pensée, pourrait-on le reconnaître?

D. Bohm : Oui, je crois que c'est une difficulté majeure lorsqu'on communique avec certaines personnes.

Krishnamurti : Nous y voilà. Peut-être que certaines personnes ne perçoivent pas ceci, mais je veux que « X » et « Y », qui sont libres, le perçoivent, car ils ont atteint un certain niveau de rationalité et donc ils s'écoutent l'un l'autre. Ils peuvent dire que la pensée est la source majeure de ce courant.

D. Bohm : Il nous faut donc nous demander ce qu'est la pensée?

Krishnamurti : Je crois que c'est relativement simple. La pensée suscite l'irrationnel.

D. Bohm : Oui, mais qu'est-ce que c'est? Comment savez-vous que vous êtes en train de penser? Qu'entendez-vous par: penser?

Krishnamurti : Penser, c'est le mouvement de la mémoire, qui est l'expérience, le savoir,

emmagasinés dans le cerveau.

D. Bohm : Supposons que nous aspirions à la rationalité, ce qui inclut la pensée rationnelle. La pensée rationnelle n'est-elle que mémoire?

Krishnamurti : Un instant. Il faut faire attention. Si nous sommes complètement rationnels, il y a vision pénétrante totale. Cette vision pénétrante se sert de la pensée, qui est alors rationnelle.

D. Bohm : Donc la pensée n'est pas que mémoire?

Krishnamurti : Non, non.

D. Bohm : Mais voyons, puisqu'elle est utilisée par la vision pénétrante...

Krishnamurti : Non, la vision pénétrante se sert de la pensée.

D. Bohm : Oui, mais alors ce que fait la pensée n'est pas simplement dû à la mémoire.

Krishnamurti : Attendez un instant.

D. Bohm : Extérieurement, la pensée suit son propre cours, elle tourne toute seule comme une machine, et n'est pas rationnelle.

Krishnamurti : Tout à fait.

D. Bohm : Mais quand la pensée est l'instrument de la vision pénétrante...

Krishnamurti : Alors la pensée n'est pas mémoire.

D. Bohm : Elle n'est pas basée sur la mémoire.

Krishnamurti : Non, pas basée sur la mémoire.

D. Bohm : La mémoire est mise à contribution, mais la pensée n'est pas basée sur la mémoire.

Krishnamurti : Et alors? étant donné que la pensée est limitée, qu'elle divise, qu'elle est incomplète, elle ne peut jamais être rationnelle...

D. Bohm : Sans la vision pénétrante.

Krishnamurti : C'est cela. Et maintenant, comment avoir la vision pénétrante qui est rationalité totale? Et non la rationalité de la pensée.

D. Bohm : Je l'appellerais rationalité de la perception.

Krishnamurti : Oui, rationalité de la perception.

D. Bohm : La pensée en devient alors l'instrument, elle procède donc du même ordre.

Krishnamurti : Alors, comment vais-je avoir cette vision pénétrante? C'est la question suivante. N'est-ce pas? Que dois-je faire, ou ne pas faire, pour avoir cette vision pénétrante immédiate, qui ne procède pas du temps, ni de la mémoire, qui n'a pas de

cause, qui n'est pas basée sur la récompense ou le châtiment? Elle est dégagée de tout cela. Comment l'esprit a-t-il alors cette vision pénétrante? Lorsque je dis: j'ai la vision pénétrante, c'est faux. Bien évidemment. Comment donc un esprit jusqu'alors irrationnel, mais devenu quelque peu rationnel, peut-il avoir cette vision pénétrante? Il n'est possible d'avoir cette vision pénétrante que si l'esprit échappe au temps.

D. Bohm : Bien. Allons lentement, parce que si nous en revenons au point de vue scientifique, voire au simple bon sens, le temps, implicitement, est considéré comme le fondement de toute démarche scientifique. En fait, jusque dans la mythologie grecque, Chronos, le dieu du temps, engendre ses enfants puis les dévore. C'est exactement ce que nous avons dit du « fondamental »: tout vient de lui et y retourne dans la mort. Donc, en un sens, l'homme s'est mis depuis longtemps à prendre le temps pour le « fondamental ».

Krishnamurti : Oui. Et arrive quelqu'un qui dit que le temps n'est pas le « fondamental ».

D. Bohm : Exactement. Donc, jusqu'ici, les scientifiques ont cherché ce « fondamental » du côté du temps - ainsi que tous les autres!

Krishnamurti : Voilà toute la question.

D. Bohm : Vous dites à présent que le temps n'est pas le « fondamental ». On pourrait nous dire que c'est absurde, mais nous disons: envisageons cela, même si certaines personnes le rejettent d'emblée. Or si vous dites que le temps n'est pas le « fondamental », nous ne savons pas où nous en sommes.

Krishnamurti : Je sais où j'en suis. Nous allons y venir.

Interlocuteur : Le temps est-il le même mouvement que cette pensée que nous avons décrite précédemment?

Krishnamurti : Oui, le temps, c'est cela. Le temps est pensée.

D. Bohm : N'allons pas trop vite, là encore, parce qu'il y a aussi, comme nous l'avons souvent dit, le temps chronologique.

Krishnamurti : Bien sûr, c'est tout simple.

D. Bohm : Oui, mais, en plus, nous pensons. Penser demande du temps, voyez-vous, chronologiquement parlant, mais en outre la pensée projette une sorte de temps imaginaire...

Krishnamurti : ...qui est le futur.

D. Bohm : Qui est le futur et le passé tels que nous en faisons l'expérience.

Krishnamurti : Oui, c'est exact.

D. Bohm : Ce temps qui est imaginé est aussi une forme de processus réel de pensée.

Krishnamurti : C'est un fait.

D. Bohm : C'est un fait qu'il faut, physiquement, du temps pour penser, mais il s'agit aussi de temps lorsque nous pouvons imaginer la totalité du passé et du futur.

Krishnamurti : Qui sont effectivement des faits.

D. Bohm : Disons donc que ce temps n'est pas le « fondamental », peut-être pas même physiquement.

Krishnamurti : Cela, nous allons le découvrir.

D. Bohm : Oui, mais nous avons l'impression que c'est le « fondamental », parce que nous nous sentons exister dans le temps, en tant qu'individus. Sans le temps, il ne pourrait y avoir de « moi ».

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : « Je » dois nécessairement exister dans le temps.

Krishnamurti : évidemment, évidemment.

D. Bohm : Il faut perpétuellement être quelque chose, devenir quelque chose.

Krishnamurti : Être et devenir sont dans le champ du temps. Alors l'esprit, qui a évolué au cours du temps peut-il...

Interlocuteur : Qu'entendez-vous par esprit, ici?

Krishnamurti : L'esprit - le cerveau, mes sens, mes sentiments, c'est tout cela l'esprit.

D. Bohm : Vous voulez dire, l'esprit individuel.

Krishnamurti : L'esprit individuel, naturellement ; je parle de l'esprit qui a évolué au fil du temps.

D. Bohm : Même sa spécificité dépend du temps.

Krishnamurti : Du temps, bien sûr, avec tout ce que cela suppose. Nous demandons donc si l'esprit peut se libérer du temps, afin d'avoir une vision pénétrante qui soit totalement rationnelle, et qui puisse alors agir sur la pensée? Cette pensée est totalement rationnelle, et non basée sur la mémoire. Nous sommes bien d'accord?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Comment vais-je donc - comme « X » et« Y » - me libérer du temps? Je sais qu'il me faut du temps, pour aller de ce point à cet autre, pour apprendre une leçon, acquérir une technique, etc. Pour moi cela est très clair, et ce n'est donc pas de ce temps-là que je parle. Je parle du temps en termes de « devenir ».

D. Bohm : En termes d'« être ».

Krishnamurti : Bien sûr, devenir, c'est être. Pour devenir, je commence d'abord par être.

D. Bohm : Et par être quelque chose en moi-même. Être meilleur, être plus heureux.

Krishnamurti : Oui, tout cet ensemble - le « plus ». Cette libération du temps est-elle alors à ma portée, à la portée de mon cerveau qui cherche à savoir si ce « terrain fondamental » existe, à la portée de mon esprit tout entier? Nous avons à présent séparé le temps, à savoir le temps qui est nécessaire et le temps qui ne l'est pas. Mon cerveau peut-il donc ne pas fonctionner dans le temps comme pensée, ainsi qu'il l'a toujours fait? Ce qui signifie: la pensée peut-elle prendre fin? L'admettriez-vous?

D. Bohm : Oui, mais pourriez-vous éclaircir cela? On voit bien que la question primordiale est de savoir si mon cerveau peut ne pas être dominé par le fonctionnement de la pensée.

Krishnamurti : Oui, de la pensée qui procède du temps.

D. Bohm : Et donc, si vous dites que la pensée prend fin...

Krishnamurti : Non! Est-ce que le temps comme pensée peut s'immobiliser?

D. Bohm : Le temps psychologique s'arrête.

Krishnamurti : Oui, c'est de cela que je parle.

D. Bohm : Mais nous aurons toujours la pensée rationnelle.

Krishnamurti : Bien sûr. C'est entendu. Nous l'avons déjà dit.

D. Bohm : Nous parlons ici de la pensée de l'expérience consciente.

Interlocuteur : Du devenir et de l'être...

Krishnamurti : Et de ce que conserve la mémoire ; vous savez bien, le passé en tant que savoir. Mais oui, cela peut se faire.

D. Bohm : Vous voulez vraiment dire le souvenir des expériences?

Krishnamurti : Le souvenir des expériences, des blessures, des attachements, tout cela. Cela peut-il donc prendre fin? Bien sûr que oui. C'est toute la question: cela peut prendre fin lorsque c'est la perception elle-même qui demande: qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que la blessure? Qu'est-ce que la souffrance psychologique? Le percevoir, *c'est* y mettre fin. Ne pas la perpétuer - car c'est cela le temps. Cette abolition même est l'abolition du temps. Je crois que c'est clair. « X » est traumatisé depuis l'enfance. Et à force d'écouter, de parler, de discuter, il s'aperçoit que la persistance de la blessure, c'est le temps. Et pour découvrir le « fondamental », il faut que le temps soit aboli. Il dit alors: ma blessure peut-elle prendre fin instantanément, immédiatement?

D. Bohm : Oui, je crois qu'il y a des étapes à cette démarche. Vous dites qu'il s'aperçoit que sa blessure c'est le temps, mais l'expérience immédiate qu'on en a, c'est qu'elle existe en tant que telle.

Krishnamurti : Je sais, bien sûr. Nous pouvons examiner cela.

D. Bohm : C'est quelque chose qui a une existence propre.

Krishnamurti : Ce qui signifie que je me suis créé une image de moi-même, et l'image est blessée, mais pas moi.

D. Bohm : Que voulez-vous dire par là?

Krishnamurti : Bon. Dans le devenir, qui est le temps, je me suis créé une image de moi-même.

D. Bohm : Disons que la pensée a créé cette image.

Krishnamurti : La pensée a créé une image à travers l'expérience, l'éducation, le conditionnement, et a rendu cette image distincte de moi-même. Mais cette image est vraiment « moi », bien que nous ayons séparé l'image du moi, ce qui est irrationnel. Donc, en me rendant compte que l'image *est* « moi », je suis devenu un tant soit peu rationnel.

D. Bohm : Je crains que cela ne soit pas clair - car si je suis blessé, j'ai le sentiment que l'image est « moi ».

Krishnamurti : L'image est vous.

D. Bohm : La personne qui est blessée a ce sentiment, voyez-vous.

Krishnamurti : D'accord. Mais dès l'instant où vous agissez sur cette image, vous vous divisez.

D. Bohm : C'est toute la question. Donc, la première impression, c'est que l'image est le « moi » blessé, et la seconde impression est que je m'écarte de l'image pour agir sur elle...

Krishnamurti : ...ce qui est une démarche irrationnelle.

D. Bohm : ...parce qu'elle n'est pas adéquate.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Et cela introduit le temps, parce que selon moi cette démarche va prendre du temps.

Krishnamurti : Tout à fait. Donc, en voyant cela, je deviens rationnel, et j'agis. Cette action a un effet libérateur immédiat.

D. Bohm : Approfondissons cela. La première chose est qu'il y a eu une blessure. C'est l'image, mais dans un premier temps je ne la dissocie pas, je m'identifie avec elle.

Krishnamurti : Je suis cela.

D. Bohm : Je suis cela. Mais je prends ensuite du recul, disant que je crois qu'il doit y avoir un « moi » qui peut faire quelque chose.

Krishnamurti : Oui, qui peut agir sur cela.

D. Bohm : Mais cela prend du temps.

Krishnamurti : Cela est le temps.

D. Bohm : C'est le temps, mais je veux dire que je pense que cela prend du temps. Il me faut aller lentement. Si je ne fais pas cela, cette blessure ne peut pas exister.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Mais l'expérience elle-même n'en montre pas l'évidence.

Krishnamurti : Commençons par examiner cela lentement. Je suis blessé. C'est un fait. Puis je me dissocie - il y a séparation - et je me dis: je vais agir en conséquence.

D. Bohm : Le « moi » qui veut agir est différent.

Krishnamurti : Différent, évidemment.

D. Bohm : Et il réfléchit à ce qu'il devrait faire.

Krishnamurti : Le « moi » est différent parce qu'il est en devenir.

D. Bohm : Il projette dans l'avenir un état différent.

Krishnamurti : Oui. Je suis blessé. Il y a une séparation, une division. Le « moi », qui est toujours en quête de devenir, dit: je dois le contrôler. Je dois l'éliminer. Je dois agir sur lui, sinon je serai vindicatif, méchant. Ainsi ce mouvement de séparation est le temps.

D. Bohm : Nous le percevons à présent. Le problème, c'est qu'il y a ici quelque chose qui n'est pas évident. Telle personne pense que la blessure existe indépendamment du « moi », et que je dois faire quelque chose à ce sujet. Je projette dans l'avenir cet état amélioré, et ce que je vais faire. Efforçons-nous de préciser ceci très clairement, parce que vous dites qu'il n'y a pas séparation.

Krishnamurti : Ce qu'il y a de rationnel en moi découvre qu'il n'y a pas séparation.

D. Bohm : Il n'y a pas de séparation, mais l'illusion qu'il y a une séparation contribue à perpétuer la blessure.

Krishnamurti : Exactement. Parce que l'illusion, c'est que je deviens.

D. Bohm : Oui. Je suis ceci et je deviendrai cela. Donc, je suis blessé, et je deviendrai exempt de blessure. C'est cette pensée même qui perpétue la blessure.

Krishnamurti : C'est exact.

Interlocuteur : La séparation n'est-elle pas déjà là lorsque je prends conscience et la constate?

Krishnamurti : Je suis blessé. Puis je dis: « je vais vous frapper parce que vous m'avez blessé », ou je dis: « je dois supprimer la blessure » - ou bien je suis pris de peur, et ainsi de suite.

Interlocuteur : Mais ce sentiment de séparation n'est-il pas là dès l'instant où je dis que je suis blessé?

Krishnamurti : Cela, c'est l'irrationalité.

Interlocuteur : C'est déjà irrationnel?

Krishnamurti : Oui, lorsque vous demandez: la séparation n'existe-t-elle pas déjà quand je dis: « je suis blessé ».

D. Bohm : La séparation existe, mais je crois qu'avant, il se produit une espèce de choc. Il s'agit tout d'abord d'un léger choc, une douleur ou quelque chose de cet ordre, que l'on identifie à ce choc. Puis on l'explique en disant: « je suis blessé », et cela implique immédiatement qu'il y a séparation, et qu'il faut faire quelque chose.

Krishnamurti : évidemment. Si je ne suis pas blessé, j'ignore tout de la séparation ou de la non-séparation. Si je suis blessé, je suis irrationnel tant que je perpétue cette blessure et que j'essaie d'agir sur elle, ce qui est le devenir. Alors l'irrationalité intervient. Je crois que c'est exact.

D. Bohm : Qu'advient-il alors si on ne la perpétue pas? Supposons que Ton dise: « je refuse ce processus de devenir »?

Krishnamurti : Ah, c'est une tout autre affaire. Cela signifie que je ne suis plus en train de penser, d'observer, ou de me servir du temps comme observation.

D. Bohm : On pourrait dire que ce n'est pas votre approche. Ce n'est plus votre théorie.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Parce qu'on pourrait dire que le temps est une théorie que tout le monde adopte à des fins psychologiques.

Krishnamurti : Oui. C'est là le facteur commun ; le temps est le facteur commun de l'humanité. Et nous mettons en évidence le fait que le temps est une illusion...

D. Bohm : Le temps psychologique.

Krishnamurti : évidemment ; c'est bien entendu.

D. Bohm : Voulez-vous dire que lorsque notre approche n'est plus temporelle, alors la blessure ne se perpétue pas?

Krishnamurti : Elle ne se perpétue pas, elle prend fin -parce que vous ne devenez rien.

D. Bohm : Dans le devenir, on perpétue toujours ce que l'on est.

Krishnamurti : C'est exact. On perpétue ce que l'on est, avec des modifications...

D. Bohm : C'est pourquoi on lutte pour devenir.

Krishnamurti : Nous parlons de la vision pénétrante. En fait, la vision pénétrante est dénuée de temps. La vision pénétrante n'est pas le produit du temps - ce temps qui est mémoire, etc. Donc, il y a vision pénétrante. Cette vision, échappant au temps, agit sur la mémoire, sur la pensée. De sorte que la vision pénétrante rend la pensée rationnelle, mais pas la pensée qui est basée sur la mémoire. Alors cette pensée, que diable peut-elle être? Non, attendez un instant. Je ne crois pas que la pensée intervienne du tout. Nous avons dit que la vision pénétrante naît lorsqu'il n'y a pas de temps. La pensée - qui est basée sur la mémoire, l'expérience et le savoir - c'est le mouvement du temps comme processus de devenir. Nous parlons de temps psychologique et non de temps chronologique. Nous disons que se libérer du temps implique la vision pénétrante. Dans cette vision, qui échappe au temps, il n'y a pas de pensée.

D. Bohm : Nous avons dit qu'elle pouvait se servir de la pensée.

Krishnamurti : Attendez. Je n'en suis pas sûr. N'allons pas trop vite. Elle peut se servir de la pensée pour expliquer, mais elle agit. Auparavant, l'action était basée sur la pensée. A présent, lorsqu'il y a vision pénétrante, il y a seulement action. Qu'a-t-on à faire de la pensée? Parce que la vision pénétrante est rationnelle, l'action est rationnelle. Elle devient irrationnelle quand elle est suscitée par la pensée. Donc la vision pénétrante n'utilise pas la pensée.

D. Bohm : Là, il faut préciser, parce que dans un certain domaine, elle doit utiliser la pensée... Si, par exemple, vous voulez construire quelque chose, vous vous serviriez de la pensée qui est à même d'indiquer la marche à suivre.

Krishnamurti : Mais ce n'est pas la vision pénétrante.

D. Bohm : Il n'empêche que vous pouvez avoir une vision pénétrante dans ce domaine.

Krishnamurti : Une vision partielle. Les scientifiques, les peintres, les architectes, les médecins, les artistes, etc., ont une vision pénétrante partielle. Mais nous parlons de « X » et « Y », qui sont à la recherche du terrain fondamental ; ils deviennent rationnels, et nous disons que la vision pénétrante échappe au temps, échappe donc aux pensées, et que cette vision pénétrante est action. Parce que cette vision est rationnelle, l'action est rationnelle. Pardonnez-moi si je cite mon propre exemple, je le fais en toute humilité. Ce garçon, ce jeune homme a dissous l'Ordre de l'étoile en 1929. Il n'y a pas eu pensée. Les gens lui disaient: « Fais ceci », « Ne fais pas cela », « Maintiens-le », « Ne le maintiens pas ». Il a

eu une vision pénétrante ; il a dissous l'Ordre. Terminé! Qu'avons-nous à faire de la pensée?

D. Bohm : Mais ensuite vous vous êtes servi de la pensée pour procéder à cette dissolution de l'Ordre, pour décider du moment et des modalités.

Krishnamurti : Ce mot sert simplement à des fins pratiques, pour communiquer avec les autres.

D. Bohm : Il n'en demeure pas moins qu'une certaine pensée a été nécessaire.

Krishnamurti : C'est la décision qui agit.

D. Bohm : Je ne pensais pas à la décision. L'action première ne nécessitait pas de pensée ; seulement ce qui a suivi.

Krishnamurti : Cela n'est rien du tout. C'est comme de déplacer un coussin d'un endroit à un autre.

D. Bohm : Oui, je comprends. Donc, la source première de l'action n'implique pas la pensée.

Krishnamurti : C'est tout ce que je voulais dire.

D. Bohm : Mais en quelque sorte celle-ci s'infiltre...

Krishnamurti : ...c'est comme une vague.

Interlocuteur : Toute la pensée ne subit-elle pas dans ce processus une transformation?

Krishnamurti : Bien sûr que si. Puisque la vision pénétrante est dégagée du temps, le cerveau lui-même a par conséquent subi une modification.

D. Bohm : Oui, pourrions-nous alors parler de ce que *vous* entendez par là?

Krishnamurti : Cela signifie-t-il que toutes les réactions humaines doivent être passées au crible, ou entrer dans le champ de la vision pénétrante? Je vais vous expliquer ce que je veux dire. Je suis jaloux. Y a-t-il une vision pénétrante qui va couvrir tout le champ de la jalousie et y mettre fin? Abolir l'envie, l'avidité et tout ce qu'implique la jalousie. Vous me suivez? Les gens irrationnels avancent pas à pas - se débarrassent de la jalousie, puis de la dépendance, puis de la colère, puis de ceci puis de cela, puis du reste. Ce qui est un processus constant de devenir - n'est-ce pas? Mais la vision pénétrante, qui est totalement rationnelle, fait disparaître tout cela radicalement.

D. Bohm : Effectivement.

Krishnamurti : Est-ce un fait? Un fait en ce sens que « X » ou « Y » ne seront plus jamais jaloux ; plus *jamais*!

D. Bohm : Il faut que nous examinions cela, parce qu'on ne voit pas clairement comment

vous pourriez l'assurer.

Krishnamurti : Ah, mais si, je l'assure!

D. Bohm : Si cela peut toucher ceux qui sont capables d'écouter...

Krishnamurti : Ce qui signifie que pour découvrir le « fondamental » il faut tout d'abord écouter.

D. Bohm : Les scientifiques, voyez-vous, ne sont pas toujours à même d'écouter. Même Einstein et Bohm n'ont pas pu, à un certain point, s'écouter mutuellement. Chacun restait attaché à son point de vue particulier.

Krishnamurti : Ils ont laissé agir leur irrationalité.

Ojai, le 8 avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

4ème Discussion

Ojai, le 10 avril 1980

L'abandon du schéma égocentrique

Krishnamurti : J'aimerais poser une question qui puisse nous faire progresser: y a-t-il quelque chose qui soit susceptible de faire changer l'homme de manière profonde, fondamentale, radicale? L'homme a traversé des crises successives, encaissé de multiples chocs, subi toutes sortes de vicissitudes, connu toutes sortes d'affrontements, de détresses intimes, et ainsi de suite. Un peu d'affection par-ci, un peu de joie par-là, mais tout ceci ne suffit apparemment pas à le changer. Qu'est-ce qui va être assez puissant pour inciter un être humain à quitter la voie sur laquelle il est engagé, et le pousser dans une direction radicalement différente? Je crois que c'est un de nos problèmes majeurs, n'est-ce pas? Pourquoi? Si l'on se préoccupe, comme cela devrait être le cas, de l'humanité, de tous les événements qui se produisent, quelle serait l'action adéquate, susceptible de faire passer l'homme d'une voie à une autre? Est-ce une question pertinente? Cette question a-t-elle un sens?

David Bohm : Elle ne peut en avoir un que si nous pouvons déceler cette action.

Krishnamurti : Est-ce que la question a le moindre sens?

D. Bohm : Implicitement, cela équivaut à se demander ce qui retient les gens.

Krishnamurti : Oui, cela revient au même.

D. Bohm : Si nous parvenions à déterminer ce qui maintient les gens sur leur trajectoire actuelle...

Krishnamurti : Est-ce le conditionnement fondamental de l'homme, cette attitude et ces réactions terriblement égoïstes, qui refusent de céder devant quoi que ce soit? On croit voir changer ou céder quelque chose, mais le centre reste immuable. Ces réflexions ne sont sans doute pas dans la ligne du dialogue engagé depuis deux ou trois jours, mais j'ai pensé que nous pourrions peut-être commencer par là.

D. Bohm : Avez-vous idée de ce qui retient les gens? Et de ce qui pourrait les changer vraiment?

Krishnamurti : Je crois que oui.

D. Bohm : De quoi s'agit-il donc?

Krishnamurti : Qu'est-ce qui fait blocage? Allons-nous aborder la question à travers le

conditionnement qu'exerce le milieu ambiant, en progressant de l'extérieur vers l'intérieur, et accéder à l'intérieur à partir des activités extérieures de l'homme? Pour nous apercevoir alors que l'extérieur et l'intérieur ne font qu'un, que c'est le même mouvement, après quoi nous dépasserions ce niveau pour voir ce qui se situe au-delà? Ce mode d'approche vous convient-il?

D. Bohm : Qu'entendez-vous par l'extérieur? L'environnement social?

Krishnamurti : Le conditionnement social, le conditionnement religieux, l'éducation, la pauvreté, la richesse, le climat, l'alimentation - c'est tout cela l'extérieur ; qui peut conditionner l'esprit dans une certaine direction. Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que le conditionnement psychologique procède aussi de l'extérieur, en un certain sens.

D. Bohm : Il est vrai que la façon de penser d'une personne est fatalement influencée par tout son réseau relationnel. Mais cela n'explique pas la rigidité du conditionnement, ni sa persistance.

Krishnamurti : C'est la question que je pose aussi.

D. Bohm : Oui, s'il s'agissait simplement de conditionnement extérieur, on pourrait s'attendre à ce qu'il se prête à des modifications plus aisées, par exemple envisager des conditions extérieures différentes.

Krishnamurti : Mais on a déjà essayé.

D. Bohm : Oui. Le communisme a fermement cru qu'une société nouvelle produirait un homme nouveau. Mais il n'en a rien été! A mon avis, il existe dans le plan intérieur quelque chose de fondamentalement figé, hostile au changement.

Krishnamurti : Ce quelque chose, c'est quoi? - et où nous mène pareille question?

D. Bohm : Si nous ne parvenons pas à le découvrir, la question nous mènera à l'impasse.

Krishnamurti : Je pense qu'on pourrait y parvenir, à condition d'y appliquer tout son esprit. Ce que je me demande, c'est simplement si cette question vaut la peine d'être soulevée, et si elle va dans le sens de notre propos actuel. Ou bien s'il vaudrait mieux passer à un autre sujet, plus en rapport avec nos discussions récentes.

D. Bohm : Nous avons parlé, je crois, des moyens de mettre un terme au temps, un terme au devenir. Et nous avons parlé d'un éventuel contact avec le « fondamental », grâce à la rationalité absolue. Mais nous constatons maintenant que l'esprit est loin d'être rationnel.

Krishnamurti : Nous avons constaté à quel point l'homme est fondamentalement irrationnel.

D. Bohm : Cela joue peut-être un rôle dans le blocage. Si nous allions totalement dans le

sens de la raison, nous atteindrions forcément ce terrain fondamental. Cela vous paraît-il exact?

Krishnamurti : Oui. Nous parlions l'autre jour de l'abolition du temps. Les scientifiques cherchent à élucider ce problème en étudiant la matière. De même, ceux qui se prétendent religieux cherchent à savoir -pas seulement verbalement - si le temps pouvait s'arrêter. Nous avons déjà pas mal examiné cette question, et nous disons qu'un être humain ouvert à l'écoute *est capable* d'appréhender l'abolition du temps, grâce à la vision pénétrante. Parce que cette vision n'a rien à voir avec la mémoire. La mémoire est temps, la mémoire est expérience, savoir emmagasiné dans le cerveau, et ainsi de suite. Tant que ce processus est un jeu, la vision pénétrante est impossible dans quelque domaine que ce soit. Je parle de vision totale, pas de vision partielle. L'artiste, le scientifique, le musicien n'ont tous qu'une vision pénétrante partielle, et restent donc tributaires du temps. Est-il possible d'accéder à la vision pénétrante totale, c'est-à-dire à l'abolition du « moi », puisque le « moi » c'est le temps? Moi, mon ego, mes résistances, mes blessures, tout cela. Ce « moi » peut-il prendre fin? C'est à cette seule condition qu'il y a vision pénétrante totale. Voilà ce que nous avons découvert.
Nous avons voulu savoir s'il était possible à un être humain d'abolir en totalité cette structure globale du « moi » ; nous avons dit que oui, et approfondi cette question. Très peu de gens sont disposés à nous prêter l'oreille: cela fait sans doute trop peur. Alors la question se pose: si le « moi » prend fin, qu'y a-t-il? Le vide et c'est tout? Cela n'a pas d'intérêt. Mais si on poursuit cette quête sans nul souci de récompense ou de châtiment, alors on trouve quelque chose. Selon nous, cette chose est la vacuité totale, qui est énergie et silence. Tout ça est bien joli, mais ne dit rien du tout à l'homme ordinaire qui se sentirait concerné sérieusement, et désireux d'aller plus loin, au-delà de lui-même. Donc, nous avons poussé un peu plus loin, nous demandant s'il existait quelque chose d'autre, au-delà de tout ceci? Et notre réponse est: oui.

D. Bohm : C'est le terrain fondamental.

Krishnamurti : Oui, le « fondamental ». La première démarche serait-elle donc d'écouter? Suis-je prêt, en tant qu'être humain, à me défaire complètement de mon égocentrisme? Qu'est-ce qui peut m'en détacher? Qu'est-ce qui peut arracher l'être humain à cette activité destructrice, égocentrique? S'il n'est mû que par l'attrait de la récompense ou la crainte du châtiment, alors nous avons encore affaire à une autre pensée, à un autre mobile. Il faut donc rejeter tout cela. Comment les gens sont-ils amenés à renoncer - si je peux me permettre l'expression -à renoncer complètement sans motif?
L'homme, voyez-vous, a déjà tout essayé dans ce domaine - le jeûne, les mortifications diverses, l'abnégation dans la foi, le renoncement à soi-même par identification à quelque chose de supérieur. Tous les tenants d'une religion ont essayé. Pourtant le « moi » persiste

encore.

D. Bohm : Oui. Tout cela n'a aucun sens, mais on ne se rend pas pour autant à l'évidence. En règle générale, les gens se désintéressent de ce qui est dénué de sens. Mais il semble que dans ce cas, l'esprit répugne à percevoir les faits. L'esprit nie l'évidence.

Krishnamurti : L'esprit nie l'évidence de ce conflit perpétuel, et élude le problème.

D. Bohm : Il répugne à admettre l'inanité de ce conflit.

Krishnamurti : Les gens ne le voient pas.

D. Bohm : C'est aussi à dessein que l'esprit s'applique à la fuite.

Krishnamurti : L'esprit fuit l'évidence.

D. Bohm : Il la fuit presque à dessein, mais pas tout à fait consciemment, un peu comme ces Indiens qui annoncent qu'ils vont se réfugier dans l'Himalaya parce que la situation est sans issue.

Krishnamurti : Mais alors, c'est l'impasse. Vous voulez dire que l'esprit, à force de baigner depuis si longtemps dans le conflit, refuse de s'y arracher?

D. Bohm : La raison de cette réticence n'est pas très claire, ni celle de ce refus de voir dans toute son ampleur l'absurdité du conflit. L'esprit s'abuse lui-même, brouille ses propres cartes.

Krishnamurti : Les philosophes et les gens prétendument religieux ont mis l'accent sur la lutte, le sens du combat, du contrôle, de l'effort. Serait-ce une des raisons pour lesquelles les êtres humains se refusent à remettre en cause leur mode de vie?

D. Bohm : C'est bien possible. Ils escomptent obtenir de meilleurs résultats en luttant, en se bagarrant. Ils ne veulent rien lâcher de ce qu'ils ont, mais cherchent à l'améliorer à la force du poignet.

Krishnamurti : Au bout de deux millions d'années d'existence, quel est le bilan de l'humanité? Toujours plus de guerres et de destruction.

D. Bohm : Ce que je voudrais souligner, c'est qu'on a tendance à éviter de regarder en face cette réalité, mais aussi à revenir à l'espoir que la lutte entraînera un progrès.

Krishnamurti : Je ne suis pas tout à fait certain que nous ayons élucidé ce point, et mis en évidence la responsabilité des intellectuels - c'est avec respect que j'emploie le terme ; ce sont les intellectuels du monde entier qui ont valorisé ce facteur de lutte.

D. Bohm : C'est le cas pour bon nombre d'entre eux, je suppose.

Krishnamurti : Pour la plupart.

D. Bohm : Karl Marx.

Krishnamurti : Marx et même Bronowski, qui parle d'une lutte sans cesse élargie, d'un savoir toujours accru. Les intellectuels auraient-ils donc une influence si extraordinaire sur notre esprit?

D. Bohm : A mon avis, les gens n'ont nul besoin de l'encouragement des intellectuels pour suivre cette pente. Le fait est que l'accent a toujours été mis sur la lutte, partout.

Krishnamurti : C'est ce que je veux dire. Partout. Mais pourquoi?

D. Bohm : Eh bien, à l'origine les gens l'estimaient nécessaire, car ils n'assuraient leur survie qu'au prix d'une lutte contre la nature.

Krishnamurti : Et c'est ainsi que cette lutte contre les éléments naturels a glissé sur un autre plan?

D. Bohm : En partie, oui. Dans un premier temps, on est un chasseur valeureux après quoi il faut combattre sa propre faiblesse pour devenir valeureux, sinon on n'y arrive pas.

Krishnamurti : Nous y sommes, exactement. Voilà donc comment notre esprit se trouve conditionné, façonné, aliéné par ce schéma préétabli?

D. Bohm : C'est certainement le cas, mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi il est quasi impossible de le modifier.

Krishnamurti : Parce que j'y suis habitué. Je suis en prison, mais ma prison m'est devenue familière.

D. Bohm : Mais j'ai l'impression d'une résistance extraordinaire à toute démarche pour en sortir.

Krishnamurti : Pourquoi cette résistance chez l'être humain? Même si vous montrez que ce n'est qu'un tissu d'erreurs, que c'est irrationnel, même si vous démontrez le rapport de cause à effet, même avec toutes sortes de données et d'exemples à l'appui. Pourquoi?

D. Bohm : C'est ce que je disais: si les gens étaient capables de raisonner juste, ils sortiraient de ce système ; mais il semble que le problème soit plus complexe. Vous avez beau faire la preuve de ce caractère irrationnel, il n'empêche que les gens n'ont pas pleinement conscience de tous ces rouages de la pensée. Même si on les démonte à un certain niveau, le mécanisme tient bon à des niveaux qui échappent à leur conscience.

Krishnamurti : Mais qu'est-ce qui pourrait les sensibiliser, alors?

D. Bohm : C'est ce que nous devons découvrir. Je crois qu'il faut que les gens se rendent compte de leur tendance à perpétuer leur conditionnement -que ce soit une simple habitude, ou que ce soit le résultat de séries successives de conclusions de longue date, qui agissent *dans le présent*, à l'insu des individus. Tellement de facteurs différents contribuent à enfermer les gens dans ce schéma. Même si on arrive à les convaincre de

l'inanité de ce schéma, ils auront dans la vie quotidienne mille occasions de s'y conformer. -

Krishnamurti : C'est exact. Mais alors que faire?

D. Bohm : Je pense que seule une personne qui se sent profondément concernée peut parvenir à briser ce cercle vicieux.

Krishnamurti : Qu'est-ce qui serait en mesure de susciter chez un être humain un pareil intérêt passionné? C'est que, voyez-vous, on leur a déjà promis le ciel en récompense! C'est le cas pour diverses religions, bien que cette attitude paraisse tellement puérile à l'heure actuelle.

D. Bohm : La récompense - cela fait partie du schéma. La règle générale veut que je me conforme au schéma préétabli, sauf en cas d'événement exceptionnel.

Krishnamurti : En cas de crise.

D. Bohm : Ou lorsqu'une récompense est en jeu.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : C'est un schéma de pensée. Il faut que les gens soient convaincus de sa valeur, d'une manière ou d'une autre. Si nous étions capables d'agir tous ensemble et de créer une harmonie, alors tout le monde dirait: « D'accord. J'accepte de lâcher prise ; sinon, j'ai intérêt à m'accrocher à ce que j'ai. » Voilà le type de réaction.

Krishnamurti : S'accrocher à ce qu'on connaît.

D. Bohm : Je n'ai pas grand-chose, mais j'ai intérêt à m'y accrocher.

Krishnamurti : Oui. A votre avis donc, il suffit que tout le monde agisse dans le même sens pour que je m'y mette aussi?

D. Bohm : C'est la réaction classique. Dans une situation d'urgence, par exemple, dès qu'une démarche d'entraide collective a lieu, beaucoup de gens se mettent soudain à coopérer.

Krishnamurti : Et ils forment des communautés! Mais elles ont toutes été un échec.

D. Bohm : Parce qu'au bout d'un moment, la nouveauté s'émousse, et on retombe dans l'ancien schéma.

Krishnamurti : C'est ça, le vieux schéma. Je me demande alors ce qui pourrait bien pousser un être humain à s'en arracher.

Interlocuteur : Est-ce que cela n'entre pas dans la ligne d'une des questions précédemment soulevées: le temps et l'absence de temps?

Krishnamurti : Mais j'ignore tout du temps ; tout ceci m'est étranger, ce n'est pour moi

qu'une théorie. Et pourtant, le fait est que je suis prisonnier de ce schéma et ne parviens pas à m'y arracher. Les psychanalistes, les hommes de religion ont essayé, tout le monde a essayé de rendre intelligents les êtres humains - mais sans succès.

Interlocuteur : Ils ne se rendent pas compte que tout effort pour se dégager du schéma, ou mettre fin au conflit, n'a précisément pour effet que de durcir encore le conflit.

Krishnamurti : Non, ce n'est qu'une théorie.

Interlocuteur : Mais on peut le leur expliquer.

Krishnamurti : On peut expliquer, certes. Comme nous l'avons dit, il existe une douzaine d'explications rationnelles. Mais en fin de compte, nous nous retrouvons au même point.

Interlocuteur : On en revient au même point uniquement si l'on n'a pas bien compris.

Krishnamurti : Est-ce que vous êtes sûr d'avoir compris *vous-même* lorsque vous dites cela? Qu'est-ce qui nous empêche donc - vous ou moi - de dire: « Ça suffit! » Vous pouvez avancer mille explications, sans doute toutes passablement irrationnelles, mais moi je vous demande: avez-vous franchi le pas?

Interlocuteur : Je ne comprends même pas ce que vous voulez dire par « franchir le pas ».

Krishnamurti : Je ne vise aucun cas particulier. Vous avez expliqué pourquoi les hommes ne parviennent pas à se dégager de ce schéma, ni à le faire éclater.

Interlocuteur : Non, je fais plus que d'offrir une explication.

Krishnamurti : Que m'offrez-vous d'autre?

Interlocuteur : Si je constate l'exactitude d'un fait, alors en décrivant mon observation, je dépasse le niveau de la simple explication.

Krishnamurti : Mais suis-je capable d'observation lucide?

Interlocuteur : Tout le problème est là.

Krishnamurti : Dans ce cas, aidez-moi à y voir clair.

Interlocuteur : Pour cela, il faut une motivation réelle.

Krishnamurti : Je vous en prie, ne dites pas « il faut ». Admettons que je n'aie aucune motivation. Pour que je sois motivé, comme vient de le faire remarquer le Dr. Bohm, il faut une crise spectaculaire -une guerre par exemple. Alors, je parviens à m'oublier moi-même ; en fait, je suis heureux de m'oublier, de laisser toute la responsabilité aux généraux, aux hommes politiques. Au plus fort d'une crise, j'oublie, mais dès que la crise prend fin, je retombe dans mon schéma. C'est ce qui arrive constamment. Donc, je me

demande ce qui peut me pousser à m'arracher à ce schéma, à m'en défaire?

Interlocuteur : Ne faudrait-il pas voir ce qu'il a d'erroné?

Krishnamurti : *Montrez-le* moi.

Interlocuteur : Je ne peux pas, faute de l'avoir vu moi-même.

Krishnamurti : Alors, que puis-je faire, en tant qu'être humain? Vous m'avez expliqué maintes et maintes fois sa laideur, son caractère destructeur, et ainsi de suite, mais j'y retombe perpétuellement. Aidez-moi, ou montrez-moi comment faire éclater ce schéma. Comprenez-vous ma question?

Interlocuteur : D'abord, est-ce que ça vous intéresse?

Krishnamurti : Bonne question. Dans ce cas, qu'est-ce qui pourrait éveiller chez moi un intérêt? La douleur?

Interlocuteur : Ça peut marcher pour un temps, et puis ça s'estompe.

Krishnamurti : Alors qu'est-ce qui peut me rendre suffisamment vigilant, suffisamment conscient, en tant qu'être humain, pour que je me dégage de ce schéma? '

Interlocuteur : Vous posez le problème en termes d'action: l'action de se libérer, de renoncer. Ne serait-ce pas plutôt une affaire de perception?

Krishnamurti : En effet. Montrez-moi, faites-moi percevoir, parce que je vous résiste. Mon schéma de fonctionnement, si profondément ancré en moi, me retient - vous y êtes? J'ai besoin de preuves, j'ai besoin d'être convaincu.

Interlocuteur : Nous devons revenir à cette question: pourquoi me faut-il des preuves? Pourquoi ai-je besoin d'être convaincu?

Krishnamurti : Parce que quelqu'un vient me dire que c'est une optique stupide et irrationnelle ; cette personne m'en montre les effets et les causes. Alors, nous acquiesçons, mais nous restons incapables de lâcher prise!

D. Bohm : On pourrait dire que c'est dans la nature même du « moi » de donner satisfaction à mes besoins, aussi irrationnels soient-ils.

Krishnamurti : C'est ce que je dis.

D. Bohm : Il me faut d'abord m'occuper de mes propres besoins, et ce n'est qu'ensuite que je peux essayer d'être rationnel.

Krishnamurti : Quels sont donc nos besoins?

D. Bohm : Certains sont réels et d'autres imaginaires, mais...

Krishnamurti : Oui ; c'est ça. Ce sont les besoins illusoires, imaginaires, qui orientent les autres besoins.

D. Bohm : Mais, voyez-vous, peut-être ai-je besoin de croire que je suis bon, ou que j'existerai toujours.

Krishnamurti : Aidez-moi à faire craquer tout ça!

D. Bohm : A mon sens, il importe que j'en voie la nature illusoire. Parce que s'il a l'air vrai, alors que puis-je faire? Car d'un côté, si je suis vraiment réel, alors j'ai besoin de ce schéma ; et il est stupide d'autre part de parler de rationalité si je suis voué à me volatiliser, m'évanouir, ou que sais-je encore! Vous m'avez fait entrevoir l'existence possible d'un autre état où je ne suis pas là - c'est bien ça? Alors, à partir du moment où je *suis* là, ça n'a plus aucun sens!

Krishnamurti : Oui, c'est exact. Mais je ne suis *pas* là. Je suppose, en tant qu'être humain, que le paradis est un lieu de perfection, mais je n'y suis pas ; aidez-moi à l'atteindre!

D. Bohm : Mais non, ça c'est autre chose.

Krishnamurti : Je sais ce que vous voulez dire.

Interlocuteur : Peut-on percevoir la nature illusoire de ce désir intense d'aller au paradis? ou d'atteindre l'illumination, ou d'être comme ceci, ou comme cela? Cette question en elle-même, cette exigence est...

Krishnamurti : Cette exigence est fondée sur l'idée de devenir, de « toujours plus ».

Interlocuteur : Et c'est illusoire.

Krishnamurti : Non. C'est vous qui dites cela.

D. Bohm : Vous n'en apportez pas la preuve, voyez-vous.

Krishnamurti : Pour vous, c'est une idée. Une simple théorie. Donnez-moi des preuves.

Interlocuteur : Bien ; d'abord sommes-nous décidés réellement à faire le tour de la question?

Krishnamurti : Nous y sommes décidés à une condition: découvrir quelque chose à l'issue de notre démarche - à savoir: comment fonctionne l'esprit humain. Je suis prêt à escalader les plus hauts sommets, si je peux en tirer quelque chose.

Interlocuteur : L'esprit peut-il se rendre compte que tout le problème est là?

Krishnamurti : Oui, mais il n'arrive pas à lâcher prise.

Interlocuteur : Pourtant, s'il se rend compte...

Krishnamurti : Vous tournez en rond!

D. Bohm : L'esprit voit le problème de façon abstraite.

Krishnamurti : Voilà! Pourquoi est-ce que je le vois ainsi?

D. Bohm : D'abord, parce que c'est beaucoup plus facile.

Krishnamurti : Ne revenez pas là-dessus. Pourquoi mon esprit ramène-t-il tout à des abstractions?

D. Bohm : Disons tout d'abord que, dans une certaine mesure, c'est le rôle de la pensée de formuler des abstractions extérieurement, et ensuite nous les étendons à l'intérieur. C'est la même chose que précédemment.

Krishnamurti : Oui. Serions-nous donc en train de passer à côté de quelque chose d'autre d'essentiel? Je pose simplement la question. C'est-à-dire qu'à mon sens nous restons toujours dans le même vieux schéma de pensée.

D. Bohm : La question elle-même inclut ce schéma, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui, mais c'est dans la tradition de se conformer au schéma.

D. Bohm : Je veux dire qu'en énonçant la question, on a contribué à perpétuer le schéma.

Krishnamurti : Oui ; pourrions-nous donc prendre du recul et voir les choses sous un autre angle? L'esprit humain peut-il admettre qu'en définitive on a tout essayé - Marx, Bouddha, tous ont montré quelque chose. Mais de toute évidence, depuis un million d'années, nous restons prisonniers de ce schéma -nous en sommes encore à dire qu'il faut être motivé, écouter, faire ceci ou cela, et ainsi de suite.

D. Bohm : Cela, c'est toujours le temps.

Krishnamurti : Oui. Que se passe-t-il alors si nous laissons tomber tout cela, *réellement*?Je ne vais même plus y penser en ces termes. Plus d'explications, ni de nouvelles échappatoires, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau aux vieux faux-fuyants! Alors je dis: laissons tout cela et abordons autrement le problème - qui est de savoir pourquoi je vis constamment dans ce centre du « moi »? Je suis un être humain sérieux ; j'ai prêté une oreille attentive à tout cela, et après cinquante ans je connais toutes les explications: ce qu'il faudrait faire, ne pas faire, etc. Est-ce que je suis capable de dire: » Très bien! Je laisse tomber tout cela. » Ce qui implique que je me retrouve complètement seul. Cela me mènera-t-il quelque part?

D. Bohm : Peut-être que oui.

Krishnamurti : Je *pense* que ça mène vraiment quelque part.

D. Bohm : Si j'ai bien compris, vous nous incitez au fond à nous défaire de tout ce savoir accumulé par l'humanité.

Krishnamurti : C'est exactement ce que je dis.

D. Bohm : Ce savoir est apparemment hors de propos.

Krishnamurti : Oui. Laissez de côté tout ce savoir, toutes les expériences, les explications, les causes élaborées par l'homme - rejetez tout cela.

Interlocuteur : Mais votre esprit reste inchangé.

Krishnamurti : Ah non! Il ne s'agit pas de cet esprit-là! Ce n'est pas le même. En rejetant tout cela, mon esprit a changé. Mon esprit est devenu cela.

Interlocuteur : Mais l'esprit ne fait-il pas partie du système de base?

Krishnamurti : Que j'ai rejeté.

Interlocuteur : Mais on ne peut pas le rejeter.

Krishnamurti : Bien sûr que si.

Interlocuteur : Mais, voyons ; il s'agit d'un organisme.

Krishnamurti : Un instant, je vous prie. Notre organisme a été formé par le savoir, par l'expérience - par tout le savoir que j'ai accumulé au cours de mon évolution, de ma croissance. Au fur et à mesure de mes acquisitions, il m'a donné une force de plus en plus grande, et cela fait des millénaires que je suis cette trajectoire. Or voici que je voudrais envisager ce problème d'une façon radicalement différente -non pas en suivant cette même trajectoire - mais en rejetant *tout* le savoir que j'ai acquis.

D. Bohm : Dans le domaine qui nous occupe, c'est-à-dire le domaine psychologique.

Krishnamurti : Psychologiquement parlant, bien sûr.

D. Bohm : Quand on touche à la source, aux racines, le savoir est hors de propos.

Krishnamurti : C'est cela.

D. Bohm : Il redevient pertinent à un stade plus superficiel.

Krishnamurti : Bien sûr, c'est évident.

Interlocuteur : Mais une question me préoccupe. Cette situation n'est pas nouvelle pour l'esprit. Dès l'origine de ce qu'on appelle l'homme, l'esprit s'est trouvé confronté à cette même situation.

Krishnamurti : Non, je ne suis pas d'accord. Pourquoi dites-vous cela? Dès son premier instant d'existence, il est déjà piégé par le savoir. Est-ce que vous me suivez?

D. Bohm : Je crois que c'est inhérent à la structure de la pensée.

Krishnamurti : C'est exactement cela.

D. Bohm : On a commencé par connaître ce qui était extérieur, puis on a appliqué cette connaissance à ce qui était intérieur, sans comprendre que l'esprit allait s'y trouver piégé -

jusqu'à étendre ensuite ce savoir au domaine du devenir psychologique.

Interlocuteur : Alors, si l'esprit repartait à zéro, il referait la même erreur.

Krishnamurti : Non, certainement pas.

Interlocuteur : A moins qu'il n'ait « appris ».

Krishnamurti : Non, pas question d'apprendre - vous restez dans la même ornière. Je ne souhaite pas apprendre. Permettez-moi d'entrer un peu dans le détail à ce propos.

D. Bohm : Oui, il faut préciser un peu, car à plusieurs reprises vous avez mentionné l'importance d'apprendre - à s'observer soi-même, entre autres choses.

Krishnamurti : Naturellement.

D. Bohm : Mais ce que vous dites à présent est très différent. Il faudrait préciser où est la différence. Pourquoi avez-vous renoncé à la notion d'apprendre, au point où nous en sommes actuellement?

Krishnamurti : Parce qu'au stade actuel, j'en suis encore à engranger des souvenirs dans ma mémoire.

D. Bohm : Cependant, il y a eu un certain stade où il était important d'apprendre à connaître l'esprit.

Krishnamurti : Ne revenez pas en arrière. Je ne fais que commencer. Je vis depuis - mettons - soixante, quatre vingts ou cent ans. Et depuis tout ce temps, j'écoute: les maîtres de l'Inde, les chrétiens, les musulmans ; j'ai écouté toutes les explications psychologiques, Freud, Marx et les autres.

D. Bohm : Je crois que nous devrions avancer un peu. Nous admettons que tout cela n'est qu'un fatras négatif, mais au passage, je me suis peut-être tout de même observé, et j'ai appris des choses sur moi-même.

Krishnamurti : Oui, sur moi-même ; concédons ce point. Mais en définitive, j'estime que ce n'est pas forcément la meilleure approche.

D. Bohm : Bien. Après avoir exploré cette voie, nous sommes à même de voir que ce n'est peut-être pas la bonne.

Krishnamurti : Peut-être.

D. Bohm : Donc, en un sens, c'était peut-être une étape nécessaire dans l'exploration.

Krishnamurti : Ou superflue.

D. Bohm : C'est possible, mais étant donné les circonstances, cette étape était inévitable.

Krishnamurti : Bien sûr. Me voilà donc parvenu au point où je décide de rejeter - disons en un mot - tout ce savoir, parce qu'il ne m'a mené nulle part, en ce sens que je ne suis pas

libéré de mon égocentrisme.

D. Bohm : Mais cet argument est insuffisant, parce que si vous dites que ça n'a pas marché, vous pouvez encore espérer, ou supposer que ça *puisse* marcher. Mais, en fait, vous avez constaté que ça ne pouvait pas marcher.

Krishnamurti : Ça ne marche pas. Je suis catégorique.

D. Bohm : Cela ne suffit pas de dire que ça n'ait pas marché: en fait, ça ne *peut* pas marcher.

Krishnamurti : Non, ça ne peut pas marcher, parce que c'est fondé sur le temps et le savoir, c'est-à-dire sur la pensée. Et ces explications sont basées sur la pensée - l'acquisition du savoir, etc. Êtes-vous d'accord?

D. Bohm : Jusqu'au stade où nous sommes, nous les avons basées sur le savoir et la pensée. Pas seulement la pensée d'ailleurs, car les schémas habituels du savoir-faire sont aussi une extension de la pensée.

Krishnamurti : Donc, je les élimine - non pas avec désinvolture, ni en escomptant des avantages futurs, mais en voyant clairement l'évidence de cette répétition perpétuelle d'un schéma identique ; je rejette tout: les nuances diverses, les expressions diverses, les images diverses, les représentations diverses. Au lieu de faire route vers le Nord, comme je le fais depuis des millénaires, je fais halte et je bifurque vers l'Est - ce qui signifie que mon esprit a changé.

D. Bohm : La structure du « moi » a-t-elle disparu?

Krishnamurti : évidemment.

D. Bohm : Sans qu'il y ait eu vision pénétrante?

Krishnamurti : Non. Laissons de côté la vision pénétrante pour l'instant.

D. Bohm : Mais il y a eu vision pénétrante pour obtenir ce résultat. Je veux dire que d'envisager ce changement était une vision pénétrante. C'est elle qui était à l'œuvre.

Krishnamurti : Je ne souhaite pas introduire ici cette notion.

D. Bohm : Lorsque vous avez dit que tout ce système ne pouvait pas marcher, je pense que c'est là une vision pénétrante.

Krishnamurti : Pour moi. Je me rends compte que ça ne marche pas. Mais on en revient alors à la question de savoir comment j'acquiers cette vision, etc.

D. Bohm : On peut laisser cela en suspens, en mentionnant tout de même que c'était une vision pénétrante ; cela n'a rien à voir avec son mode d'acquisition.

Krishnamurti : C'est une vision pénétrante qui dit: « Sortons de tout cela! »

Interlocuteur : Qui dit: « Sortons de ce schéma! »

Krishnamurti : Non, finissons-en avec ce devenir perpétuel, fruit de l'expérience, du savoir, des schémas établis. Fini, terminé!

Interlocuteur : Voulez-vous dire qu'après cela, le mode de pensée va être totalement différent? De toute évidence, on va pourtant continuer à penser.

Krishnamurti : Je n'en suis pas certain.

Interlocuteur : Bien sûr, vous pouvez appeler cela autrement.

Krishnamurti : Mais non, je ne vais pas l'appeler autrement. De grâce ; vous voyez bien que j'explore le terrain. Après cent ans d'existence, je m'aperçois que tout le monde indique la marche à suivre pour mettre fin à l'ego, mais que cette voie reste basée sur la pensée, le temps, le savoir. Et moi, je réponds: « Désolé, je sais tout cela, j'ai essayé tout cela. » Je regarde tout cela à la lumière de ma vision pénétrante ; il en résulte que tout s'effondre. Par conséquent l'esprit a complètement démoli le schéma. En cessant d'aller vers le Nord et en bifurquant vers l'Est, on casse le schéma.

Bien. Alors, supposons à présent que le Dr Bohm ait cette vision pénétrante et se soit dégagé du schéma. De grâce, aidons un autre être humain à y parvenir également. Ne dites pas qu'il faut être motivé, qu'il faut écouter, pour retomber ensuite - vous me suivez? Quel contact établissez-vous avec un autre être humain, afin de lui épargner toutes ces vicissitudes? Qu'est-ce qui va me permettre d'absorber tout ce que vous dites si complètement que mon sang, mon cerveau, *tout* mon être s'en trouve imprégné, de telle sorte que je voie cette réalité? Qu'allez-vous faire? Ou bien n'y a-t-il rien à faire - vous voyez ma question? Parce que si vous avez cette vision pénétrante, c'est une passion, ce n'est pas simplement une démarche de l'intelligence, on ne peut plus après ça s'endormir confortablement dans la quiétude ; c'est une *passion* qui vous harcèle, qui vous pousse à agir, à donner - appelez cela comme bon vous semble. Qu'allez-vous faire? Vous êtes animé par la passion de cette immense vision pénétrante. Et comme un fleuve dont les eaux abondantes ne peuvent être contenues, cette passion doit se mouvoir dans le même sens.

Et moi, je suis un être humain ordinaire, relativement intelligent, cultivé, expérimenté. J'ai tâté de tout, par-ci, par-là, et voilà que je rencontre quelqu'un qui déborde de cette passion ; alors je me dis: « Et si je l'écoutais? »

Interlocuteur : Il me semble que c'est ce que nous faisons.

Krishnamurti : Vraiment?

Interlocuteur : Je crois que oui.

Krishnamurti : Décomposons très lentement. Est-ce que nous écoutons si *totalement*

qu'il n'y a plus aucune résistance, qu'on ne se demande plus pourquoi, quelle est la cause, si l'on doit ou pas...? Vous voyez ce que je veux dire? Nous avons déjà examiné tout cela. Nous avons arpenté de long en large ces espaces, jusque dans leurs moindres recoins, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Et voilà que « X » arrive et vient nous dire: « écoutez! On peut vivre autrement, c'est quelque chose de nouveau, qui suppose une écoute *totale*. »

Interlocuteur : Mais s'il existe une résistance, on n'en a pas conscience.

Krishnamurti : Ne recommencez pas à chercher les motifs de votre résistance. Je vais vous la démontrer, rien qu'en parlant. Vous le savez. Mais vous repartez malgré tout en arrière.

Interlocuteur : Krishnaji, votre question initiale n'allait-elle pas plus loin? Lorsque vous avez demandé qu'on en finisse avec l'écoute, la rationalité, la pensée.

Krishnamurti : Oui ; mais on en reste au niveau de l'idée. Êtes-vous prêt à un *acte*? « X » arrive et vous dit: « Vous voyez ceci? Mangez-en! »

Interlocuteur : J'en mangerais si je le voyais.

Krishnamurti : Mais vous le voyez pourtant clairement. Nous avons dit de ne pas retomber dans le schéma. Regardez! Et vous dites: « Comment faire pour voir », - ça, c'est le vieux schéma. Regardez, c'est tout! « X » refuse d'entrer dans ce schéma.

Interlocuteur : Le schéma explicatif?

Krishnamurti : Celui du savoir, et de tout le reste. Mais lui vous dit: « Viens, ne te retourne pas. »

Interlocuteur : Krishnaji, j'aimerais faire allusion à une situation répandue dans le monde: pas mal de gens nous demandent, en termes très voisins des vôtres, de faire abstraction de la pensée, d'ouvrir les yeux, en affirmant que si l'on regardait vraiment la chose, elle nous frapperait. C'est ce que les prêtres nous disent tous. Alors où est la différence?

Krishnamurti : Non, je ne suis pas prêtre. J'ai laissé tout cela, les dieux, Jésus, Bouddha, Krishna, j'ai tourné le dos à tout cela, à Marx, à Engels, aux psychanalistes, aux pontifes, à tout le monde. Ce n'est pas le cas pour vous, n'est-ce pas? Ah, vous protestez, vous dites que vous n'y parviendrez que si je vous montre qu'il existe quelque chose qui transcende tout cela. Et « X » répond: « Désolé! » Est-ce que tout ceci vous parle?

D. Bohm : Oui. Il me semble que nous sommes décidés à nous dégager du savoir. Mais que ce savoir prend quantité de formes subtiles qui échappent à notre regard.

Krishnamurti : Bien sûr. Vous êtes empli de cette vision pénétrante, et c'est pour cette raison que vous avez rejeté le savoir. Mais d'autres pataugent encore dans la mare du

savoir, et vous leur dites d'en sortir. Au moment où nous entrons dans les explications, le petit jeu recommence. Et vous refusez d'expliquer.
Les explications, voyez-vous, ne sont qu'une barque, pour gagner l'autre rive. Et l'homme qui est sur l'autre rive affirme qu'il n'y a pas de barque. Mais « X » vous dit: « Traversez! » Il demande l'impossible, n'est-ce pas?

D. Bohm : Si l'action n'est pas immédiate, c'est impossible, en effet.

Krishnamurti : Absolument. Il nous demande quelque chose qui est impossible. Je me trouve face à « X », aussi immuable qu'un obstacle qu'il faut ou contourner, ou éviter, ou sauter ; mais aucun de ces choix ne m'est accessible. « X » ne me lâche plus, en ce sens que je me heurte à quelque chose d'immuable, qui me poursuit jour et nuit et contre quoi je ne peux pas lutter parce qu'il n'y a pas de prise.

Alors que m'arrive-t-il lorsque je suis face à quelque chose de compact, d'immuable, d'absolument vrai ; que m'arrive-t-il? Le problème est-il là? Dans le fait que nous n'avons jamais rien rencontré de semblable? Nous pouvons escalader tout l'Himalaya, mais l'Everest demeure. De même, les êtres humains n'ont peut-être jamais rencontré quelque chose d'irrévocable ; d'absolument inébranlable. Ou bien cela nous déconcerte énormément, ou bien nous décrétons qu'on ne peut rien y faire, sinon s'en écarter. Ou alors c'est quelque chose qui mérite qu'on s'y attarde - vous me suivez - quelque chose qu'il faut saisir. Quel choix est le bon?

Voilà donc cette réalité incontournable à laquelle je me trouve confronté. Ainsi que je le disais, un réflexe de fuite est plus que probable - c'est généralement ce que je fais. Ou bien j'en fais l'objet d'un culte. Ou j'essaie d'en comprendre la nature. Quelle que soit ma réaction, c'est un retour à l'ancien schéma. Donc, je m'en démarque. Et lorsque je rencontre « X », qui est inébranlable, je vois la nature de cette « chose ». Moi, en tant qu'être humain, je suis mouvant, mais « X » est inébranlable. Le contact avec cette réalité a immanquablement un effet. Rien à voir avec un fatras mystique ou occulte - c'est tout simple, n'est-ce pas?

Interlocuteur : Monsieur, cela fonctionne comme un aimant, mais cela ne détruit pas quoi que ce soit.

Krishnamurti : Non, parce que vous n'avez pas lâché le schéma. « X » n'y est pour rien.

Interlocuteur : Je n'ai jamais dit qu'il y était pour quelque chose.

Krishnamurti : Non, mais c'est implicite. Donc, vous faites machine arrière, vous retombez dans la dépendance.

Interlocuteur : Que se passe-t-il alors?

Krishnamurti : Je dis: « Vous rencontrez " X " ; que se passe-t-il? »

Interlocuteur : Vous avez parlé d'un effort pour comprendre.

Krishnamurti : Ah, non. Là, vous êtes perdu. Vous retombez dans l'ancien schéma. Cette « chose », on la voit, on la sent, on la rencontre, on la reconnaît ; peu importe le nom qu'on lui donne: elle est là.

D. Bohm : Alors pourrait-on dire que « X » nous éclaire sur la nécessité absolue de ne pas continuer à suivre l'ancien schéma, parce qu'on se rend compte qu'il est inadéquat?

Krishnamurti : Oui. Si vous voulez. C'est ça.

D. Bohm : Et donc, cette « chose » est inaltérable, immuable - c'est bien ce que vous voulez dire?

Krishnamurti : Oui, je suis mouvant, « X » est immuable.

D. Bohm : En fait, c'est ce qui se trouve *derrière* « X » qui est immuable ; ce qui est à l'œuvre en « X ». Diriez-vous cela?

Krishnamurti : Ce qui est à l'œuvre provoque un choc de prime abord, naturellement. J'ai cheminé sans fin, toujours et encore, et voici que je me trouve face à quelque chose d'immuable. Cela déclenche bien évidemment une réaction soudaine. On voit très bien ce qui se passe: « X » *n'est pas* dans un processus de devenir, moi j'y suis. Et « X » est passé par toutes les explications et le reste, et il me fait voir que le devenir engendre la douleur. (Je résume en quelques mots.) J'affronte cette réalité. Alors entre en jeu cette sensibilité - bon, disons les choses autrement. Les explications, et leur rejet, m'ont rendu sensible ; beaucoup plus vigilant. Et lorsqu'un « X » croise ma route, cette rencontre produit naturellement une réaction qui n'entre pas dans le plan des explications ou de la compréhension. Il y a réaction à cette « chose ». C'est inévitable. Les explications successives, répétées que j'ai entendues n'ont fait que m'abrutir. Ou bien je commence à en voir l'inutilité. Et ce processus même m'a doté d'une sensibilité extraordinaire face à toute explication. J'y suis devenu allergique!
Il y a tout de même un danger, ici. Car on dit toujours que si vous allez voir le gourou, il donne ; donc il faut se taire, et l'on reçoit. C'est une illusion, voyez-vous. Bien, j'en ai assez dit.

D. Bohm : J'ajouterai simplement que lorsqu'on voit l'inanité de tout le processus du temps, du savoir, et ainsi de suite, ce processus s'interrompt. Et nous nous trouvons désormais sensibilisés - c'est bien ça?

Krishnamurti : Oui, l'esprit s'aiguise.

D. Bohm : C'est tout ce mouvement qui faisait obstacle.

Krishnamurti : Oui, le savoir psychologique nous émousse.

D. Bohm : Et contraint le cerveau à des démarches superflues.

Interlocuteur : Est-ce vrai pour tout le savoir?

D. Bohm : Sans doute pas. En un sens, on peut supposer que le savoir n'émousse pas forcément notre esprit, à condition de se fonder sur la lucidité qui prévaut là où le savoir n'est pas intégré au centre.

Krishnamurti : Oui. Vous vous rappelez que nous avons dit également, au cours de nos discussions, que le « fondamental » n'est pas le savoir.

D. Bohm : Voyez-vous, ce qui est primordial, c'est qu'il crée la vacuité.

Krishnamurti : Voilà.

D. Bohm : Mais il ne s'agit pas encore de « terrain fondamental ». Pas d'emblée.

Krishnamurti : Exactement. Nous en avons déjà parlé. Des bandes magnétiques en parlent, des livres en parlent, et je me dis: « Ça y est, j'ai saisi. » Par la lecture, j'ai cherché à l'expliquer, j'ai acquis un savoir. Puis me vient le désir de le posséder.

D. Bohm : Le danger, c'est qu'il est très difficile de transmettre tout ceci par l'intermédiaire d'un livre, qui est une forme trop rigide.

Krishnamurti : Mais c'est ce qui se passe généralement.

D. Bohm : Pourtant il me semble que l'idée principale, qui permettrait la communication, c'est de se rendre compte que le savoir, sous toutes ses formes, qu'elles soient subtiles ou évidentes, ne permet pas de résoudre le problème psychologique ; bien au contraire, il l'aggrave. Il s'agit alors d'une autre forme d'énergie qui est mise en jeu.

Krishnamurti : Voyez-vous ce qui se passe à l'heure actuelle? Si un problème survient, je cours chez le psychologue. Si j'ai des ennuis familiaux, je vais voir quelqu'un qui me dit ce qu'il faut faire. On organise tout autour de moi, et je perds peu à peu toute autonomie. Voilà ce qui se passe.

Ojai, le 10 avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

5ème Discussion

Ojai, le 12 avril 1980

Le terrain fondamental de l'Être et l'esprit de l'Homme

David Bohm : Peut-être pourrions-nous examiner de plus près la nature du « fondamental » ; voir si on peut l'atteindre, et s'il existe des liens entre lui et les êtres humains. Et voir aussi si une modification peut intervenir dans les réactions physiques du cerveau.

Krishnamurti : Pourrions-nous aborder le problème en nous posant cette question: pourquoi avons-nous des idées? Et le « fondamental » est-il une idée? C'est ce qu'il faut élucider en priorité. Pourquoi les idées en sont-elles venues à prendre une telle importance?

D. Bohm : Peut-être qu'entre les idées et ce qui les transcende, la frontière reste floue. On prend souvent les idées pour plus qu'elles ne sont ; on ne les prend plus pour des idées, mais comme une réalité.

Krishnamurti : C'est ce que j'aimerais découvrir. Le « fondamental » est-il une idée, le fruit de l'imagination, une illusion, un concept philosophique? Ou bien quelque chose d'absolu, au sens où rien n'existe au-delà?

D. Bohm : Comment pouvez-vous dire s'il n'existe rien au-delà?

Krishnamurti : J'y arrive. Je veux savoir si le regard que nous portons sur elle, notre perception, notre vision, partent ou non d'un concept. Car après tout, le monde occidental dans son ensemble - peut-être aussi le monde oriental - est basé sur des concepts. Tout le mode de pensée, toutes les croyances religieuses, sont basées là-dessus. Mais effectuons-nous notre démarche à partir de ces options-là, comme une investigation philosophique - par philosophique j'entends mue par l'amour de la sagesse, l'amour de la vérité, l'amour de la recherche, par un processus de l'esprit? Est-ce là ce que nous faisons, lorsque nous discutons, lorsque nous cherchons à examiner, expliquer, à élucider la nature de ce terrain originel, fondamental?

D. Bohm : En fait, tous les philosophes n'ont pas fondé leur approche sur des concepts, bien que l'enseignement de la philosophie passe par les concepts. C'est sûrement très difficile de l'enseigner autrement que par l'intermédiaire de concepts.

Krishnamurti : Quelle est donc la différence entre l'esprit religieux et l'esprit philosophique? Est-ce que vous suivez mon propos? Peut-on explorer le « fondamental »

à partir d'un esprit rôdé au savoir?

D. Bohm : Fondamentalement, de façon inhérente, nous disons que le « fondamental » est l'inconnu, et nous avons suggéré de commencer par cette notion d'inconnu.

Krishnamurti : Oui. Disons par exemple que « X » affirme que ce « fondamental » existe. Et nous tous, « Y » et « Z », demandons: « Qu'est-ce que c'est, ce " fondamental"? Prouvez son existence, montrez-le-nous, qu'il se manifeste! » Lorsque nous posons ces questions, notre esprit est-il animé par la soif de la découverte, ou plutôt par cette passion, cet amour de la vérité? Ou bien cela se résume-t-il à une simple envie de discuter?

D. Bohm : Je crois que cet esprit a une exigence de certitude. Nous voulons être *sûrs*. Donc, il n'y a pas vraiment investigation.

Krishnamurti : Supposons que vous affirmiez l'existence de ce « fondamental » ; il *existe*, il est immuable, etc. Et je dis que j'ai envie de découvrir. Montrez-le moi, prouvez-le moi. Comment mon esprit, formé au moule du savoir, intensivement rodé à ce savoir, peut-il s'approcher tant soit peu de « cela », qui n'est pas de l'ordre du savoir, qui n'est pas une projection de la pensée?

D. Bohm : Oui, dès que nous demandons des preuves, nous cherchons à en faire un savoir.

Krishnamurti : Exactement!

D. Bohm : Nous voulons être absolument certains, éliminer le moindre doute. Pourtant, le revers de la médaille, c'est le risque de s'illusionner et de s'abuser soi-même.

Krishnamurti : Bien sûr. On ne peut toucher le « fondamental » s'il persiste la moindre trace d'illusion - qui est une projection du désir, du plaisir, ou de la peur. Comment vais-je donc l'appréhender? N'est-ce rien d'autre qu'une idée à explorer? Ou est-ce quelque chose d'inexplorable?

D. Bohm : Précisément.

Krishnamurti : Parce que mon esprit est formé, discipliné par l'expérience et le savoir, et ne peut fonctionner que dans ce champ-là. Et voici venir quelqu'un qui m'affirme que le « fondamental » n'est pas une idée, pas un concept philosophique ; que ce n'est pas quelque chose qui puisse être perçu ou suscité par la pensée.

D. Bohm : On ne peut pas l'appréhender, le percevoir ou le comprendre par l'intermédiaire de la pensée.

Krishnamurti : Alors que me reste-t-il? Que faire? Tout ce dont je dispose, c'est cet esprit, conditionné depuis toujours par le savoir. Comment prendre mes distances par rapport à tout cela, comment vais-je faire - moi, l'homme cultivé, instruit, expérimenté,

mais ordinaire -, comment vais-je aborder ce terrain fondamental, le toucher, le comprendre?
Vous me dites que les mots sont inadéquats. Vous me dites qu'il faut un esprit libéré du savoir - à moins qu'il ne soit purement technique. Vous me demandez donc l'impossible, n'est-ce pas? Et si je me déclare prêt à faire un effort, c'est encore une démarche de désir égocentrique. Que faire alors? Il me semble que c'est une question très sérieuse, que posera toute personne sérieuse.

D. Bohm : Implicitement, tout au moins. Peut-être pas ouvertement.

Krishnamurti : Oui, implicitement. Et vous, qui êtes sur l'autre rive, en quelque sorte, vous me dites qu'il n'y a pas de barque pour passer le fleuve, et qu'on ne peut pas le traverser à la nage, en réalité on ne peut rien faire. Alors que vais-je faire? Vous me demandez, vous questionnez l'esprit - il ne s'agit pas cette fois de l'esprit universel... mais...

D. Bohm : ...de l'esprit individuel.

Krishnamurti : Vous demandez à cet esprit de faire abstraction de tout savoir. Est-ce que, dans le monde juif ou dans le monde chrétien, on a déjà dit cela?

D. Bohm : Pour ce qui est du monde juif, je n'en sais rien, mais dans un certain sens, les chrétiens nous disent de donner notre foi à Dieu, de nous en remettre à Jésus, qui agit comme médiateur entre Dieu et nous.

Krishnamurti : Oui. Mais le Vedanta aussi implique l'abandon du savoir. Je constate que cela n'est pas très parlant pour l'occidental que je suis. Car la culture dans laquelle je vis a toujours - depuis les Grecs entre autres - mis l'accent sur le savoir. Mais si vous vous adressez à des orientaux, ils admettent, dans leur vie religieuse, qu'à un certain stade il faut mettre un terme au savoir ; l'esprit doit se libérer du savoir. Le Vedanta c'est toute cette approche. Mais ce n'est qu'une appréhension conceptuelle, théorique ; et pour un occidental, c'est absolument dénué de la moindre signification.

D. Bohm : Je crois qu'il a existé en Occident une tradition similaire, mais pas aussi répandue. Au Moyen Âge, par exemple, un livre intitulé *Le Nuage d'Inconnaissance* allait dans ce sens-là, mais c'est un mouvement très mineur par rapport aux grands courants de la pensée occidentale.

Krishnamurti : Alors que faire? Comment aborder cette question? Je veux découvrir. Cela donne un sens à la vie. Il ne s'agit pas pour lui donner un sens de laisser l'intellect bâtir une illusion, un espoir, une croyance ; mais j'entrevois vaguement que la compréhension de ce qui touche à ce « fondamental » donne à la vie un sens d'une portée immense.

D. Bohm : En fait on s'est beaucoup servi de cette notion de Dieu pour donner un sens à

la vie.

Krishnamurti : Non, non. Dieu n'est qu'une simple idée.

D. Bohm : C'est vrai, mais cette idée présente des similitudes avec la notion orientale d'un Dieu qui transcende la connaissance. La plupart des gens - pas tous - adhèrent à cette idée. Donc, il existe des similitudes.

Krishnamurti : Mais vous m'affirmez que le « fondamental » n'est pas une projection de la pensée. Donc, on ne peut en aucun cas l'aborder par une quelconque manipulation de la pensée.

D. Bohm : Oui, je comprends. Tout ce que je voulais dire, c'est que ce problème, ce danger, ce mirage existe en ce sens où les gens disent: « Oui, c'est bien vrai, c'est par une expérience directe de Jésus que je fais cette rencontre, pas au travers de l'idée abstraite de Dieu, voyez-vous! » Je n'arrive pas à exprimer fidèlement leur position: ça pourrait être la grâce de Dieu?

Krishnamurti : Oui, la grâce de Dieu.

D. Bohm : En fait, quelque chose qui transcende la pensée.

Krishnamurti : En tant qu'individu relativement cultivé et réfléchi, je rejette tout ceci.

D. Bohm : Pourquoi le rejettez-vous?

Krishnamurti : Tout d'abord, parce que c'est devenu un lieu commun - en ce sens que c'est ce que tout le monde dit! Et puis cela implique peut-être un grand mouvement d'illusion suscité par le désir, l'espoir, la peur.

D. Bohm : Oui, mais pour certains, même si c'est une illusion, c'est quelque chose qui compte vraiment.

Krishnamurti : Mais s'ils n'avaient jamais entendu parler de Jésus, ce n'est pas en Jésus qu'ils croiraient.

D. Bohm : Cela paraît logique.

Krishnamurti : Ils adhéreraient à une autre foi, correspondant à un enseignement donné. En Inde, par exemple...

Interlocuteur : Mais n'est-il pas vrai que les esprits religieux les plus sérieux disent que Dieu -quelque nom qu'on lui donne: l'Absolu, le « fondamental » - est essentiellement quelque chose dont l'expérience ne passe pas par l'intermédiaire de la pensée? Certains vont même jusqu'à dire qu'on ne peut en avoir l'expérience.

Krishnamurti : Oh, oui. J'ai dit qu'on ne pouvait en faire l'expérience. « X » dit qu'on ne peut pas en faire l'expérience. Disons que je ne sais pas. Et voici quelqu'un qui affirme que cette chose *existe*. Et j'écoute cet homme qui, non seulement par sa présence, mais

par sa parole aussi, la rend perceptible. Bien qu'il m'incite à être prudent, en me rappelant que le mot n'est pas la chose. Mais il se sert du mot pour me faire percevoir l'existence de ce quelque chose qui est tellement vaste que ma pensée ne parvient pas à le cerner. Et je lui dis: « Bien. Vous avez donné des explications très détaillées, mais comment mon cerveau, qui est conditionné, rodé au savoir, peut-il se libérer de tout cela? »

Interlocuteur : Pourrait-il se libérer en prenant conscience de ses propres limites?

Krishnamurti : C'est vous qui m'affirmez que la pensée est limitée. Prouvez-le moi! Pas par la parole, la mémoire, l'expérience ou le savoir ; cela je le comprends, mais je ne perçois pas cette limitation, parce que la beauté de la terre, la beauté d'un édifice, d'une personne, de la nature, tout cela est visible pour moi. Je le vois. Mais quand vous parlez des limites de la pensée, je ne les perçois pas. Pour moi, ce ne sont que des mots. Intellectuellement, je comprends ; mais je ne le ressens pas. Je n'en perçois pas l'arôme. Comment allez-vous me montrer - non, pas me montrer -, comment allez-vous m'aider - non, pas m'aider - me faire sentir combien la pensée est fragile, combien elle est peu de chose? Jusqu'à ce que ça coule en moi comme le sang dans mes veines - vous me suivez? A l'instant où c'est entré dans mes veines, ça y est ; toute explication devient superflue.

Interlocuteur : Mais l'approche possible ne consiste-t-elle pas justement à ne pas parler du « fondamental », qui est inaccessible pour le moment, mais plutôt à voir directement ce que peut faire l'esprit?

Krishnamurti : C'est-à-dire penser.

Interlocuteur : Oui, l'esprit pense alors.

Krishnamurti : C'est tout ce dont je dispose: la pensée, les sensations, les émotions, la haine, l'amour - l'activité de l'esprit - vous savez bien.

Interlocuteur : A mon avis, nous ne savons pas, nous croyons seulement savoir.

Krishnamurti : Quand je suis en colère, je le sais. Quand je suis blessé, je le sais. Ce n'est pas une idée, c'est une sensation ; je porte ma blessure en moi. J'en ai assez de chercher, parce que j'ai cherché toute ma vie. Je me tourne vers l'hindouisme, le bouddhisme, le christianisme, l'Islam - et je peux dire que je les ai examinés, je les ai étudiés, j'en ai fait le tour. Et je dis que ce ne sont rien que des mots. Pourquoi ai-je ce sentiment extraordinaire, moi, simple être humain? Ma quête a pour condition la passion. J'ai donc envie d'être animé par cette passion qui fera sauter les barrières de mon enclos étroit. J'ai élevé autour de moi un mur, et ce mur c'est moi-même. Et cela fait des millions d'années que l'homme vit cette situation. J'ai cherché à y échapper par l'étude, la lecture, le recours aux gourous, par toutes sortes de moyens, mais je demeure ancré au même rivage. Et voici que vous me parlez de ce « fondamental » parce que vous voyez quelque chose d'extraordinaire, qui semble tellement vivant qu'on en reste le souffle coupé. Et

moi, je suis rivé là, immobile. Vous, qui avez vu ce « fondamental », il faut que vous fassiez quelque chose qui fasse éclater ce centre, qui le fasse voler complètement en éclats.

Interlocuteur : C'est *moi* qui dois faire quelque chose, ou c'est *vous*?

Krishnamurti : Aidez-moi! Pas par la prière et toutes ces fadaises. Est-ce que vous comprenez ce que je veux dire? J'ai pratiqué le jeûne, la méditation, fait vœu de ceci, renoncé à cela. J'ai fait toutes ces choses-là. Parce que j'ai derrière moi un million d'années d'existence. Et au bout de ce million d'années j'en suis toujours au même point, au départ. Après avoir cru que depuis cette origine, j'avais avancé, j'avais progressé, c'est pour moi une grande découverte de m'apercevoir tout-à-coup que je me retrouve à mon point de départ. J'ai acquis de l'expérience, j'ai parcouru le monde, j'ai fait de la peinture, de la musique, de la danse - vous suivez? Mais je me retrouve à la case originelle du départ.

Interlocuteur : C'est-à-dire moi, et ce qui n'est pas moi.

Krishnamurti : C'est-à-dire *moi*. Alors je me demande: que faire? Et quelle relation y a-t-il entre l'esprit humain et le « fondamental »? Si je parviens à établir une relation, peut-être que cela réduirait en miettes le centre de l'ego. Je me rends compte que si mon esprit parvient à établir une relation avec « cette chose-là », alors mon esprit ne fait plus qu'un avec elle - vous voyez?

Interlocuteur : Mais l'esprit n'a-t-il pas déjà réalisé cette fusion?

Krishnamurti : Oh, non.

Interlocuteur : Mais il me semble qu'en posant la condition de l'absence de désir, vous venez d'écarter le plus gros obstacle.

Krishnamurti : Non, non. J'ai dit que j'ai vécu un million d'années...

Interlocuteur : Mais, cela, c'est de la vision pénétrante.

Krishnamurti : Mais non. Je ne vais pas accepter la notion de vision pénétrante aussi facilement que cela.

Interlocuteur : Alors disons, en d'autres termes, que c'est quelque chose qui dépasse de beaucoup le savoir.

Krishnamurti : Non, vous ne m'avez pas saisi. Mon cerveau a derrière lui un million d'années d'existence. Il a tout essayé. Il a été bouddhiste, hindou, chrétien, musulman, il a connu toutes sortes d'états, mais au tréfonds de lui-même il est resté inchangé. Et voici que quelqu'un vient dire: « Regardez! Il existe un terrain fondamental qui est... quelque chose d'inimaginable! » Vais-je retourner à ce que je connais déjà -les religions, etc.? Non, je rejette tout cela parce que je me dis que c'est du déjà vu, et en fin de compte ce

n'est plus qu'un tas de cendres à mes yeux.

D. Bohm : En fait ce n'était rien d'autre que des tentatives de créer grâce à la pensée un simulacre de « terre ». Les gens ont utilisé, semble-t-il, le savoir et la pensée pour élaborer quelque chose qu'ils tenaient pour le « fondamental ». Mais ça ne l'était pas.

Krishnamurti : Non, cela n'avait rien à voir. Malgré le million d'années que l'homme y a passé.

D. Bohm : Tant que le savoir entre en jeu, ce sera un « fondamental » factice.

Krishnamurti : Bien entendu. Alors, existe-t-il donc un lien entre ce « fondamental » et l'esprit humain? En posant une telle question, j'en mesure aussi le danger.

D. Bohm : Effectivement, on peut recréer une illusion du même ordre que celle que nous avons déjà connue.

Krishnamurti : Oui, c'est un vieux refrain.

Interlocuteur : Est-ce que vous suggérez que ce n'est pas vous qui pouvez susciter cette relation, mais qu'elle doit simplement se produire?...

Krishnamurti : C'est la question que je pose. Non, peut-être que je dois établir une relation. Au point où en est mon esprit, je ne suis pas prêt à accepter quoi que ce soit. Mon esprit me rappelle que je suis déjà passé par là. Que j'ai souffert, cherché, fouillé, observé, étudié, côtoyé des gens qui étaient passés maîtres dans ce genre de quête. Donc, je me pose cette question, en étant pleinement conscient du danger latent - comme lorsque les Hindous disent: « Dieu est en vous, Brahman est en vous! » - ce qui est une idée charmante! Mais pour moi, tout cela n'est que du déjà vu.
Et donc, je cherche à savoir s'il existe le moindre rapport entre l'esprit humain et le terrain fondamental, et s'il n'y a entre lui et moi qu'une voie à sens unique.

D. Bohm : Il ne fait aucun doute que ce que vous venez d'inventer ressemble à la grâce de Dieu.

Krishnamurti : Non, je ne suis pas du tout d'accord.

D. Bohm : Vous n'affirmez pas que la relation est à sens unique, vous ne dites pas non plus qu'elle ne l'est pas.

Krishnamurti : Peut-être. Je n'en sais rien.

D. Bohm : Alors vous ne vous prononcez pas.

Krishnamurti : Je ne me prononce pas. Tout ce que je veux, c'est faire exploser le centre. Vous comprenez? Pour que ce centre n'existe plus. Parce que je me rends compte que ce centre est la racine de tous les maux, de toutes les conclusions névrotiques, de toutes les illusions, de tous les efforts, de tout le malheur - *tout* vient de ce noyau. Après

un million d'années, je n'ai pas réussi à m'en débarrasser il est toujours là. Alors existe-t-il la moindre relation? Quelle relation y a-t-il entre le bien et le mal? Réfléchissez-y. Pas la moindre.

D. Bohm : Tout dépend ce que vous entendez par relation.

Krishnamurti : Être en contact, toucher, communiquer, être dans un même lieu...

D. Bohm : ... avoir les mêmes racines.

Krishnamurti : Oui.

Interlocuteur : Mais est-ce que nous sommes en train de dire, alors qu'il y a le bien, et qu'il y a le mal?

Krishnamurti : Non, non. Employons d'autres mots: ce qui est entier et ce qui ne l'est pas. Il ne s'agit pas d'une idée. Alors y a-t-il un rapport entre les deux? Non, c'est évident.

D. Bohm : Non. Si on affirme qu'en un sens le centre est une illusion. Une illusion n'a aucun lien avec ce qui est vrai, parce que le contenu de l'illusion n'a aucun rapport avec ce qui est vrai.

Krishnamurti : Nous y voilà. C'est une grande découverte, voyez-vous. Je veux entrer en contact avec « cela ». Je « veux » n'est qu'une expression schématique, pour gagner du temps. Cette entité insignifiante que je suis veut entrer en contact avec l'immensité. C'est impossible.

D. Bohm : Oui. Pas seulement à cause de l'immensité, mais parce qu'en fait la petite entité en question n'existe pas - en réalité. C'est cela?

Krishnamurti : Oui.

Interlocuteur : Mais pour moi, ce n'est pas évident. Il dit que le centre n'a pas de réalité, mais pour moi il n'est pas évident qu'il n'ait pas d'existence véritable.

D. Bohm : Pas de réalité en ce sens que loin d'avoir une existence authentique, il est de nature illusoire. Je veux dire par là que quelque chose est bien à l'oeuvre, mais ce qui agit n'est pas le contenu qui nous est familier.

Krishnamurti : Est-ce que vous comprenez?

Interlocuteur : Selon vous, il faut pulvériser le centre. On n'y parvient pas faute d'en avoir perçu le caractère factice.

Krishnamurti : Non. Vous ne m'avez pas saisi. J'existe depuis un million d'années, et j'en suis toujours à la case départ.

Interlocuteur : Donc vous dites qu'il faut pulvériser le centre.

Krishnamurti : Non, non, non. L'esprit explique à quel point tout cela est étriqué. Il

constate que malgré ses prières, ses efforts multiples, le centre est toujours là. Et quelqu'un vient me parler de ce « fondamental ». Alors j'ai envie d'entrer en contact avec cela.

Interlocuteur : Celui qui en parle dit aussi que le centre est une illusion.

D. Bohm : Attendez, vous allez trop vite.

Krishnamurti : Non. Attendez. Je sais que c'est là - quel que soit le nom qu'on lui donne: illusion, réalité, fiction, c'est là. Et l'esprit répond que ça ne suffit pas ; il veut le saisir, entrer en contact avec *cela*. Et cela dit: « Désolé, vous ne pouvez pas entrer en contact avec moi. » C'est tout!

Interlocuteur : Cet esprit, qui veut entrer en contact, établir une relation avec cela, est-ce le même esprit qui constitue le « moi »?

Krishnamurti : Je vous en prie, pas de dispersion. Quelque chose vous échappe. Donc, j'ai vécu tout cela. Fort de cette expérience d'un million d'années, qui m'a donné certaines capacités, je peux discuter avec vous, de long en large. Et je m'aperçois en fin de compte qu'il n'y a pas de relation entre moi et la vérité. Cette constatation me cause un choc énorme. C'est aussi brutal qu'un knock-out, parce que mon expérience millénaire me souffle de continuer, de chercher, de prier, de lutter, de me sacrifier pour cette vérité. Et c'est ce que j'ai fait. Et soudain, on me signifie que ce contact est impossible. Alors que j'ai versé tant de larmes, quitté ma famille, *tout* abandonné pour *cela*, qui me dit: « Pas de relation possible. » Qu'est-ce qui m'arrive alors? C'est là où je veux en venir. Est-ce que vous me suivez bien: qu'est-ce qui m'arrive à ce moment-là? Qu'arrive-t-il à l'esprit qui a jusqu'ici vécu de cette façon, qui a tout axé sur cette quête -qu'arrive-t-il quand tombe la réponse: « Nous n'avons rien à faire ensemble »? C'est le plus grand...

Interlocuteur : C'est un choc monumental pour l'ego, si l'on me dit cela.

Krishnamurti : Est-ce que c'est un choc pour vous?

Interlocuteur : Je pense que ça l'a été, et puis...

Krishnamurti : Assez pensé! Je vous demande si c'est un choc de découvrir que votre cerveau, votre esprit, votre savoir, sont sans valeur? Toutes vos considérations, toutes vos luttes, tout ce que vous avez acquis au fil des ans, au fil des siècles, sont totalement sans valeur? Est-ce que vous devenez fou alors, d'avoir fait tout cela pour rien? Toute cette vertu, cette abstinence, cette discipline, pour en arriver à la constatation que c'est sans valeur! Vous rendez-vous compte de ce que cela produit sur vous?

D. Bohm : Si tout s'effondre, alors ça n'a plus d'importance.

Krishnamurti : Absolument. Aucune relation n'est possible. Ce que vous avez fait - ou pas fait - n'a pas la moindre valeur.

D. Bohm : Pas de manière fondamentale. Cela a une valeur relative, et seulement dans un certain cadre restreint, qui en lui-même est sans valeur.

Krishnamurti : Oui, la pensée a une valeur relative.

D. Bohm : Mais le cadre d'ensemble n'a aucune valeur.

Krishnamurti : C'est exact. Donc, le « fondamental » dit: « Quoi que vous ayez fait " ici-bas " cela n'a aucun intérêt. » S'agit-il d'une idée? Ou d'une réalité? L'idée étant ce que vous m'avez dit, mais je continue, malgré tous vos avertissements, à lutter, à désirer, à tâtonner. Ou bien est-ce une réalité, c'est-à-dire une soudaine prise de conscience de la futilité de *tout* ce que j'ai fait. Il faut donc bien s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une abstraction ; ou plutôt faire en sorte de ne pas le traduire sous forme d'idée abstraite, mais encaisser le coup avec toute sa violence!

Interlocuteur : Vous voyez, Krishnaji, depuis des centaines d'années, en fait sans doute depuis l'origine, l'homme est à la recherche de ce qu'il nomme « Dieu », ou le « fondamental ».

Krishnamurti : En tant qu'idée.

Interlocuteur : Puis l'esprit scientifique est apparu, affirmant aussi que ce n'était qu'une idée, une absurdité.

Krishnamurti : Oh, non! La démarche de l'esprit scientifique, c'est d'affirmer que l'étude de la matière nous donnera peut-être accès à ce « fondamental ».

D. Bohm : Oui, c'est un sentiment très répandu. Certains incluraient même dans cette étude celle du cerveau, voyez-vous.

Krishnamurti : Oui. C'est le but même de cette recherche sur le cerveau ; et non pas de nous faire disparaître de la planète, à grand renfort d'armes rivales. Nous parlons ici des « bons » savants, pas de ceux qui sont au service des états, mais ceux qui étudient la matière, le cerveau et tout le reste, afin de découvrir s'il existe quelque chose qui transcende tout cela.

Interlocuteur : Et beaucoup de gens, beaucoup de scientifiques prétendent avoir trouvé le terrain fondamental ; le « fondamental » est vide, c'est la vacuité ; c'est une énergie qui diffère de l'homme.

Krishnamurti : Alors, est-ce à leurs yeux une simple idée, ou bien une réalité qui affecte leur vie, leur sang, leur esprit, leur rapport au monde?

Interlocuteur : Je crois que c'est simplement une idée.

Krishnamurti : Alors je regrette, mais je suis déjà passé par tout cela. Il y a dix mille ans, j'étais un scientifique. Vous me suivez? J'ai déjà fait ce parcours. Si ce n'est rien

d'autre qu'une idée, nous sommes deux à pouvoir jouer ce petit jeu. Je vous envoie la balle, elle est dans votre camp, et vous me la renvoyez. Nous pouvons jouer. Mais j'en ai assez de ce jeu-là ; c'est terminé pour moi.

D. Bohm : Parce qu'en général, les découvertes concernant la matière n'affectent pas en profondeur, psychologiquement, les gens qui les ont faites.

Krishnamurti : Non, bien sûr que non.

D. Bohm : On pourrait croire que s'ils ont perçu l'unité de l'univers dans sa totalité, leurs actes s'en trouveraient modifiés, mais il n'en est rien.

Interlocuteur : Dans certains cas, cela a amené des changements dans leur vie. Prenez la doctrine communiste: elle est entièrement fondée sur l'idée, qui pour ses partisans est un fait, que tout n'est qu'un processus d'ordre matériel - ce qui est essentiellement creux. Et l'homme doit donc organiser sa vie et la société selon cette dialectique.

Krishnamurti : Non, non, la dialectique revient à opposer des opinions les unes aux autres ; l'homme espérant que de cette confrontation d'opinions jaillira la vérité.

D. Bohm : Je crois que nous devrions laisser cela de côté. On peut considérer sous plusieurs angles les différents sens du mot dialectique ; mais il importe de voir la réalité comme un flux en mouvement ; de ne pas voir les choses sous un aspect figé, mais de les voir dans leur mouvement et leurs interconnexions. A mon avis, on est en droit de supposer que, quelle que soit l'optique adoptée, après avoir compris cette unité, les gens n'ont pas pour autant fondamentalement changé leur vie. En Russie, les mêmes structures mentales, ou même d'autres pires encore, subsistent comme ailleurs. Et partout où les gens ont effectué cette démarche, cela n'a pas réellement affecté de manière fondamentale leur façon de penser et de sentir, ni leur mode de vie.

Interlocuteur : Ce que je voulais dire, voyez-vous, c'est que l'abandon de cette quête du « fondamental » n'a guère commotionné les gens.

Krishnamurti : Non! Cela ne m'intéresse pas. J'ai subi un choc énorme en découvrant cette vérité: que toutes les églises, les prières, les livres n'ont absolument aucun sens - sauf comme recette pour l'instauration d'une société meilleure, etc.

D. Bohm : Si nous parvenions à mettre ce point-là au clair, alors il aurait une portée immense - l'instauration d'une société juste. Mais tant que ce désordre persiste à la base, tout ceci reste lettre morte. L'expression appropriée à mes yeux serait de dire que tout ceci a une immense portée *virtuelle*. Mais le centre n'est pas affecté, et rien ne permet de supposer qu'il l'ait jamais été.

Interlocuteur : Ce que je ne comprends pas, voyez-vous, c'est que tellement de gens passent leur vie sans jamais s'inquiéter de ce que vous appelez le « fondamental ».

Krishnamurti : Ça ne les intéresse pas.

Interlocuteur : Je n'en suis pas si sûr. Comment toucher ces gens-là?

Krishnamurti : Cela ne m'intéresse pas de toucher qui que ce soit. Toutes les tâches que j'ai accomplies, tout ce que j'ai fait, est sans valeur - aux dires du « fondamental ». Et si j'arrive à laisser tomber tout cela, alors mon esprit est ce « fondamental ». A partir de là, je peux aller de l'avant. C'est à partir de *là* que je créé la société.

D. Bohm : A mon avis, tant qu'on s'appuie sur le savoir pour localiser ce « fondamental », alors on est l'obstacle qui barre le chemin.

Krishnamurti : Redescendons à notre niveau ; pourquoi l'homme a-t-il fait cela?

D. Bohm : Fait quoi?

Krishnamurti : Accumulé tout ce savoir. En dehors du savoir pratique indispensable dans certains domaines, pourquoi ce fardeau de connaissances a-t-il persisté à s'alourdir au fil du temps?

D. Bohm : Parce que dans un sens l'homme a tenté de se façonner, grâce au savoir, un « fondamental » solide. Le savoir a essayé de se façonner un terrain fondamental. Voilà, entre autres, ce qui est arrivé.

Krishnamurti : Ce qui signifie?

D. Bohm : Ce qui signifie, encore une fois, l'illusion.

Krishnamurti : Ce qui signifie que les saints, les philosophes, m'ont formé - par le savoir et dans le savoir -pour la quête de ce « fondamental ».

Interlocuteur : Pour créer ce « fondamental ». En un sens, voyez-vous, il y a eu dans le passé de nombreuses époques où l'humanité était l'otage de la superstition. Le savoir a su nous en débarrasser.

Krishnamurti : Oh, non.

Interlocuteur : Jusqu'à un certain point.

Krishnamurti : Le savoir m'a rendu inapte à voir la vérité. Je n'en démords pas. Il ne m'a pas délivré de mes illusions. Le savoir est sans doute lui-même illusoire.

Interlocuteur : Peut-être, mais il a balayé quelques-unes de ces illusions.

Krishnamurti : Mais moi, je veux balayer *toutes* les illusions que je nourris, et pas seulement quelques-unes. Je me suis débarrassé de l'illusion du nationalisme ; de l'illusion de la croyance religieuse, de ceci, de cela. Et en fin de compte, je m'aperçois que mon esprit est illusion. Pour moi. qui ai mille ans d'existence, m'apercevoir de l'inanité de tout cela, c'est quelque chose d'énorme.

D. Bohm : Quand vous dites que vous avez mille ans ou un million d'années d'existence, cela veut-il dire qu'en un sens toute l'expérience de l'humanité, c'est...

Krishnamurti : ...c'est moi.

D. Bohm : ...c'est moi. C'est ainsi que vous le ressentez?

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Et comment ressentez-vous cela?

Krishnamurti : Comment ressent-on les choses? Un instant, je vais vous dire. Ce n'est ni affinités de pensée, ni communion d'idées, ni l'effet d'un désir de ma part, c'est un *fait*, absolu, irrévocable.

D. Bohm : Pourriez-vous peut-être nous faire partager ce sentiment? Car voyez-vous, c'est là qu'apparemment se trouve l'un des chaînons manquants ; parce que vous avez présenté cela à maintes reprises comme étant un maillon important de l'ensemble.

Krishnamurti : Ce qui veut dire que lorsqu'on aime quelqu'un, le « moi » n'existe pas - il n'y a que l'amour. De la même façon, quand je dis que je suis l'humanité, c'est un fait. Cela fait partie de moi ; cela n'a rien d'une déduction ou d'une idée abstraite.

D. Bohm : Disons que c'est le sentiment d'avoir passé par tout cela, tout ce que vous décrivez.

Krishnamurti : Les êtres humains sont passés par tout cela.

D. Bohm : Si d'autres l'ont fait, alors moi aussi je l'ai vécu.

Krishnamurti : Exactement. Mais on ne s'en rend pas compte.

D. Bohm : Non, la séparation entre en jeu entre nous.

Krishnamurti : Si nous admettons que notre cerveau n'est pas mon cerveau, individuel, mais le cerveau qui a évolué pendant des millénaires...

D. Bohm : Je crains que cette notion ne soit pas si facile à faire passer: chacun de nous a l'impression que le contenu de son cerveau lui est propre en quelque sorte, qu'il n'a pas fait, *lui*, l'expérience de cela. Disons par exemple qu'un homme, il y a des milliers d'années, a été versé dans la science ou la philosophie. En quoi cela m'affecte-t-il aujourd'hui? C'est cela qui n'est pas clair.

Krishnamurti : C'est parce que je suis prisonnier de cette petite cellule égocentrique et étroite qui refuse de voir plus loin. Mais voilà que vous - le scientifique, l'homme religieux - venez me dire que « notre » cerveau est celui de l'humanité.

D. Bohm : Oui, et que notre savoir est celui de l'humanité. De sorte qu'en un sens nous portons en nous tout le savoir.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Mais pas de manière détaillée.

Krishnamurti : Donc vous m'affirmez cela, et je comprends ce que vous voulez dire, non pas verbalement, ou intellectuellement ; comme un fait. Mais je n'y parviens qu'après m'être défait de notions triviales comme la nationalité, etc.

D. Bohm : Oui, si l'on se défait de ce qui divise, on s'aperçoit alors que cette expérience est commune à toute l'humanité.

Krishnamurti : C'est tellement évident. Allez en Inde, dans le village le plus primitif ; le paysan vous parlera de ses problèmes, de sa femme, de ses enfants, de sa pauvreté. C'est exactement la même chose que partout ailleurs, à quelques détails près, aux vêtements près! Pour « X », c'est une réalité indiscutable ; c'est un fait. Et il admet: « C'est vrai, en définitive, après toutes ces années, je m'aperçois soudain que tout ceci n'est que du vent. » Mais voyez-vous, nous refusons de l'admettre, nous sommes trop malins. Nous baignons tellement dans les discussions, l'argumentation, le savoir. Nous ne voyons plus le fait nu. Nous refusons de le voir. Et voilà « X » qui vient nous en montrer l'évidence ; alors les rouages de la pensée se mettent en marche et nous imposent le silence! Voilà ce que je fais depuis mille ans. Et ça n'a mené nulle part.
Il ne me reste donc plus rien d'autre à faire que d'admettre l'inutilité de *tout ce* que j'ai fait: ce n'est qu'un tas de cendres! Inutile de s'en attrister, c'est ce qui en fait la beauté. Je crois que c'est comme le Phénix.

D. Bohm : Renaissant de ses cendres.

Krishnamurti : Oui ; qui renaît de ses cendres.

D. Bohm : En un sens, c'est la liberté, c'est être délivré de tout cela.

Krishnamurti : Quelque chose est né, de totalement neuf.

D. Bohm : Mais vous avez dit précédemment que l'esprit est le « fondamental » ; que c'est l'inconnu.

Krishnamurti : L'esprit? Oui, mais pas cet esprit-là.

D. Bohm : Il ne s'agit pas dans ce cas du même esprit.

Krishnamurti : Si j'ai expérimenté tout cela et en suis arrivé au point où il me faut mettre un terme à tout cela, il s'agit bien d'un esprit neuf.

D. Bohm : Tout est clair: l'esprit est son propre contenu, ce contenu est le savoir et, délivré de ce savoir, émerge un esprit neuf.

Ojai, le 12 avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

6ème Discussion

Ojai, le 15 avril 1980

La vision pénétrante peut-elle entraîner une mutation des cellules du cerveau

---

David Bohm : Vous avez dit que la vision pénétrante modifiait les cellules du cerveau, et je me demande si nous pourrions aborder ce point?

Krishnamurti : Tel que le cerveau est constitué, il fonctionne dans une seule direction: la mémoire, l'expérience, le savoir. Il a fonctionné au maximum de ses possibilités dans ce domaine, et la plupart des gens s'en contentent.

D. Bohm : En fait, c'est qu'ils ne connaissent rien d'autre.

Krishnamurti : Ils ont également accordé une extrême importance au savoir. Si l'on se préoccupe de changement fondamental, par où donc commencer? Supposons que « X » ait l'impression d'être lancé dans une certaine voie tracée d'avance par l'humanité. C'est ce qu'il a fait siècle après siècle, et il se demande en quoi consiste ce changement radical, s'il touche l'environnement, ou les rapports humains, ou si c'est une notion d'amour qui échappe au champ du savoir. Par où donc commencer? Vous comprenez ma question? A moins qu'une mutation n'intervienne au sein de mon esprit, à l'intérieur de mon cerveau, je peux croire que j'ai changé, mais ce n'est qu'un changement superficiel, pas un changement en profondeur.

D. Bohm : Oui, ce qui est en cause ici, c'est que la situation actuelle n'implique pas seulement l'esprit, mais aussi le système nerveux et le corps. Tout est organisé d'une certaine manière.

Krishnamurti : Bien sûr. C'est ce que je voulais dire ; tout le mouvement est organisé selon un certain schéma. Et je peux modifier, adapter, fignoler un peu plus, un peu moins ce schéma de base, et ainsi de suite. Mais par où va donc commencer celui que seul un changement radical est susceptible de motiver? Comme nous le disions l'autre jour, nous avons jusqu'ici compté sur l'environnement, la société et la pratique de certaines disciplines pour opérer en nous ce changement, mais tous vont à mon avis dans la même direction.

D. Bohm : Dans la mesure où ils émanent tous d'une même source - de ce schéma imposé à l'esprit et au corps -, ils ne vont rien pouvoir changer. Il s'agit là d'une structure globale, qui s'applique au cerveau, au corps, à la société.

Krishnamurti : Oui, oui. Alors que faire? Que peut faire « X »? Et cette question en amène une autre: qu'y a-t-il à changer?

D. Bohm : Qu'entendez-vous au juste par « qu'y a-t-il à changer? ». Qu'est-ce qui doit être changé?

Krishnamurti : Oui, les deux: ce qu'il y a à changer, et ce qu'on doit changer. Fondamentalement: qu'y a-t-il à changer? « X » se rend compte qu'il peut changer certaines choses dans cette direction, mais si on veut aller beaucoup plus loin, que faire? Je suis persuadé que l'homme s'est toujours posé cette question. Vous vous l'êtes posée vous-même. Mais apparemment la mutation n'a pas eu lieu. Alors, que va faire « X »? Il perçoit la nécessité d'une révolution radicale, d'une révolution psychologique ; il se rend compte qu'au fur et à mesure qu'il change, la situation actuelle se perpétue ; à mesure qu'il se remet en cause, la remise en question piétine, et ainsi de suite. Alors qu'y a-t-il à changer ; à moins que « X » ne trouve un moyen de changer le cerveau lui-même?

D. Bohm : Mais qu'est-ce qui est susceptible de changer le cerveau?

Krishnamurti : Voilà le problème. Depuis des millénaires le cerveau fonctionne selon le même schéma. Je crois que le problème n'est plus de savoir ce qu'il faudrait changer. C'est moi qui dois changer ; c'est impératif.

D. Bohm : Donc il doit y avoir changement, c'est entendu. Reste le problème de savoir comment le cerveau peut changer.

Krishnamurti : Il faut aborder cette question. Si on vous la pose à vous, en tant qu'homme de science, ou en tant qu'être humain engagé dans la science, quelle serait votre réponse?

D. Bohm : Je ne crois pas qu'elle soit du ressort de la science, parce que cette dernière ne va pas assez loin. La science ne peut pas sonder assez profond dans la structure même du cerveau. Beaucoup de questions mettent en cause la relation du cerveau et de l'esprit, que la science n'a pas su résoudre jusqu'ici. D'après certains, il n'y a rien au-delà du cerveau...

Krishnamurti : ... C'est l'approche purement matérialiste ; je comprends tout cela.

D. Bohm : Si ce n'est pas de l'ordre de la matière, alors pour l'instant la science n'a que peu de chose à en dire. Quelques personnes s'y risqueraient peut-être, mais en général, là où la science a été la plus efficace, la plus systématique, c'est lorsqu'elle s'est occupée de la matière. Sortir de ce cadre c'est entrer dans le flou.

Krishnamurti : Vous diriez donc à « X » de modifier les cellules cérébrales elles-

mêmes, etc. Ma réaction immédiate c'est: comment? C'est ce que tout le monde demande. Il ne s'agit pas d'un acte de foi. Il ne s'agit pas d'écarter un schéma pour en adopter un autre. Vous m'abandonnez sans la moindre directive ou le moindre instrument d'investigation. C'est bien ça?

D. Bohm : N'empêche qu'en posant cette question, vous impliquez déjà qu'il existe quelque chose au-delà du cerveau. *Nous n'en savons rien*. L'affirmer implique d'emblée que la vision pénétrante se situe quelque part au-delà du cerveau, sinon elle ne pourrait pas modifier le cerveau.

Krishnamurti : Oui. Alors comment vais-je l'appréhender? Peut-être que ce n'est pas à ma portée...

D. Bohm : ... Mais comment va-t-elle se manifester? Vous dites qu'un élément non matériel peut affecter la matière. En tout cas c'est ce qui est implicite.

Krishnamurti : Je n'en suis pas certain.

D. Bohm : Je pense qu'un éclaircissement sur ce point rendrait votre question plus claire. Sinon elle est quelque peu déconcertante.

Krishnamurti : Tout ce que vous m'avez dit, c'est que la vision pénétrante modifie le cerveau, entraîne une mutation de cet organe. Ensuite, vous expliquez ce qu'est la vision pénétrante, qui n'est pas le résultat d'une accumulation de connaissances, qui n'est pas une progression temporelle, qui n'est pas une remémoration, cette vision pénétrante pourrait bien être la véritable activité cérébrale.

D. Bohm : D'accord. Disons les choses autrement. Le cerveau a quantité d'activités, dont la mémoire et toutes celles que vous avez mentionnées. En plus, il existe une activité plus intérieure, mais qui fait encore partie de l'activité du cerveau.

Krishnamurti : C'est peut-être la même.

D. Bohm : En introduisant cette notion, voyez-vous, il me semble que quelque chose n'est pas clair.

Krishnamurti : Oui. Nous devons insister très clairement sur le fait que ce n'est pas le résultat d'un savoir progressif ; et que cela ne s'acquiert pas par un acte de volonté délibéré.

D. Bohm : Nous sommes d'accord. Je crois que les gens conçoivent bien, en général, que la vision pénétrante vienne par éclairs, et pas par un effort de volonté. Ceux qui se sont penchés sur le problème le savent tous. Ils savent aussi qu'on ne pourra sans doute pas la déclencher artificiellement par des drogues.

Krishnamurti : La plupart des gens concernés le savent, je crois. Mais moi, en tant que « X », comment avoir cette vision pénétrante? Je suis votre raisonnement, je suis votre

logique.

D. Bohm : D'une certaine façon, il se peut que cela trouble les gens. On ne sait pas très bien quel est le processus qui va entraîner ce changement dans le cerveau. Est-ce que c'est quelque chose d'étranger au cerveau, ou quelque chose de plus profond *dans* le cerveau? C'est une des questions.

Krishnamurti : C'est certain.

D. Bohm : Mais ce n'est pas très clair d'un point de vue logique.

Interlocuteur : Affirmez-vous qu'il existe une fonction du cerveau qui s'effectue en dehors de toute référence à son contenu?

Krishnamurti : C'est ça. Sans référence au passé, au contenu.

D. Bohm : C'est une bonne question. Y a-t-il dans le cerveau une fonction qui soit indépendante du contenu? Qui ne soit pas conditionnée par le contenu, tout en restant tout de même une fonction physique?

Krishnamurti : Je comprends. Est-ce là la question? Mise à part la conscience avec son contenu, y a-t-il dans le cerveau une activité qui ne soit pas touchée par la conscience?

D. Bohm : Par le contenu, c'est ça.

Krishnamurti : Le contenu est la conscience.

D. Bohm : Oui, mais nous utilisons parfois ce mot dans un autre sens. Nous sous-entendons quelque fois qu'il pourrait exister une autre espèce de conscience. Alors, si nous l'appelons « contenu », ce serait plus clair.

Krishnamurti : D'accord. Une partie du cerveau qui ne soit pas touchée par le contenu.

D. Bohm : Oui, cela implique une potentialité de changement pour le cerveau. Ou bien le cerveau est entièrement contrôlé par son contenu ou bien, d'une certaine façon, il n'est pas conditionné.

Krishnamurti : Voilà un concept dangereux!

D. Bohm : Mais c'est ce que vous dites.

Krishnamurti : Non. Voyez où est le danger. Le danger est de se dire qu'il existe une partie du cerveau...

D. Bohm : ... non, une activité...

Krishnamurti : ... bon, une activité du cerveau qui n'est pas touchée par le contenu.

D. Bohm : C'est une activité possible. Peut-être est elle encore en sommeil.

Krishnamurti : Elle est en sommeil. C'est ça.

Interlocuteur : Mais où est le danger?

Krishnamurti : C'est tout simple. Le danger c'est de me dire qu'il y a Dieu en moi, qu'il y a quelque chose de supra-humain ; quelque chose qui transcende le contenu, et qui va donc agir sur lui, ou agir malgré lui.

Interlocuteur : Mais quelle partie du cerveau voit ce danger?

Krishnamurti : N'allons pas trop vite. Quelle partie du cerveau voit le danger? C'est le contenu, bien sûr, qui voit le danger.

Interlocuteur : Vraiment?

Krishnamurti : Mais oui, car le contenu est conscient de tous les tours qu'il a pu jouer.

D. Bohm : Ceci ressemble fort à un de ses vieux tours familiers.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Nous y avons déjà fait allusion. La présence supposée de Dieu en nous, Dieu imaginé présent en nous. Le danger est visiblement présent.

Interlocuteur : Mais le cerveau pourrait-il, tout en étant conscient du danger, faire tout de même ce constat? Parce que ce pourrait être un pas dans la bonne direction.

D. Bohm : Même si c'est dangereux, peut-être est-il indispensable de le faire ; c'est peut-être la bonne piste.

Krishnamurti : L'inconscient, qui fait partie du contenu, peut saisir cela et dire: « oui » - donc il sent tout de suite le danger.

Interlocuteur : Il voit son propre piège.

Krishnamurti : Oui, il voit le piège qu'il s'est lui-même tendu. Et donc il l'évite. C'est une réaction de bon sens: éviter le piège, c'est du bon sens. Y a-t-il une activité qui soit totalement indépendante du contenu? Et dans ce cas, cette activité fait-elle partie du cerveau?

D. Bohm : Est-ce une activité naturelle du cerveau? Matérialisée dans le cerveau.

Krishnamurti : C'est-à-dire?...

D. Bohm : Eh bien, si une activité naturelle de cet ordre existe, elle pourrait en quelque sorte être éveillée, et cette activité pourrait changer le cerveau.

Krishnamurti : Mais serait-elle encore de l'ordre de la matière?

D. Bohm : Oui, il pourrait y avoir différents niveaux de matière, voyez-vous.

Krishnamurti : C'est là où je veux en venir. Bien.

D. Bohm : Mais en fait, si on envisage les choses de cette façon il pourrait exister un

niveau plus profond de la matière, qui ne soit pas conditionné par le contenu. Par exemple, nous savons que la matière de l'univers n'est pas conditionnée par le contenu de notre cerveau, au sens large. Il pourrait y avoir un niveau plus profond de la matière qui échappe à ce type de conditionnement.

Krishnamurti : Donc, ce serait toujours de la matière, mais plus fine, de la « super-matière » en quelque sorte ; ce serait toujours le contenu.

D. Bohm : Pourquoi dites-vous cela? Voyez-vous, il faut aller très lentement. Vous dites que cette matière est du contenu?

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : De manière inhérente? Mais il faut expliciter cela, parce que ce n'est pas évident.

Krishnamurti : Alors attaquons-nous au problème ; faisons-en le tour. La pensée est matière.

D. Bohm : Disons, la pensée fait partie du contenu, fait partie du processus matériel. Qu'elle existe indépendamment en tant que matière n'est pas si évident. On peut dire: l'eau est de la matière ; on peut transvaser de l'eau d'un verre dans un autre, c'est une substance indépendante. Mais il n'est pas certain que la pensée puisse subsister par elle-même en tant que matière, sauf si elle est associée à quelque autre substance matérielle comme le cerveau où elle se situe. Est-ce clair?

Krishnamurti : Je ne vous suis pas très bien.

D. Bohm : Si on dit que l'eau est matière, c'est clair. Mais si on affirme que la pensée est matière, alors il faut que la pensée se présente sous forme d'une substance analogue indépendante. On dit bien que l'air est matière, n'est-ce pas? Ou que l'eau est matière. Pourtant, les vagues ne sont pas de la matière, elles ne sont qu'un processus matériel dans la matière. Est-ce que je m'exprime clairement?

Krishnamurti : Oui. Une vague est un processus au sein de la matière.

D. Bohm : Un processus matériel. La pensée est-elle matière, ou est-ce un processus matériel?

Interlocuteur : Permettez-vous une question? L'électricité est-elle considérée comme étant de la matière?

D. Bohm : Dans la mesure où il y a des particules, les électrons, c'est de la matière, mais c'est aussi un mouvement de particules - et ça, c'est un processus.

Interlocuteur : Donc, c'est les deux à la fois.

D. Bohm : Disons qu'on peut former des vagues d'électricité, et ainsi de suite.

Interlocuteur : Les vagues seraient la matière, mais pas l'effet électrique.

D. Bohm : L'effet électrique est comme les vagues, mais l'électricité est formée de particules.

Krishnamurti : Quelle est la question que nous étions en train de poser?

D. Bohm : La pensée est-elle une substance matérielle, ou est-ce un processus au sein d'une autre substance matérielle, telle que celle du cerveau?

Krishnamurti : C'est un processus matériel au sein du cerveau.

D. Bohm : Oui, les scientifiques seraient d'accord là-dessus.

Krishnamurti : Alors tenons-nous-en à cela.

D. Bohm : Si vous disiez que c'est de la matière, cela les laisserait très déconcertés.

Krishnamurti : Je vois.

Interlocuteur : Elle n'existe pas en dehors des cellules cérébrales. Elle a son siège dans le cerveau.

Krishnamurti : C'ést-à-dire que la pensée est un processus matériel au sein du cerveau. Cela semble correct. Alors le processus matériel peut-il jamais être indépendant?

D. Bohm : Indépendant de quoi?

Krishnamurti : Indépendant de quelque chose qui *ne soit pas* un processus matériel. Non, attendez une minute. N'allons pas trop vite. La pensée est un processus matériel au sein du cerveau. Nous sommes bien d'accord là-dessus?

D. Bohm : Oui, et cette optique rallierait la plupart des suffrages.

Krishnamurti : Notre question est donc de savoir si ce processus matériel au sein du cerveau peut amener un changement en lui-même?

D. Bohm : Oui, c'est bien la question.

Krishnamurti : Un changement en lui-même. Et si ce matériau en lui-même peut changer, il n'en resterait pas moins un processus matériel. C'est bien cela?

D. Bohm : Oui. Apparemment la pensée sera toujours un processus matériel.

Krishnamurti : Et par conséquent, ce n'est pas la vision pénétrante. Il faut que nous revenions là-dessus.

D. Bohm : Vous dites que la vision pénétrante n'est pas un processus matériel?

Krishnamurti : N'allez pas trop vite. Nous devons faire attention aux termes que nous employons. La pensée est un processus matériel au sein du cerveau, et tout autre mouvement issu du processus matériel reste matériel.

D. Bohm : Oui, fatalement.

Krishnamurti : Bon. Existe-t-il une autre activité qui ne soit pas un processus matériel?

D. Bohm : Cela fait bien sûr des éternités que les gens posent cette question. Existe-t-il un esprit qui transcende la matière?

Krishnamurti : L'esprit, pourquoi pas le Saint-Esprit î Y a-t-il une autre activité du cerveau qui ne soit pas susceptible d'être liée au processus matériel?

D. Bohm : Voyons ; elle ne peut pas dépendre de lui. La vision pénétrante ne peut pas dépendre du processus matériel, parce qu'alors elle ne serait qu'un processus matériel supplémentaire.

Krishnamurti : La vision pénétrante ne peut pas dépendre du processus matériel qu'est la pensée.

D. Bohm : Mais vous disiez l'inverse, à savoir que le processus matériel peut éventuellement dépendre de la vision pénétrante, peut être modifié par elle.

Krishnamurti : Ah, attendez. Le processus matériel dépend de la vision pénétrante mais la vision pénétrante, elle, *ne dépend pas* de ce processus.

D. Bohm : Beaucoup de gens admettront difficilement que quelque chose de non matériel puisse affecter quelque chose de matériel.

Krishnamurti : Oui, en effet.

D. Bohm : Il serait sans doute aisé d'admettre que quelque chose de non matériel ne soit pas affecté par la matière, mais comment envisager l'opération inverse?

Krishnamurti : Et vous, qu'en dites-vous? Le cerveau avec son contenu est un processus matériel. *Toute* activité qui en découle fait toujours partie de ce processus. Alors, la vision pénétrante en fait-elle aussi partie?

D. Bohm : Nous avons admis qu'elle en était distincte ; elle ne peut pas en faire partie. Mais elle peut néanmoins agir au sein du processus matériel ; voilà le point crucial.

Krishnamurti : Oui, c'est exact. La vision pénétrante est indépendante du processus matériel, et pourtant elle peut agir sur lui.

D. Bohm : Voyons cela de plus près. Dans le domaine scientifique au sens large, si « A » agit sur « B », la réciproque - « B » agissant sur « A » - existe généralement. On ne trouve pas de situation où « A » agisse sur « B » mais pas l'inverse.

Krishnamurti : Je vois, je vois.

D. Bohm : C'est un des points épineux que vous soulevez. On ne trouve d'équivalent nulle part ; dans les rapports humains, si j'agis sur vous, vous pouvez agir sur moi, n'est-

ce pas?

Krishnamurti : Oui. Nous voyons que les rapports humains sont une interaction.

D. Bohm : Oui, ce sont des relations mutuelles.

Krishnamurti : Et dans ces relations, il y a action et réaction, et ainsi de suite, alors que si je ne réagis pas à une action venant de vous, j'en suis indépendant.

D. Bohm : Mais, voyez-vous, la science constate en général qu'une action à sens unique est impossible.

Krishnamurti : C'est vrai. Donc nous insistons continuellement sur le fait que le processus d'ordre matériel a forcément une relation avec celui qui n'est pas de cet ordre.

D. Bohm : Une action, en tout cas. Relation est un terme ambigu. Si vous disiez action, ce serait plus clair.

Krishnamurti : D'accord. Le processus matériel doit pouvoir agir sur le non matériel, et le non matériel doit agir sur le matériel.

D. Bohm : Mais cela les rendrait identiques.

Krishnamurti : Exactement!

Interlocuteur : Pas forcément. On pourrait envisager la vision pénétrante comme un mouvement beaucoup plus ample que le processus matériel du cerveau, et donc que le mouvement le plus ample puisse agir sur le plus restreint, mais pas l'inverse.

Krishnamurti : Oui, cela revient au même.

D. Bohm : Le mouvement restreint n'agit pas de manière significative sur le mouvement le plus ample. On peut penser au cas d'une pierre qu'on jette dans l'océan ; l'océan l'absorbe sans modification notoire.

Krishnamurti : Oui.

Interlocuteur : Il y aurait donc une interaction, qui ne serait significative que dans un sens.

Krishnamurti : Non, non. N'avancez pas trop vite, faisons attention. L'amour n'a aucune relation avec la haine.

D. Bohm : Voilà encore ce mot « relation ». Diriez-vous, par exemple, que la haine n'agit pas sur l'amour? '

Krishnamurti : Ils sont indépendants.

D. Bohm : Indépendants, ils n'agissent pas l'un sur l'autre.

Krishnamurti : Ah, voici une constatation très importante. L'amour est indépendant de

la haine. Là où il y a haine, l'amour ne peut exister.

D. Bohm : C'est cela ; ils ne peuvent pas coexister et agir l'un sur l'autre.

Krishnamurti : Non, en effet. Donc, nous réfutons l'affirmation des scientifiques qui disent que si « A » est en relation avec « B », alors *l'inverse* doit être vrai.

D. Bohm : Les savants n'ont pas *tous* dit cela ; quelques-uns ont eu des positions différentes. Je ne voudrais pas citer Aristote...

Krishnamurti : Mais pourquoi pas!

D. Bohm : Il dit qu'il existe un principe moteur qui est lui-même immuable, que Dieu n'est jamais influencé lui-même par la matière ; la matière n'agit pas sur lui, mais il agit sur elle. Vous voyez? Ce n'est pas une idée nouvelle. Depuis l'époque d'Aristote, la science a rejeté ce concept, et affirmé que c'était impossible.

Krishnamurti : Si je perçois clairement que l'amour est indépendant de la haine, la haine ne peut en aucun cas agir sur l'amour. L'amour, lui, peut éventuellement agir sur la haine, mais où il y a haine, l'amour est exclu.

D. Bohm : Cela fait en réalité deux possibilités. Laquelle choisissez-vous?

Krishnamurti : Comment cela, deux possibilités?

D. Bohm : Vous dites qu'une des possibilités c'est que l'amour puisse agir sur la haine ; l'autre, c'est qu'ils n'aient aucune influence réciproque.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Alors, laquelle choisissez-vous?

Krishnamurti : Je comprends. Non, l'amour ne peut pas avoir d'effet sur la haine.

D. Bohm : Bien. Il n'existe entre eux aucune relation. Mais la vision pénétrante pourrait peut-être en avoir une, voyez-vous.

Krishnamurti : Nous devons faire toute la lumière sur le problème. La violence, et l'absence de violence, sont deux phénomènes distincts, et l'un ne peut en aucun cas agir sur l'autre.

D. Bohm : Dans ce cas, on pourrait dire que l'existence de l'un est la non-existence de l'autre, et qu'en aucune façon ils ne peuvent agir ensemble.

Krishnamurti : C'est exact.

D. Bohm : Ils ne peuvent pas coexister.

Krishnamurti : Exactement. Je m'en tiendrai à cela. Donc, lorsque ce processus matériel est en action, l'autre ne peut exister.

D. Bohm : L' « autre », c'est quoi cette fois-ci, la vision pénétrante?

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Cela dément ce que nous avons dit précédemment - qu'il existe une action de la vision pénétrante sur le processus matériel.

Krishnamurti : Doucement. Oui. Là où il y a violence, l'autre - je répugne à dire « la non-violence » - est exclu.

D. Bohm : La paix, alors, l'harmonie?

Krishnamurti : Là où il y a violence, la paix ne peut pas exister. Mais là où il y a paix, y a-t-il violence? Non, bien sûr que non. Donc la paix est indépendante de la violence.

Interlocuteur : Vous avez dit très, très souvent que l'intelligence pouvait agir sur la pensée ; que la vision pénétrante pouvait affecter la pensée, mais pas l'inverse. Vous avez donné beaucoup d'exemples à l'appui.

Krishnamurti : L'intelligence peut balayer l'ignorance, mais l'ignorance ne peut pas atteindre l'intelligence -non? Là où l'amour existe, la haine ne peut jamais exister. L'amour peut-il balayer la haine?

D. Bohm : Nous avons dit que cela paraissait impossible, parce que la haine apparaît comme une force indépendante.

Krishnamurti : C'est bien évident.

D. Bohm : Elle a son propre élan, voyez-vous, sa propre force, son propre mouvement.

Interlocuteur : Je ne vois pas très bien le lien entre ce rapport amour-haine et les réflexions précédentes concernant la vision pénétrante.

D. Bohm : Il semble y avoir deux plans différents.

Interlocuteur : La pensée est mouvement, et on dirait que la vision pénétrante, elle, soit un non-mouvement, où tout semble être au repos, et qu'elle puisse observer le mouvement.

D. Bohm : C'est ce que nous essayons de cerner, la notion de quelque chose qui ne soit affecté par rien d'autre.

Interlocuteur : Quand vous considérez l'amour et la haine, cela ne revient-il pas à dire qu'il y a le bien, et qu'il y a le mal, et que le mal est une force totalement autonome, indépendante?

D. Bohm : En tout cas, il est indépendant du bien.

Interlocuteur : Mais le processus est-il dans l'esprit, ou est-il lié à la vision pénétrante?

D. Bohm : Nous y arrivons.

Interlocuteur : Prenez la lumière et l'obscurité - la lumière apparaît, et l'obscurité s'en va.

D. Bohm : Le bien et le mal ; l'amour et la haine ; la lumière et l'obscurité - quand l'un existe, l'autre est absent, voyez-vous. Nous n'allons pas plus loin pour l'instant.

Interlocuteur : Vous voulez dire au sein d'un cerveau pris isolément?

D. Bohm : Quel que soit le cerveau, oui, ou quel que soit le groupe, n'importe où. Chaque fois que la haine est à l'œuvre dans un groupe, il n'y a pas d'amour.

Krishnamurti : Quelque chose me vient à l'esprit. L'amour n'a pas de cause. La haine a une cause. La vision pénétrante n'a pas de cause. Le processus matériel, tel que la pensée, a une cause. N'est-ce pas?

D. Bohm : Oui, c'est un maillon du système de causes et d'effets.

Krishnamurti : Est-ce que ce qui n'a pas de cause peut jamais avoir un effet sur ce qui en a une?

D. Bohm : C'est possible. Il n'y a pas de raison pour que ce qui n'a pas de cause ne puisse agir sur ce qui a une cause. Il n'y a aucune raison. Mais l'inverse n'est pas possible. Ce qui a une cause ne peut pas agir sur ce qui en est dépourvu, sinon l'un annulerait l'autre.

Krishnamurti : C'est exact. Mais apparemment, l'action de la vision pénétrante a un effet extraordinaire sur le processus matériel.

D. Bohm : Elle peut par exemple éliminer certaines causes.

Krishnamurti : La vision pénétrante, étant dénuée de cause, a un effet décisif sur ce qui a une cause.

D. Bohm : Ce n'est pas systématique, mais c'est possible.

Krishnamurti : Non, non, je ne dis pas que c'est possible.

D. Bohm : Je dis simplement que nous ne voyons pas vraiment pourquoi c'est systématique. Lorsque nous employons le mot « possible », il n'y a pas de contradiction.

Krishnamurti : Bon, je vois, pour autant qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur le terme « possible ». Il nous faut être prudent. L'amour est sans cause, et la haine a une cause. Ils ne peuvent coexister.

D. Bohm : Oui, c'est vrai. C'est pourquoi il y a une différence entre l'amour et la vision pénétrante. C'est pourquoi il ne s'ensuit pas nécessairement que quelque chose qui est dénué de cause agira sur quelque chose qui a une cause. C'est tout ce que je voulais dire.

Krishnamurti : Je voudrais seulement explorer un peu plus loin. L'amour est-il vision pénétrante?

D. Bohm : Pour autant que nous le sachions, ce n'est pas la même chose. L'amour et la vision pénétrante ne sont pas identiques, n'est-ce pas? Ce n'est pas exactement la même chose.

Krishnamurti : Pourquoi?

D. Bohm : La vision pénétrante peut être de l'amour, mais d'autre part, voyez-vous, la vision pénétrante survient comme un éclair fulgurant.

Krishnamurti : C'est un éclair fulgurant, bien sûr. Et cet éclair modifie tout le schéma antérieur, joue sur celui-ci, l'utilise. C'est ainsi que j'argumente, je raisonne, je me sers de ma logique, et ainsi de suite. Est-ce que je me fais bien comprendre?

D. Bohm : Je crois qu'une fois que l'éclair a agi, le schéma s'en trouve modifié, et devrait donc être plus rationnel. L'éclair peut ouvrir la voie à la logique, pour le cas où vous auriez vécu dans la confusion avant ce « flash ».

Krishnamurti : Oui! oui! Les conclusions auxquelles est arrivé Aristote sont peut-être le fruit de la logique!

D. Bohm : Après tout, il a peut-être eu un certain éclair de vision pénétrante! Qui sait!

Krishnamurti : Nous n'en savons rien, mais je pose la question.

D. Bohm : Nous ne savons pas vraiment comment fonctionnait son esprit, parce que seuls quelques livres ont survécu.

Krishnamurti : Diriez-vous, à la lecture de certains de ces livres, qu'il a connu la vision pénétrante?

D. Bohm : Je n'ai pas vraiment lu directement les textes mêmes d'Aristote: très peu de gens l'ont fait, car c'est difficile. La plupart des gens se contentent de lire des commentaires. Quelques expressions font maintenant partie de notre patrimoine, comme « le moteur immobile ». En tout cas il a dit des choses qui laissent à penser qu'il était très intelligent.

Krishnamurti : Ce que je veux dire, c'est que la vision pénétrante n'est jamais fragmentaire ; je parle de la vision pénétrante totale, et pas partielle.

Interlocuteur : Krishnaji, pourriez-vous préciser un peu? Qu'entendez-vous par une vision pénétrante « non partielle »?

Krishnamurti : Un artiste peut avoir une vision pénétrante partielle. Un scientifique peut avoir une vision pénétrante partielle. Mais nous faisons allusion ici à la vision pénétrante totale.

Interlocuteur : Pourtant l'artiste est également un être humain, alors...

Krishnamurti : Oui, mais il n'a qu'un accès partiel à la vision pénétrante.

Interlocuteur : Et celle-ci s'applique à une expression artistique. Donc, d'après vous, elle illumine une zone ou un sujet limités. C'est bien ce que vous entendez par « vision partielle »?

Krishnamurti : Oui.

Interlocuteur : Que serait alors la vision pénétrante totale? Quel serait son champ d'action?

Krishnamurti : L'activité humaine dans sa globalité.

D. Bohm : Cela, c'est un aspect de la question. Mais nous nous sommes demandés précédemment si cette vision pénétrante pourrait illuminer le cerveau, l'activité cérébrale. Cette illumination, semble-t-il, provoquerait une modification de l'activité cérébrale. C'est bien cela n'est-ce pas? Il faut d'abord éclaircir ce point, et ensuite nous pourrons soulever la question de la globalité. Sommes-nous en train d'affirmer que la vision pénétrante est une énergie qui illumine l'activité du cerveau? Et que, du fait de cette illumination, le cerveau lui-même se met à agir différemment?

Krishnamurti : Vous avez tout à fait raison. C'est exactement ce qui se produit. Oui.

D. Bohm : Nous disons que la source de cette illumination n'est pas dans le processus matériel ; elle n'a pas de cause.

Krishnamurti : Pas de cause, effectivement.

D. Bohm : Mais c'est une énergie réelle.

Krishnamurti : C'est l'énergie pure. Y a-t-il un effet sans cause?

D. Bohm : Oui, en dehors du temps. La cause implique le temps.

Krishnamurti : En fait, cet éclair a complètement modifié le schéma que le processus matériel avait instauré.

D. Bohm : Pourrait-on dire que le processus matériel opère généralement dans une sorte de pénombre, et c'est la raison pour laquelle il s'est fourvoyé?

Krishnamurti : Dans la pénombre, c'est ça. C'est l'évidence même. Le processus matériel agit dans l'ignorance, dans l'obscurité. Et cet éclair de vision pénétrante illumine tout, et par conséquent dissipe l'ignorance et l'obscurité. Je maintiens ce point de vue.

D. Bohm : On pourrait donc dire que la lumière et l'obscurité ne peuvent pas coexister pour des raisons évidentes. Cependant l'essence même de la lumière est de modifier le processus d'obscurité.

Krishnamurti : C'est tout à fait exact.

Interlocuteur : Mais qu'apporte l'éclair?

Krishnamurti : Nous n'en sommes pas encore là. Je veux avancer pas à pas. Ce qui s'est produit, c'est que le processus matériel a fonctionné dans l'obscurité, a apporté la confusion, et tout le désordre qui règne dans le monde. Mais cet éclair de vision pénétrante dissipe les ténèbres. Par conséquent le processus matériel ne fonctionne plus désormais dans l'obscurité.

D. Bohm : Bien. Mais précisons un autre point. Quand l'éclair cesse, la lumière persiste.

Krishnamurti : La lumière est là, l'éclair c'est la lumière.

D. Bohm : A un certain moment, l'éclair est instantané, mais ensuite, à partir de là, la lumière reste toujours présente.

Krishnamurti : Pourquoi distinguez-vous l'éclair de la lumière?

D. Bohm : Simplement parce que le mot « éclair » évoque quelque chose d'instantané et fugitif.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Ça reviendrait à dire que la vision pénétrante ne durerait que l'espace de cet instant.

Krishnamurti : N'allons pas trop vite.

D. Bohm : Ce n'est qu'une question de langage.

Krishnamurti : Est-ce simplement une question de langage?

D. Bohm : Peut-être pas, mais si on utilise le mot « éclair », cela évoque la foudre, qui donne de la lumière un instant, puis on retourne ensuite dans l'obscurité, jusqu'au prochain éclair.

Krishnamurti : C'est tout à fait autre chose.

D. Bohm : Alors comment cela se passe-t-il? Est-ce que la lumière « s'allume » soudain, et reste?

Krishnamurti : Non, parce que lorsque nous disons « s'allume » ou « s'éteint », nous pensons en termes de temps.

D. Bohm : Il faut éclaircir ce point, parce que c'est la question que tout le monde va poser.

Krishnamurti : Le processus matériel se déroule dans l'obscurité, dans le temps, dans le savoir, dans l'ignorance, et ainsi de suite. Quand la vision pénétrante intervient, l'obscurité se dissipe. C'est tout ce que nous disons. La vision pénétrante dissipe l'obscurité. Et la pensée - c'est-à-dire le processus matériel - ne fonctionne plus dans

l'obscurité. Par Conséquent cette lumière a modifié - non, a anéanti - l'ignorance.

D. Bohm : Nous affirmons donc que cette obscurité est réellement quelque chose et qu'elle fait partie intégrante de la pensée.

Krishnamurti : Le contenu est l'obscurité.

D. Bohm : C'est ça. Puis la lumière a dissipé cette ignorance.

Krishnamurti : C'est ça. Elle a dissipé le contenu.

D. Bohm : Mais nous devons être encore très prudents, pour le cas où le mot contenu garderait encore son acception habituelle ; vous savez bien, toutes ces interprétations.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Donc, on ne peut pas dire que la lumière ait dissipé *tout* le contenu.

Krishnamurti : Elle a dissipé le noyau d'obscurité.

D. Bohm : Oui, ce qui est à la source, ce qui crée l'obscurité.

Krishnamurti : L'ego - N'est-ce pas? Elle a dissipé le noyau qu'est l'ego.

D. Bohm : Disons que l'ego, qui fait partie du contenu - cette partie du contenu qui est le noyau d'obscurité, qui la crée et la perpétue -, se trouve dissipé.

Krishnamurti : Oui, c'est bien cela.

D. Bohm : Nous nous apercevons alors que cela implique une modification physique dans les cellules cérébrales. Ce noyau, ce contenu qu'est le centre, est une certaine disposition, une certaine forme, un certain arrangement de toutes les cellules cérébrales, et il subit une certaine modification.

Krishnamurti : évidemment! Ceci a une importance capitale, voyez-vous, dans notre rapport avec la société, dans tous les domaines. Alors la question suivante est: comment naît cet éclair? Prenons le problème autrement. Comment naît l'amour? Comment naît la paix? La paix n'a pas de cause, la violence a une cause. Comment naît cette chose dénuée de cause alors que toute ma vie n'est que causalité? Il n'y a pas de « comment » - vous saisissez? Le « comment » implique une cause, donc il n'y a pas de « comment ».

Interlocuteur : Vous voulez dire que puisque ça n'a pas de cause, c'est quelque chose qui existe, et c'est tout...?

Krishnamurti : Non, je ne dis pas que cela existe. Ce serait une affirmation dangereuse.

Interlocuteur : Ça doit exister à un moment ou à l'autre.

Krishnamurti : Non, dès l'instant où vous dites que ça existe, cela n'est plus.

D. Bohm : Le danger, voyez-vous, c'est que cela fait partie du contenu.

Krishnamurti : La question que vous avez posée concernait une mutation des cellules cérébrales. Cette question a été posée à l'issue de multiples discussions. Et nous en sommes venus à dire que l'éclair, cette lumière, n'a pas de cause ; que la lumière agit sur ce qui a une cause, c'est-à-dire l'obscurité. Cette obscurité existe tant que l'ego est présent ; c'est lui qui engendre cette obscurité, mais la lumière balaye l'obscurité jusqu'à son centre même. C'est tout. Nous en sommes arrivés à ce point. Et donc, une mutation intervient. C'est là que j'affirme que la question de savoir comment me vient cet éclair de vision pénétrante, comment il se produit, est une fausse question. Il n'y a pas de « comment ».

Interlocuteur : Il n'y a pas de « comment », mais il y a l'obscurité et il y a la lumière.

Krishnamurti : Commencez d'abord par voir qu'il n'y a pas de « comment ». Si vous me montrez comment, alors vous basculez à nouveau dans l'obscurité -vous saisissez?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Comprendre cela est quelque chose d' énorme. Une autre question me vient: pourquoi sommes-nous totalement dépourvus de vision pénétrante? Pourquoi ne nous vient-elle pas dès l'enfance?

D. Bohm : En fait, avec le genre de vie que l'on mène...

Krishnamurti : Non, je voudrais découvrir pourquoi. Est-ce à cause de notre éducation? De notre société? Je ne crois pas que ce soit à cause de tout cela. Vous me suivez?

D. Bohm : Alors, à votre avis?

Krishnamurti : Y aurait-il un autre facteur? Là, j'avance à tâtons. Pourquoi en sommes-nous privés, alors qu'elle semble si naturelle?

D. Bohm : Au premier abord, on penserait que quelque chose la bloque.

Krishnamurti : Mais elle semble si naturelle! Pour « X », c'est un phénomène tout à fait naturel. Pourquoi n'en va-t-il pas de même pour tout le monde? Pourquoi n'est-ce pas possible? Si nous incriminons les blocages, l'éducation, etc. qui sont tous du domaine de la causalité, alors la levée des blocages implique encore une cause de plus. Et on continue sur la même pente. Tout ceci a quelque chose d'anormal.

Interlocuteur : Si vous disiez qu'il y a des blocages...

Krishnamurti : Non, je récuse ces termes ; c'est le langage de l'obscurité.

Interlocuteur : Pourrait-on dire alors que les blocages empêchent la vision pénétrante d'agir?

Krishnamurti : Bien sûr. Mais je veux prendre mes distances par rapport à ces blocages.

D. Bohm : Blocage ne convient pas vraiment, mais nous avons employé l'expression

« noyau d'obscurité », qui selon nous perpétue cette obscurité.

Krishnamurti : Pourquoi la vision pénétrante ne vient-elle pas à tout le monde naturellement?

D. Bohm : Voilà la question.

Krishnamurti : Pourquoi l'amour n'est-il pas naturel pour tous? Est-ce que ma question est claire?

D. Bohm : Je crois, pour être encore plus clair, que certaines personnes ont sans doute l'impression que c'est naturel pour tout le monde, mais, placés dans certaines circonstances, les gens se laissent peu à peu piéger par la haine.

Krishnamurti : Je n'en crois rien.

D. Bohm : Alors il faudrait supposer qu'un enfant confronté à la haine ne répondrait pas par la haine.

Krishnamurti : Précisément.

D. Bohm : Mais la plupart des gens pensent que la réaction naturelle du petit enfant face à la haine est la haine.

Krishnamurti : Oui, ce matin encore j'ai entendu dire cela. Et je me suis demandé: pourquoi? Attendez une minute. « X » a été placé dans certaines circonstances qui auraient pu occasionner des blocages, et pourtant « X » n'en a pas été affecté. Alors pourquoi est-ce impossible aux autres?

D. Bohm : Nous devrions préciser pourquoi nous disons qu'il serait normal de ne pas réagir à la haine par la haine.

Krishnamurti : Bon, limitez-vous à cela.

D. Bohm : Même quand on n'y a pas beaucoup réfléchi - l'enfant, voyez-vous, est capable de concevoir tout cela. Certains parleraient d'instinct, de l'instinct animal...

Krishnamurti : ... qui est de haïr...

D. Bohm : ...disons de rendre les coups.

Krishnamurti : Rendre les coups.

D. Bohm : L'animal réagira avec amour si on le traite avec amour, mais si on le traite avec haine, il répondra de même.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Et il deviendra méchant.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Certains affirment que l'être humain, à l'origine, est comme l'animal, et qu'il ne comprend que plus tard.

Krishnamurti : Bien sûr ; bien sûr que l'homme a des origines animales, et que l'animal, le singe ou le loup...

D. Bohm : Le loup répondra aussi par l'amour.

Krishnamurti : Et nous nous demandons pourquoi...

D. Bohm : Voyons, quand je dis que dans la petite enfance nous sommes comme l'animal, presque tout le monde l'admet. Et vous, vous demandez: pourquoi les petits enfants ne réagissent-ils pas systématiquement à la haine par l'amour?

Krishnamurti : Sous-entendu, est-ce de la faute des parents?

D. Bohm : Ce que vous dites implique quelque chose d'autre. Il doit y avoir quelque chose de plus profond.

Krishnamurti : Oui, je crois qu'il y a quelque chose de très différent que je voudrais saisir.

D. Bohm : C'est quelque chose qui serait important.

Krishnamurti : Comment le découvrir? Ayons recours à la vision pénétrante! J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose de totalement différent. Nous attaquons cette notion sous l'angle de la causalité. Serait-il exact de dire que l'origine de l'homme n'est pas animale?

D. Bohm : Ce n'est pas évident. D'après la théorie actuelle de l'évolution, il y a eu les grands singes, qui ont évolué ; on peut suivre leur évolution vers des espèces de plus en plus proches de l'être humain. Alors quand vous dites que l'origine de l'homme n'est pas animale, ce n'est pas clair.

Krishnamurti : Si l'ancêtre de l'homme est l'animal, donc cet instinct est naturel et ensuite cultivé à l'extrême.

D. Bohm : Oui cet instinct fonctionne par cause et effet.

Krishnamurti : Par cause et effet, et il devient naturel. Mais voici quelqu'un qui arrive et demande: « l'est-ce vraiment? ».

D. Bohm : Essayons d'y voir clair.

Krishnamurti : Voyons, les scientifiques, les historiens ont dit que l'homme descendait du singe, et que, comme tous les animaux réagissent à l'amour et à la haine, nous autres êtres humains réagissons instantanément à la haine par la haine.

D. Bohm : Et inversement, à l'amour par l'amour.

Krishnamurti : A l'origine, il se trouvait quelques personnes qui n'ont jamais réagi à la haine, parce qu'elles possédaient l'amour. Ces gens ont implanté cette notion dans l'esprit humain. D'accord? Que là où l'amour existe, il n'y a pas la haine. Et cela fait aussi partie de notre patrimoine. Pourquoi avons-nous cultivé le réflexe de haine face à la haine? Pourquoi n'avons-nous pas cultivé l'autre? Ou bien est-ce que l'autre - l'amour - ne se cultive pas?

D. Bohm : Il n'est pas lié à la causalité. Cultiver implique une cause.

Krishnamurti : Implique la pensée. Alors pourquoi avons-nous perdu l'autre? Nous avons patiemment cultivé, grâce à la pensée, le concept de réaction à la haine par la haine, à la violence par la violence, etc. Pourquoi n'avons-nous pas suivi l'autre chemin? Celui de l'amour, qui n'est pas lié à une cause? Vous voyez ma question?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Est-ce une question futile?

D. Bohm : On ne voit pas comment progresser.

Krishnamurti : Je ne cherche pas à progresser.

D. Bohm : Il faut que nous arrivions à comprendre ce qui a poussé les gens à répondre à la haine par la haine...

Krishnamurti : Pour « X », l'inverse paraît si naturel. Donc, si c'est naturel pour lui, pourquoi pas pour tout le monde? Cela *doit* être naturel pour les autres! Vous connaissez cette idée ancienne, qui existe probablement dans les religions juive et indienne, et d'autres, selon laquelle, de temps en temps, le Très-Haut se manifeste. Cela semble être une explication trop facile. L'humanité s'est-elle fourvoyée? Avons-nous suivi la mauvaise voie?

D. Bohm : Oui, nous avons déjà abordé cette question - l'humanité a pris un mauvais tournant.

Krishnamurti : Réflexe de haine face à la haine, de violence face à la violence, etc.

D. Bohm : Et importance suprême accordée au savoir.

Interlocuteur : Un autre facteur ne serait-il pas le désir de cultiver l'idée d'amour? Le but des religions a été d'instaurer l'amour, et de former des êtres humains meilleurs.

Krishnamurti : N'entrons pas sur ce terrain. L'amour n'a pas de cause, et ne se cultive pas. Point final.

Interlocuteur : Oui, mais l'esprit ne comprend pas cela.

Krishnamurti : Mais nous avons déjà expliqué tout ça. Je veux découvrir pourquoi ce qui est naturel pour « X » ne l'est pas pour les autres. Il me semble que c'est une question

valable.

D. Bohm : Un autre argument serait de considérer que la réaction de haine face à la haine n'a de toute façon aucun sens. Alors pourquoi persistons-nous? Parce que beaucoup de gens croient à ce moment-là se protéger grâce à la haine, alors que ce n'est pas une protection.

Krishnamurti : Mais revenons à cette question ; je la crois valable. « X » est libre de toute cause, « Y » est pris dans le réseau de la causalité. Pourquoi? Vous comprenez? Est-ce le privilège de quelques-uns? De l'élite? Non, non. Prenons le problème autrement. L'esprit de l'humanité répond depuis toujours à la haine par la haine, à la violence par la violence, au savoir par le savoir. Mais « X » fait partie de l'humanité, et il ne répond pourtant pas à la haine par la haine, comme « Y » ou « Z »! Ceux-ci font partie de la conscience de « X », ils font partie de tout cela.

D. Bohm : D'où vient cette différence?

Krishnamurti : C'est ce que je demande. D'un côté, ce qui est naturel, de l'autre, ce qui ne l'est pas. Pourquoi? Pourquoi cette différence? Qui pose cette question? Les gens, « Y » et « Z », qui répondent à la haine par la haine ou bien est-ce « X » qui pose cette question?

Interlocuteur : Il semblerait que ce soit « X » qui la pose.

D. Bohm : Oui, mais voyons, nous venons de dire qu'ils ne sont pas différents. Nous disons qu'ils *sont* différents, mais aussi qu'ils ne sont *pas* différents.

Krishnamurti : Bien sûr qu'ils ne sont pas différents.

D. Bohm : Il n'existe qu'un esprit.

Krishnamurti : C'est ça, un seul esprit.

D. Bohm : Alors, d'où vient-il qu'une partie de cet esprit unique dise non?

Krishnamurti : Voilà tout le problème. Comment se fait-il qu'une partie de cet esprit nous définisse comme différents les uns des autres? Bien sûr il existe toutes sortes d'explications, mais je me trouve devant le fait que « A », « B » et « C » sont différents de « X », « Y » et « Z ». Et ce sont des faits, n'est-ce pas?

Interlocuteur : Ils sont différents en apparence.

Krishnamurti : Oh, non.

Interlocuteur : Ils sont réellement différents.

Krishnamurti : Absolument, ce n'est pas qu'une apparence.

D. Bohm : Je crois que nous devons revenir à la question de savoir pourquoi ceux qui

cultivent la haine se disent différents de ceux qui ne la cultivent pas.

Krishnamurti : C'est ce qu'ils disent? ,

D. Bohm : Je crois que oui, dans la mesure où ils admettraient que s'il existe quelqu'un qui ne cultive pas la haine, ils ne peuvent qu'être différents de celui-ci.

Krishnamurti : Oui, c'est clair - comme la lumière et l'obscurité, entre autres. Mais je voudrais savoir si nous sommes sur la bonne voie. Donc « X » m'a fait ce don, et je ne l'ai pas exploité. Vous me suivez? J'ai cultivé un réflexe, au lieu d'exploiter ceci. Pourquoi? Si un père a répondu à la haine par la haine, pourquoi le fils n'a-t-il pas réagi de même?

D. Bohm : Je pense que c'est une question de vision pénétrante.

Krishnamurti : Ce qui signifie que le fils avait cette vision pénétrante dès l'origine. Vous me suivez? Qu'il l'avait dès l'enfance, ce qui veut dire quoi?

D. Bohm : Quoi?

Krishnamurti : Je ne veux pas encore aborder ces zones dangereuses!

D. Bohm : Vous voulez peut-être passer à autre chose.

Krishnamurti : Il y a un chaînon manquant. Je veux le trouver. Vous voyez, s'il s'agit d'une exception, tout cela est sans intérêt.

D. Bohm : Bien, alors nous admettons que c'est une faculté latente chez tous les êtres humains. C'est ce que vous voulez dire?

Krishnamurti : Je n'en suis pas vraiment sûr.

D. Bohm : Mais, je voulais dire que cette potentialité existait chez tous les hommes.

Krishnamurti : Voila aussi une affirmation dangereuse.

D. Bohm : C'est pourtant ce que vous disiez.

Krishnamurti : Je sais, mais j'ai des doutes. Quand je serai tout à fait certain, je vous le dirai.

D. Bohm : D'accord. Nous avons tâté ce terrain, et nous le trouvons prometteur mais un peu dangereux. Cette potentialité est présente dans toute l'humanité et dans la mesure où certaines personnes l'ont perçue.

Krishnamurti : Ce qui signifie la présence de Dieu en soi?

D. Bohm : Non, c'est simplement l'éventualité que la vision pénétrante soit présente.

Krishnamurti : Oui, partiellement. Je remets tout cela en question. Le père réagit à la haine par la haine ; mais pas le fils.

D. Bohm : Cela se produit de temps en temps.

Krishnamurti : Non, régulièrement dès l'origine - pourquoi?

D. Bohm : Cela dépend sans doute de la vision pénétrante, qui met en évidence la futilité de la haine.

Krishnamurti : Pourquoi ce privilège, réservé à cet homme-là?

D. Bohm : Oui, pourquoi?

Krishnamurti : Et pourquoi, si cela lui paraît tellement naturel, est-ce que cela ne coule pas de source pour tout le monde? Comme l'eau?

D. Bohm : En effet, pourquoi la vision pénétrante n'est-elle pas présente pour tous depuis les origines?

Krishnamurti : Oui, c'est la question que je me pose.

D. Bohm : Avec une force telle que même les mauvais traitements ne peuvent pas l'altérer.

Krishnamurti : Rien ne peut l'altérer, justement. Ni les mauvais traitements, ni les coups, ni les épreuves les plus terribles ne peuvent l'altérer. Pourquoi? Nous sommes au seuil de quelque chose.

Ojai, le 15 avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

7ème Discussion

Ojai, le 17 avril 1980

Importance mineure de la mort

Krishnamurti : Serions-nous en train de constater que les êtres humains en sont encore au stade des instincts animaux?

David Bohm : Oui, et de dire que les instincts animaux, apparemment, sont d'une intensité et d'une rapidité irrésistibles, surtout chez les jeunes enfants. Peut-être est-ce simplement un réflexe naturel chez eux de réagir selon l'instinct animal.

Krishnamurti : Ce qui signifie qu'après un million d'années, nous avons toujours le comportement instinctif de nos ancêtres?

D. Bohm : A certains égards, oui. Notre comportement est probablement aussi compliqué par la pensée ; l'instinct animal s'est imbriqué progressivement dans la pensée, et en un sens, la situation a empiré.

Krishnamurti : Oui, elle est devenue bien pire.

D. Bohm : Parce que tous ces instincts de haine se trouvent à présent dirigés et soutenus par la pensée, ce qui les rend plus subtils et plus dangereux.

Krishnamurti : Et au cours de tous ces siècles, nous n'avons pas trouvé de moyen, de méthode, de système - qui puisse nous tirer de cette ornière. C'est bien ça?

D. Bohm : Oui. Un des problèmes, assurément, c'est qu'au moment où la colère éclate entre deux personnes, elle s'accumule et elles semblent incapables de la contrôler. Elles ont beau faire, cela ne marche pas.

Krishnamurti : Comme nous le faisions remarquer, il se trouve quelqu'un - « X » - dont le comportement échappe naturellement aux réflexes de l'instinct animal. Quelle place la société humaine fait-elle à cette sorte de vision pénétrante? Aucune?

D. Bohm : La société telle qu'elle est ne peut lui faire aucune place, parce qu'elle est organisée en partant de l'hypothèse que la douleur et le plaisir ont force de loi. On pourrait dire que les réactions amicales sont également un instinct animal, car les gens réagissent amicalement pour des raisons instinctives. Et c'est peut-être pour des raisons similaires qu'ils deviennent ennemis.
Donc, je crois que de l'avis de certains, nous devrions agir rationnellement plutôt qu'instinctivement. Au XVIIIe siècle, au cours de la période appelée Siècle des Lumières,

on pensait que l'homme pouvait faire preuve de raison, pouvait choisir d'être raisonnable, afin de faire régner partout l'harmonie.

Krishnamurti : Mais il n'y est pas parvenu!

D. Bohm : Non, la situation s'est aggravée, aboutissant à la Révolution française, à la Terreur et ainsi de suite. Mais, à la suite de cela, les gens n'ont plus gardé la même foi dans la raison comme moyen de réussir, ou de résoudre les conflits.

Krishnamurti : Alors, où cela nous mène-t-il? Ce dont nous parlions, en fait, c'était de la vision pénétrante qui modifie réellement la nature du cerveau lui-même.

D. Bohm : Oui, en chassant l'obscurité du cerveau, cette vision permet au cerveau de fonctionner d'une manière neuve.

Krishnamurti : La pensée a fonctionné jusqu'alors dans l'obscurité, engendrant sa propre obscurité dans laquelle elle fonctionne. Et la vision pénétrante, comme nous l'avons dit, est comme un éclair qui anéantit l'obscurité. Alors, une fois que cette vision pénétrante a dissipé les ténèbres, l'homme agit-il, ou fonctionne-t-il sur un mode rationnel?

D. Bohm : Oui, l'homme va désormais fonctionner sur un mode rationnel et en fonction d'une perception, plutôt que de principes ou de raisonnements. Mais c'est une raison qui s'exerce librement. Voyez-vous, certains identifient la raison à des principes de logique qui seraient mécaniques. Mais il peut y avoir une raison qui soit une forme de perception de l'ordre.

Krishnamurti : En somme, nous disons, n'est-ce pas, que cette vision pénétrante est une perception?

D. Bohm : C'est l'éclair de lumière qui rend la perception possible.

Krishnamurti : Voilà, c'est cela.

D. Bohm : C'est encore plus fondamental que la perception.

Krishnamurti : Donc, la vision pénétrante est perception pure, et cette perception engendre l'action, qui est alors soutenue par la raison. C'est bien cela?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Et la raison est la perception de l'ordre.

Krishnamurti : Il y aurait donc vision pénétrante, perception et ordre?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Mais il ne s'agit pas d'un ordre mécanique, car il n'est pas basé sur la logique.

D. Bohm : Aucune règle n'entre en jeu.

Krishnamurti : Aucune règle - oui, exprimons-le sous cette forme, c'est mieux. Cet ordre n'est pas fondé sur des règles. Cela suppose vision pénétrante, perception, action, ordre. On en vient alors à la question de savoir si la vision pénétrante est continue, ou si elle vient par éclairs?

D. Bohm : Nous l'avons déjà examinée, et estimé que ce n'était pas une bonne question. Et si nous l'abordions autrement? La vision pénétrante n'est pas tributaire du temps.

Krishnamurti : Elle échappe aux contingences temporelles. Oui, nous sommes d'accord là-dessus. Alors allons un peu plus loin. Nous avons dit, n'est-ce pas, que la vision pénétrante est l'élimination de l'obscurité qui est le centre même de l'ego, l'obscurité que crée cet ego? La vision pénétrante dissout ce centre même.

D. Bohm : Oui, tant que l'obscurité demeure, la perception n'est pas possible. C'est une espèce de cécité.

Krishnamurti : Bien, et après? Je suis un homme ordinaire, avec tous mes instincts animaux, le plaisir et la douleur, la récompense et le châtiment et ainsi de suite. Je vous écoute et je perçois dans ce que vous dites une certaine logique, une forme de raison, et d'ordre.

D. Bohm : Oui, tout cela se tient dans la mesure où nous arrivons à le percevoir.

Krishnamurti : Cela se tient. Comment vais-je donc m'ouvrir à la raison? La faire entrer dans ma vie? Vous vous rendez compte à quel point ces mots, qui sont délicats, sont un enchaînement au temps. Est-ce pourtant faisable?

D. Bohm : Oui, en échappant au temps, voyez-vous?

Krishnamurti : Est-il possible à l'homme, malgré son étroitesse d'esprit, d'avoir cette vision pénétrante, qui va briser le carcan du schéma qui programme sa vie? Comme nous le disions l'autre jour, nous avons tout essayé, tous les renoncements, sans que se produise pour autant la vision pénétrante.
De temps à autre, il y a une vision partielle, mais cette vision partielle n'est pas la vision totale, donc une part d'obscurité persiste.

D. Bohm : Et qui n'élimine pas le centre de l'ego. Elle peut atténuer l'obscurité dans certaines zones, mais la source de l'obscurité, ce qui la crée, et la maintient, demeure.

Krishnamurti : Cela demeure. Alors qu'allons-nous faire? Mais ce n'est pas une bonne question. Cela ne mène à rien.
Nous avons exposé le projet ensemble, n'est-ce pas? Et je dois franchir le pas, ou ne pas le franchir. Je n'ai pas l'énergie nécessaire. Je n'ai pas la capacité de saisir assez vite. Parce que c'est instantané, ce n'est pas quelque chose qui résulte d'une longue pratique et

que j'acquiers finalement. Je n'ai pas la capacité, je n'ai pas ce sentiment d'urgence, de nécessité immédiate. Tout est contre moi: ma famille, ma femme, la société. *Tout! Cela*, ne veut-il pas dire que je doive finalement me faire moine?

D. Bohm : Non, devenir moine ou autre chose, c'est toujours devenir.

Krishnamurti : Exactement! Devenir moine ou homme d'affaires, c'est tout comme! Verbalement et rationnellement, tout cela m'apparaît très clairement, pourtant je n'arrive pas à saisir cette chose-là. Y a-t-il une autre façon d'aborder le problème? Je repose sans cesse la même question, parce que je suis prisonnier du même schéma. Alors existe-t-il une autre voie? Une approche radicalement différente de tout le tourbillon de la vie? Ou bien l'ancienne voie est-elle l'unique accès?
Nous avons dit que tant que le noyau engendre l'obscurité, et que la pensée fonctionne dans cette obscurité, il y a fatalement désordre, et la société restera telle qu'elle est actuellement. Pour échapper à cela, la vision pénétrante est indispensable. La vision pénétrante ne peut se produire que lorsqu'un éclair, une lumière fulgurante se déclenche soudain et vient anéantir non seulement l'obscurité, mais aussi ce qui crée cette obscurité.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Alors je me demande s'il existe une façon radicalement différente d'aborder cette question, bien que les vieux réflexes semblent si absolus.

D. Bohm : Peut-être que oui. Quand vous dites qu'ils semblent absolus, souhaitez-vous une approche moins absolue?

Krishnamurti : Je prétends que si c'est la *seule* issue, alors nous sommes condamnés.

D. Bohm : On ne peut pas susciter cet éclair à volonté.

Krishnamurti : Non, on ne peut pas le déclencher à force de volonté, de sacrifice, ni par l'effet d'aucune espèce d'effort humain. C'est exclu ; nous savons que c'est sans issue. Nous avons admis aussi que pour certains - pour « X » - cette vision pénétrante est quelque chose qui semble tellement naturel et nous nous demandons donc pourquoi il n'en est pas de même pour les autres?

D. Bohm : Si nous commençons par l'enfant, il semble naturel que l'enfant réagisse selon ses instincts animaux, avec une intensité telle qu'il perd tout contrôle. L'obscurité s'installe à cause de la violence de ce raz-de-marée.

Krishnamurti : Oui, mais pourquoi en va-t-il différemment pour « X »?

D. Bohm : D'abord, la plupart des gens trouvent normal que les instincts animaux prennent le dessus.

Krishnamurti : Oui, c'est vrai.

D. Bohm : Et ils auraient tendance à dire que c'est l'autre, que c'est « X », qui est anormal.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : La réaction commune de l'humanité, c'est donc de dire que s'il existe véritablement des gens différents, ils sont nécessairement très bizarres et anormaux.

Krishnamurti : Exactement. Les êtres humains réagissent depuis toujours à la haine par la haine, et ainsi de suite. Et puis quelques-uns, peut-être même beaucoup, ne trouvent pas cela normal, ni raisonnable. Qu'est-ce qui a amené cette division?

D. Bohm : Si nous tenons pour naturels le plaisir et la douleur, la peur et la haine, alors nous estimons qu'il nous faut lutter pour les maîtriser, sinon ils vont nous détruire. Ce qu'on peut espérer de mieux, c'est de les maîtriser grâce à la raison, ou tout autre moyen.

Krishnamurti : Mais ça ne marche pas! Les gens comme « X », qui fonctionnent différemment, sont-ils des « happy-few » privilégiés comme par quelque miracle, quelque mystérieux hasard?

D. Bohm : Bien des gens seraient de cet avis.

Krishnamurti : Mais cela va à l'encontre de mon sentiment. Je ne peux admettre cela.

D. Bohm : Si ce n'est pas le cas, alors vous devez expliquer cette différence.

Krishnamurti : C'est ce que j'essaie de faire. « X » est né d'un père et d'une mère - comme tout le monde.

D. Bohm : Oui, fondamentalement, il est comme tout le monde, alors pourquoi son comportement est-il différent?

Krishnamurti : On a posé cette question maintes et maintes fois dans tous les coins du globe. Alors pourquoi cette division?

Interlocuteur : La division est-elle vraiment radicale? Voyez-vous, l'homme qui répond à la haine par la haine se rend pourtant compte que ça n'a aucun sens, que ce n'est pas normal, que les choses devraient être différentes.

Krishnamurti : Elles devraient être différentes, mais il est encore aux prises avec des idées. Il essaye de s'en sortir en faisant jouer la pensée, qui engendre l'obscurité.

Interlocuteur : Je voulais juste dire que la division ne semble pas si totale.

Krishnamurti : Oh mais si, la division est totale.

Interlocuteur : Alors, dans ce cas, pourquoi les gens ne se contentent-ils pas de dire: « continuons à vivre comme ça, et profitons-en jusqu'au bout »?

Krishnamurti : Parce qu'ils sont aveuglés par leur propre obscurité.

Interlocuteur : Mais ils veulent en sortir.

Krishnamurti : Attendez une minute. Veulent-ils vraiment en sortir? Sont-ils vraiment conscients de leur situation, et déterminés à en sortir?

Interlocuteur : Ils ont une attitude ambiguë. Ils veulent continuer à en récolter les fruits, mais ils sentent que •c'est faux, et que cela mène à la souffrance.

D. Bohm : Ou alors ils constatent que c'est plus fort qu'eux. Quand surviennent la colère ou le plaisir, ils n'arrivent pas à leur échapper.

Krishnamurti : C'est plus fort qu'eux.

Interlocuteur : Ils voudraient cependant en sortir, malgré leur impuissance. Mais ce sont là des forces qui les dépassent.

Krishnamurti : Alors, que devons-nous faire? Ou bien cette division est-elle illusoire?

D. Bohm : C'est toute la question. Nous ferions mieux de parler d'une différence entre ces deux approches. Cette différence n'est pas fondamentale.

Krishnamurti : Je ne crois pas qu'elles aient quoi que ce soit en commun.

D. Bohm : Pourquoi? Vous dites que c'est une fausse différence: fondamentalement, les gens sont identiques, pourtant une différence est apparue entre eux. C'est peut-être parce que la majorité des gens ont fait fausse route.

Krishnamurti : Oui, cette image nous va.

D. Bohm : Mais la différence n'est pas intrinsèque, elle n'est pas une différence structurelle inhérente, comme la différence entre un arbre et une pierre.

Krishnamurti : C'est juste. Comme vous le dites, il y a une différence entre une pierre et un arbre, mais c'est autre chose. Parlons simplement. On est en présence de deux réflexes, qui ont une source commune ; l'un a pris une direction et l'autre a pris une autre direction. Mais la source reste la même. Pourquoi n'ont-ils pas tous les deux pris la bonne direction?

D. Bohm : Nous n'avons pas réussi à trouver la réponse. Je faisais remarquer que si on comprend cela, et qu'on remonte jusqu'à la source, alors on ne prendra pas forcément la mauvaise direction. Dans un sens, nous refaisons continuellement fausse route, donc si nous parvenons à le comprendre, il devient alors possible de changer. On peut dire que nous partons continuellement de la même source, et ne remontons pas dans le temps vers une source.

Krishnamurti : Un instant, un petit instant.

D. Bohm : On peut prendre nos propos sous deux angles possibles. L'un consiste à dire que la source est dans le temps, que très loin dans le passé, nous sommes partis sur un

même chemin pour ensuite emprunter des voies divergentes. L'autre consiste à dire que la source est intemporelle, et que nous faisons indéfiniment fausse route. D'accord?

Krishnamurti : Oui. On fait perpétuellement fausse route. Pourquoi?

Interlocuteur : Cela implique une possibilité constamment ouverte d'emprunter la bonne route.

Krishnamurti : Oui, bien sûr - c'est cela même. Si nous parlons d'une source qui est notre point de départ à tous, alors nous sommes pris dans l'engrenage du temps.

D. Bohm : On ne peut pas revenir en arrière.

Krishnamurti : Non, c'est exclu. Il ressort donc que nous faisons tout le temps fausse route.

D. Bohm : Constamment.

Krishnamurti : Nous faisons constamment fausse route. Mais pourquoi? D'un côté, celui qui vit à la lumière de la vision pénétrante, de l'autre, celui qui vit privé de cette lumière - Est-ce une constante?
Celui qui vit dans l'obscurité peut à tout moment quitter la zone obscure pour gagner l'autre. C'est le point capital. A tout moment.

D. Bohm : Et donc rien ne le retient, à part ce choix répété de la mauvaise route. L'obscurité est si dense, pourrait-on dire, qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il emprunte la mauvaise route.

Krishnamurti : Et nous, sommes-nous dans la bonne direction, en train de poser la bonne question? Supposons que vous ayez cette vision pénétrante, et que votre obscurité, votre noyau même d'obscurité ait été complètement éliminé. Et je viens vous écouter - moi, être humain relativement intelligent et sérieux. Tout ce que vous avez dit paraît raisonnable, rationnel, sensé. Je conteste cette division. La division est créée par le noyau, le centre qui crée l'obscurité. C'est la pensée qui a créé la division.

D. Bohm : En effet, dans cette obscurité, la pensée crée la division.

Krishnamurti : De cette obscurité se projette une ombre qui suscite une division.

D. Bohm : Cette vision pénétrante, si nous l'avons, nous permet de dire qu'il n'y a pas de division.

Krishnamurti : Oui. Et l'homme ne veut pas l'admettre, parce que dans ses ténèbres, il n'existe que division. C'est donc nous, en vivant dans l'obscurité, qui avons créé cette division. Nous l'avons créée dans nos pensées...

D. Bohm : Nous sommes constamment en train de la créer.

Krishnamurti : Oui, tout en voulant vivre constamment dans un état dans lequel il

n'existe pas de division. Ce mouvement, pourtant, est encore le mouvement de l'obscurité. N'est-ce pas?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Comment puis-je dissiper cette obscurité persistante, tenace? C'est la seule question, car tant qu'elle existe, je crée cette division perpétuelle. Vous voyez, on tourne en rond. Je ne peux dissiper cette obscurité que grâce à la vision pénétrante, et celle-ci je ne peux pas l'acquérir par une-démarche volontariste, alors je me retrouve les mains vides. Quel est donc mon problème? Mon problème, c'est de percevoir cette obscurité, de percevoir la pensée qui crée l'obscurité, et de voir que c'est l'ego qui est la source de cette obscurité. Qu'est-ce qui m'empêche de voir cela? Pourquoi ne puis-je pas même le concevoir logiquement?

D. Bohm : Pourtant, c'est clair, au plan logique.

Krishnamurti : Oui, mais d'une certaine manière, cela n'a pas l'air de fonctionner. Alors que faire? Je m'aperçois pour la première fois que c'est l'ego qui crée cette obscurité, laquelle à son tour engendre perpétuellement la division. Je perçois clairement cela.

D. Bohm : Et la division provoque l'obscurité de toute façon.

Krishnamurti : Et vice versa, l'envers vaut l'endroit. Et c'est là que tout commence. C'est très clair à mes yeux. Que vais-je faire? Je vais donc rejeter l'idée de division.

Interlocuteur : Krishnaji, n'introduisons-nous pas à nouveau la division, néanmoins, en faisant allusion à l'homme et à la vision pénétrante dont il a besoin?

Krishnamurti : Mais cet homme a la vision pénétrante. « X » a cette vision, et il a expliqué très clairement comment l'obscurité s'est volatilisée. Je l'écoute, et il dit que c'est votre obscurité même qui crée la division. En fait, il n'y en a pas, il n'y a pas la lumière et l'ombre. Alors il me demande si je peux bannir, éliminer ce sentiment de division?

D. Bohm : Ce faisant on semble réintroduire une division, en précisant que c'est ce que je devrais faire.

Krishnamurti : Non, pas « devrais ».

D. Bohm : En un sens, vous dites que le processus mental de la pensée semble produire spontanément une division. Vous demandez d'en faire abstraction, mais en même temps, il tend à susciter la division.

Krishnamurti : Je comprends. Mais mon esprit peut-il éliminer la division? Ou est-ce un faux problème?

Interlocuteur : Peut-il éliminer la division tant qu'il est divisé?

Krishnamurti : Non. Alors que faire? Écoutez. « X » dit une chose si extraordinaire-

ment vraie, d'une telle portée, d'une telle beauté que tout mon être s'écrie: « Saisis-la. » Ce n'est pas là une division.
Je reconnais que je suis l'auteur de la division, parce que je vis dans l'obscurité et que je crée à partir de cette obscurité. Mais j'ai entendu « X » affirmer que la division n'existait pas. Et je prends la mesure du caractère exceptionnel d'une telle affirmation. Donc, le simple fait d'avoir dit cela à celui qui vit depuis toujours dans la division a un effet immédiat. N'est-ce pas?

D. Bohm : Je crois qu'on doit, comme vous le dites, éliminer la division.

Krishnamurti : Je vais laisser de côté cette idée d'éliminer. Cette affirmation selon laquelle la division est inexistante - je veux la creuser un peu. Elle m'ouvre des horizons. ^
L'affirmation de « X » - basée sur une vision pénétrante -, d'après laquelle il n'y a pas de division, a sur moi un effet extraordinaire. Je vis depuis toujours dans la division perpétuelle et il vient affirmer qu'il n'y a pas de division. Quel effet cela a-t-il sur moi?

D. Bohm : Alors, vous dites qu'il n'y a pas de division, c'est logique. Mais d'un autre côté, il semble que la division existe.

Krishnamurti : Cette division me semble effective, alors l'affirmation qu'elle est inexistante a sur moi un impact énorme. Cela semble naturel, n'est-ce pas? Lorsque je vois quelque chose d'apparemment immuable, cela a forcément un impact sur moi et cela me donne un choc énorme qui m'ébranle.

D. Bohm : Voyez-vous, s'il s'agissait d'un objet placé devant nos yeux, et que vous affirmez qu'il est différent de ce que nous voyons, alors cela modifierait complètement notre manière de voir, bien sûr. Or voici que vous affirmez que cette division n'est pas ce que nous voyons. Nous y regardons de plus près pour voir si c'est exact - n'est-ce pas?

Krishnamurti : Il n'est même pas question de voir si c'est exact. « X » a pris beaucoup de peine à expliquer toute l'histoire, pour en arriver à affirmer qu'il n'y a pas de division. Et moi, je suis sensible, très attentif, et je m'aperçois que je vis dans la division perpétuelle. Par cette affirmation, « X » a brisé le schéma préexistant.
Je ne sais pas si vous suivez mes tentatives d'explication? Cette affirmation a brisé les schémas établis, parce que « X » a dit quelque chose de si fondamentalement vrai. Il n'y a pas Dieu d'un côté, et l'homme. Cela, je le maintiens. Je constate quelque chose - à savoir, partout où la haine est présente, elle exclut son contraire. Mais tout en haïssant, j'aspire à l'inverse. Ainsi, la division naît constamment de cette obscurité. Et l'obscurité est constante. Mais j'ai écouté « X » très attentivement, et voilà qu'il affirme quelque chose qui semble absolument juste. Cette affirmation m'investit et agit en moi en dissipant l'obscurité. Je ne fais aucun effort pour me débarrasser de l'obscurité ; « X » est la lumière. C'est un fait, et je n'en démords pas.

Alors on en vient à cette question: est-ce que je peux entendre, malgré mon obscurité qui est constante? Dans ces ténèbres, puis-je vous entendre? Bien sûr que oui. Je vis dans la division constante, qui engendre l'obscurité. Et « X » vient me dire qu'il n'y a pas de division.

D. Bohm : Bon. Mais pourquoi dites-vous qu'on peut entendre dans l'obscurité?

Krishnamurti : Oh, oui, je peux entendre dans l'obscurité. Sinon, je suis condamné.

D. Bohm : Mais ce n'est pas un argument.

Krishnamurti : Bien sûr que ce n'est pas un argument. Mais c'est ainsi!

D. Bohm : La vie dans l'obscurité ne vaut pas la peine d'être vécue. Mais nous disons à présent qu'il est possible d'entendre du fond de cette obscurité.

Krishnamurti : « X » me l'explique de façon très élaborée. Je suis sensible, je ne cesse de l'écouter dans mon obscurité, et cela me rend sensible, attentif, vigilant. C'est cela que je fais. C'est ce que nous faisons ensemble. Et il affirme qu'il n'existe absolument pas de division. Et je sais que je vis dans cette division. Cette affirmation même a mis fin au mouvement perpétuel.
Sinon, si cela ne se produit pas, il ne me reste rien, vous me suivez? Je suis condamné à l'obscurité perpétuelle. Mais j'entends une voix dans le désert, je l'écoute, et elle a un effet extraordinaire.

D. Bohm : En écoutant on touche à la source même du mouvement, alors que l'observation ne le permet pas.

Krishnamurti : Oui, j'ai passé ma vie à observer, à écouter, à jouer à toutes sortes de jeux. Et à présent je vois qu'il n'existe qu'une seule chose - cette obscurité constante, et que c'est dans cette obscurité que j'agis ; dans cette obscurité qui est un désert ; et dont le centre est l'ego. Je le vois de façon absolue, totale: je ne peux nier l'évidence. Et « X » vient me dire tout cela. Dans le désert s'élève une voix qui me dit qu'il y a de l'eau. Vous me suivez? Il ne s'agit pas d'espoir. Une action immédiate se déclenche en moi.

Il faut se rendre compte que ce mouvement perpétuel dans l'obscurité, c'est ma vie. Vous suivez? Malgré le poids de toute l'expérience et de tout le savoir accumulés depuis un million d'années, est-ce que je suis capable de m'apercevoir soudain que je vis dans l'obscurité la plus complète? Parce que cela signifie la fin de toute espérance. Vous voyez? Car cet espoir aussi, c'est encore l'obscurité. Toute perspective d'avenir se trouvant totalement exclue, je me retrouve donc là, face à cette obscurité immense. La prise de conscience de cette situation est la fin du devenir. J'en suis arrivé là et « X » me dit que c'est naturel.

Toutes les religions, voyez-vous, ont toujours soutenu que cette division existait.

D. Bohm : Mais elles affirment qu'on peut la surmonter.

Krishnamurti : C'est la répétition du même schéma. Peu importe à qui appartient la voix, mais le fait est que quelqu'un parle dans le désert, et dans ce désert j'ai prêté l'oreille à toutes les voix, et à ma propre voix, ce qui a engendré une obscurité de plus en plus dense. Pourtant, c'est vrai. Cela veut bien dire, n'est-ce pas, que lorsqu'il y a vision pénétrante, il n'y a pas de division? | **D. Bohm :** Exactement.

Krishnamurti : Ce n'est pas votre vision pénétrante, ou ma vision pénétrante, c'est *la* vision pénétrante. La division n'y a pas de place.

D. Bohm : Effectivement.

Krishnamurti : C'est ce qui nous amène à ce terrain fondamental dont nous avons parlé...

D. Bohm : Justement, que dire de ce « fondamental »?

Krishnamurti : Ce terrain fondamental ignore l'obscurité en tant qu'obscurité, ou la lumière en tant que lumière. Il ignore la division. Rien n'y naît de la volonté, du temps, ou de la pensée.

D. Bohm : Voulez-vous dire que la lumière et l'obscurité ne sont pas divisées?

Krishnamurti : C'est cela.

D. Bohm : Ce qui signifie que ni l'une ni l'autre n'existent.

Krishnamurti : Exactement. Ni l'une ni l'autre. Il existe quelque chose d'autre: la perception de l'existence d'un mouvement différent, de nature « non dualiste ».

D. Bohm : « Non dualiste » veut dire quoi? Exempt de division?

Krishnamurti : Exempt de division ; j'abandonne le terme « non dualiste ». Disons qu'il n'y a pas de division.

D. Bohm : Cependant, il y a un mouvement.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Un mouvement exempt de division, en quoi cela consiste-t-il?

Krishnamurti : J'entends par mouvement, ce mouvement qui échappe au temps. Un tel mouvement n'engendre pas de division. Donc je veux revenir au terrain fondamental, en montrer le chemin. Si dans ce « fondamental » il n'y a ni obscurité, ni lumière, ni Dieu ou fils de Dieu - s'il n'y a pas de division -qu'advient-il alors? Pourrait-on dire que ce terrain fondamental est mouvement?

D. Bohm : Peut-être bien, en effet. Le mouvement n'est pas divisé.

Krishnamurti : Non. Je dis qu'il y a mouvement dans l'obscurité.

D. Bohm : Oui, mais nous avons dit qu'il n'y a pas de division entre obscurité et lumière, et pourtant vous avez dit qu'il y avait mouvement.

Krishnamurti : Oui. Peut-on dire que le « fondamental » est mouvement infini?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Qu'est-ce que cela veut dire?

D. Bohm : Eh bien, c'est difficile à exprimer.

Krishnamurti : Continuez à creuser. Le mouvement, c'est quoi? Mis à part le mouvement d'un point à un autre, et mis à part le temps - existe-t-il un mouvement?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : En effet. Le mouvement qui va de l'être au devenir, psychologiquement parlant. Il y a le mouvement dans l'espace, il y a le mouvement dans le temps. Nous constatons que tous sont des divisions. Y a-t-il un mouvement qui ne soit pas porteur de division? Quand on a affirmé qu'il y avait absence de division, il y a ce mouvement-là, non?

D. Bohm : Voulez-vous dire qu'en l'absence de division, c'est ce mouvement-là qui intervient?

Krishnamurti : Oui, et j'ai dit, « X » dit que c'est cela, le « fondamental ».

D. Bohm : D'accord.

Krishnamurti : Diriez-vous qu'elle ignore la fin et le commencement?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Ce qui implique de nouveau le temps.

D. Bohm : Peut-on dire que ce mouvement n'a pas de forme?

Krishnamurti : Pas de forme, entre autres. J'aimerais aller un peu plus loin. Voici la question que je me pose: nous avons dit que quand on a affirmé qu'il n'y a pas de division, cela impliquait l'absence de division dans le mouvement.

D. Bohm : Le mouvement coule sans division, voyez-vous.

Krishnamurti : Oui, c'est un mouvement dans lequel il n'y a pas de division. Est-ce que je saisis bien les implications? Est-ce que je comprends la portée profonde de cette affirmation? Un mouvement dans lequel il n'y a pas de division, ce qui veut dire: pas de temps, pas de distance tels-que nous les concevons. Pas le plus petit atome de temps. Alors j'essaie de savoir si l'homme est environné par ce mouvement?

D. Bohm : Oui. il l'enveloppe.

Krishnamurti : C'est ce qui mïntéresse. Je me sens concerné par l'humanité, le genre

humain, qui ne sont autres que moi-même. « X » a formulé plusieurs affirmations, et j'en ai retenu une qui paraît absolument vraie - à savoir qu'il n'y a pas de division. Ce qui signifie qu'il n'y a pas d'action qui ait un effet diviseur.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : J'admets cela. Et je demande aussi si ce mouvement est intemporel, etc. Il semble qu'il s'agisse du monde - vous saisissez?

D. Bohm : De l'univers.

Krishnamurti : De l'univers, du cosmos, de l'ensemble.

D. Bohm : De la globalité de l'univers.

Krishnamurti : La globalité. Les Juifs n'ont-ils pas cette formule: « Dieu seul peut dire: " Je suis " »?

D. Bohm : Cela est lié à la structure de la langue. Il est inutile d'en faire état.

Krishnamurti : Je comprends. Est-ce que vous voyez où je veux en venir?

D. Bohm : Oui. A dire que seul ce mouvement est

Krishnamurti : L'esprit peut-il faire partie de ce mouvement? Parce que ce dernier échappe au temps, donc à la mort.

D. Bohm : Oui, le mouvement ignore la mort ; dans la mesure où l'esprit y participe il en va de même pour lui.

Krishnamurti : Vous comprenez ce que je dis?

D. Bohm : Oui. Mais alors, qu'est-ce qui meurt quand l'individu meurt?

Krishnamurti : Cela n'a aucune importance, parce qu'une fois que j'ai compris qu'il n'y a pas de division...

D. Bohm : ... alors ce n'est plus important.

Krishnamurti : La mort n'a pas d'importance.

D. Bohm : Elle garde une importance dans un autre contexte.

Krishnamurti : Oh, la disparition du corps? C'est tout à fait dérisoire. Mais vous comprenez? Je veux saisir la portée de l'affirmation selon laquelle il n'y a pas de division, et qui a brisé le sortilège de mon obscurité, et je constate qu'il y a un mouvement, et c'est tout. Ce qui veut dire que la mort compte très peu.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : On s'est totalement affranchi de la peur de la mort.

D. Bohm : Oui, j'admets que lorsque l'esprit participe à ce mouvement, alors l'esprit est

ce mouvement.

Krishnamurti : Voilà tout, l'esprit est ce mouvement.

D. Bohm : Est-ce qu'on pourrait dire que la matière est aussi ce mouvement?

Krishnamurti : Oui. Je dirais que tout est ce mouvement. Du fond de mon obscurité, j'ai entendu « X ». C'est extrêmement important. Et la clarté de sa voix a brisé mon sortilège. En disant qu'il n'y a pas de division il a aboli la division entre la vie et la mort. Je ne suis pas sûr que vous voyiez cela?

D. Bohm : Si.

Krishnamurti : Donc, on ne peut jamais dire: « je suis immortel ». C'est trop puéril.

D. Bohm : Oui, c'est encore la division.

Krishnamurti : Ou: « je cherche l'immortalité » - ou: « je deviens » - nous avons éliminé toute cette sensation de se mouvoir dans l'obscurité.

Interlocuteur : Alors, quel sens le monde va-t-il avoir? Est-ce qu'il a un sens?

Krishnamurti : Le monde?

Interlocuteur : Par rapport à l'homme.

D. Bohm : Vous voulez dire par rapport à la société?

Interlocuteur : Oui, il semble, quand vous affirmez qu'il n'y a pas de division, que la vie et la mort se confondent - quelle est alors la signification de l'homme avec son cortège de luttes...

Krishnamurti : L'homme plongé dans l'obscurité. Quelle importance cela a-t-il? C'est comme un combat dans une chambre close. Tout le problème est là.

D. Bohm : Son importance ne peut devenir manifeste qu'une fois l'obscurité dissipée.

Krishnamurti : Bien sûr.

Interlocuteur : La seule signification se résume à la dissipation de cette obscurité.

Krishnamurti : Oh non! non!

D. Bohm : N'allons-nous pas expliquer qu'on peut faire mieux que simplement dissiper les ténèbres?

Krishnamurti : J'ai écouté attentivement tout ce que vous dites, vous qui avez la vision pénétrante. Ce que vous avez fait est de pulvériser le centre. Dans mon obscurité, j'avais le loisir d'inventer beaucoup de choses d'importance: la lumière, Dieu, la beauté, ceci ou cela. Mais en restant toujours dans le domaine de l'obscurité. Prisonnier d'une chambre noire, je peux inventer toutes sortes d'images, mais je suis à la recherche d'autre chose. Est-ce que l'esprit est celui qui a la vision pénétrante - et qui par conséquent dissipe

l'obscurité, et peut appréhender ce « fondamental » qui est un mouvement intemporel - cet esprit lui-même est-il le mouvement?

D. Bohm : Oui, mais il n'en constitue pas la totalité. L'esprit est ce mouvement, mais nous disons que le mouvement est matière, que le mouvement est esprit. Et nous disions que le « fondamental » transcendait peut-être l'esprit universel. Vous avez dit précédemment que le -mouvement, que le « fondamental », c'était plus que l'esprit universel, plus que la vacuité.

Krishnamurti : Oui, beaucoup plus ; nous l'avons dit.

D. Bohm : Beaucoup plus. Mais nous devons être plus précis. Nous disons donc que l'esprit est ce mouvement.

Krishnamurti : Oui, l'esprit est le mouvement.

D. Bohm : Ce qui ne revient pas à dire que ce mouvement se réduit à l'esprit?

Krishnamurti : Non, non, non.

D. Bohm : C'est ce point-là que je voulais préciser.

Krishnamurti : L'esprit est le mouvement - l'esprit au sens de terrain fondamental, originel.

D. Bohm : Mais vous avez dit que le « fondamental » va au-delà de l'esprit.

Krishnamurti : Un instant ; qu'entendez-vous par « au-delà de l'esprit »?

D. Bohm : Je reprends seulement les propos que nous avons échangés il y a quelques jours ; nous avons dit que nous avions la vacuité, l'esprit universel, et ensuite, au-delà, se trouve le « fondamental ».

Krishnamurti : Diriez-vous qu'au-delà se trouve ce mouvement?

D. Bohm : Oui. L'esprit émerge du mouvement en tant que terrain fondamental et y retourne. C'est ce que nous disons.

Krishnamurti : Oui, c'est exact. L'esprit émerge du mouvement.

D. Bohm : Et retourne mourir dans le mouvement.

Krishnamurti : C'est ça. Son existence est dans le mouvement.

D. Bohm : Et cela vaut aussi pour la matière.

Krishnamurti : Tout à fait. Ce qui m'intéresse, c'est que je suis un être humain confronté à ce commencement et à cette fin. Et « X » abolit cela.

D. Bohm : Oui, ce n'est pas essentiel.

Krishnamurti : Ce n'est pas essentiel. Et une des plus grandes peurs de la vie - à savoir

la mort -s'efface.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Est-ce que vous vous rendez compte de ce que signifie pour un être humain l'absence de mort?
Cela veut dire que l'esprit ne vieillit pas - je parle de l'esprit ordinaire. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

D. Bohm : N'allons pas si vite. Vous dites que l'esprit ne vieillit pas - mais si les cellules cérébrales vieillissent, elles.

Krishnamurti : C'est ce que je conteste.

D. Bohm : Mais comment savoir?

Krishnamurti : Parce qu'il n'y a pas de conflit, parce qu'il n'y a pas de tension, il n'y a pas de devenir, pas de mouvement.

D. Bohm : C'est très difficile d'avancer cela avec certitude.

Krishnamurti : Bien sûr. C'est impossible à prouver.

D. Bohm : Mais le reste, ce que nous avons dit jusqu'à présent...

Krishnamurti : ... peut se concevoir raisonnablement.

D. Bohm : C'est de l'ordre de la raison, et vous pouvez aussi le ressentir. Mais ce que vous avancez à propos des cellules cérébrales me laisse perplexe. Il pourrait en être ainsi, c'est envisageable.

Krishnamurti : Je crois qu'il en *est bien* ainsi. Je ne veux pas en discuter. Un esprit qui a vécu dans l'obscurité et qui est en constant mouvement est sujet à l'usure, à la détérioration des cellules.

D. Bohm : On pourrait dire que ce conflit entraîne fatalement cette détérioration. On peut nous rétorquer qu'elles se détérioreraient sans doute même en l'absence de conflit - mais à une allure moins rapide. Si on vivait des centaines d'années, par exemple, les cellules finiraient à la longue par se détériorer, quoi qu'on fasse.

Krishnamurti : N'allons pas trop vite.

D. Bohm : Je suis prêt à admettre que la vitesse de détérioration des cellules est réduite lorsqu'il y a absence de conflit.

Krishnamurti : On peut ralentir cette détérioration.

D. Bohm : Peut-être de façon notable.

Krishnamurti : De façon considérable. A 90 %.

D. Bohm : Cela, on peut l'admettre. Mais si vous dites 100 %, alors ça devient difficile à

admettre.

Krishnamurti : A 90 %. Attendez une minute. On peut donc le ralentir considérablement. Et ça signifie quoi? Qu'arrive-t-il à un esprit qui n'est confronté à aucun conflit? Quelle est la nature, quelle est la qualité de cet esprit qui n'a aucun problème? Supposez qu'un être doté d'un tel esprit évolue dans une atmosphère non polluée, ait une nourriture adéquate et ainsi de suite. Pourquoi ne vivrait-il pas deux cents ans?

D. Bohm : En fait, c'est possible ; certaines personnes ont vécu cent cinquante ans, en respirant un air très pur et en se nourrissant sainement.

Krishnamurti : Mais voyez-vous, si ces gens-là, qui ont vécu cent cinquante ans, n'avaient pas connu de conflits, ils auraient pu vivre beaucoup plus longtemps.

D. Bohm : Peut-être bien. J'ai lu l'histoire d'un homme en Angleterre qui avait atteint l'âge de cent cinquante ans. Les médecins se sont intéressés à son cas. Ils lui ont offert repas fins et boissons et il est mort au bout de quelques jours!

Krishnamurti : Pauvre diable!

Interlocuteur : Krishnaji, vous dites généralement que tout ce qui vit dans le temps, meurt aussi dans le temps.

Krishnamurti : Oui, mais le cerveau lorsqu'il a connu la vision pénétrante, subit des modifications cellulaires.

Interlocuteur : Sous-entendez-vous qu'alors le cerveau organique lui-même échappe au temps?

Krishnamurti : Non, non. Ne faisons pas intervenir si vite la notion de temps. Nous disons simplement que la vision pénétrante opère un changement dans les cellules cérébrales. Avec pour conséquence que les cellules du cerveau ne pensent plus en termes de temps.

Interlocuteur : De temps psychologique?

Krishnamurti : Bien entendu, c'est évident.

D. Bohm : Si elles ne sont pas perturbées, elles resteront en ordre et se détérioreront peut-être moins vite. Cela pourrait allonger l'espérance de vie jusqu'à cent cinquante ou deux cents ans, à condition de mener une vie saine à tous les niveaux.

Krishnamurti : Oui, mais tout cela paraît tellement futile.

D. Bohm : En effet, ça ne change pas grand-chose, bien que l'idée soit intéressante.

Krishnamurti : Je vais vivre cent ans de plus, et alors? Notre propos, c'est de saisir les

effets que ce mouvement extraordinaire a sur le cerveau.

D. Bohm : Oui. Si nous disons que, d'une certaine manière, le cerveau se trouve directement enveloppé dans ce mouvement ; cela le remettrait en ordre. Mais il y a un véritable influx, d'ordre physique.

Krishnamurti : Pas seulement physique.

D. Bohm : Mais aussi mental.

Krishnamurti : Oui, les deux à la fois. Cela ne peut manquer d'avoir un effet extraordinaire sur le cerveau.

Interlocuteur : Vous avez parlé précédemment d'énergie. Pas l'énergie au sens quotidien...

Krishnamurti : Nous avons décrit ce mouvement comme étant énergie totale. Et alors cette vision pénétrante a saisi, perçu, cet extraordinaire mouvement, et fait partie de ce mouvement. Je voudrais revenir à un niveau beaucoup plus terre à terre: donc je vis depuis toujours dans la peur de la mort, la peur de ne pas devenir, et ainsi de suite. Soudain, je m'aperçois qu'il n'y a pas de division, et je comprends tout ce que cela implique. Alors qu'est-il arrivé à mon cerveau - vous suivez? Essayons de *voir*. De percevoir cette chose dans son ensemble, non pas verbalement, mais comme une réalité fantastique, comme la vérité. Tout votre cœur, tout votre esprit sont tendus vers cette perception, et cette perception affecte fatalement votre cerveau.

D. Bohm : Elle apporte l'ordre.

Krishnamurti : L'ordre, non seulement dans la vie, mais aussi dans le cerveau.

D. Bohm : Il est prouvé que si l'on est en état de stress, les cellules cérébrales commencent à se désagréger. Mais si l'ordre règne dans les cellules cérébrales, alors il en va tout autrement.

Krishnamurti : J'ai l'impression - je vous en prie, monsieur, ne souriez pas ; c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux - mais j'ai le sentiment que le cerveau ne perd jamais la qualité de ce mouvement.

D. Bohm : Une fois qu'il l'a.

Krishnamurti : Bien sûr. Je fais allusion à une personne qui a vécu tout cela.

D. Bohm : C'est donc probablement une qualité que le cerveau garde définitivement.

Krishnamurti : Par conséquent, il n'est plus impliqué dans le temps.

D. Bohm : Il ne serait donc plus dominé par le temps. A nous entendre, le cerveau n'est pas dans un processus d'évolution - c'est un malentendu. On ne peut pas dire que le cerveau humain ait évolué au cours des dix mille ans passés. La science, les

connaissances ont évolué, certes, mais les gens réagissaient, face à la vie, de la même manière qu'aujourd'hui.

Krishnamurti : J'aimerais découvrir si, dans le vide silencieux dont nous avons parlé, le cerveau est absolument tranquille? Je veux dire, sans mouvement.

D. Bohm : Pas absolument. Il y a toujours le flux sanguin dans le cerveau.

Krishnamurti : Il ne s'agit pas de cela.

D. Bohm : De quel mouvement parlons-nous?

Krishnamurti : Je parle du mouvement de la pensée, du mouvement de *toute* réaction, quelle qu'elle soit.

D. Bohm : Oui. Il n'y a pas de mouvement dans lequel le cerveau fonctionne indépendamment. Comme vous le disiez, il y a le mouvement global, mais le cerveau ne se met pas à fonctionner tout seul, sous forme de pensée.

Krishnamurti : Voyez-vous, on a aboli la mort - ce qui est quelque chose de considérable. Et je me demande alors ce qu'il en est du cerveau, de l'esprit, lorsqu'il n'y a pas de mort? Vous suivez? Le cerveau a subi une intervention chirurgicale.

D. Bohm : Nous avons fait remarquer que normalement le cerveau gardait toujours à l'arrière-plan l'idée de la mort, et que cette idée de la mort perturbait constamment le cerveau, parce que celui-ci pressent la mort, et voudrait l'empêcher.

Krishnamurti : Empêcher sa propre fin, et ainsi de suite.

D. Bohm : Il pressent tout cela, pense qu'il faudrait l'empêcher mais sans y parvenir.

Krishnamurti : Il n'y parvient pas.

D. Bohm : Et donc il est confronté à un problème.

Krishnamurti : Avec lequel il est en lutte perpétuelle. Et voici que tout cela a pris fin. Quel événement extraordinaire! Comment ma vie quotidienne va-t-elle s'en trouver affectée - puisque je suis bien obligé de vivre sur cette terre? Ma vie quotidienne est faite d'agression, tendue vers le devenir perpétuel, la compétition, la réussite - et tout cela a soudain disparu. Il faut encore approfondir ce sujet, mais aujourd'hui nous avons découvert énormément de choses.

D. Bohm : En évoquant la vie quotidienne, peut-être pourriez-vous introduire la question de la compassion?

Krishnamurti : Mais bien sûr. Ce mouvement est-il la compassion?

D. Bohm : Il doit se situer au-delà.

Krishnamurti : Vous y êtes. C'est pourquoi il ne faut avancer que très prudemment.

D. Bohm : C'est justement de là que pourrait bien surgir la compassion.

Ojai, le 17 avril 1980

Le Temps Aboli

Californie

8ème Discussion

Ojai, le 19 avril 1980

Comment éveiller chez autrui la vision pénétrante ?

Krishnamurti : Nous discutions donc de ce qu'est pour le cerveau le non-mouvement. Lorsqu'un être humain a successivement suivi la voie du devenir, puis dépassé ce stade et a connu la vacuité, du silence et de l'énergie, cet être-là a presque renoncé à tout et touché à l'essentiel, le « fondamental ». Comment cette vision pénétrante affecte-t-elle alors sa vie quotidienne? Que deviennent ses rapports avec la société? Comment réagit-il face à la guerre, face au monde entier - un monde qui en réalité se débat et vit dans l'obscurité? Comment réagit-il? J'aurais tendance à dire - comme nous en étions convenus l'autre jour - que sa réaction est le non-mouvement.

David Bohm : Oui, nous avons dit précédemment que le « fondamental », c'était le mouvement sans division.

Krishnamurti : Sans division. Oui, parfaitement.

D. Bohm : En un sens, cela semble illogique de parler de non-mouvement alors que vous dites que le « fondamental » est mouvement.

Krishnamurti : Oui, le « fondamental » est mouvement. Prenons un homme dans la moyenne, mais cultivé et sophistiqué, avec son cortège d'activités déplaisantes ; admettriez-vous qu'il est constamment en mouvement?

D. Bohm : C'est un certain type de mouvement, en effet.

Krishnamurti : Un mouvement dans le temps.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Une démarche de devenir. Mais nous nous occupons de l'homme qui a déjà foulé tous ces chemins (si j'ose l'expression), et qui est parvenu à ce stade. A partir de là, comment va-t-il agir? Pour l'instant, nous parlons de non-action, de non-mouvement. Qu'est-ce que cela signifie?

D. Bohm : Cela suppose, comme vous l'avez dit, de ne pas s'impliquer dans le processus de devenir.

Krishnamurti : Bien sûr, c'est évident. Si cet homme n'est pas impliqué dans ce processus, quel rôle joue-t-il? Est-ce un rôle de non-action totale?

D. Bohm : On ne voit pas très clairement pourquoi il faudrait qualifier cela de non-

action. On pourrait envisager que ce soit une action d'un autre type, étrangère au processus du devenir.

Krishnamurti : Ce n'est pas du devenir.

D. Bohm : Mais cela peut tout de même être de l'action.

Krishnamurti : Il faut bien que cet homme vive dans le monde où nous sommes.

D. Bohm : En un sens, tout ce que l'on fait est action, mais l'action de cet homme-là n'est pas orientée vers ce processus illusoire, elle n'y participe pas, mais elle est plutôt axée sur ce qui sous-tend ce processus illusoire. Son axe serait peut-être une réflexion à propos de cette déviation constante sur une fausse route hors du « fondamental ». C'est bien cela?

Krishnamurti : Oui, oui. Diverses religions, voyez-vous, ont brossé le portrait de l'homme qui a été sauvé, qui a atteint l'illumination, qui est parvenu à ceci ou cela. Elles ont décrit très clairement - surtout dans les livres religieux hindous - comment il marche, quelle allure il a, comment il s'exprime, tout ce qui touche à sa personne. A mon avis, il s'agit simplement d'une description poétique qui...

D. Bohm : Vous croyez que c'est le fruit de l'imagination?

Krishnamurti : Je crois qu'il y entre une bonne part d'imagination. J'ai discuté de ce problème avec certains, et il s'avère qu'en définitive, ce n'est pas de l'imagination. Celui qui le décrit sait exactement de quoi il s'agit.

D. Bohm : Mais comment peut-il savoir? Ce n'est pas évident.

Krishnamurti : Alors, qu'est-ce au juste qu'un homme de cette espèce? Comment vit-il dans ce monde? Voilà une question très intéressante, si on la creuse à fond. On constate chez lui un état de non-mouvement. Il s'agit du non-mouvement dont nous avons parlé.

D. Bohm : Mais on ne voit pas bien ce que vous entendez par non-mouvement.

Krishnamurti : On tombe facilement dans la poésie, mais je veux éviter cela! Pourtant ce serait juste, même en termes poétiques: c'est comme un arbre solitaire dans un champ. Il n'y a pas d'autres arbres, mais cet arbre - peu importe son nom - se dresse là.

D. Bohm : Mais pourquoi parler de « non-mouvement »?

Krishnamurti : L'arbre est immobile.

D. Bohm : Bien sûr que l'arbre reste dressé là.

Krishnamurti : Un arbre, ça vit, c'est en mouvement. Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

D. Bohm : En un sens, l'arbre est en mouvement. Mais par rapport au champ, il est immobile. C'est l'image que nous en avons.

Krishnamurti : Voyons ; quelqu'un vient à vous, car vous avez parcouru tout le chemin du commencement à la fin. Et vous voici arrivé à la fin, animé d'un mouvement totalement différent, un mouvement intemporel, et tout ce que ça suppose. Vous êtes là-dedans. Et je viens vous demander: « En quoi consiste cet état d'esprit? Dans quel état est votre esprit, qui à l'issue de ce périple, a mis un terme à quelque chose, et qui s'est totalement affranchi de l'obscurité? »

D. Bohm : Si vous dites que c'est un non-mouvement, sous-entendez-vous qu'il est constant?

Krishnamurti : Par la force des choses... Mais qu'entendez-vous par constant? Continu?

D. Bohm : Non, non.

Krishnamurti : Voulez-vous dire qu'il est...

Interlocuteur : ...statique?

Krishnamurti : Oh, non!

D. Bohm : La notion d'être fermement ancré là, dans sa globalité. C'est vraiment le sens littéral.

Krishnamurti : Est-ce que c'est vraiment ça?

D. Bohm : Cela correspond également à l'image que nous avons de l'arbre. C'est l'image évoquée par l'arbre dressé au milieu du champ.

Krishnamurti : Oui, je sais. Mais c'est trop romantique et poétique, et cela finit par être assez trompeur. C'est une belle image, mais laissons-la de côté. Qu'est-ce donc que cet esprit? Et la qualité de cet esprit, qui est parti du commencement, a cultivé le devenir, traversé tout ce noyau d'obscurité qui s'est trouvé volatilisé? Cet esprit ne peut qu'être totalement différent. Alors, cet esprit, que fait-il, ou que s'abstient-il de faire, dans ce monde qui baigne dans l'obscurité?

D. Bohm : De toute évidence, cet esprit ne fait rien du tout ; il n'entre pas dans le mouvement du monde.

Krishnamurti : Nous sommes bien d'accord.

D. Bohm : Et en un sens, nous pouvons dire qu'il est constant - il n'est pas figé, mais il n'est pas en mouvement.

Krishnamurti : Est-ce qu'il est statique?

D. Bohm : Non, il n'est pas statique, il est constant - ce qui en un sens est aussi mouvement. Il y a une qualité constante qui n'est pas simplement statique, qui est aussi, en même temps, mouvement.

Krishnamurti : Nous avons précisé que *ce mouvement-là* n'était pas le mouvement du devenir.

D. Bohm : Non, mais le mouvement du « fondamental », qui est complètement libre.

Krishnamurti : Qu'est-il donc arrivé à cet esprit? Creusons un peu le sujet. Il n'éprouve plus ni angoisse ni peur. Voyez-vous, les mots « compassion » et « amour » se situent encore au-delà. N'est-ce pas?

D. Bohm : Mais ils peuvent être issus et émerger de cette « terre ».

Krishnamurti : L'esprit n'étant rien, *rien du tout*, et donc vide de tout savoir, fonctionnerait-il toujours à la lumière de la vision pénétrante?

D. Bohm : Il serait imprégné - même si ce n'était pas toujours - par la qualité de cette vision pénétrante.

Krishnamurti : Oui, c'est ce que je veux dire.

D. Bohm : Mais « toujours » introduit une notion de temps.

Krishnamurti : Retirez ce mot.

D. Bohm : Je préférerais « constamment ».

Krishnamurti : Oui, constamment ; retenons le mot « constant ».

D. Bohm : Il est un peu meilleur, mais pas vraiment satisfaisant.

Krishnamurti : Oui. Gardons cette expression. L'esprit fonctionne constamment dans cette lumière, dans cet éclair de vision pénétrante. Cela me paraît juste. Alors, quelles en sont les conséquences dans notre vie quotidienne? Comment gagner sa vie?

D. Bohm : Voilà sûrement un autre problème. Il faudrait effectivement trouver un moyen de subsistance.

Krishnamurti : Un moyen de subsistance? J'en profite pour souligner qu'à mesure que la civilisation se développe, la mendicité est interdite.

D. Bohm : C'est même un délit. Donc, il faut trouver un moyen de subsistance.

Krishnamurti : Que va donc faire l'homme en question? Il n'a aucun métier, aucune qualification spéciale, pas un sou en poche.

D. Bohm : Serait-il hors de portée de cet esprit de gagner assez d'argent pour subvenir aux besoins essentiels?

Krishnamurti : Comment?

D. Bohm : Pourquoi n'a-t-il pas les compétences qui lui permettraient de gagner sa vie?

Krishnamurti : Pourquoi devrait-il avoir ces compétences? Pourquoi doit-on avoir des

compétences pour gagner sa vie? Vous l'affirmez, mais un autre peut dire: « Pourquoi devrais-je avoir une qualification quelconque? » Je pose simplement la question' ; j'essaie d'y voir clair.

D. Bohm : Admettons que vous soyez obligé de subvenir à vos besoins. Il vous faudrait un certain savoir-faire. Si vous étiez seul dans une caverne...

Krishnamurti : Ah! Mais je ne veux pas de caverne!

D. Bohm : Je sais. Mais cet homme, quel qu'il soit, doit vivre quelque part ; il a besoin d'un certain savoir-faire pour se procurer la nourriture qui lui est nécessaire. Voyez-vous, si tout le monde affirmait qu'aucun savoir-faire n'est nécessaire, alors l'espèce humaine disparaîtrait.

Krishnamurti : Je n'en suis pas certain.

D. Bohm : Dans ce cas, que se passerait-il?

Krishnamurti : J'y viens. Le savoir-faire, ainsi que nous l'avons dit, implique le savoir ; de ce savoir naît l'expérience, et petit à petit on acquiert un savoir-faire. Et c'est ce savoir-faire qui nous permet de gagner notre vie, largement ou chichement. Mais selon cet homme, peut-être y a-t-il une façon différente de vivre et de subvenir à nos besoins. Nous sommes habitués à un certain schéma, voilà que cet homme vient nous dire: « Voyons, ce schéma pourrait bien être totalement erroné. »

D. Bohm : Tout dépend de ce que vous entendez par savoir-faire. Par exemple, supposons qu'il doive conduire une voiture, cela requiert un certain savoir-faire, assurément?

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Est-ce qu'il peut s'en dispenser?

Krishnamurti : Je ferais mieux de préciser soigneusement cette notion de « savoir-faire ».

D. Bohm : Oui. Parce que « savoir-faire » pourrait avoir une connotation péjorative - comme être très habile à gagner de l'argent.

Krishnamurti : Donc, cet homme n'est pas avare, pas obsédé par l'argent, il n'amasse pas en prévision de ses vieux jours, il n'a souscrit aucune assurance. Mais il doit vivre. Quand nous employons l'expression « savoir-faire » à propos d'une voiture qu'on conduit...

D. Bohm : ...cela s'appliquerait aussi bien aux compétences d'un charpentier... Si tous les savoir-faire devaient disparaître, la vie deviendrait impossible.

Krishnamurti : Ce serait l'effondrement total.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Je n'en suis pas certain. Est-ce à dire que l'on ne doit pas admettre ce type de savoir-faire?

D. Bohm : Non. C'est impensable.

Krishnamurti : Non. Ce serait trop stupide.

D. Bohm : Mais alors, on aura des gens qui exercent leur savoir-faire à extorquer de l'argent aux autres î

Interlocuteur : Le problème n'est-il pas la division que l'on a instaurée entre la vie et le savoir-faire, le savoir-faire et le travail, la vie et les moyens de la gagner?

Krishnamurti : Exactement! J'ai besoin de nourriture, de vêtements et d'un toit.

Interlocuteur : Mais la division est-elle nécessaire? Dans les structures actuelles de la société, nous avons un clivage entre la vie et le travail.

Krishnamurti : Nous avons déjà abordé cela. Ce qui nous occupe ici, c'est un homme qui a déjà parcouru cet itinéraire pour revenir ensuite au monde, et qui dit: « Me voici. » Quels liens établit-il avec la société, et que doit-il faire? A-t-il seulement des rapports avec cette société?

D. Bohm : En fait, pas de manière essentielle ou fondamentale, bien qu'il soit forcé d'établir des rapports superficiels.

Krishnamurti : Bien. Un contact superficiel avec le monde.

D. Bohm : Il doit se conformer aux lois, respecter les feux rouges.

Krishnamurti : Tout à fait. Mais je veux savoir ce qu'il doit faire, ce qu'il peut faire? écrire? Parler? Cela suppose un savoir-faire.

D. Bohm : Mais ce genre de savoir-faire n'est pas nécessairement nuisible?

Krishnamurti : Je pose simplement la question.

D. Bohm : C'est du même ordre que d'autres compétences professionnelles, celles du charpentier, par exemple.

Krishnamurti : Oui. Ce type de compétence. Mais lui, que va-t-il faire? Il me semble que si nous pouvions découvrir les qualités d'un esprit qui a parcouru tout le chemin, du commencement à la fin - tout ce dont nous avons récemment discuté ; l'esprit d'un tel homme est radicalement différent, et pourtant il vit dans ce monde. Comment le voit-il? Vous avez franchi ces étapes, et vous êtes revenu - ce ne sont que des termes approximatifs - et moi, je suis un homme ordinaire qui vit dans ce monde. Quels rapports pouvons-nous établir? Aucun, c'est évident, parce que je vis dans un monde d'obscurité,

et pas vous. Donc, nous ne pourrons entrer en rapport que lorsque je sortirai de cette obscurité - quand elle prendra fin.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Il n'y a rien d'autre ; il n'existe aucune relation. Mais ce qui existe, c'est la division entre vous et moi. Et je vous regarde, avec ce regard habitué à l'obscurité et à la division. Mais vous n'y êtes pas habitué. Et pourtant, il faut que vous entriez en contact avec moi. Vous devez établir un certain rapport, aussi superficiel, aussi ténu soit-il. Ce rapport est-il la compassion - et non pas quelque chose que j'interpréterais comme de la compassion? Du fond de mon obscurité, je ne peux pas savoir ce qu'est la compassion. Est-ce que c'est clair? | **D. Bohm :** Oui. Cela s'enchaîne très logiquement.

Krishnamurti : J'ignore ce qu'est votre amour, ce qu'est votre compassion, parce que le seul amour, la seule compassion que je connaisse sont ceux-ci. Alors, qu'ai-je à faire avec vous?

D. Bohm : Je ne sais plus très bien qui est qui. De qui parlons-nous au juste?

Krishnamurti : « X » a fait ce chemin - ou vous - et est revenu.

D. Bohm : Pourquoi « Y » n'en a-t-il pas fait autant?

Krishnamurti : Il ne l'a pas fait. Donc « Y » demande à « X »: « Qui êtes-vous? Vous avez l'air si différent. Votre regard sur la vie est différent. » Et qu'est-ce que « Y » va faire de « X »? Voilà tout le problème. Et non l'inverse: qu'est-ce que « X » va faire de « Y ». Je ne sais pas si je m'explique bien.

D. Bohm : Oui, j'y suis. Qu'est-ce que « Y » va faire de » X »? '

Krishnamurti : Jusqu'alors, le problème était de savoir ce que « X » allait faire de « Y », mais je crois que ce n'était pas la bonne question. Donc, qu'est-ce que « Y » va faire de « X »? La réaction la plus probable de la part de « Y » serait soit de vénérer « X », soit de le tuer, soit de l'ignorer complètement. Vous êtes d'accord? | **D. Bohm :** Oui.

Krishnamurti : Si « Y » vénère « X », alors tout est très simple. « X » nagera dans l'abondance. Mais cela ne répond pas à ma question. Ma question, c'est de savoir non seulement ce que « Y » va faire de « X », mais aussi ce que « X » va faire de « Y ». L'exigence de « X » par rapport à « Y » tient dans ces mots: « Allons! Sortez de cette obscurité ; vous ne trouverez aucune réponse dans cette obscurité, alors sortez-en. » Peu importe les termes employés, cela revient au même. Sortez-en, dissipez-la, chassez-la, etc. Et « Y » répond: « Aidez-moi. Montrez-moi le chemin », puis il retombe dans l'obscurité - vous suivez? Alors qu'est-ce que « Y » va faire à « X »?

D. Bohm : Je ne crois pas que « Y » puisse lui faire grand-chose d'autre que ce que vous avez mentionné - le vénérer, ou au contraire...

Krishnamurti : ...le tuer ou l'ignorer.

D. Bohm : Mais si la compassion anime « X »...

Krishnamurti : Oui. Voilà ce qu'est » X ». Il n'appellera même pas cela de la compassion.

D. Bohm : Lui, non, mais c'est le terme que nous employons. Alors « X » va s'efforcer de trouver un moyen de percer cette obscurité.

Krishnamurti : Un instant! Alors, le rôle de « X », c'est de percer l'obscurité?

D. Bohm : De découvrir le moyen de pénétrer cette obscurité.

Krishnamurti : C'est comme cela qu'il gagne sa vie.

D. Bohm : Peut-être bien.

Krishnamurti : Vraiment, je ne plaisante pas.

D. Bohm : Tout dépend si l'on est disposé à le payer pour cela.

Krishnamurti : Sans rire. C'est sérieux.

D. Bohm : C'est possible.

Krishnamurti : « X » est vraisemblablement celui qui enseigne. « X » est en dehors de la société. « X » n'a aucun lien avec ce domaine des ténèbres, et il dit à ceux qui en sont prisonniers: « Sortez-en. » Qu'y a-t-il à redire à cela?

D. Bohm : Il n'y a rien à redire.

Krishnamurti : C'est ça, son gagne-pain.

D. Bohm : Il n'y a rien à redire à ça, tant que ça marche. Bien sûr, s'il existait beaucoup de gens comme « X », il faudrait des limites.

Krishnamurti : Non, monsieur, pas du tout. Que se passerait-il s'il y avait beaucoup de gens comme « X »?

D. Bohm : Voilà une question intéressante. Je crois que ce serait une situation révolutionnaire.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Tout le système changerait.

Krishnamurti : Oui, s'il y avait beaucoup de gens de cette espèce, ils ne seraient pas divisés. C'est toute la question, n'est-ce pas?

D. Bohm : Je crois qu'il suffirait que dix ou quinze personnes échappent à la division, et elles exerceraient alors une force sans précédent dans notre histoire.

Krishnamurti : Fantastique! C'est tout à fait cela.

D. Bohm : Parce que je ne crois pas qu'il ait jamais existé dix personnes échappant à la division.

Krishnamurti : La tâche de « X » dans la vie, c'est ça. Il dit que c'est tout ce qui compte. Un groupe de dix autres personnes comme « X » amènera une révolution d'un genre radicalement différent. La société tolérera-t-elle cela?

D. Bohm : Ces personnes seront dotées de cette intelligence extrême, et donc elles trouveront les moyens, voyez-vous.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : La société acceptera la situation, parce que ces personnes « X » seront assez intelligentes pour ne pas provoquer cette société, et la société ne réagira que quand il sera trop tard.

Krishnamurti : C'est tout à fait exact. Vous décrivez d'ailleurs quelque chose qui est effectivement en train d'arriver. Pourrait-on dire alors que la fonction de nombreux « X » est d'éveiller les êtres humains à cette intelligence qui dissipera l'obscurité? Et que c'est de cette façon que « X » gagne sa vie?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Il y a donc, d'une part ceux qui, dans l'obscurité, en font un commerce et exploitent les gens, mais il y a d'autre part les « X », qui ne sont pas des exploiteurs. Bon cela *a l'air* tout simple, mais je ne crois pas que ce *soit* aussi simple que ça.

D. Bohm : En effet.

Krishnamurti : Est-ce là l'unique fonction de « X »?

D. Bohm : C'est déjà un rôle assez ardu.

Krishnamurti : Mais ce que je cherche à découvrir va bien plus loin qu'une simple fonction.

D. Bohm : Oui, la fonction ne suffit pas.

Krishnamurti : C'est ça. En dehors de cette fonction, que doit-il faire? « X » dit à « Y » d'écouter ; et « Y » y met du temps, et peut-être, à un moment donné, va-t-il s'éveiller et sortir de l'obscurité. Est-ce que la vie de « X » va se réduire à cela?

D. Bohm : Ce rôle ne peut être que l'aboutissement de quelque chose de plus profond.

Krishnamurti : Ce qui se trouve au plus profond, c'est tout cela ; c'est le « fondamental ».

D. Bohm : Oui, le « fondamental ».

Krishnamurti : Mais l'action de « X » dans ce monde va-t-elle se limiter à cela? Rien d'autre que d'apprendre aux gens à sortir de l'obscurité?

D. Bohm : Disons que pour l'instant, cela semble être la tâche primordiale, parce que si rien ne bouge, toute la société va s'effondrer tôt ou tard. On pourrait simplement se demander si « X » a besoin, en un sens, d'être plus profondément créatif.

Krishnamurti : Comment cela?

D. Bohm : Ce n'est pas très clair en effet.

Krishnamurti : Imaginez que vous êtes » X ». Vous avez devant vous un vaste champ d'action, qui ne consiste pas seulement à enseigner, mais aussi à avoir cet extraordinaire mouvement qui ne procède pas du temps. Vous disposez donc de cette colossale énergie, et vous avez mis tout ce capital d'énergie en œuvre pour m'apprendre à sortir de l'obscurité.

D. Bohm : Cela ne peut en mettre qu'une partie en jeu seulement.

Krishnamurti : Alors, que fait le reste - vous suivez? Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

D. Bohm : Mais c'est à cela que je faisais allusion en parlant d'une action créative, qui déborde de ce cadre étroit.

Krishnamurti : Oui. Qui déborde de ce cadre. On peut écrire, prêcher, guérir, faire ceci ou cela, mais toutes ces activités sont assez dérisoires. Mais il reste autre chose. Est-ce que j'ai fini par vous réduire, vous, » X », à mes dimensions mesquines? Non. On ne peut pas vous réduire de la sorte. Ma mesquinerie me souffle: « Il faut faire quelque chose. Vous devez prêcher, écrire, guérir, faire quelque chose qui m'aide à bouger. » D'accord? Vous cédez à toutes ces exigences, jusqu'à la plus minime, et pourtant il y a en vous quelque chose de beaucoup plus grand, quelque chose d'immense. Vous comprenez ma question?

D. Bohm : Oui. Alors, que se passe-t-il?

Krishnamurti : Comment cette immensité agit-elle sur « Y »?

D. Bohm : Voulez-vous dire qu'il y a quelque chose qui agit plus directement?

Krishnamurti : Ou bien il existe une action plus directe, ou bien « X » fait quelque chose de radicalement différent qui puisse affecter la conscience humaine.

D. Bohm : Quoi par exemple?

Krishnamurti : C'est que « X » ne peut pas se contenter de prêcher et de parler. Cette immensité, qu'il est lui-même, doit avoir un impact, doit faire quelque chose.

D. Bohm : Quand vous dites « doit », voulez-vous dire qu'il éprouve le besoin de le faire,

ou s'agit-il de devoir dans le sens de nécessité?

Krishnamurti : Il le faut.

D. Bohm : Il faut absolument qu'il le fasse. Mais quel sera l'impact sur le genre humain? Voyez-vous, ce que vous dites semble suggérer la diffusion d'une sorte d'effet extra-sensoriel.

Krishnamurti : C'est ce que j'essaie de saisir.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : C'est ce que j'essaie de faire comprendre...

D. Bohm : Cela ne passe pas seulement par des mots, des activités ou des gestes.

Krishnamurti : Laissons de côté l'activité. C'est simple. Mais tout ne se réduit pas à cela, parce qu'il faut que cette immensité...

D. Bohm : ...agisse nécessairement? Il y a une action plus directe?

Krishnamurti : Non, non. Bon. Cette immensité a nécessairement d'autres activités.

D. Bohm : D'autres activités à d'autres niveaux?

Krishnamurti : Oui, d'autres activités. Qui sont évoquées dans les enseignements hindous comme étant divers degrés de conscience.

D. Bohm : Il existe différents niveaux ou degrés d'action.

Krishnamurti : Tout cela n'est que bien secondaire aussi. Qu'en dites-vous, monsieur?

D. Bohm : Eh bien, étant donné que la conscience est issue du « fondamental », cette activité affecte l'humanité tout entière à partir du « fondamental ».

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Voyez-vous, la plupart des gens auront beaucoup de mal à comprendre cela.

Krishnamurti : Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la plupart des gens. C'est vous « X », et moi, « Y », que je cherche à comprendre. Ce « fondamental », cette immensité ne se réduit pas à une petite histoire mesquine. Ce serait impensable.

D. Bohm : Le « fondamental » englobe physiquement tout l'univers.

Krishnamurti : Oui, l'univers entier ; et réduire tout cela à...

D. Bohm : ...à ces pauvres petites activités...

Krishnamurti : ...c'est si stupide.

D. Bohm : Je crois que cela soulève la question de l'importance de l'homme dans l'univers ou dans le « fondamental ».

Krishnamurti : Oui, précisément.

D. Bohm : Parce que, parmi toutes ces petites actions que nous faisons, même les plus belles ont très peu d'importance à cette échelle-là. N'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui, nous ne faisons qu'ouvrir les premières pages du livre. Je pense que « X » fait quelque chose - non, le terme « faire » ne va pas mais par son existence même...

D. Bohm : ...il rend quelque chose possible?

Krishnamurti : Oui. Prenez Einstein, par exemple ; il a ouvert des perspectives jusque-là inconnues à l'homme.

D. Bohm : Cela reste assez facile à suivre, parce qu'on ne s'éloigne pas des filières habituelles de la société.

Krishnamurti : Oui, je comprends. A part ces petites choses modestes, qu'est-ce que « X » vient apporter? Dès qu'on veut le définir, cela sonne faux. « X » a cette immense intelligence, cette énergie, ce quelque chose, et son champ d'action se situe nécessairement à un niveau beaucoup plus élevé qu'on ne peut le concevoir, ce qui affecte immanquablement la conscience de ceux qui vivent dans l'obscurité.

D. Bohm : C'est peut-être le cas. Il reste à savoir si cet effet sera perceptible d'une quelconque manière. Je veux dire, de façon manifeste.

Krishnamurti : Apparemment non. Il suffit d'écouter les informations à la télévision et à la radio, et de voir ce qui se passe dans le monde ; apparemment, pas la moindre trace de cet effet.

D. Bohm : C'est un gros problème, et c'est extrêmement préoccupant.

Krishnamurti : Mais il *doit* y avoir un effet. C'est inévitable.

D. Bohm : Pourquoi dites-vous que c'est inévitable?

Krishnamurti : Parce que la lumière affecte inévitablement l'obscurité.

D. Bohm : « Y » pourrait rétorquer que, vivant comme il le fait dans l'obscurité, il n'est pas persuadé de la réalité d'un tel effet. Il pourrait en admettre l'éventualité, mais exiger des preuves tangibles. Faute de quoi, et restant toujours dans son obscurité, il demande: « Alors que faire? »

Krishnamurti : Je comprends. Vous dites donc que l'activité de « X » se réduit à l'enseignement, à l'écriture, etc.?

D. Bohm : Non, simplement, que son activité est peut-être beaucoup plus large, mais on ne la voit pas. Si seulement on pouvait la voir!

Krishnamurti : Comment la rendre perceptible? Comment « Y », qui en veut la preuve, pourrait-il la percevoir?

D. Bohm : « Y » pourrait répondre plus ou moins que bien d'autres avant « X » ont fait des déclarations similaires, et que certains étaient manifestement dans l'erreur. Mais nous voulons dire que cela peut être vrai. Voyez-vous, il me semble que jusqu'ici, ce que nous avons dit se tient, et me paraît suivre une certaine logique.

Krishnamurti : Oui, je comprends tout cela.

D. Bohm : Et voici que vous dites quelque chose qui va beaucoup plus loin. D'autres ont dit des choses du même genre, et on a le sentiment qu'ils étaient sur une mauvaise piste - certains d'entre eux en tout cas -, ou se faisaient des illusions.

Krishnamurti : Non. Nous sommes restés très logiques. « X » insiste là-dessus.

D. Bohm : Oui, mais au stade où nous sommes, la logique ne nous est plus d'aucun secours pour avancer.

Krishnamurti : C'est très raisonnable! Nous avons déjà passé tout cela au crible. Donc, l'esprit de « X » n'est pas lancé dans une démarche irrationnelle.

D. Bohm : On pourrait dire que « Y », ayant constaté combien la démarche était raisonnable jusqu'ici, il ne s'effaroucherait pas trop à l'idée qu'elle puisse aller plus loin.

Krishnamurti : Oui, c'est ce que j'essaie de dire.

D. Bohm : Mais, bien sûr, il n'y a aucune preuve.

Krishnamurti : Non.

D. Bohm : Alors, peut-on explorer plus avant?

Krishnamurti : C'est ce que j'essaie de faire.

Interlocuteur : Si l'on abordait ces autres activités de « X »? Nous avons mentionné l'enseignement, mais évoqué aussi les autres activités de « X ».

Krishnamurti : Il en a forcément d'autres, c'est inévitable.

Interlocuteur : Mais lesquelles?

Krishnamurti : Je n'en sais rien. C'est ce que nous essayons de découvrir.

D. Bohm : Vous dites que, d'une manière ou d'une autre, il rend possible une activité du « fondamental » dans la conscience tout entière de l'humanité - ce qui n'aurait pas été possible sans lui.

Krishnamurti : Oui.

Interlocuteur : Son contact avec « Y » n'est pas seulement verbal. Lorsque « Y »

l'écoute, il intervient une autre qualité...

Krishnamurti : Oui, mais aux yeux de « X », cela a bien peu d'importance. C'est évident, bien sûr, mais « X » affirme qu'il y a quelque chose de beaucoup plus grand.

Interlocuteur : L'impact de « X » est sans doute beaucoup trop grand pour qu'on puisse l'exprimer par des mots.

Krishnamurti : Nous cherchons à cerner la nature de ce « quelque chose de plus grand », qui agit inévitablement.

Interlocuteur : Est-ce quelque chose qui se manifeste dans la vie quotidienne de « X »?

Krishnamurti : Oui. Dans sa vie quotidienne, « X » exécute des tâches relativement mineures en apparence -l'enseignement, l'écriture, la comptabilité, ou des choses du même genre. Serait-ce tout? Ça paraît tellement incongru.

D. Bohm : Voulez-vous dire que, dans la vie quotidienne, « X » n'a pas l'air tellement différent des autres?

Krishnamurti : En apparence, non.

D. Bohm : Mais il se passe quelque chose d'autre qui n'est pas manifeste. C'est bien ça?

Krishnamurti : Exactement. Lorsque « X » parle, il le fait peut-être différemment, il dit sans doute des choses différentes, mais...

D. Bohm : ...ce n'est pas fondamental, parce qu'il existe tellement d'autres personnes qui s'expriment différemment des autres.

Krishnamurti : Je sais. Mais celui-là a parcouru tout le chemin depuis le commencement! Si cet homme a la totalité de cette énergie à sa disposition, cela paraît si ridicule de le réduire à ces petites activités dérisoires.

D. Bohm : Permettez-moi une question: pourquoi le « fondamental » exige-t-il de cet homme qu'il agisse sur l'humanité? Pourquoi le « fondamental » ne peut-il pas agir directement sur l'humanité pour faire toute la lumière?

Krishnamurti : Ah, doucement, doucement. Vous demandez pourquoi le « fondamental » exige une action?

D. Bohm : Pourquoi demande-t-il à un homme en particulier d'agir sur l'humanité?

Krishnamurti : Oh, c'est très facile à expliquer. Cela fait partie de l'existence comme les étoiles.

Interlocuteur : Est-ce que cette immensité peut agir directement sur l'humanité? Est-elle obligée de faire passer l'information par l'intermédiaire d'un homme pour toucher la conscience humaine?

Krishnamurti : Nous parlons d'autre chose. Je veux découvrir si « X » refuse d'être réduit au seul enseignement, à la seule écriture, parce que c'est trop mesquin, trop petit. L'autre question est: pourquoi le « fondamental » a-t-il besoin de cet homme? Il n'a aucun besoin de lui.

D. Bohm : Mais puisqu'il se trouve là, le « fondamental » va se servir de lui.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Alors, serait-il envisageable que le « fondamental » puisse faire quelque chose pour nous éclairer?

Krishnamurti : C'est ce que je cherche à découvrir. C'est la raison pour laquelle je dis, en d'autres termes, que le « fondamental » n'a pas besoin de cet homme ; mais cet homme a touché le « fondamental ».

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Et donc le « fondamental » l'utilise, disons qu'il le met à son service. Il fait partie de ce mouvement. Est-ce tout? Suivez-vous ma pensée? Est-ce que je pose les mauvaises questions? Pourquoi cet homme devrait-il faire quoi que ce soit de plus que ce qu'il fait?

D. Bohm : Peut-être ne fait-il rien?

Krishnamurti : En ce qui le concerne, ne rien faire, c'est peut-être faire.

D. Bohm : En ne faisant rien, cela rend possible l'action du « fondamental ». C'est peut-être cela. En ne faisant rien qui ait aucun but spécifique...

Krishnamurti : Voilà. Aucun contenu spécifique qui puisse être traduit en termes humains.

D. Bohm : Oui ; cependant il reste toujours suprêmement actif en ne faisant rien.

Interlocuteur : Existe-t-il pour cet homme une action qui transcende le temps?

Krishnamurti : C'est ce qu'il est.

Interlocuteur : Alors, on ne peut escompter de lui aucun résultat.

Krishnamurti : Il n'attend pas de résultats.

Interlocuteur : Mais « Y » escompte des résultats.

Krishnamurti : Non. Il se peut que « X » explique son souci de s'exprimer - ce qui est d'une importance minime. Mais il y a un vaste domaine qui affecte nécessairement l'humanité entière.

D. Bohm : On peut faire une comparaison qui vaut ce qu'elle vaut, mais essayons tout de même. En chimie, le catalyseur permet certaines réactions sans y participer lui-même,

mais simplement en étant ce qu'il est.

Krishnamurti : Oui, est-ce que c'est cela qui se produit? Ça n'en demeure pas moins une affaire sans grande importance.

D. Bohm : Effectivement.

Interlocuteur : Et même dans ce cas-là, « Y » dirait qu'il ne s'est rien passé, puisque le monde reste plongé dans le chaos. A quelle véracité peut donc prétendre cet homme dans son action au monde?

Krishnamurti : « X » répond qu'il est désolé, mais que ce n'est pas la question. Je n'essaie pas de prouver quoi que ce soit ; ça ne m'intéresse pas. Il ne s'agit pas d'un problème mathématique ou technique à résoudre, ni d'une démonstration. « X » indique son cheminement, depuis les origines de l'homme jusqu'à sa fin ultime, et dit qu'il y a un mouvement qui échappe au temps. Le « fondamental », qui est tout: l'univers, le cosmos. Que le « fondamental » n'a pas besoin de l'homme en question, mais qu'il l'a rencontré. Il n'en est pas moins un homme dans ce monde, qui décide d'écrire, ou de faire telle chose ou telle autre chose, non par souci de prouver l'existence du « fondamental » mais sans aucun but délibéré. « X » ne fait cela que par compassion. Mais il y a un mouvement beaucoup plus ample qui joue nécessairement un rôle dans le monde.

Interlocuteur : Ce mouvement joue-t-il un rôle par l'intermédiaire de « X »?

Krishnamurti : évidemment ; « X » dit qu'il y a quelque chose d'autre qui agit, que les mots sont impuissants à exprimer. Il se demande ce qu'il doit faire. Tout ceci est hors de portée pour « Y », qui va instantanément le transformer en chimères. Pourtant « X » dit qu'il y a autre chose. Sinon, tout cela n'est qu'enfantillages.

D. Bohm : Je crois qu'à l'heure actuelle, la tendance générale est de penser que l'univers est dénué de sens, qu'il évolue au hasard, que les choses se produisent sans qu'on puisse en savoir le pourquoi.

Krishnamurti : L'homme qui se trouve au cœur de ces événements n'en saisit pas la portée, mais celui qui a du recul, et exprime un point de vue relatif, affirme que tout cela a un sens, et n'est pas une invention de la pensée.
Bon, oublions l'immensité et tout le reste. « X » dit qu'il se trouvera peut-être dix personnes ayant cette vision pénétrante, et que cela pourrait affecter toute la société. Cela n'aura rien à voir avec le communisme, le collectivisme ou tout autre rebrassage politique - ce sera un système totalement différent, fondé sur l'intelligence et la compassion.

D. Bohm : En fait, s'il y avait dix de ces personnes, elles pourraient faire tache d'huile.

Krishnamurti : C'est là où je veux en venir.

D. Bohm : Que voulez-vous dire?

Krishnamurti : « X » apporte l'univers, mais nous le traduisons en termes dérisoires.

D. Bohm : Voulez-vous dire que si l'humanité entière parvenait à percevoir, alors tout serait différent?

Krishnamurti : Mais oui, bien sûr!

D. Bohm : Ce serait...

Krishnamurti : ...Ce serait le paradis sur terre.

D. Bohm : Ce serait comme un organisme d'une espèce nouvelle.

Krishnamurti : évidemment. Mais voyez-vous, je ne suis pas satisfait.

D. Bohm : Comment cela?

Krishnamurti : Cela ne me satisfait pas de laisser réduire cette immensité à quelques mots. Cela semble tellement stupide, tellement incroyable. « Y » - c'est-à-dire l'homme - s'accroche à des concepts du genre: « Prouvez-moi cela ; démontrez-moi cela ; quel bénéfice puis-je en tirer? Quelle influence pour mon avenir? » Vous me suivez? C'est tout ce qui l'intéresse. Et il jette sur « X » un regard habitué à ces mesquineries! Alors il réduit cette immensité aux dimensions de sa propre petitesse, la fait trôner dans un temple, et finit par la perdre complètement! Mais » X » dit qu'il préfère ignorer tout cela ; il nous prie simplement de regarder cette chose tellement immense, qui est là. Mais « Y » continue à la dénaturer en réclamant une démonstration, une preuve ou une récompense. C'est sa préoccupation constante. « X » apporte la lumière. C'est tout ce qu'il sait faire, tout ce qu'il peut faire. Ça ne suffit pas?

D. Bohm : Apporter la lumière qui permette aux autres de s'ouvrir à l'immensité?

Krishnamurti : Est-ce que c'est ainsi que les choses se présentent? Notre perception est limitée, mais ce petit fragment s'étend jusqu'à l'infini?

D. Bohm : Ce petit fragment de quoi?

Krishnamurti : Non. Nous percevons l'immensité comme quelque chose de très petit. Et cette immensité est l'univers entier. Je ne peux pas m'empêcher de penser que cela doit avoir un impact énorme sur « Y » ; sur la société.

D. Bohm : Très certainement, cette perception *doit* avoir un impact, mais il semble qu'actuellement ce ne soit pas encore entré dans la conscience de la société.

Krishnamurti : Je sais.

D. Bohm : Pourtant vous dites que l'impact a lieu?

Krishnamurti : Oui.

Interlocuteur : Voulez-vous dire que percevoir une partie - si minime soit-elle - de

l'infini, c'est en percevoir la totalité?

Krishnamurti : Certainement ; bien sûr.

Interlocuteur : Est-ce que ça constitue en soi le facteur de changement?

D. Bohm : Croyez-vous qu'il soit possible qu'un tel facteur suffise à détourner l'humanité de la voie dangereuse dans laquelle elle est engagée?

Krishnamurti : Oui, c'est ce que je crois. Mais pour faire dévier la trajectoire qui mène l'homme à sa destruction, il faut que quelqu'un écoute. N'est-ce pas? Il faut dix personnes à l'écoute!

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : A l'écoute de l'appel de cette immensité.

D. Bohm : Cette immensité est donc susceptible de dévier la trajectoire de l'homme. L'individu seul n'en est pas capable.

Krishnamurti : Oui, l'individu n'en est pas capable, de toute évidence. Mais « X », qui est censé être un individu, a foulé ce chemin et vous dit: « écoutez. » Mais l'homme fait la sourde oreille.

D. Bohm : Alors, peut-on trouver le moyen d'attirer l'attention des gens?

Krishnamurti : Nous y revoilà!

D. Bohm : Que voulez-vous dire?

Krishnamurti : Ne faites rien ; il ne vous faut rien faire.

D. Bohm : Qu'est-ce que cela signifie: « ne rien faire »?

Krishnamurti : Je me rends compte, moi en tant que « Y », que, quoi que je fasse - sacrifice, pratique religieuse, renoncement - quoi que je fasse, je vis toujours dans l'obscurité. Alors « X » vient dire: « Ne faites rien ; vous n'avez besoin de rien faire. » Vous suivez? Mais » Y » dénature cela, et fait tout le contraire, plutôt que d'attendre pour voir ce qui se passe. Nous allons devoir développer ce thème, sinon « Y » va se trouver dans une situation à ses yeux sans issue.

Ojai, le 19 avril 1980

Le Temps Aboli

Angleterre

9ème Discussion

Brockwood Park, le 1er juin 1980

La sénilité et les cellules cérébrales

Krishnamurti : J'aimerais discuter avec vous, et peut-être aussi avec Narayan (Mr G. Narayan, principal de l'école de Rishi Valley en Inde.) de ce qui arrive actuellement au cerveau humain. Nous vivons dans une civilisation extrêmement cultivée et pourtant barbare en même temps, qui camoufle son égoïsme sous des oripeaux de spiritualité de toutes sortes. En profondeur, néanmoins, il règne un égoïsme effrayant. Le cerveau de l'homme est passé par des milliers et des milliers d'années d'évolution, pour en arriver malgré tout à ce stade de division et de destruction que nous connaissons tous. Je me demande donc si le cerveau humain - pas un cerveau pris isolément, mais le cerveau humain -n'est pas en train de se détériorer. Est-il tout simplement en train de décliner lentement mais sûrement? Ou bien est-il possible, au cours d'une vie d'homme, d'apporter au cerveau un renouveau total, qui lui rendrait sa fraîcheur initiale, sa pureté originelle? C'est une question qui me poursuit, et j'aimerais en discuter.

Je crois que le cerveau humain n'est pas un cerveau spécifique ; il n'appartient en propre ni à moi, ni à quiconque. C'est le cerveau humain tel qu'il se présente à l'issue de son évolution sur des millions d'années. Au cours de cette évolution, il a accumulé une somme fantastique d'expériences, de connaissances et aussi toute la cruauté, la vulgarité et la brutalité de l'égoïsme. Peut-il se dépouiller de tout cet acquis, et changer de nature? Parce qu'apparemment, nous fonctionnons selon divers schémas. Que ce soient les schémas religieux, scientifiques, commerciaux, familiaux, tout fonctionne toujours en petits cercles étroits. Ces cercles s'entrechoquent et s'opposent, indéfiniment semble-t-il. Qu'est-ce qui serait susceptible de briser cet enchaînement de structures, d'empêcher la formation de nouveaux schémas, et de détruire définitivement tout ce réseau de systèmes figés, qu'ils soient agréables ou désagréables? Après tout, le cerveau a encaissé bien des chocs, relevé bien des défis, subi bien des pressions, et s'il n'est pas capable de se renouveler ou de se régénérer, il ne reste que peu d'espoir. Vous suivez?

David Bohm : Mais voyez-vous, une difficulté risque de surgir. Si vous faites allusion à la structure du cerveau, nous n'y avons pas accès, physiquement.

Krishnamurti : Physiquement, c'est exclu. Je sais, nous en avons déjà discuté. Alors que va faire le cerveau? Les spécialistes du cerveau peuvent l'examiner, prélever le cerveau sur un cadavre humain, et l'étudier - cela ne résoud pas le problème. N'est-ce pas?

D. Bohm : Non.

Krishnamurti : Dans ce cas que va faire l'être humain -étant donné l'impossibilité de modifier le cerveau à partir de l'extérieur? Les savants, les spécialistes du cerveau et les neurologues expliquent divers phénomènes, mais leurs explications, leurs recherches ne vont pas résoudre cette question.

D. Bohm : Rien ne prouve en tout cas que ce soit possible.

Krishnamurti : Non, rien ne le prouve.

D. Bohm : Certains spécialistes de bio-feedback pensent parvenir à influencer le cerveau, en reliant un appareil à des électrodes placées sur le crâne et en observant les variations de potentiel électrique ; on peut aussi modifier le rythme cardiaque, la tension artérielle et diverses choses. Ces gens-là ont suscité des espoirs de progrès.

Krishnamurti : Mais ils ne réussissent pas.

D. Bohm : Ils ne sont pas allés très loin jusqu'ici.

Krishnamurti : Et on ne peut pas compter sur ces savants et ces « bio-feedbackistes » - excusez le néologisme - pour résoudre le problème. Alors que faire?

D. Bohm : Vient ensuite la question de savoir si le cerveau peut être conscient de sa propre structure.

Krishnamurti : Le cerveau peut-il avoir conscience de son propre mouvement? Non seulement avoir conscience de son propre mouvement, mais avoir suffisamment d'énergie propre pour briser son carcan et échapper aux schémas?

D. Bohm : Il faut se demander jusqu'à quel point le cerveau est libre de se dégager des schémas.

Krishnamurti : Que voulez-vous dire?

D. Bohm : Eh bien, si vous dites d'emblée que le cerveau est prisonnier d'un schéma, ce n'est pas forcément le cas.

Krishnamurti : Pourtant ça en a tout l'air.

D. Bohm : Oui, pour autant que nous le sachions. Peut-être le cerveau n'est-il pas libre de se dégager. Il n'en a peut-être pas l'énergie.

Krishnamurti : C'est ce que j'ai dit: pas assez d'énergie, pas assez de puissance.

D. Bohm : Oui, il n'est peut-être pas capable de faire ce qu'il faut pour en sortir.

Krishnamurti : Il est donc devenu son propre otage. Que se passe-t-il alors?

D. Bohm : Alors, c'est la fin.

Krishnamurti : Est-ce *véritablement* la fin?

D. Bohm : Si c'est vrai, alors c'est la fin. Si le cerveau est incapable de se libérer, alors les gens seront peut-être enclins à chercher un autre moyen de résoudre le problème.

Narayan : Parlant du cerveau, il est, pourrait-on dire, connecté aux sens et au système nerveux ; c'est là qu'a lieu l'effet de feedback. Y a-t-il un autre instrument auquel le cerveau soit connecté et qui ait sur celui-ci un effet différent?

Krishnamurti : Que voulez-vous dire au juste? Un autre facteur?

Narayan : Un autre facteur dans le système humain lui-même. Parce que, bien évidemment, les sens alimentent le cerveau, mais cela ne suffit pas. Y a-t-il un autre facteur interne qui fournisse de l'énergie au cerveau?

Krishnamurti : C'est ce dont j'aimerais discuter, voyez-vous. Le cerveau est constamment occupé par des problèmes divers, le besoin de s'approprier, de s'attacher, etc. Il est dans un état de préoccupation constante. C'est peut-être cela le facteur essentiel. Donc, quand il n'est pas occupé, devient-il apathique? S'il est inoccupé, peut-il continuer à mobiliser l'énergie nécessaire pour disloquer les schémas?

D. Bohm : La première idée qui vient, c'est que si le cerveau reste inoccupé, il risque de se laisser aller.

Krishnamurti : De devenir apathique, etc.! Ce n'est pas ce que je veux dire.

D. Bohm : Vous voulez peut-être dire inoccupé, mais toujours actif...

Krishnamurti : Voilà, c'est ça.

D. Bohm : Alors il faut que nous examinions la nature de cette activité.

Krishnamurti : Oui, le cerveau est tellement occupé par les conflits, les luttes, les attachements, les peurs et les plaisirs. Et cette occupation fournit au cerveau sa propre énergie. S'il reste inoccupé, va-t-il devenir paresseux, s'abrutir, et perdre sa souplesse en quelque sorte? Ou bien cet état de vacance va-t-il donner au cerveau l'énergie requise pour faire éclater les schémas?

D. Bohm : Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est envisageable? Nous disions l'autre jour que lorsque le cerveau est maintenu dans un état d'activité mentale et intellectuelle, il ne se rétrécit pas et ne se détériore pas.

Krishnamurti : Tant qu'il pense, bouge et vit.

D. Bohm : Aussi longtemps qu'il pense de manière rationnelle, alors il conserve sa force.

Krishnamurti : Oui, c'est cela aussi que je veux examiner: l'idée que le cerveau, à condition de fonctionner, d'agir, de penser de façon rationnelle...

D. Bohm : ... conserve sa force. S'il entame un mouvement irrationnel, alors il se désagrège. De même, s'il se laisse prendre dans l'engrenage de la routine, il commence à mourir.

Krishnamurti : C'est cela. Si le cerveau est pris dans l'engrenage d'une routine quelle qu'elle soit - la routine de la méditation, ou la routine des prêtres...

D. Bohm : Ou la routine quotidienne de l'agriculteur...

Krishnamurti : ... de l'agriculteur, ou d'autres, alors immanquablement le cerveau s'émousse.

D. Bohm : Non seulement ça, en plus il semble qu'il se rétrécisse.

Krishnamurti : Physiquement, il se rapetisse.

D. Bohm : Peut-être est-ce dû à la mort de certaines cellules?

Krishnamurti : Il se rétrécit physiquement, ou bien, à l'opposé, on a la préoccupation sempiternelle pour les affaires - sort échu à tous ceux qui ont un travail routinier... on pense, on pense, on n'arrête pas de penser! Et nous croyons que cela freine aussi le rétrécissement.

D. Bohm : En effet, l'expérience semble le prouver, si on en croit les mesures significatives qui ont été effectuées.

Krishnamurti : Oui, en effet, c'est prouvé.

D. Bohm : Le cerveau commence à rétrécir à un certain âge. En tout cas, c'est ce qu'on a constaté, et de même que les muscles d'un corps inactif commencent à perdre leur souplesse...

Krishnamurti : Alors, faites beaucoup d'exercice!

D. Bohm : On conseille effectivement d'entraîner le corps et d'entraîner l'esprit.

Krishnamurti : Oui, si le cerveau est prisonnier d'un schéma, d'une routine, d'une contrainte, il rétrécit fatalement.

D. Bohm : Pourrions-nous examiner les causes de ce rétrécissement?

Krishnamurti : C'est relativement simple: le responsable, c'est la répétition.

D. Bohm : La répétition est mécanique, et n'utilise pas à plein les capacités du cerveau.

Krishnamurti : On s'est aperçu que les gens ayant consacré des années et des années à la méditation sont les plus ternes qui soient. On trouve aussi des exemples flagrants chez les juristes et les enseignants.

Narayan : On suppose que l'activité rationnelle de la pensée retarde la sénilité. Mais cet exercice de la pensée peut parfois à son tour retomber dans un schéma.

D. Bohm : Cela peut se produire. Une pensée rationnelle qui s'exerce dans un champ trop restreint peut aussi devenir mécanique.

Krishnamurti : En effet, en effet.

D. Bohm : Mais est-ce qu'il y a une autre voie?

Krishnamurti : C'est ce que nous allons voir.

D. Bohm : Mais précisons d'abord ce qui a trait au corps. Voyez-vous, si on fait beaucoup d'exercice physique, le corps conserve sa force, mais il peut devenir un automate.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Par conséquent l'effet serait nocif.

Narayan : Que dire des pratiques religieuses traditionnelles - le yoga, le tantrisme, la kundalini, etc.?

Krishnamurti : Oui, je sais. Oh oui, il y a forcément rétrécissement dans ce cas! Prenez le yoga par exemple. Autrefois il n'était pas - permettez-moi l'expression - vulgarisé. Il était réservé à un petit nombre d'adeptes qui ne se préoccupaient guère de la kundalini ou autres, mais qui s'appliquaient à mener une vie basée sur une morale, une éthique, et une prétendue spiritualité. Vous voyez, je veux creuser jusqu'aux racines.

D. Bohm : Je crois voir quelque chose en rapport avec ceci. Apparemment, avant que l'homme n'ait instauré une organisation sociale, il vivait près de la nature, ce qui excluait toute possibilité de routine.

Krishnamurti : Effectivement.

D. Bohm : Mais c'était l'insécurité totale.

Krishnamurti : Nous sommes donc en train de dire que le cerveau lui-même devient extrêmement éveillé, vivant - échappe aux clichés - s'il baigne dans l'insécurité - c'est bien ça? Et sans tomber dans la névrose!

D. Bohm : Les choses s'éclairent lorsque vous parlez de névrose - car les certitudes deviennent une sorte de névrose. Mais j'aimerais mieux que le cerveau puisse vivre en se passant de certitudes, sans en avoir l'exigence, sans l'exigence d'un certain savoir.

Krishnamurti : Donc, d'après nous, le savoir abîme aussi le cerveau?

D. Bohm : Oui, quand il s'agit d'un savoir répétitif, qui devient mécanique.

Krishnamurti : Mais le savoir lui-même?

D. Bohm : Là, il faut être très prudent. Je crois que le savoir a tendance à devenir mécanique. C'est-à-dire qu'il se fige, même si on est toujours en train d'apprendre, voyez-

vous.

Krishnamurti : Mais alors on apprend à partir d'un centre, c'est un processus d'accumulation!

D. Bohm : On apprend selon un système figé. Voyez-vous, nous apprenons quelque chose de déjà figé, et continuons sur cette lancée. Si l'on apprenait sans s'accrocher à quoi que ce soit de définitivement figé...

Krishnamurti : Ce serait apprendre, au lieu de capitaliser. Mais est-ce possible?

D. Bohm : Oui, je crois qu'il faut dans une certaine mesure faire abstraction de notre savoir. Le savoir, en fait, peut être valable jusqu'à un certain point, et, au-delà, perdre sa validité. Alors il fait obstacle. On peut dire que la civilisation est en train de s'effondrer par excès de savoir.

Krishnamurti : C'est certain.

D. Bohm : Nous n'écartons pas ce qui fait obstacle.

Krishnamurti : De nombreuses formes de savoir sont de type cumulatif: si on ignore le stade précédent, on ne peut pas progresser. Peut-on qualifier de répétitif ce type de savoir?

D. Bohm : Non, dès l'instant qu'on apprend. Mais si l'on fige un principe, ou le centre, si on décrète qu'il ne peut pas changer alors ce savoir devient mécanique. Mais, par exemple, supposons que vous soyez obligé de gagner votre vie. Il faut que les gens puissent gérer la société, etc., pour cela ils ont besoin d'un certain savoir.

Krishnamurti : Mais là nous entassons sans cesse, de plus en plus.

D. Bohm : C'est juste. Il nous arrive peut-être aussi de laisser tomber certains pans de savoir.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Certaines connaissances constituent un obstacle, voyez-vous. C'est un mouvement perpétuel.

Krishnamurti : Oui, mais, en dehors de cela, je me pose des questions à propos du savoir lui-même.

D. Bohm : Entendez-vous par là le savoir sans ce contenu?

Krishnamurti : Oui. L'esprit doté de savoir.

D. Bohm : L'esprit qui recherche exclusivement le savoir - c'est ce que voulez dire? Le savoir pour le savoir?

Krishnamurti : Oui. Je veux mettre en question toute l'idée de posséder du savoir.

D. Bohm : Là encore, ce n'est pas très clair, parce que nous admettons bien qu'un certain savoir nous est nécessaire.

Krishnamurti : Bien entendu, à un certain niveau.

D. Bohm : Dans ce cas on ne voit pas bien quel est le type de savoir que vous remettez en question.

Krishnamurti : Je mets en cause l'expérience qui laisse une trace, et dont la trace est ce savoir.

D. Bohm : Oui, mais quel genre de trace? Une trace psychologique?

Krishnamurti : évidemment, psychologique.

D. Bohm : C'est donc cela que vous mettez en cause, plutôt que les connaissances techniques, matérielles et autres. Mais voyez-vous, le terme de savoir en lui-même aurait tendance à englober l'ensemble.

Krishnamurti : Nous avons dit que certaines connaissances étaient nécessaires à un niveau donné ; à ce niveau-là, on peut accumuler, ou retrancher, et continuer à évoluer. Mais je ne suis pas sûr que le savoir psychologique ne soit pas lui-même un facteur de rétrécissement du cerveau.

D. Bohm : Qu'entendez-vous par savoir psychologique? Les connaissances concernant l'esprit, ce que je sais de moi-même?

Krishnamurti : Oui, ma connaissance de moi-même, le fait de vivre dans cette connaissance, et d'accumuler ce savoir.

D. Bohm : Donc, si vous continuez à accumuler un savoir sur vous-même et les rapports humains...

Krishnamurti : ... oui, sur les rapports humains, c'est ça. Ce type de savoir est-il utile au cerveau, ou ne pourrait-on penser qu'il le rend passif, qu'il le rétrécit?

D. Bohm : Qu'il l'enfonce dans l'ornière.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Mais il faudrait discerner quel est dans ce savoir l'élément perturbateur.

Krishnamurti : Qu'est-ce donc que ce savoir qui cause tant de problèmes? Dans les rapports humains, ce savoir crée des problèmes.

D. Bohm : Oui, il fait obstacle parce qu'il fige les choses.

Krishnamurti : Si j'ai de quelqu'un une image, ce savoir va fatalement entraver nos rapports. Un schéma figé s'instaure.

D. Bohm : Oui, ce que je sais de l'autre, de moi-même et de notre relation devient un

schéma rigide.

Krishnamurti : Donc, cela tourne à la routine, et perd son énergie.

D. Bohm : Oui, et il m'est apparu que la routine dans ce domaine est plus dangereuse que la routine, disons, dans le domaine du travail quotidien.

Krishnamurti : C'est tout à fait vrai.

D. Bohm : Et si la routine dans le domaine ordinaire du travail est susceptible de rétrécir le cerveau, alors dans l'autre domaine, les dégâts pourraient bien être pires, parce que l'impact est bien plus grand.

Krishnamurti : Le cerveau peut-il, dans le domaine psychologique, se libérer complètement de ce savoir? Voyons. Je suis - disons - un homme d'affaires, je monte dans ma voiture, dans l'autobus, dans un taxi ou dans le métro, et là je réfléchis à ce que je vais faire, aux personnes avec qui j'ai des rendez-vous d'affaires. Mon esprit vit pendant tout le temps sur ce plan-là. Puis je rentre à la maison, je retrouve ma femme, mes enfants, ma vie sexuelle, etc., cela devient également un savoir psychologique en fonction duquel j'agis. Donc, il y a d'un côté mes compétences professionnelles, et d'un autre le savoir accumulé sur ma femme et mes réactions au cœur d'une relation. Les deux sont en contradiction, sauf si je ne m'en rends pas compte, et continue sur ma lancée. Mais si je m'en *rends compte*, cet antagonisme devient un facteur perturbant.

D. Bohm : Le fait est, également, que les gens considèrent tout cela comme une routine, qui finit par les lasser, et ils se mettent...

Krishnamurti : ... à divorcer, et tout le cirque recommence!

D. Bohm : Ils espèrent peut-être échapper à leur ennui en se préoccupant d'autre chose.

Krishnamurti : Oui, en allant à l'église, etc. Les échappatoires de n'importe quel ordre sont une occupation. Je reviens donc à ma question: ce savoir psychologique n'est-il pas un facteur de rétrécissement du cerveau?

D. Bohm : Ce pourrait être un facteur.

Krishnamurti : C'en est un.

D. Bohm : Si les compétences ou les aptitudes professionnelles peuvent constituer un facteur, alors ce savoir psychologique pèse d'autant plus lourd.

Krishnamurti : Bien plus lourd, c'est évident.

Narayan : Quand vous parlez de savoir psychologique, vous faites une distinction entre le savoir psychologique et, disons, le savoir scientifique ou pratique?

Krishnamurti : Bien sûr, c'est ce que nous venons de dire.

Narayan : Mais je me méfie un peu de l'affirmation selon laquelle le savoir scientifique et d'autres types de connaissances factuelles contribuent au développement du cerveau, à l'augmentation de son volume. Ce qui en soi ne mène à rien. Bien que l'énergie soit différée.

Krishnamurti : Le docteur Bohm est très clair là-dessus. La pensée rationnelle devient une simple routine: je pense logiquement, et donc j'ai acquis ce tour de main, mais je ne fais plus que le répéter.

Narayan : C'est ce qui se passe pour la plupart des formes de pensée rationnelle.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Je crois que cette confrontation perpétuelle de problèmes crée une dépendance.

Krishnamurti : C'est évident.

D. Bohm : Voyez-vous, les juristes croient sans doute que leur cerveau résistera plus longtemps, parce qu'ils sont confrontés à des problèmes différents, et que par conséquent leur pensée ne risque pas de fonctionner entièrement de manière routinière!

Krishnamurti : Un instant! Ils ont peut-être des clients ayant des problèmes différents, mais leur démarche s'appuie sur un savoir figé.

D. Bohm : Ils diraient qu'il ne l'est pas entièrement ; qu'ils doivent découvrir des éléments nouveaux, etc.

Krishnamurti : Ils ne sont pas entièrement régis par la routine, mais la base reste le savoir - la jurisprudence, la connaissance des textes, et l'expérience des divers cas traités.

D. Bohm : Il faudrait donc admettre ici l'apparition d'une dégénérescence plus subtile du cerveau, pas d'un simple rétrécissement.

Krishnamurti : C'est exact. C'est cela que je voudrais aborder.

D. Bohm : Voyez-vous, à la naissance, les cellules cérébrales de l'enfant présentent très peu de connexions transversales ; ces connexions augmentent en nombre petit à petit, puis quand la sénilité s'annonce, elles se réduisent. Donc, il se pourrait que la qualité de ces interconnexions soit inadéquate. Si, par exemple, nous les répétons à l'excès, elles finissent peut-être par se figer.

Narayan : Toute l'activité cérébrale est-elle réduite aux formes rationnelles, ou bien existe-t-il des fonctions d'une autre nature?

D. Bohm : En fait, il est établi qu'une grande partie du cerveau contrôle la motricité, les muscles, divers organes, etc., et que cette partie-là ne rétrécit pas avec l'âge ; en revanche, la partie qui contrôle la pensée rationnelle, si elle n'est pas sollicitée, rétrécit

effectivement. Il se peut aussi qu'il existe des fonctions totalement inconnues ; en fait, on sait très peu de choses sur le cerveau.

Krishnamurti : Ce que nous voulons souligner, c'est que nous n'utilisons qu'une partie du cerveau. L'activité -qu'elle soit rationnelle ou irrationnelle - reste une occupation, une activité partielle. Mais tant que le cerveau est actif, son activité concerne forcément cette zone limitée. Êtes-vous d'accord?

D. Bohm : Que va-t-il se passer alors quand le cerveau reste inactif? On peut dire qu'il aura probablement tendance à consacrer la plupart du temps occupé à cette série de fonctions restreintes, qui sont mécaniques et que cela entraînera une dégénérescence subtile du tissu cérébral, puisque tout fonctionnement de ce type affecte le tissu cérébral.

Krishnamurti : Cela revient-il à dire que la sénilité est la conséquence d'un mode de vie mécanique? D'un savoir mécanique, qui prive le cerveau de liberté et d'espace vital?

D. Bohm : C'est bien l'idée. Elle ne fait pas forcément l'unanimité parmi les chercheurs qui travaillent sur le cerveau. Ils ont démontré que les cellules cérébrales commencent à mourir autour de trente à quarante ans, à une allure régulière, mais ce facteur entre peut-être en jeu. Je ne crois pas que leurs évaluations soient assez fiables pour prétendre à tester de manière efficace le mode de fonctionnement du cerveau. Ce ne sont voyez-vous que des approximations, obtenues par statistiques. Mais vous avancez l'hypothèse que cette mort, ou cette dégénérescence des cellules cérébrales, provient d'une mauvaise utilisation du cerveau?

Krishnamurti : C'est exactement ce que je veux dire.

D. Bohm : Oui, et on a du côté des scientifiques quelques indices à l'appui, bien qu'à mon avis ils ne sachent pas grand-chose.

Krishnamurti : Voyez-vous - si je peux me permettre de simplifier -, les savants, les spécialistes, voient les choses du dehors, mais ils ne se prennent pas eux-mêmes comme cobayes, ils ne vont pas jusqu'au fond des choses.

D. Bohm : C'est vrai pour la plupart, à l'exception de ceux qui font du bio-feedback ; ceux-là s'efforcent d'expérimenter sur eux-mêmes, d'une manière très indirecte.

Krishnamurti : Oui, mais je crois que nous n'avons pas le temps voulu pour cela.

D. Bohm : C'est une approche trop lente et trop superficielle.

Krishnamurti : Revenons donc à cette constatation que toute activité répétitive et s'appliquant à un champ restreint, toute méthode, toute routine, logique ou illogique, affecte *véritablement* le cerveau. Cela nous apparaît très clairement. A un certain niveau, le savoir est essentiel, mais le savoir psychologique, concernant soi-même, sa propre expérience, etc., se transforme en routine. Les images de moi-même que je me fabrique

deviennent aussi de la routine, évidemment, et tout ceci contribue à susciter un rétrécissement du cerveau. Voilà qui, à présent, est très clair pour moi. Et toute espèce d'activité - en dehors de ce qui est d'ordre mécanique..., non, pas mécanique...

D. Bohm : ... physique.

Krishnamurti : ... en dehors de ce qui est d'ordre physique, entraîne un rétrécissement du cerveau. Comment peut-on bloquer ce processus? Et si on parvient à le bloquer, y aura-t-il un renouvellement?

D. Bohm : A mon avis, certains des spécialistes du cerveau admettraient difficilement le principe d'un renouvellement des cellules cérébrales, et j'ignore si cette hypothèse, ou l'hypothèse inverse, a été vérifiée.

Krishnamurti : Moi, je pense qu'elles peuvent se renouveler. C'est à cela que je veux en venir.

D. Bohm : Alors il faut que nous abordions cette question.

Narayan : Sous-entendez-vous que l'esprit est différent du cerveau, que ce sont deux choses distinctes?

Krishnamurti : Pas tout à fait.

D. Bohm : Vous avez parlé d'esprit universel.

Narayan : L'esprit, dans le sens où cet esprit nous est accessible, et il ne s'agit pas du cerveau. Envisagez-vous une telle éventualité?

Krishnamurti : Je ne vous suis plus très bien. Disons que pour moi l'esprit est global. Lorsqu'il est global - qu'il inclut le cerveau, les émotions, tout cela -, lorsqu'il est totalement un, sans division interne, il se manifeste alors une qualité qui est universelle. D'accord?

Narayan : Et on y a accès?

Krishnamurti : Pas « on » ; non, vous ne pouvez pas l'atteindre. On ne peut pas dire: j'y ai accès.

Narayan : Je parle seulement d'accès. Il n'est pas question de le posséder, mais...

Krishnamurti : On ne peut pas posséder le ciel!

Narayan : Non, ce que je demande c'est s'il y a une manière d'y être ouvert, et s'il existe une fonction du cerveau qui ouvre une voie d'accès possible à ce tout.

Krishnamurti : Je pense qu'elle existe. Nous allons peut-être y arriver tout de suite, si nous ne nous écartons pas de cette question, à savoir: est-ce que le cerveau peut se renouveler, se régénérer, rajeunir sans aucune trace de rétrécissement? Moi je crois que

oui. Je veux entamer un nouveau chapitre là-dessus. Psychologiquement, les connaissances acquises paralysent l'homme. Les freudiens, les jungiens, le dernier psychologue en vogue, le dernier psychothérapeute, tous contribuent à ce rétrécissement du cerveau. Excusez-moi, je n'ai l'intention de blesser personne!...

Narayan : Y a-t-il donc un moyen d'oublier ces connaissances?

Krishnamurti : Non, non. Il ne s'agit pas d'oublier. Je vois la portée du savoir psychologique, et j'en constate les méfaits ; je vois ce qui arrive si je continue dans cette direction. C'est évident. Donc, je m'éloigne de cette voie. Je rejette complètement l'analyse. C'est un stéréotype qui est non seulement l'héritage récent des psychologues et des psychothérapeutes, mais aussi d'une tradition millénaire d'analyse, d'introspection, d'interdits, de contraintes, de notions de bien et de mal. Tout ce processus vous est familier. Personnellement, je m'en tiens à l'écart, et je rejette tout ce système.

Nous en arrivons au stade de la perception directe et de l'action immédiate. Notre perception est généralement guidée par le savoir, par le passé - qui n'est autre que le savoir mettant en œuvre la perception -, et au moment où l'action se déclenche, nous agissons en fonction de cela. C'est un facteur de rétrécissement du cerveau, de sénilité.

Existe-t-il une perception qui ne rende pas tributaire du temps? Une action qui soit par conséquent immédiate? Est-ce que je me fais bien comprendre? Tant que le cerveau, qui a évolué à travers le temps, vit encore sur un schéma temporel, il devient sénile. Si on parvient à disloquer ce schéma temporel, le cerveau s'en dégagera, donnant naissance à quelque chose de neuf.

Narayan : Comment le cerveau peut-il se dégager du schéma temporel?

Krishnamurti : Nous allons y venir ; voyons d'abord si nous sommes d'accord.

D. Bohm : Eh bien, vous dites que le cerveau est ce schéma du temps ; il faudrait peut-être clarifier ce point. Il me semble que ce que vous entendez par analyse est un processus basé sur le savoir antérieur, qui régit notre perception, processus qui nous amène par une série de mesures à essayer d'accumuler un savoir sur l'ensemble du phénomène. Vous dites à présent que c'est un schéma temporel dont il faut se dégager.

Krishnamurti : Si nous sommes d'accord là-dessus, le cerveau fonctionne selon un schéma temporel.

D. Bohm : Demandons-nous quel autre schéma est envisageable?

Krishnamurti : Mais attendez...

D. Bohm : Quel autre mouvement est possible?

Krishnamurti : Non. Comprenons d'abord ce qui se passe -et pas seulement

verbalement ; en observant les faits. Nos actions, notre mode de vie, tout notre système de pensée sont tributaires du temps, ou sont liés à la connaissance du temps. Prenons-en conscience.

D. Bohm : Il est indéniable que notre réflexion sur nous-même, toute tentative d'auto-analyse, de réflexion personnelle, implique ce processus.

Krishnamurti : Ce processus qui est de l'ordre du temps. Nous sommes bien d'accord?

Narayan : C'est une difficulté: quand vous parlez de savoir et d'expérience, ils constituent une certaine énergie, ou une force de cohésion qui vous lie.

Krishnamurti : Ce qui veut dire? Qui vous lie au temps.

Narayan : Lie au temps et...

Krishnamurti : ... et donc le schéma séculaire, millénaire, se perpétue.

Narayan : Oui, mais je maintiens qu'il y a là une certaine force de cohésion.

Krishnamurti : Oui, bien sûr. Toutes les illusions possèdent une vitalité formidable.

Narayan : Très peu de gens parviennent à y échapper.

Krishnamurti : Regardez toutes les églises et leur prodigieuse vitalité.

Narayan : Non, abstraction faite de ces églises, dans notre vie privée s'exerce une certaine force de cohésion qui nous retient. On ne peut pas s'en dégager.

Krishnamurti : Que voulez-vous dire par force « qui vous retient »?

Narayan : Elle exerce une sorte d'attraction magnétique, elle vous attire en arrière en quelque sorte. On ne peut s'en dégager que si l'on dispose d'un instrument qui nous permette d'agir.

Krishnamurti : Nous allons essayer de voir si ce problème peut être abordé autrement.

D. Bohm : Quand vous parlez d'un autre instrument, ce n'est pas très clair. Toute la notion d'instrument implique le temps, parce que si vous vous servez d'un instrument quelconque, c'est un processus que vous planifiez d'avance.

Krishnamurti : Le temps ; nous y voilà. C'est exactement ça.

Narayan : C'est pour cette raison que j'emploie le mot « instrument » ; je veux dire que c'est efficace.

Krishnamurti : Jusqu'ici l'efficacité est nulle. Au contraire, c'est destructeur. Est-ce que je perçois l'évidence même de ce caractère destructeur? Pas simplement sur le plan théorique, de manière abstraite, mais dans la réalité. Si j'y parviens, que se passe-t-il alors? Le cerveau a évolué au fil du temps, et il fonctionne, vit, agit et croît depuis toujours dans ce processus temporel. Mais lorsqu'on s'aperçoit que tout ceci contribue à la

sénilité du cerveau, quand on en saisit l'évidence, alors quelle est l'étape suivante?

Narayan : Est-ce que vous suggérez que le fait même de percevoir cet aspect destructeur constitue un facteur de délivrance?

Krishnamurti : Oui.

Narayan : Et tout autre instrument est superflu?

Krishnamurti : Non. N'utilisez pas le mot instrument.

Il n'existe pas d'autre facteur. Nous nous attachons à mettre un terme au rétrécissement et à la sénilité, et à savoir si le cerveau lui-même, les cellules, tout l'ensemble, peuvent s'arracher au temps. Je ne songe pas ici à l'immortalité, et autres sornettes! Mais l'esprit peut-il se dégager complètement du temps? Sinon, la détérioration, le rétrécissement et la sénilité sont inéluctables, et même si la sénilité n'est pas manifeste, les cellules du cerveau s'affaiblissent, et ainsi de suite.

Narayan : Si les cellules cérébrales sont de nature physique et matérielle, d'une manière ou d'une autre elles se rétrécissent fatalement avec le temps, on n'y peut rien. La cellule cérébrale, qui est un tissu, ne peut pas prétendre à l'immortalité en termes physiques.

D. Bohm : L'allure de ce rétrécissement peut sans doute être notablement freinée. Si une personne atteint un âge avancé et que son cerveau se rétrécisse longtemps avant sa mort, alors elle devient sénile. Si par contre la détérioration est freinée...

Krishnamurti : ... pas seulement freinée, monsieur.

D. Bohm : Disons, si le cerveau se régénère...

Krishnamurti : ... s'il se trouve dans un état de non-occupation.

D. Bohm : Je crois que Narayan veut souligner l'impossibilité pour toute structure matérielle de durer éternellement.

Krishnamurti : Je ne parle pas de durée éternelle - encore que je ne sois pas sûr que ça ne puisse pas durer toujours! Non, c'est sérieux, je ne plaisante pas!

D. Bohm : Si toutes les cellules du corps et du cerveau devaient se régénérer, alors tout le processus pourrait continuer indéfiniment.

Krishnamurti : écoutez! A l'heure actuelle, nous détruisons notre corps, par l'alcool, le tabac, une sexualité débridée et autres choses du même genre. Nous vivons de manière très malsaine. Vous êtes bien d'accord? Si le corps était en excellent état, que cet état soit entretenu en permanence - ce qui veut dire: pas d'émotions excessives, pas de tensions, rien dans le sens de la détérioration, un cœur fonctionnant normalement - alors pourquoi pas?

D. Bohm : Mais alors...

Krishnamurti : ... ce qui suppose quoi? Pas de voyages, et tout ce qui s'ensuit...

D. Bohm : Pas d'excitation.

Krishnamurti : Si le corps demeure au même endroit, au calme, je suis sûr qu'il peut durer beaucoup plus qu'il ne le fait à l'heure actuelle.

D. Bohm : Oui, cela me paraît vrai. On a signalé de nombreux cas de personnes ayant atteint l'âge de cent cinquante ans dans des régions paisibles. Je suppose que c'est à cela que vous faites allusion. Vous ne songez pas réellement à quelque chose qui dure éternellement?

Krishnamurti : Donc, on peut maintenir le corps en bonne santé, et puisque le corps affecte l'esprit, les nerfs, les sens et le reste, eux aussi peuvent rester en bonne santé.

D. Bohm : Et si l'on maintient le cerveau dans une juste ligne d'action...

Krishnamurti : ... oui, sans la moindre tension.

D. Bohm : Le cerveau, voyez-vous, joue un rôle énorme dans l'organisation du corps. La glande pituitaire contrôle tout le système glandulaire du corps ; tous les organes du corps sont également sous le contrôle du cerveau. Lorsque l'esprit se détériore, le corps commence à se détériorer aussi.

Krishnamurti : évidemment.

D. Bohm : Les deux sont liés.

Krishnamurti : Les deux sont liés. Alors ce cerveau - qui n'est pas « mon » cerveau - qui a subi cette évolution millénaire, qui a connu toutes sortes d'expériences destructrices ou agréables...

D. Bohm : Vous voulez dire que c'est un cerveau type, pas un cerveau spécifique, particulier, individuel? Lorsque vous dites « pas le mien », vous entendez par là n'importe quel cerveau humain, n'est-ce pas?

Krishnamurti : N'importe quel cerveau.

D. Bohm : Ils sont fondamentalement semblables.

Krishnamurti : Semblables, oui, c'est ce que j'ai dit. Ce cerveau peut-il échapper à cette emprise? Au temps? J'en suis persuadé.

D. Bohm : Peut-être pourrions-nous discuter de ce que signifie « être libéré du temps ». Au premier abord, voyez-vous, l'idée que le cerveau puisse échapper au temps risque de paraître baroque, mais, de toute évidence, nous savons tous que vous ne voulez pas dire que les horloges s'arrêtent.

Krishnamurti : La science fiction, quoi!

D. Bohm : Le problème est de savoir ce que cela signifie réellement que d'être libéré du temps?

Krishnamurti : C'est l'idée qu'il n'y a pas de lendemain.

D. Bohm : Mais nous savons qu'un lendemain existe.

Krishnamurti : Mais psychologiquement...

D. Bohm : Pouvez-vous préciser plus clairement ce que vous entendez par « pas de lendemain »?

Krishnamurti : Vivre dans le temps, qu'est-ce que ça signifie? Abordons l'idée de ce côté-là, et ensuite nous verrons l'autre. Vivre dans le temps, qu'est-ce que ça signifie? L'espoir. Penser et vivre dans le passé, et baser ses actions sur la connaissance du passé ; les images, les illusions, les préjugés - tous résultent du passé. Tout ceci est le temps, responsable du chaos du monde.

D. Bohm : Supposons alors que si nous ne vivons pas psychologiquement dans le temps, nous organisions tout de même nos actions en fonction du temps de l'horloge. Ce qui me désarçonne, c'est quand on me dit: « Je ne vis pas dans le temps, mais il ne faut pas que je rate mon rendez-vous. » Vous voyez?

Krishnamurti : Bien sûr. On ne peut pas rester planté là indéfiniment.

D. Bohm : Vous dites donc que je regarde l'heure qu'il est, certes, mais sans étendre ce regard aux sentiments que je suis susceptible d'éprouver dans une heure, à l'anticipation d'un désir, etc.

Krishnamurti : Je dis simplement que la manière dont nous vivons actuellement est dans le champ du temps. Et cela entraîne toutes sortes de problèmes et de souffrances. N'est-ce pas?

D. Bohm : Oui, mais il faudrait expliquer clairement pourquoi cela amène immanquablement la souffrance. Vous dites que si on vit dans le champ du temps, la souffrance est inévitable.

Krishnamurti : Inévitable.

D. Bohm : Pourquoi?

Krishnamurti : C'est simple. Le temps a façonné l'ego, le moi, l'image de moi-même renforcée par la société, par l'éducation - image qui se renforce au cours de millions d'années. Tout cela est le résultat du temps. Et c'est sur ces bases que j'agis.

Narayan : Oui.

D. Bohm : En progressant vers l'avenir, psychologiquement ; c'est-à-dire en tendant vers un état futur.

Krishnamurti : Oui. Ce qui signifie que mon centre est en perpétuel devenir.

D. Bohm : Et s'efforce de devenir meilleur.

Krishnamurti : Meilleur, plus noble, que sais-je! Donc tout cela - ce souci constant de devenir, psychologiquement parlant -, tout cela relève du temps.

D. Bohm : Voulez-vous dire que les efforts déployés pour devenir engendrent la souffrance?

Krishnamurti : De toute évidence. C'est très simple. Tout ceci divise. Cela me sépare des autres - donc vous êtes différent de moi. Et lorsque je dépends de quelqu'un, et qu'il n'est plus là, je me sens seul et malheureux. Cela n'en finit pas. Nous disons donc que tout facteur de division -ce qui est dans la nature même de l'ego -, est une source de souffrance inévitable.

D. Bohm : Selon vous, alors, l'ego se forme au cours du temps, et ensuite il introduit la division, le conflit, etc.? Mais, s'il n'existait pas de temps psychologique, peut-être que tout ce système s'effondrerait, et que quelque chose de radicalement différent se produirait alors?

Krishnamurti : Exactement. C'est ce que je suis en train de dire. Et par conséquent le cerveau lui-même dans ce cas est sorti de son carcan.

D. Bohm : Cela est, en fait, l'étape suivante - dire que le cerveau est sorti de l'ornière et pourrait peut-être également se régénérer. Ce n'est pas obligatoirement la conséquence logique, mais c'est envisageable.

Krishnamurti : Je crois que c'est dans la suite logique.

D. Bohm : Ce qui est logique en tout cas, c'est qu'il cesse de dégénérer.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Diriez-vous en outre qu'il entamerait un processus de régénération?

Krishnamurti : Vous avez l'air sceptique?

Narayan : Oui, parce que toute la conjoncture humaine est sous le joug du temps.

Krishnamurti : Cela, nous le savons.

Narayan : La société, les individus, le système tout entier.

Krishnamurti : Je sais, je sais.

Narayan : En face d'une telle force, tout ce qui est faible est voué à l'impuissance.

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par « faible »?

Narayan : Cette force est si grande qu'il faut être animé d'une énergie formidable pour y échapper.

Krishnamurti : Oui.

Narayan : Et il existe apparemment pas d'individu capable de générer suffisamment d'énergie pour y échapper.

Krishnamurti : Mais vous regardez par le mauvais bout de la lorgnette, si j'ose dire. Lorsque vous parlez d'« individu », vous vous éloignez de la notion d'universalité du cerveau.

Narayan : Oui, je l'admets.

Krishnamurti : Cette individualité n'existe pas.

Narayan : C'est le cerveau qui est conditionné de cette façon.

Krishnamurti : Oui, nous avons déjà passé tout cela en revue. Il est conditionné de cette façon par le temps et à travers lui. Le temps est conditionnement -d'accord? Non pas que le temps ait créé ce conditionnement ; mais le temps lui-même est le facteur de conditionnement.

Alors cet élément temporel peut-il *ne pas* exister? (Nous parlons ici du temps psychologique, pas du temps physique ordinaire.) Je prétends que oui. Nous avons dit que la souffrance prenait fin lorsque l'ego, qui est le fruit du temps, cesse d'exister. Un homme en train de souffrir un véritable martyre rejetterait cette idée. Mais une fois passé le choc, si quelqu'un lui fait voir ce qui se produit, et qu'il soit prêt à écouter, à entendre raison, à voir l'évidence, et à ne pas y opposer un mur, alors il sort de ce champ du temps. Le cerveau échappe à ce joug temporel.

Narayan : Temporairement.

Krishnamurti : Ah! Attention! Quand vous utilisez le terme « temporaire », cela veut dire temps.

Narayan : Non, je veux dire que l'homme retombe dans le temps.

Krishnamurti : Mais non, c'est impossible. Il ne peut plus revenir en arrière, s'il voit un danger, par exemple un cobra, ou tout autre danger ; il ne peut revenir en arrière.

Narayan : Cette comparaison est un peu délicate, parce que le danger, c'est cette structure même. On y retombe sans le faire exprès.

Krishnamurti : Face à un animal dangereux, la réaction est instantanée. C'est peut-être un réflexe hérité de l'expérience et du savoir passés, mais on a une réaction immédiate

d'autodéfense. Alors que, psychologiquement, nous sommes inconscients du danger. Si nous devenons aussi sensibles à ces dangers-là qu'aux dangers physiques, alors intervient une réaction qui n'est pas tributaire du temps.

D. Bohm : Oui, je crois qu'on peut dire que dès l'instant où ce danger est perçu, la réaction est immédiate. Mais voyez-vous - pour reprendre la comparaison avec l'animal -, ce pourrait être un animal perçu comme dangereux, mais qui prenne une autre forme qui cette fois-ci ne soit *pas* perçue comme dangereuse!

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Et donc, faute de voir cela, on court le risque de rechuter dans le temps. Ou bien l'illusion risque de se produire sous une autre forme.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Mais il me semble que votre remarque la plus importante, c'est que le cerveau n'appartient pas en propre à un individu.

Krishnamurti : Absolument.

D. Bohm : Et donc, il est inutile de dire que l'individu rechute.

Krishnamurti : En effet.

D. Bohm : Parce que c'est en contradiction avec votre remarque. Le danger, c'est que le cerveau rechute.

Krishnamurti : Le cerveau lui-même risque de rechuter, faute d'avoir vu le danger.

D. Bohm : Il n'a pas perçu les autres formes d'illusion.

Krishnamurti : Comme le Saint Esprit se manifestant sous diverses formes î Tout ceci est la véritable racine du temps.

D. Bohm : Le temps, et la séparation sous forme d'individualité, constituent une structure fondamentalement identique.

Krishnamurti : C'est certain.

D. Bohm : Bien que ce ne soit pas évident de prime abord.

Krishnamurti : Je me demande si nous nous en rendons compte.

D. Bohm : Cela vaudrait peut-être la peine d'en discuter. Pourquoi le temps psychologique est-il une illusion identique, une structure identique à l'individualité? L'individualité est ce sentiment d'être une personne localisée là, quelque part.

Krishnamurti : Localisée, divisée.

D. Bohm : Séparée des autres. Elle occupe un certain espace, son domaine s'étend à un certain espace, et elle possède aussi une identité qui s'étend dans le temps. Elle ne se

considérerait pas comme un individu si elle pouvait dire: « Aujourd'hui je suis telle personne, demain je serai telle autre. » Donc, apparemment, nous entendons par individu quelqu'un qui se situe dans le temps.

Krishnamurti : Je crois que la notion d'individualité est une idée fallacieuse.

D. Bohm : Oui, mais la plupart des gens se laissent difficilement persuader que c'est une idée fallacieuse. La conviction la plus répandue c'est qu'en tant qu'individu, j'existe au moins depuis ma naissance - sinon avant -, et que je dure jusqu'à ma mort, et peut-être au-delà. Toute la notion d'être un individu consiste à se situer dans le temps. Nous sommes bien d'accord?

Krishnamurti : C'est évident.

D. Bohm : Être dans le temps psychologique, pas seulement celui de l'horloge.

Krishnamurti : Oui, c'est bien ce que nous disions. Alors, peut-on briser cette illusion d'une individualité créée par le temps? Le cerveau peut-il saisir cela?

D. Bohm : Je crois que dans le cerveau, comme le disait Narayan, il existe une force puissante, qui l'entraîne, qui le porte.

Krishnamurti : Peut-on stopper son élan?

Narayan : C'est là qu'apparaît la difficulté. Chaque personne a un code génétique intrinsèque. Elle fonctionne, semble-t-il, plus ou moins inconsciemment, mue par l'impulsion de cet élan passé. Et voilà que soudain elle perçoit, dans un éclair, une vérité. La difficulté, c'est que ça va fonctionner peut-être une seule journée - puis elle retombe sous l'emprise de l'élan initial.

Krishnamurti : Je sais. Mais nous disons que le cerveau ne retombera pas prisonnier. Une fois que l'esprit ou le cerveau a compris cette réalité, il ne peut plus faire marche arrière. Comment le pourrait-il?

Narayan : Il doit y avoir un autre moyen d'empêcher ce retour en arrière.

Krishnamurti : Ne dites pas « empêcher », cela signifie aussi le temps. Vous pensez encore en termes de garde-fou.

Narayan : Un garde-fou, tenant compte du facteur humain.

Krishnamurti : L'être humain est irrationnel. D'accord? Et tant qu'il fonctionne de manière irrationnelle, sa réaction face à tout facteur rationnel est le refus de voir.

Narayan : Vous sous-entendez que c'est cette perception même qui empêche de rechuter. Mais il y a le facteur humain.

D. Bohm : Je me demande s'il ne faudrait pas creuser cette notion de garde-fou. C'est

peut-être important.

Narayan : Il y a deux aspects. Vous vous rendez compte du caractère illusoire d'un fait, et cette perception même vous empêche de rechuter, parce que vous en voyez le danger.

D. Bohm : D'un autre côté, on peut dire que vous n'êtes pas tenté de rechuter, donc de vous en empêcher. Si vous voyez vraiment le danger, aucun garde-fou conscient n'est nécessaire.

Narayan : Alors, vous n'êtes pas tenté de revenir en arrière.

Krishnamurti : Je ne peux pas revenir en arrière. Il suffit par exemple que je me rende compte à quel point le fatras religieux est illusoire, et c'est fini!

D. Bohm : La seule question que je soulève, c'est l'éventualité qu'on ne perçoive pas cela aussi clairement sous une forme différente.

Narayan : L'illusion peut revêtir des formes diverses.

D. Bohm : ... et alors vous retombez dans la tentation.

Krishnamurti : L'esprit est conscient, il n'est pas dupe. Pourtant, vous affirmez qu'il l'est.

Narayan : Oui, dupé par d'autres formes.

Krishnamurti : Un instant, monsieur. Nous avons dit que la perception est en dehors du temps, qu'elle consiste à saisir immédiatement toute la nature du temps, ce qui - pour reprendre un vieux mot familier -revient à avoir la vision pénétrante de la nature du temps. Si cette vision intervient, les cellules cérébrales elles-mêmes, qui font partie du temps, se disloquent. Les cellules cérébrales opèrent alors un changement en elles-mêmes. Vous pouvez très bien ne pas être d'accord là-dessus, et dire: « Prouvez-le. » Moi, je dis que ce n'est pas une question de preuve, c'est une question d'action. Faites l'essai, trouvez par vous-même, tentez l'expérience.

Narayan : Vous disiez aussi l'autre jour que lorsque la conscience est vidée de son contenu...

Krishnamurti : ... ce contenu étant le temps...

Narayan : ... cela entraîne la transformation des cellules du cerveau.

Krishnamurti : Oui.

Narayan : Lorsque vous dites que la conscience est vidée de son contenu, il n'y a ...

Krishnamurti : ... il n'y a plus de conscience telle que nous la connaissons.

Narayan : C'est ça. Et vous employez le mot vision pénétrante. Quel rapport y a-t-il entre les deux?

D. Bohm : Entre quoi et quoi?

Narayan : Entre conscience et vision pénétrante. Vous avez suggéré que lorsque la conscience est vidée de son contenu...

Krishnamurti : Faites attention. La conscience est formée par son contenu, lequel assure son unité. Ce contenu est le résultat du temps.

D. Bohm : Le contenu est aussi le temps.

Krishnamurti : Naturellement.

D. Bohm : C'est aussi la conscience de ce qu'est le temps ; elle doit son unité au temps, et à la conscience du temps. Mais si vous avez de cela une vision pénétrante, tout ce schéma disparaît, s'évanouit. La vision pénétrante ne procède pas du temps, de la mémoire, du savoir.

Narayan : Qui a cette vision pénétrante?

Krishnamurti : Non, pas « qui ». Simplement, *il y a* vision pénétrante.

Narayan : Il y a vision pénétrante, et alors la conscience est vidée de son contenu...

Krishnamurti : Non, monsieur, non.

Narayan : Vous voulez dire que le fait même de vider la conscience de son contenu constitue la vision pénétrante?

Krishnamurti : Non. Nous disons que le temps est un facteur qui a suscité le contenu. Il l'a élaboré, mais en plus il y pense. Tout cet amas est la résultante du temps. La vision pénétrante de ce mouvement global - qui n'est pas « ma » vision pénétrante - amène des transformations dans le cerveau. Parce que cette vision pénétrante échappe aux contingences temporelles.

D. Bohm : Selon vous, ce contenu psychologique est une certaine structure du cerveau, physiquement parlant? Et pour que ce contenu psychologique existe, le cerveau a établi au fil des ans de nombreuses connexions intercellulaires, qui constituent le contenu?

Krishnamurti : Tout à fait, c'est tout à fait cela.

D. Bohm : C'est alors qu'intervient un éclair de vision pénétrante, qui perçoit tout cela, son inutilité. Donc, tout ceci commence à se dissiper. Et lorsque tout est dissipé, il n'y a plus de contenu. Alors, quoi que fasse le cerveau désormais, c'est quelque chose de différent.

Krishnamurti : Allons plus loin. Alors, il y a vacuité totale.

D. Bohm : En tout cas, vacuité du contenu. Mais quand vous dites vacuité totale, vous voulez dire vacuité de tout le contenu intérieur?

Krishnamurti : Exactement. Et cette vacuité est dotée d'une énergie colossale. *C'est* l'énergie.

D. Bohm : Dans ce cas peut-on dire qu'au fur et à mesure que toutes ces connexions se sont trouvées enchevêtrées, le cerveau a emmagasiné une grande quantité d'énergie.

Krishnamurti : Exactement. C'est un gaspillage d'énergie.

D. Bohm : Et lorsqu'elles commencent à se dénouer, cette énergie apparaît.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Diriez-vous que cette énergie est autant de nature physique que d'une autre nature?

Krishnamurti : Bien sûr. Nous pouvons approfondir en détail, mais ce principe, à la racine, est-ce une idée ou un fait? J'écoute tout cela, physiquement parlant, avec les oreilles, mais je peux en faire une idée abstraite. Si j'écoute non seulement avec les oreilles, mais avec tout mon être, jusqu'à mes structures les plus profondes, alors que se passe-t-il? Si ce type d'écoute n'intervient pas, tout ceci se transforme en simple abstraction, et je continue à dévider des idées, à en jouer le restant de mes jours.

Si nous avions un scientifique avec nous ici, un spécialiste du cerveau ou du bio-feedback, est-ce qu'il admettrait tout ceci? Nous écouterait-il même?

D. Bohm : Quelques scientifiques y seraient prêts, mais pas la majorité, de toute évidence.

Krishnamurti : Non. Alors, comment touchons-nous au cerveau humain?

D. Bohm : Beaucoup de scientifiques risqueront de trouver cela assez abstrait, voyez-vous. Ils vont dire: « C'est possible ; la théorie est séduisante, mais nous n'avons pas de preuves. »

Krishnamurti : Bien sûr. Ils vont dire que ça ne les passionne pas tellement, parce qu'ils n'ont aucune preuve tangible.

D. Bohm : Ils vont vous dire: « Nous reviendrons plus tard, si vous avez des éléments plus probants, et cela nous intéressera beaucoup. » Vous voyez bien qu'on ne peut pas apporter de preuves, parce que quels que soient les faits, ils échappent à la perception visuelle.

Krishnamurti : Je comprends. Alors je demande: que faire dans ce cas? Le cerveau humain - pas le mien ou le vôtre, le cerveau - a connu un million d'années d'évolution. Un « phénomène » biologique peut échapper à la règle, mais comment toucher l'esprit humain en général, pour lui faire percevoir tout ceci?

D. Bohm : Je crois qu'il faut faire partager ce sentiment d'urgence, le caractère

inéluctable de ce que vous dites. Un témoin oculaire peut porter témoignage de ce qui se passe sous ses yeux. N'est-ce pas?

Krishnamurti : Mais cela suppose quelqu'un qui soit prêt à écouter, qui dise: « J'ai envie de comprendre, de saisir, de trouver. » Est-ce que vous me suivez? Apparemment, c'est une des choses au monde les plus difficiles!

D. Bohm : La faute en revient au fonctionnement de ce cerveau trop occupé, préoccupé de lui-même et incapable d'attention.

Narayan : L'un des facteurs est la précocité de cet affairement. Dès la jeunesse on est sous son emprise, et cela continue toute la vie. Comment peut-on, grâce à l'éducation, mettre ce fait en évidence?

Krishnamurti : Dès lors que vous percevez à quel point il est capital que le cerveau reste vacant - et qu'il s'agit d'une vérité prodigieuse -, vous trouverez des moyens et des méthodes d'enseignement créatifs. On ne peut rien imposer à qui que ce soit de l'extérieur, le pousser à copier, à imiter, ou sinon il est perdu.

D. Bohm : Il faut alors se demander s'il est possible de toucher un cerveau hostile qui refuse d'écouter? Existe-t-il un moyen?

Krishnamurti : Pas si je refuse d'écouter. Voyez-vous, je crois que la méditation est dans tout ceci un facteur de grande importance. J'ai le sentiment qu'ici nous avons médité ensemble, même si l'opinion générale se refuserait à considérer cela comme de la méditation.

D. Bohm : On a tellement abusé de ce mot...

Krishnamurti : ... qu'il a perdu son sens réel. Mais la méditation consiste à vider la conscience. Vous suivez?

D. Bohm : Oui, mais soyons clairs. Vous avez dit précédemment que cela se produirait grâce à la vision pénétrante. A présent vous dites que la méditation induit la vision pénétrante?

Krishnamurti : La méditation est la vision pénétrante.

D. Bohm : C'est déjà la vision pénétrante. Alors est-ce une sorte de tâche que l'on accomplit? D'ordinaire, la vision pénétrante évoque l'idée d'un éclair, mais la méditation est plus continue.

Krishnamurti : Il faut faire attention. Que voulez-vous dire par méditation? Nous pouvons rejeter les systèmes, les méthodes, les autorités reconnues, parce que très souvent ils ne sont rien d'autre qu'une tradition qui se perpétue - un tissu d'absurdités qui nous ligote au temps.

Narayan : Pensez-vous que certains d'entre eux, dans le passé, aient pu être novateurs, aient pu avoir eu une vision pénétrante véritable?

Krishnamurti : Qui sait? Donc, la méditation, c'est cette pénétration, cette sensation de se mouvoir sans aucun passé.

D. Bohm : Le seul point à préciser, c'est que, voyez-vous, quand vous employez le mot méditation, vous entendez quelque chose qui va au-delà de la vision pénétrante.

Krishnamurti : Bien au-delà. La vision pénétrante a libéré le cerveau du passé, du temps. Voilà une constatation d'une importance prodigieuse...

D. Bohm : Voulez-vous dire qu'il faut avoir la vision pénétrante si l'on veut méditer?

Krishnamurti : Oui, exactement. Pour méditer sans aucune notion de devenir.

D. Bohm : On ne peut donc pas méditer sans vision pénétrante. On ne peut pas considérer la méditation comme un procédé d'accès à la vision pénétrante.

Krishnamurti : Non. Car ceci met immédiatement en jeu le temps. Tout procédé, tout système, toute méthode visant à acquérir la vision pénétrante est une absurdité. La vision pénétrante de l'avidité ou de la peur suffit à libérer l'esprit de celles-ci. Alors la méditation acquiert une tout autre qualité. Cela n'a rien à voir avec la méditation des gourous. Pourrait-on dire dans ce cas que le préalable à la vision pénétrante, c'est le silence?

D. Bohm : En fait, c'est la même chose ; il me semble que nous tournons en rond.

Krishnamurti : Pour l'instant.

D. Bohm : Oui, mon esprit est silencieux.

Krishnamurti : Donc, le silence de la vision pénétrante a tout nettoyé, tout purifié.

D. Bohm : Toute cette structure d'affairement du cerveau.

Krishnamurti : Oui. Alors, le mouvement qui nous est familier n'existe plus ; il n'y a pas de mouvement du temps.

D. Bohm : Y a-t-il un autre mouvement?

Krishnamurti : Je ne vois pas comment les mots peuvent rendre ce sentiment qu'on a d'un état sans limites.

D. Bohm : Mais vous avez dit précédemment qu'il fallait pourtant trouver un langage, même si c'est indicible!

Krishnamurti : Oui, et nous trouverons ce langage.

Brockwood Park, le 1er juin 1980

Le Temps Aboli

Angleterre

10ème Discussion

Brockwood Park, le 7 juin 1980

L'Ordre cosmique

Krishnamurti : Nous en sommes restés l'autre jour à l'idée qu'au moment où l'esprit se vide totalement de tout ce que la pensée y a déposé, alors commence la vraie méditation. Mais je voudrais approfondir le sujet, revenir un peu en arrière, et découvrir si l'esprit, si le cerveau, peut jamais échapper à toute illusion et à toute forme de duperie. Découvrir aussi s'il peut avoir un ordre qui lui soit propre - un ordre qui ne soit pas suscité par la pensée, par l'effort, ou un quelconque souci de remettre les choses en place. Découvrir aussi si le cerveau, malgré les dégâts occasionnés par les chocs et les situations diverses, peut opérer sur lui-même une guéri-son totale.
Donc, demandons-nous d'abord s'il existe un ordre qui ne soit pas du ressort de l'homme ou de la pensée - qui ne soit pas la conséquence d'un ordre calculé, en réaction au désordre, et participant donc toujours du conditionnement familier.

David Bohm : Faites-vous référence à l'esprit?
En effet, on peut dire que l'ordre naturel existe en soi.

Krishnamurti : L'ordre naturel, c'est l'ordre.

D. Bohm : Oui, l'homme n'y intervient pas.

Krishnamurti : Mais ce n'est pas de cet ordre-là que je parle. Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de ce type d'ordre. Existe-t-il un ordre cosmique?

D. Bohm : En fait, cela revient au même en un sens, car le mot « cosmos » signifie ordre, mais un ordre total, qui englobe l'ordre de l'univers et l'ordre de l'esprit.

Krishnamurti : Oui. Ce que je cherche à découvrir, c'est s'il existe un ordre que l'homme soit jamais capable de concevoir.

D. Bohm : Comment allons-nous donc aborder cette question?

Krishnamurti : Je n'en sais rien. Qu'est-ce que l'ordre?

Narayan : Il y a l'ordre mathématique, l'ordre reconnu le plus élevé dans toute discipline.

Krishnamurti : Les mathématiciens s'accorderaient-ils à dire que les mathématiques sont l'ordre parfait?

Narayan : Oui, les mathématiques en elles-mêmes, c'est l'ordre.

D. Bohm : Je crois que cela dépend du mathématicien. Mais un mathématicien célèbre appelé Von Neumann a défini les mathématiques comme étant la relation des relations. En fait, par relation il entendait ordre. C'est l'ordre opérant dans le domaine de l'ordre lui-même, plutôt que s'appliquant à un objet quelconque.

Krishnamurti : Oui, c'est cela qui m'intéresse.

D. Bohm : Donc, les mathématiciens les plus créatifs perçoivent cette notion, qu'on pourrait qualifier d'ordre pur ; mais bien entendu il reste limité, puisqu'on doit l'exprimer mathématiquement, sous forme d'équations ou de formules.

Krishnamurti : L'ordre fait-il partie du désordre qui nous est familier?

D. Bohm : Ce que nous entendons par désordre est une autre question. Il n'est pas possible de donner une définition cohérente du désordre, parce qu'il viole l'ordre. Les événements qui se produisent effectivement, quels qu'ils soient, obéissent tous à un ordre, mais on peut si on veut qualifier l'un d'entre eux de désordre.

Krishnamurti : Voulez-vous dire que tout ce qui se produit est un certain ordre?

D. Bohm : A un certain ordre. Si le corps fonctionne mal, même si le cancer s'y développe, les cellules cancéreuses obéissent à un certain ordre ; simplement, cette croissance s'effectue selon un schéma différent, qui tend à la destruction du corps. Et pourtant, tout ce processus obéit à un certain ordre.

Krishnamurti : Oui, oui.

D. Bohm : Le cancer n'a pas violé les lois naturelles, bien que, pris isolément, dans un certain contexte, ce soit un désordre, parce que physiquement, en termes de santé, on qualifie alors le cancer de désordre. Mais en soi...

Krishnamurti : Le cancer a son ordre propre.

D. Bohm : Oui, mais il est incompatible avec le développement du corps.

Krishnamurti : Exactement. Alors qu'entendons-nous par ordre? L'ordre existe-t-il?

D. Bohm : L'ordre est une perception ; on ne peut pas avoir de prise sur l'ordre.

Narayan : Je crois qu'en général, lorsque nous évoquons l'ordre, c'est dans le cadre d'un certain contexte, dans les limites d'un certain domaine. L'ordre est toujours lié à cette connotation. Mais lorsqu'on parle de l'ordre de l'ordre, comme c'est le cas dans l'étude des

mathématiques, nous nous écartons alors de cette acception restrictive.

D. Bohm : En fait, la plupart des mathématiques commencent par l'ordre numérique, comme 1, 2, 3, 4, et instaurent à partir de là une hiérarchie. Mais on voit bien ce que l'on entend par ordre numérique. Il y a une série de rapports qui restent constants. L'exemple de l'ordre numérique est le plus élémentaire.

Narayan : Et la découverte du zéro a donné naissance à un ordre nouveau! L'ordre mathématique et celui qui régit la nature font-ils partie d'un champ plus large? Ou bien sont-ils des formes circonscrites d'ordre?

Krishnamurti : En fait, le cerveau, l'esprit est tellement contradictoire, tellement meurtri qu'il ne peut pas trouver d'ordre.

D. Bohm : Oui, mais quel type d'ordre cherche-t-il?

Krishnamurti : Il cherche un ordre qui lui apporte la sécurité, où il soit à l'abri des blessures, des chocs, de la douleur physique et psychologique.

D. Bohm : Le but essentiel de l'ordre et des mathématiques est l'absence de contradictions.

Krishnamurti : Mais le cerveau vit dans la contradiction.

D. Bohm : Et quelque chose s'est détraqué.

R : Oui, nous avons dit que le cerveau avait fait fausse route.

D. Bohm : Voyez-vous, si le corps fait fausse route dans son développement, on obtient une cellule cancéreuse - et par conséquent deux ordres contradictoires, l'un étant le développement du cancer, l'autre l'ordre du corps.

Krishnamurti : Oui, mais l'esprit, le cerveau peuvent-ils échapper totalement à tout ordre structuré?

D. Bohm : Vous entendez, par ordre structuré, un schéma imposé ou préétabli?

Krishnamurti : Oui. Imposé de l'extérieur ou de l'intérieur. Nous cherchons à déterminer si le cerveau est oui ou non susceptible d'échapper jamais à toutes les contraintes, les pressions, les blessures, les meurtrissures, les banalités de l'existence, qui le poussent dans différentes directions. Si c'est impossible, la méditation n'a aucun sens.

D. Bohm : On pourrait aller plus loin et dire que très probablement la vie n'a aucun sens si on ne peut pas la libérer de ce fardeau.

Krishnamurti : Non, je ne dirais pas que la vie n'a aucun sens.

D. Bohm : Mais le schéma se reproduit indéfiniment.

Krishnamurti : S'il se reproduit comme il le fait, indéfiniment, depuis des millénaires,

alors la vie n'a aucun sens. Mais je crois qu'elle a un sens, et pour le découvrir, le cerveau doit être totalement libre.

D. Bohm : Quelle est la source de ce que nous appelons désordre? C'est comme un cancer, qui se développe à l'intérieur du cerveau, et dont les progrès sont incompatibles avec la santé du cerveau.

Krishnamurti : Oui.

D. Bohm : Il progresse avec le temps, il prend de l'ampleur d'une génération à l'autre.

Krishnamurti : Et chaque génération reproduit le même schéma.

D. Bohm : Avec chaque génération il tend à croître, s'amplifier au travers de la tradition.

Krishnamurti : Comment mettre fin à ce schéma amplifié, comment y échapper?

D. Bohm : Posons une autre question, voulez-vous? Pourquoi le cerveau fournit-il l'humus qui permet à cette graine de germer?

Krishnamurti : Peut-être simplement par l'effet de la tradition ou de l'habitude.

D. Bohm : Mais pourquoi reste-t-il dans cette ornière?

Krishnamurti : Il s'y sent en sécurité. Il a peur de la nouveauté, car la tradition lui offre un refuge familier.

D. Bohm : Demandons-nous alors pourquoi le cerveau en arrive à s'abuser lui-même. Ce schéma implique un mensonge délibéré du cerveau au sujet du désordre, ce qui apparemment échappe à sa clairvoyance.

Narayan : Dans mon esprit l'ordre se double d'une intelligence qui le met à son service. J'ai une certaine finalité en vue, pour laquelle je crée un ordre, et lorsque le but est atteint, je me débarrasse de cet ordre ou de ce schéma. Donc l'ordre émane d'une intelligence qui le met en œuvre. C'est l'acception habituelle. Mais ce que vous évoquez est quelque chose d'autre.

Krishnamurti : Je cherche à savoir s'il est possible de démanteler ce schéma des générations, et pourquoi le cerveau s'est plié à ce schéma malgré tous les conflits et toutes les souffrances qui y sont associés.

Narayan : C'est ce que je dis, sous une autre forme. Lorsqu'un ordre a rempli sa fonction, peut-on s'en débarrasser?

Krishnamurti : Apparemment non. Psychologiquement parlant, c'est impossible. Le cerveau continue sur sa lancée, répétant les peurs, les peines, les souffrances. Est-il conditionné si massivement qu'il ne voit pas d'issue, parce qu'à force de répétition, le cerveau s'est émoussé?

Narayan : La répétition intervient comme une force?

Krishnamurti : Oui. Cette force rend le cerveau mécanique. Et il se réfugie dans cette indolence, se disant: « Ça va, je peux continuer. » C'est ce que font la plupart des êtres humains.

D. Bohm : Cela fait partie du désordre. Cette façon de penser est une manifestation du désordre.

Krishnamurti : évidemment.

Narayan : Est-ce qu'à vos yeux l'ordre et l'intelligence sont liés? Ou bien l'ordre a-t-il une existence autonome?

D. Bohm : L'intelligence implique l'ordre ; elle exige une perception de l'ordre d'une manière ordonnée, dénuée de contradictions. Mais je crois que dans la ligne de notre discussion, ce n'est pas nous qui créons l'ordre ; nous ne l'imposons pas, il vient plutôt naturellement.

Krishnamurti : Oui. Je suis l'homme ordinaire. Je me vois prisonnier. Tout mon mode de vie, tout mon mode de pensée découlent de cette énorme plage de temps. Ce temps est toute mon existence. C'est dans le passé, qu'on ne peut pas changer, que je me réfugie. C'est bien ça?

D. Bohm : En fait, si nous étions amenés à parler au soi-disant homme ordinaire, on s'apercevrait qu'il ne se rend pas vraiment compte que le temps, c'est quelque chose qui lui arrive.

Krishnamurti : Moi je prétends qu'un homme ordinaire peut s'apercevoir, après en avoir discuté avec quelqu'un d'autre, que toute son existence est basée sur le temps. Et que l'esprit se réfugie dans le temps -dans le passé.

D. Bohm : Qu'est-ce que ça signifie au juste? Comment trouve-t-il refuge?

Krishnamurti : Parce que le passé est inamovible.

D. Bohm : Oui, mais les gens pensent aussi à l'avenir. On croit communément que l'avenir peut changer. C'est ce que les communistes ont dit: faites une croix sur le passé, nous allons changer l'avenir.

Krishnamurti : Mais on ne peut pas faire une croix sur le passé, même si nous le croyons.

D. Bohm : Alors, si même ceux qui s'efforcent de ne pas se réfugier dans le passé ne parviennent pas à s'en débarrasser, dans ce cas-là, quoi que nous fassions, nous sommes dans l'impasse.

Krishnamurti : La question suivante est donc de savoir pourquoi le cerveau accepte

notre mode de vie? Qu'est-ce qui l'empêche d'y mettre un terme? Est-ce la paresse, ou bien le fait qu'une telle rupture le prive de tout espoir?

D. Bohm : C'est toujours la même question, le passage du passé au futur.

Krishnamurti : C'est évident. Dans ce cas, que doit faire le cerveau? Ce dilemme s'applique à la plupart des gens, n'est-ce pas?

D. Bohm : Nous n'avons pas compris pourquoi, quand les gens constatent le caractère désordonné ou irrationnel de leur comportement, malgré leurs tentatives de rupture avec le passé, leurs efforts restent vains.

Krishnamurti : Un instant. Si je romps avec le passé, je n'ai plus d'existence. Si je romps avec tous mes souvenirs, je n'ai plus rien ; je ne suis rien.

D. Bohm : Il me semble que des gens comme les marxistes auraient une optique légèrement différente. Marx tenait pour nécessaire la transformation du fonctionnement social de l'humanité, et cette transformation devait effacer le passé.

Krishnamurti : Mais ça n'a pas marché. Ça ne peut pas marcher.

D. Bohm : Parce que l'homme, quand il entreprend de transformer, le fait en s'appuyant encore sur le passé.

Krishnamurti : Oui. C'est bien ce que je dis.

D. Bohm : Si on pose comme a priori, ainsi que vous le faites, de ne pas dépendre du tout du passé, alors qu'allons-nous faire?

Krishnamurti : Je ne suis rien: est-ce la raison de cette incapacité totale à rompre avec le passé? Parce que mon existence, mon mode de pensée, ma vie, *tout* vient du passé. Et si on vient me demander d'effacer tout cela, que me reste-t-il?

D. Bohm : Je crois que, de toute évidence, nous devons conserver certains éléments du passé - toutes les connaissances pratiques, par exemple.

Krishnamurti : Oui, nous avons déjà examiné tout cela.

D. Bohm : Mais on pourrait dire alors: supposons que vous gardiez la partie utile du passé, mais que vous en liquidiez tous les aspects qui sont contradictoires?

Krishnamurti : Qui sont tous psychologiquement contradictoires. Alors que reste-t-il? La routine du bureau? Il ne reste rien. Est-ce là ce qui nous empêche de lâcher notre passé?

D. Bohm : Nous voici devant une contradiction de plus, car si vous parlez de « ce qui reste », vous partez encore du passé.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Voulez-vous dire, simplement, que les gens, lorsqu'ils parlent de se dégager du passé, se gardent bien de passer à l'acte, mais se contentent d'en faire une question de plus, ce qui leur permet d'éluder le problème.

Krishnamurti : Parce que mon être tout entier est dans le passé ; il a évolué, ou subi des changements, mais ses racines demeurent dans le passé.

D. Bohm : Alors, si vous disiez: « Allez, laissez tomber tout cela, et vous aurez dans l'avenir quelque chose de tout à fait différent et de meilleur » ; les gens seraient-ils séduits par cette perspective?

Krishnamurti : Mais la notion de « meilleur », c'est encore le passé.

D. Bohm : Oui, mais les gens veulent pouvoir compter au moins sur quelque chose.

Krishnamurti : Précisément. L'homme a besoin de s'accrocher à quelque chose, et il n'y a rien.

D. Bohm : Il peut avoir l'impression non pas de s'accrocher au passé, mais d'atteindre un but.

Krishnamurti : Atteindre, c'est toujours le passé.

D. Bohm : Oui, les racines sont dans le passé, mais ce n'est pas toujours évident, car aux yeux des gens, c'est une situation révolutionnaire, un changement radical.

Krishnamurti : Tant que mes racines restent dans le passé, il ne peut pas y avoir d'ordre.

D. Bohm : Parce que le passé est imprégné de désordre.

Krishnamurti : Oui. Donc, mon esprit, mon cerveau sont-ils prêts à admettre que si j'abandonne le passé, il ne reste absolument rien?

D. Bohm : Et rien à atteindre.

Krishnamurti : Rien. Il n'y a pas de mouvement. Quelquefois je cherche bêtement à saisir la carotte qu'on me tend. Mais cette fois-ci, je vois bien qu'il n'y a vraiment pas de carotte, pas de récompense, pas de châtiment. Alors, comment faire pour dissoudre ce passé? Parce que, sinon, je vais continuer à vivre dans le champ du temps dont l'homme est l'artisan. Alors, que dois-je faire? Suis-je vraiment prêt à faire face au vide total?

D. Bohm : Et quel discours tiendrez-vous à celui qui n'est pas disposé à l'affronter?

Krishnamurti : Ce n'est pas mon problème. Si quelqu'un me dit que tout cela est au-dessus de ses forces, je lui réponds: « Alors, continuez. » Mais moi, je suis prêt à lâcher complètement mon passé. Donc, il n'y a ni effort ni récompense, rien. Et le cerveau accepte d'affronter cet état extraordinaire et totalement neuf d'une existence dans le néant. C'est une idée qui fait terriblement peur.

D. Bohm : Le sens même de ces mots est ancré dans le passé.

Krishnamurti : Naturellement. Cela, nous l'avons compris ; nous savons que le mot n'est pas la chose. L'esprit accepte donc d'affronter cette vacuité totale, ayant constaté par lui-même que tous les refuges où il s'est abrité n'étaient que des illusions.

D. Bohm : Il me semble que nous éludons une question que vous avez soulevée précédemment - celle des dégâts occasionnés au cerveau par les cicatrices laissées par ses blessures.

Krishnamurti : Précisément, nous y sommes.

D. Bohm : Un cerveau resté intact serait peut-être mieux disposé à se défaire du passé.

Krishnamurti : Voyons ; puis-je découvrir ce qui a endommagé le cerveau? L'un des facteurs, c'est certainement des émotions fortes et prolongées, comme la haine.

D. Bohm : Une simple décharge émotionnelle n'est probablement pas tellement nocive, mais on entretient l'émotion.

Krishnamurti : Bien sûr. La haine, la colère et la violence ne se contentent pas de causer un choc au cerveau, elles le blessent aussi. Vous êtes bien d'accord?

D. Bohm : Il en va de même pour l'agitation excessive.

Krishnamurti : évidemment ; et de même pour la drogue, etc. Les réflexes naturels n'attaquent pas le cerveau. A présent le cerveau est endommagé ; supposons qu'il ait été endommagé par la colère?

D. Bohm : On pourrait même dire que les nerfs sont probablement connectés de manière inadéquate, et que ces connexions sont trop rigides. A mon sens, il est indéniable que ces choses-là vont entraîner une modification effective de structure.

Krishnamurti : Oui ; pouvons-nous donc avoir une vision pénétrante de toute la nature de ce dérèglement, de telle sorte que la vision pénétrante modifie les cellules cérébrales qui ont été altérées?

D. Bohm : Cela déclencherait peut-être leur guérison.

Krishnamurti : Voilà. Cette guérison doit être immédiate.

D. Bohm : Elle peut prendre un certain temps, car si des connexions nocives se sont établies, il faudra un certain délai pour redistribuer le tissu cellulaire. Mais le déclenchement, lui, est à mon avis instantané.

Krishnamurti : Bien. En suis-je capable? J'ai écouté « X », j'ai lu attentivement, j'ai réfléchi à tout cela, et j'admets que la colère, la violence, la haine -toutes les émotions excessives - altèrent le cerveau. Et que la vision pénétrante de toute cette situation suscite une mutation des cellules. C'est ainsi. Pour les nerfs aussi - les réajustements seront aussi

rapides que possible.

D. Bohm : Regardez ce qui se passe avec les cellules cancéreuses. Quelquefois le cancer cesse brusquement de progresser, et fait volte-face, pour une raison inconnue. Mais il a dû se produire une modification dans ces cellules.

Krishnamurti : Se pourrait-il que les cellules cérébrales changent fondamentalement et que le processus cancéreux soit stoppé?

D. Bohm : Oui. Fondamentalement, il marque le pas, et se désagrège peu à peu.

Krishnamurti : Il se désagrège, c'est tout à fait ça.

Narayan : Voulez-vous dire que la vision pénétrante déclenche les connexions bénéfiques, et bloque les connexions nocives?

D. Bohm : Et va même jusqu'à désagréger ces connexions nocives.

Narayan : Donc, il se produit un déclic, *ici et maintenant*.

D. Bohm : Dans l'instant.

Krishnamurti : C'est cela, la vision pénétrante.

Narayan : Mais le temps n'entre pas en jeu, parce que le mouvement adéquat s'est déclenché dans l'instant.
J'aimerais poser une autre question concernant le passé: pour la plupart des gens, le passé est synonyme de plaisir.

Krishnamurti : Pas seulement de plaisir, mais de souvenir de tous les événements.

Narayan : C'est seulement quand le plaisir s'émousse, ou qu'il pose problème, qu'on commence à le détester. Autrement, on a toujours envie de plaisir.

Krishnamurti : Bien sûr.

Narayan : La distinction n'est pas toujours aisée entre le plaisir, son affadissement ou les problèmes qu'il suscite.

Krishnamurti : Le plaisir, c'est toujours le passé ; il n'y a pas plaisir au moment même où il se produit. Cette sensation intervient plus tard, quand on se souvient. Donc, le souvenir est le passé. Pourtant me voici prêt à affronter le néant, qui suppose d'effacer tout cela!

Narayan : Mais à mon sens, l'être humain, même s'il saisit votre discours, ne parvient pas à quitter ce terrain.

Krishnamurti : Parce qu'il ne se résoud pas à affronter cette vacuité. Le plaisir n'est pas la compassion. Le plaisir n'est pas l'amour, le plaisir n'a pas sa place dans la compassion. Mais si cette mutation intervient, la compassion peut l'emporter sur le plaisir.

D. Bohm : Même la perception de l'ordre peut l'emporter sur le plaisir. Lorsqu'on se sent vraiment concerné, le plaisir n'intervient plus.

Narayan : Mais qu'arrive-t-il à l'homme chez qui le plaisir domine?

Krishnamurti : Nous avons déjà abordé cette question. Tant qu'il n'est pas prêt à affronter cette extraordinaire vacuité, il continuera à se conformer au schéma traditionnel.

D. Bohm : Voyez-vous, nous devons souligner le fait que cet homme a également un cerveau endommagé. C'est cette atteinte du cerveau qui suscite un tel engouement pour le plaisir, et également la peur et la colère.

Krishnamurti : Mais ce cerveau atteint guérit lorsque la vision pénétrante intervient.

D. Bohm : Oui. Mais je crois que parmi les gens susceptibles de comprendre que la peur et la colère sont le produit d'un cerveau altéré, beaucoup auraient du mal à admettre que le plaisir aussi soit le produit d'un cerveau altéré.

Krishnamurti : Ça oui, pourtant c'est le cas.

D. Bohm : Disons peut-être qu'il existe une jouissance vraie, qui n'est pas le produit d'un cerveau atteint, et que l'on confond avec le plaisir?

Narayan : Si le plaisir engendre la colère, la colère fait partie de ce cerveau atteint.

Krishnamurti : De même que le besoin impérieux de plaisir. Avez-vous donc une vision pénétrante du caractère très destructeur pour le cerveau de ce passé?
Le cerveau lui-même peut-il le percevoir, en avoir la vision pénétrante, et s'en dégager?

Narayan : Voulez-vous dire que le premier stade de l'ordre vient de la vision pénétrante?

Krishnamurti : De toute évidence. Partons de là.

Narayan : J'aimerais m'exprimer autrement, si vous le permettez. Est-il possible de capitaliser artificiellement une certaine quantité d'ordre, selon le schéma traditionnel, de manière à ce qu'il suscite une certaine quantité de vision pénétrante?

Krishnamurti : Ah non! On n'atteint pas le vrai en passant par le faux.

Narayan : C'est à dessein que je pose cette question, parce que l'énergie requise pour la vision pénétrante semble faire défaut à beaucoup de gens.

Krishnamurti : Admettons que vous ayez une motivation fantastique, pour gagner votre vie, ou pour faire quelque chose qui vous passionne vraiment. Si cette transformation revêt pour vous une importance vitale, alors vous trouverez l'énergie. Pouvons-nous poursuivre? Donc, moi, en tant qu'être humain, j'ai constaté que la vision pénétrante avait pour effet d'anéantir le passé, et mon cerveau est prêt à vivre dans le

néant. Bien? Nous en sommes arrivés à ce point à plusieurs reprises, en l'abordant sous différents angles. A présent, avançons. Donc, à ce niveau, plus la moindre trace laissée par la pensée. Il n'y a pas de mouvement de la pensée, à part les connaissances factuelles qui ont leur place propre. Mais d'un point de vue psychologique, l'esprit et la pensée sont dénués de tout mouvement. Il n'y a absolument rien.

D. Bohm : Vous voulez dire qu'on ne ressent rien non plus? Pourtant, voyez-vous, on pense et on ressent dans un même mouvement.

Krishnamurti : Attendez une minute. Qu'entendez-vous par « ressentir »?

D. Bohm : Eh bien, les gens pourraient accepter l'absence de pensée, mais ils éprouvent des émotions diverses.

Krishnamurti : Bien sûr que nous éprouvons des émotions.

D. Bohm : Il y a la sensation, et d'autre part aussi il existe des réactions plus profondes.

Krishnamurti : Des réactions profondes par rapport à quoi?

D. Bohm : C'est difficile à décrire. Parmi elles, les plus faciles à décrire sont la colère et la peur.

Krishnamurti : La compassion entre-t-elle dans cette catégorie?

D. Bohm : Sans doute pas.

Krishnamurti : Non, elle n'est pas de nature émotionnelle.

D. Bohm : Bien que les gens disent qu'ils *ressentent* de la compassion. Le mot même a une résonnance émotionnelle. Compassion inclut le mot « passion », qui est d'ordre émotionnel. Voilà une question délicate. Nous pourrions peut-être passer en revue ce que nous classons généralement sous la rubrique: « émotionnel ».

Krishnamurti : Creusons un peu le sujet. Qu'entendons-nous par l'émotionnel? Les sensations?

D. Bohm : En fait, ce n'est pas cela qu'on entend généralement. Les sensations, voyez-vous, sont liées au corps.

Krishnamurti : Donc, vous faites allusion à des sensations qui ne sont pas liées au corps?

D. Bohm : Oui, ou ce qu'on aurait - autrefois -attribué au domaine de lame.

Krishnamurti : L'âme, oui bien sûr. C'est une échappatoire commode, mais cela ne veut rien dire.

D. Bohm : Non.

Krishnamurti : Quelles sont ces émotions profondes? Le plaisir?

D. Bohm : Dans la mesure où l'on peut lui mettre une étiquette, cette description ne serait plus valable.

Krishnamurti : Qu'est-ce qui est valable alors? Le non-verbal? Cet état-là?

D. Bohm : Peut-être qu'il s'agit d'un état non verbal-quelque chose d'analogue à un sentiment impermanent et qui ne peut être nommé.

Narayan : Vous dites que ce n'est pas une émotion, que c'est analogue à une émotion, mais c'est impermanent?

D. Bohm : Oui. J'essaie simplement d'envisager l'existence d'un tel état si l'on postule l'absence de pensée. Je m'efforce de clarifier cela.

Krishnamurti : Il n'y a pas de pensée, en effet.

D. Bohm : Qu'est-ce que ça veut dire au juste?

Krishnamurti : Ce que cela veut dire, c'est que la pensée est mouvement, la pensée est temps. D'accord? Dans cette vacuité, il n'y a ni temps ni pensée.

D. Bohm : Non, ni peut-être de sensation de l'existence d'une entité intérieure.

Krishnamurti : Absolument. C'est une évidence. L'existence de l'entité, c'est tout un tas de souvenirs, c'est le passé.

D. Bohm : Mais cette existence ne se réduit pas à la pensée réfléchissant sur l'existence, c'est aussi le sentiment de sa présence ; on en a en quelque sorte une impression intime.

Krishnamurti : Une impression, oui. Il n'y a plus d'être. Il n'y a rien. Si on a l'impression que l'être se perpétue...

D. Bohm : Oui, même si cela paraît impossible à verbaliser... Il s'agirait d'un état sans désir. Comment savoir si cet état est réel, authentique?

Krishnamurti : C'est la question que je pose. Comment savons-nous, ou percevons-nous qu'il en est bien ainsi? En d'autres termes, voulez-vous une preuve?

Narayan : Pas une preuve, un moyen de faire percevoir cet état.

Krishnamurti : Attendez un instant. Supposez que quelqu'un éprouve cette compassion particulière ; comment peut-il me la communiquer à moi qui vis dans le plaisir et tout ce qui s'ensuit? Cela lui est impossible!

Narayan : Bon, mais je suis disposé à l'écouter.

Krishnamurti : Disposé à l'écouter, mais jusqu'où? Cet homme affirme que l'être n'existe pas. Et que toute notre vie se réduit à ce devenir. Et dans l'état qu'il décrit, selon lui, il n'y a pas d'être du tout. Autrement dit, il n'y a pas de « moi ». C'est bien ça, n'est-ce pas? Et voilà que vous dites: » Démontrez-le moi. » On ne peut démontrer cet état que

par l'intermédiaire de certaines qualités, de certaines actions, qui lui sont propres. Quelles sont donc ces actions d'un esprit qui a totalement évacué l'être? A quel niveau se situent-elles? Est-ce qu'elles relèvent de l'univers physique?

Narayan : En partie.

Krishnamurti : Surtout. Donc cet homme a ce sentiment de vacuité, et il n'y a plus de sensation d'être. Il n'est pas mû par des intérêts égocentriques. Il agit dans l'univers de la vie quotidienne, et on peut juger de son hypocrisie ou de sa sincérité, voir s'il affirme une chose et son contraire l'instant d'après, ou s'il vit réellement cette compassion, et ne se contente pas de dire qu'il est compatissant.

D. Bohm : Mais on ne peut en juger que si on fait soi-même une démarche identique.

Krishnamurti : C'est vrai ; c'est exactement ce que dis.

Narayan : Nous ne sommes pas en mesure de le juger.

Krishnamurti : C'est impossible. Quel langage peut-il donc trouver pour nous communiquer cette qualité d'esprit particulière? Il peut la décrire, la cerner, mais il ne peut pas en donner l'essence. Par exemple, le docteur Bohm pouvait discuter d'égal à égal avec Einstein. Lui et moi pouvons discuter à égalité. Si on a ce sentiment de non-être, de vacuité, l'autre peut s'approcher très près, mais il ne peut jamais pénétrer cet esprit, à moins d'en être pénétré lui-même!

Narayan : Existe-t-il - pour ceux qui font preuve d'ouverture - un mode de communication en dehors du verbe?

Krishnamurti : Nous parlons de compassion. Rien à voir avec l'attendrissement. Tout cela sonne complètement faux. En réalité, dans la vie quotidienne, l'esprit dont il est question agit sans le « moi », sans l'ego. Donc lorsque par hasard il commet une erreur, il la rectifie sur-le-champ, il ne l'entretient pas.

Narayan : Il ne reste pas bloqué.

Krishnamurti : Pas bloqué. Mais nous devons veiller ici à ne pas excuser trop facilement l'erreur!
Nous voici donc revenus à notre propos antérieur: qu'est-ce que la méditation, en définitive? Pour l'homme engagé dans la voie du devenir, la méditation n'a absolument aucun sens. C'est là une constatation capitale. Lorsqu'il n'y a pas ce sentiment, que devient la méditation? Elle ne peut être que totalement inconsciente, non préméditée.

D. Bohm : Vous voulez dire sans intention délibérée.

Krishnamurti : Oui, je crois que c'est cela. Pourrait-on dire - j'espère que ça n'a pas l'air ridicule - que l'univers, l'ordre cosmique, est en méditation.

D. Bohm : Effectivement, si l'univers vit, c'est bien sous cet angle qu'il faudrait envisager les choses.

Krishnamurti : Non, non. L'univers est en état de méditation.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Je crois que c'est exact. Je m'en tiens à cela.

D. Bohm : Il faudrait examiner plus à fond ce qu'est la méditation. Quels en sont les effets?

Narayan : Si vous dites que l'univers est en méditation, est-ce que l'ordre en est l'expression? Quel ordre discernable à nos yeux pourrait être le signe d'une méditation cosmique ou universelle?

Krishnamurti : Le lever et le coucher du soleil ; toutes les étoiles, toutes les planètes sont un ordre. Tout le système est en ordre parfait.

D. Bohm : Nous devons montrer le rapport avec la méditation. D'après le dictionnaire, méditer veut dire réfléchir, retourner quelque chose dans son esprit, y porter la plus grande attention.

Krishnamurti : Et aussi mesurer.

D. Bohm : C'est là une acception élargie, mais cela veut dire peser, soupeser, donc « mesurer » en termes de poids.

Krishnamurti : C'est ça, peser, soupeser, évaluer, etc.

D. Bohm : Peser la portée de quelque chose. C'est ce que vous voulez dire?

Krishnamurti : Non.

D. Bohm : Alors pourquoi employez-vous ce terme?

Narayan : Je me suis laissé dire qu'en anglais, contemplation a une connotation différente de méditation. La contemplation suppose un état d'esprit plus profond.

D. Bohm : C'est difficile à dire. Le mot « contempler » vient du mot « temple », en réalité.

Krishnamurti : Oui, c'est exact.

D. Bohm : Le sens originel est de créer un espace libre.

Krishnamurti : Un espace libre entre Dieu et moi?

D. Bohm : C'est ce qui était à l'origine du mot.

Krishnamurti : C'est juste.

Narayan : Le mot sanscrit « dhyana » n'a pas la même connotation que méditation.

Krishnamurti : Non.

Narayan : Parce que méditation a une nuance de mesure, et probablement, de manière oblique, cette mesure c'est l'ordre.

Krishnamurti : Non, je ne souhaite pas introduire ici l'ordre - laissons de côté le mot ordre. C'est un sujet que nous avons battu et rebattu jusqu'à l'épuisement.

D. Bohm : Pourquoi employez-vous le terme de méditation?

Krishnamurti : Abandonnons-le.

D. Bohm : Non, examinons ce que vous voulez vraiment dire par là.

Krishnamurti : Disons, un état d'infinitude? Un état incommensurable?

D. Bohm : C'est ça.

Krishnamurti : Où il n'existe aucune espèce de division. Vous voyez bien que nous donnons des descriptions de toutes sortes, mais ce n'est pas cela.

D. Bohm : Oui, mais y entre-t-il une certaine sensation qu'a l'esprit de prendre en quelque sorte conscience de lui-même?
Est-ce que c'est ce que vous voulez dire? A d'autres moments, vous dites que l'esprit se vide de son propre contenu.

Krishnamurti : Où voulez-vous en venir?

D. Bohm : Je cherche à savoir si, outre le fait d'être infini, cela n'implique pas quelque chose d'autre?

Krishnamurti : Oh, beaucoup plus.

D. Bohm : Nous avons dit que le contenu était le passé, fauteur de désordre. On pourrait dire alors que cette évacuation du contenu équivaut à un nettoyage constant du passé. Seriez-vous d'accord?

Krishnamurti : Non, non.

D. Bohm : Quand vous dites que l'esprit se vide de tout contenu...

Krishnamurti : ... qu'il *s'est vidé*.

D. Bohm : Bon, d'accord. Quand le passé est balayé, alors selon vous, c'est cela la méditation.

Krishnamurti : C'est la méditation ; non, la contemplation...

Narayan : Ce n'est qu'un début.

Krishnamurti : Un début?

Narayan : L'évacuation du passé.

Krishnamurti : Cette évacuation du passé - c'est-à-dire de la colère, de la jalousie, des croyances, des dogmes, des attachements, etc. - est indispensable. Si tout cela n'est pas évacué, s'il en persiste la moindre trace, c'est la voie ouverte à l'illusion, inéluctablement. Le cerveau ou l'esprit doit être totalement exempt de toute illusion, que celle-ci soit l'effet du désir, du besoin de sécurité, ou quoi que soit d'autre.

D. Bohm : D'après vous, cette démarche, une fois accomplie, ouvre les portes sur quelque chose de plus large, de plus profond?

Krishnamurti : Oui. Sinon la vie n'a pas de sens, elle se résume à ce schéma répétitif.

Narayan : Que vouliez-vous dire au juste quand vous avez parlé de l'univers en méditation?

Krishnamurti : C'est comme cela que je le ressens, oui.

D. Bohm : Remarquons tout d'abord, si vous le permettez, que l'univers échappe effectivement à la tyrannie de son passé. En fait, l'univers crée certaines formes qui sont relativement constantes, de sorte que, si on l'observe superficiellement, on ne remarque que cet aspect-là, ce qui donne alors l'impression qu'il est déterminé à partir du passé.

Krishnamurti : En effet. Mais il n'est pas gouverné par le passé. Il est créatif ; en mouvement.

D. Bohm : Et donc ce mouvement, c'est l'ordre.

Krishnamurti : En tant que scientifique, souscririez-vous à ce point de vue?

D. Bohm : En définitive, oui!

Krishnamurti : Sommes-nous fous tous les deux? Posons la question autrement: le temps peut-il réellement prendre fin? - toute cette conception du temps comme passé - chronologiquement, de sorte qu'il n'existe plus du tout de lendemain? Avoir le sentiment, la certitude psychologique réelle qu'il n'y a pas de lendemain. J'estime que c'est le mode de vie le plus salubre - ce qui ne veut pas dire que je devienne irresponsable! Ce serait par trop puéril.

D. Bohm : C'est simplement une question de temps physique, qui est une certaine partie de l'ordre naturel.

Krishnamurti : Bien sûr, c'est entendu.

D. Bohm : La question est ou bien d'avoir la sensation de faire l'expérience du passé et de l'avenir, ou bien d'être délivré de cette sensation.

Krishnamurti : C'est à vous, en tant que scientifique, que je demande si l'univers est basé sur le temps?

D. Bohm : Je dirais que non, mais voyez-vous la tendance générale...

Krishnamurti : Vous dites que non! C'est tout ce que je demande. Alors est-ce que le cerveau, qui a évolué au cours du temps, peut...

D. Bohm : A-t-il effectivement évolué au cours du temps? Il a plutôt été pris dans le filet du temps. Parce que le cerveau fait partie de l'univers, dont nous disons qu'il n'est pas basé sur le temps.

Krishnamurti : Je suis d'accord.

D. Bohm : C'est la pensée qui a emprisonné le cerveau dans l'écheveau inextricable du temps.

Krishnamurti : Bien. Peut-on démêler cet écheveau, le dénouer, pour que l'univers soit l'esprit? Vous suivez? Si l'univers échappe au temps, est-ce que l'esprit, qui est pris dans le filet du temps, peut s'en dégager, et être ainsi l'univers? Est-ce que vous suivez ma pensée?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : C'est ça, l'ordre.

D. Bohm : L'ordre, c'est ça. Appelleriez-vous cela méditation?

Krishnamurti : Exactement. C'est ce que j'appellerais la méditation, pas au sens ordinaire, étymologique de « soupeser », etc., mais un état de méditation dénué de la moindre parcelle de passé.

D. Bohm : Vous dites que l'esprit se dégage lui-même de l'emprise du temps, et qu'il dégage aussi réellement le cerveau de cette emprise du temps?

Krishnamurti : Oui ; admettriez-vous cela?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : En tant que théorie?

D. Bohm : Oui, comme hypothèse de travail.

Krishnamurti : Non, je n'en veux pas comme hypothèse.

D. Bohm : Qu'entendez-vous par théorie?

Krishnamurti : Une théorie, c'est quand quelqu'un vient affirmer que c'est ça la vraie méditation.

D. Bohm : D'accord.

Krishnamurti : Attendez. Quelqu'un vient affirmer qu'on peut vivre de cette façon ; que la vie a un sens extraordinaire, débordant de compassion, etc., et qu'on peut amender immédiatement toutes les actions procédant du monde physique, et ainsi de suite. Vous,

en tant que scientifique, admettriez-vous l'éventualité d'un état comme celui-ci, ou bien taxe-riez-vous de loufoque celui qui l'affirme?

D. Bohm : Non, je ne dirais rien de tel. A mon sentiment, c'est parfaitement possible ; c'est tout à fait compatible avec tout ce que je sais de la nature.

Krishnamurti : Alors tout va bien! Je ne suis donc pas un détraqué loufoque! Bien sûr, lorsque nous plaquons des mots sur tout cela, ce n'est pas la chose elle-même. C'est bien clair, n'est-ce pas? Mais peut-on la communiquer à autrui? Se peut-il que certains d'entre nous approchent cette réalité, pour pouvoir la faire partager, véritablement?

Brockwood Park, le 7 juin 1980

Le Temps Aboli

Angleterre

11ème Discussion

Brockwood Park, le 18 septembre 1980

La fin du savoir psychologique

Krishnamurti : Qu'est-ce qui incite l'esprit à se conformer toujours à un certain schéma? A être en quête perpétuelle? S'il se dégage d'un schéma, c'est pour en adopter un autre: c'est ainsi qu'il fonctionne indéfiniment. On peut offrir des explications à ce fonctionnement: souci de protection, de sécurité, indifférence, manque de sensibilité, dédain pour son propre épanouissement, etc.

Mais il est vraiment capital de sonder les raisons qui amènent notre esprit à toujours opérer selon une certaine orientation.
Nous avons constaté qu'après ces étapes de labeur, de recherche, de vision pénétrante, on bute contre un mur aveugle. Et ce mur ne peut s'effriter, ou s'abattre, que lorsqu'il y a amour et intelligence. Avant d'entrer dans le détail, j'aimerais que nous nous demandions pourquoi les êtres humains, quel que soit leur degré d'intelligence, de culture ou d'ouverture philosophique ou religieuse, tombent immanquablement dans ce travers routinier de la conformité à un schéma.

David Bohm : Je crois que la routine est inhérente à la nature du savoir accumulé.

Krishnamurti : Selon vous, le savoir crée invariablement la routine?

D. Bohm : Ce n'est peut-être pas inévitable, mais il semble que ce soit une tendance classique du genre humain, si l'on s'en réfère au savoir psychologique, c'est-à-dire...

Krishnamurti : De toute évidence, c'est effectivement ce qui nous intéresse ici. Mais pourquoi l'esprit reste-t-il insensible - aveugle au danger de cette répétition machinale et à l'absence de toute nouveauté? Vous voyez à quel point nous nous obstinons dans cette voie?

D. Bohm : Il me semble que la routine, ou le savoir accumulé, ont une importance qui va au-delà de leur propre signification. Si nous mentionnons le savoir que nous avons acquis à propos d'un objet -disons le microphone -, cela n'a qu'une portée limitée. Mais le savoir prend une importance immense, semble-t-il, quand il concerne la nation à laquelle on appartient.

Krishnamurti : Oui. Donc, l'étroitesse croissante de notre esprit aurait pour cause l'importance attribuée au savoir?

D. Bohm : C'est parce que ce savoir semble posséder une valeur fabuleuse, qui

transcende toutes les autres valeurs, que l'esprit s'y attache si fort. Il revêt à ses yeux une importance suprême.

Krishnamurti : Il existe en Inde une philosophie selon laquelle tout savoir doit prendre fin - vous la connaissez, bien sûr, c'est le Vedanta. Mais apparemment, il y a très peu de gens qui mettent effectivement un terme au savoir, et qui s'expriment sur un fond de liberté.

D. Bohm : Vous voyez, on attribue généralement au savoir une importance extrême, même chez celui qui prêche la nécessité d'y mettre fin...

Krishnamurti : Vous voulez dire que je suis tellement stupide que je ne me rends pas compte de l'importance dérisoire du savoir psychologique, et que mon esprit s'y accroche?

D. Bohm : Je n'irais pas jusqu'à taxer une personne d'une telle stupidité ; je dirais plutôt que le savoir engourdit le cerveau comme un stupéfiant.

Krishnamurti : Le cerveau est engourdi, c'est ça. Mais apparemment, il ne parvient pas à s'extirper de cet état.

D. Bohm : Il est déjà tellement sous influence qu'il ne sait plus ce qu'il fait.

Krishnamurti : Alors, que va-t-il faire? Voilà des années que j'observe les efforts des gens pour s'arracher à certaines dépendances. La racine est là, vous comprenez? Cette accumulation psychologique qui devient savoir psychologique. Et alors celui-ci divise, et il se passe toutes sortes de choses autour de lui et au-dedans de lui. Pourtant, l'esprit refuse de s'en détacher.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Pourquoi? Est-ce parce qu'il y trouve un gage de tranquillité, de sécurité?

D. Bohm : C'est une raison partielle. Mais je crois que d'une certaine manière le savoir a pris une valeur d'absolu, au lieu de garder une valeur relative.

Krishnamurti : Je comprends tout cela, mais vous ne répondez pas à ma question. Je suis un homme ordinaire, je me rends compte de tout ceci, ainsi que de la portée limitée à différents niveaux du savoir ; mais à un niveau plus profond de l'individu, ce savoir accumulé se fait très destructeur.

D. Bohm : Le savoir abuse l'esprit, de sorte que ses effets destructeurs passent normalement inaperçus. Une fois ce processus engagé, l'esprit n'est plus en état de le prendre en compte, parce qu'il élude la question. Un extraordinaire mécanisme de défense ou d'esquive se met en place, qui permet d'ignorer le problème dans sa totalité.

Krishnamurti : Pourquoi?

D. Bohm : Parce qu'il semble que quelque chose d'excessivement précieux pourrait bien être en jeu.

Krishnamurti : On peut être remarquablement compétent ou qualifié dans d'autres domaines ; il n'empêche qu'on est incapable de comprendre ce qui se passe ici, à la source même du malaise: pourquoi? Qu'est-ce qui handicape l'esprit? ,

D. Bohm : Une fois qu'on a donné la primauté au savoir, il se déclenche un processus mécanique qui résiste à l'intelligence.

Krishnamurti : Alors que faire? J'admets la nécessité de me défaire du savoir psychologique accumulé - facteur de division, de destruction et de petitesses -mais je n'y arrive pas. Est-ce faute d'énergie?

D. Bohm : Pas essentiellement, bien que ce processus entraîne un gaspillage d'énergie.

Krishnamurti : A force de gaspiller de l'énergie en quantité, je n'en ai plus suffisamment pour m'attaquer au problème?

D. Bohm : L'énergie reviendrait très vite si nous savions comprendre cela. Mais je ne crois pas que ce soit l'essentiel.

Krishnamurti : Non. Alors, que vais-je faire, sachant que le savoir est créateur d'une routine dans laquelle je vis? Comment le réduire en miettes?

D. Bohm : Je ne suis pas certain que la responsabilité du savoir apparaisse évidente aux yeux des gens, dans la majorité des cas ; et qu'ils voient le savoir pour ce qu'il est. Voyez-vous, on peut croire qu'il s'agit d'un « être », de l' « ego », du « moi ». Ce savoir crée le « moi », et le « moi » est l'expérience, en tant qu'identité individuelle qui prend l'apparence d'un être réel sans rapport avec le savoir.

Krishnamurti : Voulez-vous dire que cet « être » est différent du savoir?

D. Bohm : C'est l'impression qu'il donne: il s'affiche différent.

Krishnamurti : Mais l'est-il?

D. Bohm : Non, mais l'illusion est excessivement tenace.

Krishnamurti : C'est la conséquence de notre conditionnement.

D. Bohm : Oui. La question est à présent de trouver comment briser cette routine. Car c'est elle qui crée l'apparence factice, le faux-semblant d'un état d'existence.

Krishnamurti : Voilà tout le problème, voyez-vous. C'est cela, le mouvement central de l'homme. La situation est apparemment sans la moindre issue ; et devant cette impasse, je baisse les bras et je m'avoue vaincu. Mais si j'y applique mon esprit, alors une question se

pose: est-il possible de fonctionner dans ce monde sans savoir psychologique? Cela me préoccupe beaucoup: c'est apparemment un problème fondamental que dans le monde entier l'homme doit résoudre.

D. Bohm : C'est exact. Supposons que vous discutiez avec quelqu'un qui trouve cela raisonnable. Mais voilà que sa situation sociale se trouve menacée ; ce qui nous amène à dire qu'il s'agit là de savoir psychologique. Or, à ses yeux à lui, il ne s'agit pas de savoir, mais de beaucoup plus que cela. Et il ne s'aperçoit pas que c'est le savoir qu'il a de sa condition sociale qui est à l'arrière-plan du malaise. Au premier abord, le savoir *semble* être quelque chose de passif, à votre disposition en cas de besoin, et que vous pouvez simplement mettre de côté à volonté - ce qui devrait être la règle.

Krishnamurti : Je comprends tout cela.

D. Bohm : Mais il arrive un moment où le savoir n'apparaît plus comme étant du savoir.

Krishnamurti : Les hommes politiques et les hommes au pouvoir refuseraient d'écouter ces propos. De même les soi-disant hommes de religion. Les seuls qui soient prêts à écouter sont ceux qui sont profondément déçus, qui ont le sentiment d'avoir tout perdu. Mais même ceux-là n'écoutent pas toujours ; nous touchons donc vraiment là un problème brûlant.
Comment l'aborder? Disons, par exemple, que j'ai rompu avec le catholicisme, le protestantisme, et tout le reste. J'ai également une profession dont je sais qu'elle requiert un certain savoir. A présent, j'ai pris conscience de l'importance de ne pas se laisser piéger par le processus du savoir psychologique, et malgré tout je n'arrive pas à m'en défaire. Entre le savoir et moi, c'est une joute, un peu d'esquive et de cache-cache. Bien! Nous avons dit que c'était là le mur que je devais abattre. - Non, pas moi - que c'était le mur qui devait être abattu. Et nous avons dit qu'il pouvait l'être par l'amour et l'intelligence. Ce que nous demandons n'est-il pas d'une difficulté extrême?

D. Bohm : C'est difficile.

Krishnamurti : Je me trouve de ce côté-ci du mur, et vous exigez de moi cet amour et cette intelligence qui va le détruire. Mais j'ignore ce que sont cet amour, cette intelligence, parce que je suis de l'autre côté du mur, pieds et poings liés. J'admets en toute logique et en toute raison, que ce que vous dites est vrai, juste, sensé, et j'en mesure l'importance, mais le mur qui me domine est si solide, si imposant que je ne peux pas le franchir. Nous avons dit l'autre jour que ce mur pouvait être abattu par la vision pénétrante -si celle-ci n'est pas traduite sous forme d'idée.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Lorsqu'on discute de la vision pénétrante, on court le risque de la réduire à une abstraction ; ce qui signifie qu'on s'éloigne du fait, et qu'on donne la primauté à

l'abstraction. Ce qui implique, une fois de plus, le savoir.

D. Bohm : Oui, le savoir en action.

Krishnamurti : Et nous voilà revenus en arrière!

D. Bohm : Il me semble que la grosse difficulté est que le savoir n'est pas figé sous forme d'informations statiques, mais extrêmement actif, abordant chaque instant et le modelant en fonction du savoir antérieur. Et donc, au moment même où nous soulevons cette question, le savoir est constamment à l'affût, puis il passe à l'action. Toute notre tradition veut que le savoir ne soit pas actif mais passif. En réalité il est actif, contrairement à ce qu'on pense généralement. On croit d'ordinaire qu'il reste là à ne rien faire.

Krishnamurti : Alors qu'il attend.

D. Bohm : Il attend, prêt à agir. Et quoi que nous fassions, le savoir est déjà en action. Avant d'avoir le temps de voir que le problème est là, le savoir est déjà passé à l'action.

Krishnamurti : Oui. Mais est-ce que je vois cela comme un problème, ou comme une idée que je dois mettre en pratique? Vous voyez la différence.

D. Bohm : Le savoir transforme tout automatiquement en idées que nous devons mettre en pratique. C'est la clé de voûte de toute sa structure.

Krishnamurti : C'est la clé de voûte de toute notre vie.

D. Bohm : Le savoir ne peut rien faire d'autre.

Krishnamurti : Comment allons-nous briser ce cercle, ne serait-ce qu'une seconde?

D. Bohm : Il me semble que si l'on pouvait voir, observer, prendre conscience - si le savoir pouvait se surprendre lui-même en pleine action... Le problème c'est que le savoir agit sans s'en rendre compte ; tout ce qu'il fait, c'est attendre, puis passer à l'action, et à ce moment il a déjà perturbé l'ordre du cerveau.

Krishnamurti : Cela me préoccupe beaucoup, parce que c'est ce qui se passe partout où je vais. Il faut résoudre cette question. Ne pourrait-on dire que c'est l'aptitude à écouter qui prime, et de loin, toute explication, toute logique?

D. Bohm : On en revient au même problème.

Krishnamurti : Non, non ; pas du tout. Je veux voir s'il est possible qu'une qualité d'écoute totale de vos paroles amène l'effondrement du mur. Vous comprenez? Y a-t-il - je cherche à savoir, monsieur -je ne suis qu'un homme ordinaire, et vous me dites tout cela, et je m'aperçois du bien-fondé de ce que vous dites. Je me sens vraiment profondément concerné par ce que vous dites, mais en quelque sorte il manque l'étincelle ; le bois est là, mais pas le feu. Alors, que dois-je faire? C'est mon cri éternel!

D. Bohm : Ce n'est pas la capacité d'écoute du cerveau qui est en cause ; reste à savoir si

l'homme ordinaire est tellement saturé d'opinions qu'il est incapable d'écouter.

Krishnamurti : Lorsqu'il y a des opinions, on ne peut écouter ; on est comme mort.

D. Bohm : Je crois que le savoir dispose de toutes sortes de défenses. Est-il à la portée de l'homme ordinaire, par exemple, d'en prendre conscience? C'est bien le sens de votre question, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui. Mais il doit s'établir une communication entre vous et cet homme, quelque chose de si fort que l'acte même de vous écouter, et de communiquer avec lui, a une portée.

D. Bohm : Oui, et il faut ensuite franchir la barrière de ses opinions, de toute la structure.

Krishnamurti : Bien entendu. C'est précisément ce qui a amené cet homme ici - il est venu pour ça. Il en a terminé avec toutes les églises et toutes les doctrines. Il perçoit la vérité de ce qui se dit ici. Lorsque la communication s'établit avec lui, elle est forte et vraie, parce que vous ne vous exprimez pas en fonction du savoir, ou d'opinions. C'est un être humain libre qui essaie de communiquer avec cet homme ordinaire. Mais celui-ci peut-il écouter avec une intensité égale à celle que vous, qui lui parlez, mettez dans vos paroles? Il veut écouter quelqu'un qui dit la vérité, et l'expression même de cette vérité fait qu'il se passe quelque chose en lui - et cela est dû à l'ardeur intense qu'il met à écouter.
C'est un peu du même ordre que lorsque vous, l'homme de science, vous adressez à l'un de vos étudiants. Vous lui parlez de quelque chose qui a forcément une énorme importance, puisque vous y avez consacré votre vie. Et cet étudiant a fait des sacrifices rien que pour venir ici. Faut-il blâmer celui qui donne l'enseignement si l'auditeur ne le reçoit pas instantanément? Ou bien est-ce l'auditeur qui est incapable de le recevoir?

D. Bohm : S'il est incapable d'écouter, alors il n'y a rien à faire. Mais admettons qu'il s'agisse de quelqu'un qui arrive débarrassé de certaines de ces défenses, bien que d'autres persistent dont il n'a pas conscience - ce n'est pas aussi simple que ce que vous venez de décrire.

Krishnamurti : Pourtant cela me paraît terriblement simple. Si on pouvait écouter de tout son être, l'esprit ne serait pas prisonnier de la routine. En général, voyez-vous, en matière de communication, vous me dites quelque chose, et je l'enregistre, mais entre les deux, il s'écoule un intervalle.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Et le danger, c'est cet intervalle. Si mon être n'est pas totalement engagé, absorbé dans cette écoute, alors c'est terminé. Est-ce que l'écoute est difficile parce qu'en cela il n'y a pas l'ombre d'un plaisir? Vous n'offrez pas le moindre plaisir, pas la moindre récompense. Vous vous contentez de me dire: « Voici cette vérité ; prenez-la. » Mais

mon esprit est tellement axé sur le plaisir qu'il refuse d'écouter, si ce qu'on lui dit n'est pas totalement satisfaisant ou gratifiant.
Je perçois aussi ce danger de la recherche de satisfaction et de plaisir ; et je l'écarté aussi. Il ne reste plus ni plaisir, ni récompense, ni châtiment. Cette écoute n'est que pure observation.
On peut alors se demander si l'observation pure, qui en fait réellement l'écoute, est l'amour? Je crois que oui.
Si vous affirmez cela, mon esprit dit: « Donnez-le moi. Dites-moi ce qu'il faut faire. » Mais quand je demande qu'on me dise quoi faire, je me retrouve dans le champ du savoir. C'est instantané. Donc, je refuse de vous demander quoi faire. Où en suis-je alors? Vous avez parlé de perception dénuée de mobile ou de direction. La perception pure, c'est l'amour. Et dans cette perception, l'amour est intelligence. Il ne s'agit pas de trois choses distinctes, c'est une seule et même chose. Vous avez exposé tout cela étape par étape, et j'en suis arrivé au point où j'y suis devenu sensible. Mais c'est tellement fugace. Alors vient la question: « Comment puis-je retrouver cela? » Et une fois de plus, le souvenir, qui n'est autre que le savoir, fait un blocage.

D. Bohm : Vous affirmez donc que, chaque fois qu'il y a communication, le savoir se met à l'œuvre sous des formes très diverses.

Krishnamurti : Comme vous voyez, il est donc très difficile d'échapper au savoir.

D. Bohm : On pourrait se demander dans ce cas, pourquoi le savoir n'attend pas qu'on ait besoin de lui?

Krishnamurti : Cela implique d'être psychologiquement libéré de tout savoir ; mais d'agir, lorsque le besoin s'en fait sentir, non pas en fonction du savoir, mais sur une base de liberté.

D. Bohm : Mais le savoir vient éclairer votre action, bien qu'il n'en soit pas la source.

Krishnamurti : C'est cela, être libéré du savoir. Et étant libre, c'est sur une base de liberté et non sur celle du savoir que l'on communique. C'est-à-dire que de la vacuité surgit la communication. Lorsque nous employons des mots, ils sont le fruit du savoir, mais ils sont issus d'un état de liberté totale. Supposons donc que moi - être humain ordinaire - j'aie atteint le stade où règne cette liberté, et qu'il y ait alors communication ; allez-vous, vous l'éminent savant, communiquer avec moi sans aucune barrière? Vous suivez ce que je dis?

D. Bohm : Oui. On est libéré du savoir lorsqu'on le voit en tant qu'information. Mais d'ordinaire, on le tient pour plus que cela, et le savoir lui-même ne s'aperçoit pas que le savoir n'est pas libre.

Krishnamurti : Il n'est jamais libre. Et si je veux me comprendre moi-même, il faut que

mon regard soit libre.
Comment allez-vous communiquer avec moi, qui en suis parvenu au point où je brûle de recevoir ce que vous dites ; si totalement que le savoir psychologique s'abolisse? Ou bien est-ce que je m'illusionne quant à l'état dans lequel je crois être?

D. Bohm : En fait, tout le problème est là: le savoir s'abuse constamment.

Krishnamurti : Dans ce cas, est-ce que mon esprit se ment toujours à lui-même? Que faire alors? Revenons sur ce point.

D. Bohm : Il me semble, une fois de plus, que la solution c'est d'écouter.

Krishnamurti : Pourquoi n'écoutons-nous pas? Pourquoi ne saisissons-nous pas *immédiatement* cette chose-là? On peut se trouver des tas de raisons superficielles: la vieillesse, le conditionnement, la paresse, etc.

D. Bohm : Mais peut-on donner la raison profonde?

Krishnamurti : Je crois que c'est la force prodigieuse, en tant qu'idée, du savoir qui constitue le « moi ».

D. Bohm : Oui, c'est pour cette raison que j'ai voulu souligner la portée et l'importance prodigieuse de l'idée. Si vous êtes habité par l'idée de Dieu, par exemple, elle prend un pouvoir immense.

Krishnamurti : Ou si j'ai l'idée que je suis britannique, ou français, cela me donne une grande énergie.

D. Bohm : Et cela suscite en ce qui concerne le corps un état qui a toutes les apparences de l'être véritable. Or, celui qui en fait l'expérience ne le ressent pas comme étant un simple savoir...

Krishnamurti : Exactement ; mais nous tournons en rond, n'est-ce pas? C'est l'impression qu'on a.

D. Bohm : Je me demandais simplement si l'on pouvait faire comprendre quelque peu le pouvoir exorbitant qui semble aller de pair avec le savoir...

Krishnamurti : ... et avec l'identification.

D. Bohm : Cela vaudrait sans doute la peine de creuser la question.

Krishnamurti : Quel est le sens du mot « identification »?

D. Bohm : Qui est toujours identique.

Krishnamurti : Toujours le même, c'est ça. C'est exactement ça! Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

D. Bohm : On dit que l'ego reste toujours pareil. Il essaie d'être le même en essence, à

défaut de le rester dans le détail.

Krishnamurti : Oui, oui.

D. Bohm : Je crois que c'est là où le bât blesse en ce qui concerne le savoir. Il cherche à s'appliquer à ce qui est toujours pareil, et il s'enlise, voyez-vous. Le savoir lui-même est à la recherche de ce qui est permanent et parfait. Je veux dire, même indépendamment de nous tous. Cela revient à imprimer ce réflexe au cœur même des cellules.

Krishnamurti : D'où la question de savoir s'il est possible de faire preuve d'attention diligente? J'utilise le terme dans le sens d'exactitude.

D. Bohm : En réalité, cela veut dire se donner du mal.

Krishnamurti : Bien sûr. Se donner du mal, assumer en totalité. Il doit pourtant exister un autre moyen de contourner toute cette activité intellectuelle. Nous l'avons beaucoup mise à contribution, et cette aptitude intellectuelle nous a conduits devant un mur aveugle. Quelle que soit ma voie d'accès, au bout du compte le mur est là, et ce mur c'est le « moi », avec mon savoir, mes préjugés, et tout ce qui s'ensuit. C'est alors que le « moi » déclare: « Il faut que ça change. » Mais c'est encore le « moi » qui parle.

D. Bohm : Le « moi » veut toujours être constant, mais en même temps, il s'efforce de changer.

Krishnamurti : De changer de costume. Mais il reste identique. Donc, l'esprit qui fonctionne avec le « moi » reste le même esprit. Grands dieux, nous revoilà au même point, vous voyez!
Nous avons tout essayé - le jeûne et toutes sortes de disciplines - pour nous débarrasser du « moi » et de son cortège d'illusions et de savoir. On cherche à s'identifier avec quelque chose d'autre, en fait c'est la même chose. On revient ensuite à la question fondamentale, qui est de trouver ce qui peut faire disparaître le mur totalement. Je crois que ce n'est possible que si l'homme qui se trouve bloqué peut prêter une attention totale à ce que dit l'homme libre. Il n'y a pas d'autre moyen d'abattre le mur - ni l'intellect, ni les émotions ou quoi que ce soit d'autre n'y parviendront. Lorsque celui qui a franchi le mur, qui l'a abattu, dit: « écoutez, pour l'amour du ciel, écoutez! », et que j'écoute en ayant vidé mon esprit, alors c'est terminé. Vous me comprenez? Je n'ai plus ni espoir de voir survenir ou se reproduire quoi que ce soit, ni souci pour l'avenir. L'esprit est vide, et par conséquent à l'écoute. C'est terminé.
Pour qu'un homme de science puisse faire de nouvelles découvertes, il doit faire preuve d'une certaine vacuité d'où peut naître une perception différente.

D. Bohm : Oui, mais seulement dans la mesure où la question est généralement limitée ; donc, il peut y avoir vacuité de l'esprit quant à cette question spécifique, laissant le champ libre à une vision pénétrante dans ce domaine-là. Mais ce n'est pas ce domaine spécifique

que nous mettons en cause ici. Nous mettons en cause la totalité du savoir.

Krishnamurti : C'est tout à fait extraordinaire quand on creuse la question.

D. Bohm : Et vous disiez que l'abolition du savoir est le Vedanta.

Krishnamurti : C'est la vraie réponse.

D. Bohm : Mais, en général, les gens estiment nécessaire de préserver le savoir dans un domaine pour être à même de le remettre en cause dans un autre. Voyez-vous, cela pourrait être inquiétant de demander: à quelle lumière est-ce que je mets en cause la globalité du savoir.

Krishnamurti : Oui. Quel savoir me permet de mettre en question mon savoir?

D. Bohm : D'une certaine manière, nous sommes effectivement détenteurs d'un savoir, puisque nous admettons l'absurdité de toute cette structure de savoir psychologique, qu'elle était illogique et n'avait aucun sens.

Krishnamurti : Existe-t-il donc, à partir de cette vacuité dont nous parlions, un fondement ou une source d'où serait issue toute chose? La matière, les êtres humains, avec leurs aptitudes et leurs idioties -tout le mouvement est-il issu de là?

D. Bohm : C'est envisageable. Mais essayons de clarifier un peu. Nous avons donc cette vacuité.

Krishnamurti : Oui. La vacuité dans laquelle ne subsiste plus aucun mouvement de la pensée en tant que savoir psychologique. Et donc plus de temps psychologique.

D. Bohm : Bien que le temps des horloges demeure...

Krishnamurti : Oui, mais nous avons dépassé ce stade ; n'y revenons pas. Il n'y a donc plus de temps psychologique, aucun mouvement de la pensée. Cette vacuité est-elle le commencement de tout mouvement?

D. Bohm : Voyons, diriez-vous que la vacuité est le « fondamental »?

Krishnamurti : C'est la question que je pose. Avançons prudemment.

D. Bohm : Nous avons dit précédemment qu'il y avait la vacuité, et au-delà d'elle, le « fondamental ».

Krishnamurti : Je sais, je sais. Approfondissons cette question.

Brockwood Park, le 18 septembre 1980

Le Temps Aboli

Angleterre

12ème Discussion

Brockwood Park, le 20 septembre 1980

L'esprit dans l'univers

Krishnamurti : Nous avons parlé l'autre jour d'un esprit totalement libre de tout mouvement, de tout ce qu'y a déposé la pensée, c'est-à-dire le passé, le futur, etc. Mais avant d'entrer dans les détails, j'aimerais examiner les positions et les valeurs matérialistes dans lesquels l'homme s'enferre, et examiner la nature du matérialisme.

David Bohm : En premier lieu, le matérialisme est le nom attribué en philosophie à un certain...

Krishnamurti : Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux explorer ce domaine.

D. Bohm : Il n'existe rien d'autre que la matière, voyez-vous.

Krishnamurti : C'est-à-dire que la nature et tous les êtres humains réagissent sur un plan physique. Cette réaction est soutenue par la pensée. Et la pensée est un processus matériel. Donc dans la nature, toute réaction est un réflexe matérialiste.

D. Bohm : Il me semble que le mot « matérialiste » n'est pas tout à fait adéquat. Il s'agit de la réaction de la matière.

Krishnamurti : La réaction de la matière, si vous voulez. C'est mieux. Nous parlions de la condition de la vacuité de l'esprit, et nous sommes arrivés au stade où le mur s'est effondré. Cette vacuité, et ce qu'il y a au-delà d'elle, ou qui passe par elle - nous allons y venir ; mais avant de le faire je pose cette question: toute réaction est-elle matière?

D. Bohm : De la matière en mouvement. Tout un faisceau de preuves semblent aller dans ce sens, et la science a mis en évidence une quantité formidable de réactions qui sont imputables aux nerfs.

Krishnamurti : Diriez-vous alors que la matière et le mouvement sont les réactions qui existent dans toute matière organique?

D. Bohm : Oui, au niveau actuel de nos connaissances, toute matière obéit à la loi d'action et de réaction. Chaque action entraîne une réaction correspondante.

Krishnamurti : Donc action et réaction constituent un processus matériel, comme c'est le cas pour la pensée. Reste le problème d'aller au-delà.

D. Bohm : Mais avant d'en venir là, songeons que certaines personnes ne verront sans doute pas l'intérêt d'aller au-delà. Ce serait la position de la philosophie matérialiste.

Krishnamurti : Mais une vie réduite à ces dimensions est très, très superficielle. N'est-ce pas? Elle ne veut rien dire du tout.

D. Bohm : Peut-être pourrions-nous mentionner cette autre notion - que la matière n'est pas simplement action et réaction, mais peut être dotée d'un mouvement créatif. La matière, voyez-vous, serait susceptible de créer de nouvelles formes.

Krishnamurti : Mais elle reste circonscrite à ce domaine-là.

D. Bohm : Oui. Essayons de préciser. Nous devons prendre en compte certaines formes de matérialisme qui sont extrêmement subtiles, et donc éventuellement difficiles à cerner.

Krishnamurti : Allons-y. Est-ce qu'à vos yeux la pensée est un processus matériel?

D. Bohm : Oui. Mais certains lui prêteraient peut-être une double nature, à la fois matérielle, et transcendant le matériel.

Krishnamurti : Je sais, j'ai déjà abordé le sujet. Mais c'est inexact.

D. Bohm : Comment le faire comprendre en termes clairs et simples?

Krishnamurti : Le fait est que tout mouvement de la pensée est un processus matériel.

D. Bohm : En fait il faut développer cette affirmation pour lui enlever tout caractère d'autorité. L'observation permet de constater que la pensée est un processus matériel. Comment va-t-on le constater?

Krishnamurti : Comment peut-on s'apercevoir que la pensée est un processus matériel? Je crois que c'est assez clair. On enregistre une expérience, un incident qui se transforment en savoir. C'est de ce savoir qu'éclôt la pensée et que s'engage l'action.

D. Bohm : Oui. Nous avons donc défini la pensée. Elle est encore issue de cet arrière-plan. Alors que, selon vous, quelque chose de neuf apparaît, qui ne fait pas partie de ce processus?

Krishnamurti : Oui, pour que puisse surgir quelque chose de nouveau, il faut que la pensée, en tant que processus matériel, prenne fin. De toute évidence.

D. Bohm : Mais ce processus peut reprendre plus tard.

Krishnamurti : Plus tard, oui. Attendez, voyez ce qui se passe par la suite. Nous disons donc que toute action, toute réaction, et toute action à partir de cette réaction est un mouvement de la matière.

D. Bohm : Oui, un mouvement très subtil de la matière.

Krishnamurti : Donc, tant que l'esprit reste dans ce domaine, il s'agit forcément d'un

mouvement de la matière. Est-il possible alors que l'esprit dépasse cette réaction? C'est l'étape suivante. Comme nous le disions précédemment, on a d'abord une réaction d'irritation - c'est la première réaction. La réaction suivante, en réponse à la première, est de se dire: « Cela ne doit pas être. » La troisième réaction sera: « Je dois contrôler ou justifier. » Il y a donc constamment action et réaction. Peut-on s'apercevoir qu'il s'agit là d'un mouvement continu qui n'en finit jamais?

D. Bohm : Oui ; la réaction est continue, mais semble s'interrompre à un certain moment, pour donner l'impression l'instant d'après qu'il s'agit d'un nouveau mouvement.

Krishnamurti : Mais c'est toujours une réaction.

D. Bohm : C'est toujours la même chose, mais qui se présente différemment.

Krishnamurti : C'est exactement la même chose, toujours...

D. Bohm : Tout en se présentant toujours autrement, sous un jour toujours nouveau.

Krishnamurti : Mais bien sûr. C'est tout à fait ça. Vous dites quelque chose, cela m'irrite, mais cette irritation est une réaction.

D. Bohm : Oui, tout en *ayant l'air* d'avoir surgi soudain.

Krishnamurti : Alors qu'il n'en est rien.

D. Bohm : Le problème, c'est d'en avoir conscience, voyez-vous. Cela a tendance à nous échapper, en règle générale.

Krishnamurti : Mais nous sommes vigilants, sensibles, à ce problème. Si on est vigilant, attentif, alors cela met un terme à la réaction ; si on ne se contente pas d'une appréhension logique, mais si on regarde ce processus réactionnel à la lumière de la vision pénétrante, alors bien sûr qu'il peut prendre fin. C'est pourquoi il est capital de comprendre cela, avant d'examiner ce qu'est un esprit vide, et s'il existe quelque chose qui le transcende, ou si le fait même de vider l'esprit suscite une autre qualité.
Donc, cette vacuité de l'esprit est-elle une réaction? Une réaction aux problèmes de la douleur, du plaisir et de la souffrance? Un moyen de fuir tout cela en se réfugiant dans un état de néant?

D. Bohm : Oui, c'est un recours que l'esprit peut toujours avoir.

Krishnamurti : Il peut inventer. Nous voici donc devant la question de savoir si cette qualité de vacuité est ou non une réaction. C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur? Avant d'aller plus loin, est-il possible d'avoir un esprit qui soit vraiment *complètement* vide de tout ce que la pensée a élaboré?

D. Bohm : De sorte que la pensée cesse d'agir.

Krishnamurti : Voilà.

D. Bohm : D'une part, on pourrait peut-être indiquer que la réaction est due à la nature de la matière, qui est perpétuellement en réaction et en mouvement. Mais dans ce cas, la matière est-elle affectée par cette vision pénétrante?

Krishnamurti : Je ne vous suis plus très bien. Ah, oui! Je comprends! Est-ce que la vision pénétrante affecte les cellules cérébrales qui sont le siège de la mémoire?

D. Bohm : Oui. La mémoire est continuellement en réaction et en mouvement, de même que l'air et l'eau, et tout ce qui nous entoure.

Krishnamurti : Après tout, si je n'ai aucune réaction physique, je suis paralysé. Mais réagir continuellement est aussi une forme de paralysie.

D. Bohm : Oui, s'il s'agit du genre de réaction erronée. Des réactions liées à la structure psychologique. Mais partant de l'hypothèse que la réaction liée à la structure psychologique est déjà à l'œuvre dans l'humanité, pourquoi cesserait-elle jamais? Car une réaction en appelle une autre, et une autre encore, et il semblerait logique que cette réaction en chaîne se poursuive indéfiniment et sans que rien ne puisse l'arrêter.

Krishnamurti : La seule chose qui puisse mettre un terme à la réaction psychologique est la vision pénétrante de sa nature propre.

D. Bohm : Vous affirmez donc que la matière est affectée par la vision pénétrante qui est au-delà de la matière.

Krishnamurti : Au-delà de la matière en effet. Cette vacuité est-elle dans le cœur du cerveau lui-même? Ou s'agit-il d'une conception du vide élaborée par la pensée? Il faut être très clair.

D. Bohm : Oui, mais au-delà de toutes nos discussions, et quelle que soit la question posée, la pensée veut intervenir, parce qu'elle estime toujours pouvoir être de quelque utilité.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Dans le passé, la pensée n'a pas compris son inutilité, elle s'est ancrée dans l'habitude d'affirmer que la vacuité était très positive. C'est pourquoi la pensée s'efforce à tout prix d'instaurer cette vacuité.

Krishnamurti : C'est évident.

D. Bohm : La pensée veut se rendre utile!

Krishnamurti : Nous avons déjà examiné tout cela. Nous avons vu la nature de la pensée, et son mouvement, le temps, et tout ce qui en découle. Mais je veux savoir si la vacuité réside dans l'esprit lui-même, ou au-delà de lui.

D. Bohm : Qu'entendez-vous par « l'esprit »?

Krishnamurti : L'esprit est un tout: émotions, pensée, conscience, cerveau - c'est tout ce qui constitue l'esprit.

D. Bohm : On a employé le mot « esprit » dans bien des sens différents. Vous l'utilisez ici dans un certain sens, qui recouvre pensée, sensation, désir et volonté - soit l'ensemble du processus matériel.

Krishnamurti : Oui, l'ensemble du processus matériel.

D. Bohm : Que les gens ont qualifié de non matériel!

Krishnamurti : Exactement. Mais l'esprit est l'ensemble du processus matériel.

D. Bohm : Qui se déroule dans le cerveau et dans les nerfs.

Krishnamurti : Dans le système tout entier. On constate que cette réaction matérielle peut cesser. Et je pose alors la question de savoir si cette vacuité se produit au-dedans ou au-dehors - au-dehors voulant dire qu'elle se situe ailleurs.

D. Bohm : Mais où?

Krishnamurti : Je ne dis pas qu'elle se *situerait* ailleurs, je pose simplement la question...

D. Bohm : Cela n'en resterait pas moins un processus matériel.

Krishnamurti : Elle a lieu dans l'esprit lui-même, pas à l'extérieur. Nous sommes bien d'accord?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Alors quelle est l'étape suivante? Cette vacuité ne contient-elle rien? Pas la moindre . chose?

D. Bohm : Pas la moindre chose. C'est-à-dire rien qui ait une forme, une structure, une stabilité.

Krishnamurti : Exactement. Ni forme, ni structure, ni réaction, ni stabilité, ni capacité. Alors, qu'est-ce que c'est? Serait-ce l'énergie totale?

D. Bohm : Oui, le mouvement de l'énergie.

Krishnamurti : Le mouvement de l'énergie. Ce n'est pas un mouvement de réaction.

D. Bohm : Ce n'est pas le mouvement d'une chose réagissant à une autre. On peut considérer le monde comme un ensemble de choses qui réagissent les unes aux autres et forment une sorte de mouvement ; mais selon nous, il s'agit là d'un mouvement d'une autre nature.

Krishnamurti : Totalement différent.

D. Bohm : Où nulle « chose » n'intervient.

Krishnamurti : Nulle chose en effet, et par conséquent il échappe au temps. Est-ce possible? Ou bien sommes-nous les jouets de notre imagination? Ou de quelque penchant romantique qui cultive complaisamment l'espoir? Je ne crois pas que ce soit le cas, car nous avons procédé pas à pas, pour en arriver jusqu'au point actuel. Donc, nous ne nous sommes pas bercés d'illusions. Nous disons donc que cette vacuité n'a pas de centre, contrairement au « moi » et à toutes les réactions. Dans cette vacuité il y a un mouvement d'énergie intemporelle.

D. Bohm : Lorsque vous mentionnez l'énergie intemporelle, nous pourrions répéter ce que nous savons déjà sur le caractère identique du temps et de la pensée.

Krishnamurti : Oui, bien sûr.

D. Bohm : Vous disiez donc que le temps ne peut intervenir qu'au sein d'un processus matériel?

Krishnamurti : C'est exact.

D. Bohm : Si nous sommes alors en présence d'une énergie intemporelle, mais cependant en mouvement...

Krishnamurti : Oui, qui n'est pas statique...

D. Bohm : Alors, quel est ce mouvement?

Krishnamurti : Le mouvement d'un point à un autre?

D. Bohm : C'est une des formes qu'il peut prendre.

Krishnamurti : Une des formes. Ou bien le mouvement d'hier à aujourd'hui, et d'aujourd'hui à demain.

D. Bohm : Il existe divers types de mouvements.

Krishnamurti : Alors qu'est-ce que le mouvement? Existe-t-il un mouvement qui ne soit pas un mouvement? Vous comprenez? Y a-t-il un mouvement qui n'ait ni commencement ni fin? A l'inverse de la pensée qui a un commencement et une fin.

D. Bohm : Sauf que l'on pourrait dire que le mouvement de la matière a peut-être un commencement mais pas de fin ; il s'agit alors du mouvement réactif. Mais ce n'est pas à cela que vous faites allusion, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Non, je ne fais pas allusion à cela. La pensée a un commencement et la pensée a une fin. Il se produit un mouvement de la matière sous forme de réaction, puis de fin de cette réaction.

D. Bohm : Dans le cerveau.

Krishnamurti : Oui. Mais il y a plusieurs types de mouvement. C'est tout ce que nous savons. Et voici quelqu'un qui affirme l'existence d'un mouvement totalement différent. Mais pour le comprendre, nous devons être dégagés du mouvement de la pensée, et du mouvement du temps, ceci afin de comprendre un mouvement qui n'est pas...

D. Bohm : En fait, ce mouvement a deux caractéristiques: il n'a pas de commencement ni de fin, et en outre il n'est pas déterminé comme une série de mouvements successifs venant du passé.

Krishnamurti : Bien entendu. Il n'y a pas de relation de cause à effet.

D. Bohm : Mais, voyez-vous, on peut considérer la matière comme une série de causes ; ce n'est peut-être pas adéquat. Mais vous dites à présent que ce mouvement n'a ni commencement ni fin ; qu'il n'est pas le résultat d'une succession de causes en série.

Krishnamurti : Je veux donc appréhender, de manière verbale, un mouvement qui n'est pas un mouvement. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre?

D. Bohm : Alors, pourquoi l'appeler mouvement si ce n'en est pas un?

Krishnamurti : Parce qu'il n'est pas statique, il est actif.

D. Bohm : C'est de l'énergie.

Krishnamurti : Il a une énergie prodigieuse: donc il ne peut jamais être immobile. Mais dans cette énergie il y a une immobilité.

D. Bohm : Je crois qu'il faut admettre l'inaptitude du langage commun à exprimer correctement de telles notions ; pourtant l'énergie elle-même est immobile, et mobile à la fois.

Krishnamurti : Mais ce mouvement inclut un mouvement d'immobilité. Est-ce que ces propos ont l'air insensés?

D. Bohm : On peut décrire ce mouvement comme étant issu de l'immobilité.

Krishnamurti : C'est cela. C'est exactement ça, voyez-vous. Nous avons dit que cette vacuité apparaissait dans l'esprit. Qu'elle n'avait ni cause ni effet. Qu'il ne s'agissait pas d'un mouvement de la pensée, ni du temps. Que ce n'était pas un mouvement de réactions matérielles qui s'enchaînent. Rien de tout cela. Ce qui revient à se demander si l'esprit est capable de cette extraordinaire immobilité dénuée de tout mouvement? Et lorsqu'il est totalement immobile, alors il en émerge un mouvement.

D. Bohm : Il me semble avoir mentionné que, dans le passé, des gens comme Aristote avaient déjà exprimé cette notion ; nous en avons discuté. En essayant de décrire Dieu, Aristote parlait du moteur immobile, voyez-vous.

Krishnamurti : Décrire Dieu? Ah, non! Ce n'est pas mon propos!

D. Bohm : Vous ne cherchez pas à décrire Dieu, mais dans le passé, à diverses reprises on a défendu des notions similaires à celles-ci. Je crois que, depuis, ces idées se sont démodées.

Krishnamurti : Et si nous les remettions à la mode?!

D. Bohm : Je ne prétends pas qu'Aristote ait eu raison. Il me semble simplement qu'il explorait des notions assez voisines, encore que divergentes sur bien des points.

Krishnamurti : S'agissait-il de concepts intellectuels ou d'une réalité?

D. Bohm : C'est très difficile à dire, parce qu'on en sait si peu.

Krishnamurti : Inutile dans ce cas de faire intervenir Aristote.

D. Bohm : Je voulais simplement faire remarquer que le concept d'un mouvement dans l'immobilité n'était pas insensé, puisque d'autres personnes fort respectables avaient eu des conceptions très voisines.

Krishnamurti : Vous m'en voyez ravi! Je suis ravi de me voir confirmer que je ne suis pas fou!
Ce mouvement issu de l'immobilité serait-il donc le mouvement de la création? Il n'est pas question ici de ce que les poètes, les écrivains et les peintres appellent création. A mes yeux, cela n'est pas de la création ; tout au plus la mise en œuvre d'une aptitude, d'une compétence, de la mémoire et du savoir. Alors qu'ici, cette création ne s'exprime pas par une forme.

D. Bohm : C'est important de faire la distinction. En général, on envisage la création comme l'expression prenant une forme ou une structure.

Krishnamurti : Oui, une structure. A présent que nous sommes assurés de ne pas être fous, nous pouvons poursuivre! Pourrait-on dire que ce mouvement, puisqu'il échappe au temps, est éternellement nouveau?

D. Bohm : Oui, il est éternellement nouveau au sens où la création est éternellement nouvelle. D'accord?

Krishnamurti : La création est éternellement nouvelle. Voyez-vous, c'est cette nouveauté que les artistes s'efforcent de découvrir ; ce qui les entraîne à toutes sortes d'absurdités ; mais bien peu d'entre eux parviennent au point où l'esprit fait le silence total, et où de ce silence émerge ce mouvement qui est toujours nouveau. A l'instant où ce mouvement s'exprime...

D. Bohm : ...La première expression a lieu dans la pensée?

Krishnamurti : C'est cela, précisément.

D. Bohm : Et, c'est peut-être utile, mais par la suite cela se fige et constitue un barrage.

Krishnamurti : Un érudit indien m'a dit un jour qu'avant de sculpter la tête d'un dieu, par exemple, le sculpteur devait se mettre en état de méditation profonde. Puis, lorsqu'il sentait le moment venu, il prenait le marteau et le ciseau.

D. Bohm : C'est donc la vacuité qui suscitait ce geste. Je pense à un autre exemple, voyez-vous. Les arborigènes d'Australie dessinent des silhouettes dans le sable, afin de leur enlever tout caractère permanent.

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : On pourrait peut-être considérer la pensée sous le même angle. Le marbre, à mon avis, est trop statique, et résiste des milliers d'années. Donc, même si le sculpteur à l'origine avait compris, les générations suivantes n'ont sous les yeux qu'une forme figée.

Krishnamurti : Quel rapport entre tout ceci et ma vie quotidienne? Quel impact cela a-t-il sur mes actes, mes réactions physiques ordinaires, face au bruit, à la douleur, aux ennuis divers? Quel rapport le physique a-t-il avec ce mouvement silencieux?

D. Bohm : Eh bien, dans la mesure où l'esprit est silencieux, la pensée est ordonnée.

Krishnamurti : Nous touchons là quelque chose d'important. Diriez-vous que ce mouvement silencieux, avec sa nouveauté perpétuelle, est l'ordre total de l'univers?

D. Bohm : Nous pourrions envisager que l'ordre de l'univers émerge effectivement de ce silence et de cette vacuité.

Krishnamurti : Alors quel rapport y a-t-il entre l'esprit et l'univers?

D. Bohm : L'esprit individuel?

Krishnamurti : Non, l'esprit.

D. Bohm : L'esprit en général?

Krishnamurti : L'esprit. Nous avons examiné ce qu'étaient l'individuel et le général: et au-delà se trouve l'esprit.

D. Bohm : Diriez-vous qu'il est universel?

Krishnamurti : Je n'aime pas employer le terme « universel ».

D. Bohm : Universel au sens où il transcende le particulier. Mais c'est peut-être un mot difficile.

Krishnamurti : Est-ce qu'on peut en trouver un autre? Global ne va pas. Un esprit qui transcende le particulier?

D. Bohm : On pourrait dire alors que c'est la source, l'essence. On l'a appelé l'absolu.

Krishnamurti : Je ne veux pas non plus employer le mot « absolu ».

D. Bohm : L'absolu veut dire littéralement ce qui échappe à toute limitation, à toute

dépendance.

Krishnamurti : Bon, disons « absolu ». A condition d'entendre par là, libre de toute dépendance et de toute limitation.

D. Bohm : Et de toute relation.

Krishnamurti : Alors, adoptons ce terme.

D. Bohm : Il a des connotations fâcheuses.

Krishnamurti : Bien sûr, mais gardons-le pour le moment, juste pour faciliter notre dialogue. Donc, nous sommes en présence de cette immobilité absolue, dans laquelle ou partant de laquelle il y a un mouvement, et ce mouvement est éternellement nouveau. Quel rapport y a-t-il entre cet esprit et l'univers?

D. Bohm : L'univers de la matière?

Krishnamurti : L'univers tout entier: la matière, les arbres, la nature, l'homme, les cieux.

D. Bohm : Voilà une question intéressante.

Krishnamurti : L'univers est en ordre ; qu'il soit destructeur ou constructif, c'est toujours de l'ordre.

D. Bohm : Voyez-vous, l'ordre a pour caractéristique d'être absolument nécessaire ; en un sens, il ne peut en être autrement. L'ordre tel que nous le connaissons généralement n'est *pas* absolument nécessaire. Il pourrait être modifié ; il pourrait dépendre de quelque chose d'autre.

Krishnamurti : L'éruption d'un volcan entre dans le cadre de l'ordre.

D. Bohm : C'est l'ordre global de l'univers.

Krishnamurti : En effet. Dans l'univers il y a l'ordre, et cet esprit qui est immobile est complètement en ordre.

D. Bohm : L'esprit profond, l'absolu.

Krishnamurti : Oui, l'esprit absolu. Cet esprit est-il donc l'univers?

D. Bohm : Dans quel sens serait-il l'univers? Il faut que nous comprenions la portée d'une telle affirmation, voyez-vous.

Krishnamurti : Cela signifie: y a-t-il une division, une barrière, entre cet esprit absolu et l'univers? ou bien ne sont-ils qu'une seule et même chose?

D. Bohm : Ils ne sont qu'une seule et même chose.

Krishnamurti : C'est à cela que je veux en venir.

D. Bohm : Nous avons ou bien une dualité entre esprit et matière, ou bien les deux se

confondent.

Krishnamurti : Exactement. Est-ce une affirmation présomptueuse?

D. Bohm : Pas forcément. Je veux simplement dire que ce sont deux éventualités.

Krishnamurti : Je veux m'assurer que nous ne sommes pas en train de piétiner quelque chose qu'il ne faudrait en fait approcher qu'avec la plus grande délicatesse - qui requiert d'énormes précautions. Vous voyez ce que je veux dire?

D. Bohm : Oui. Revenons au corps. Nous avons dit que l'esprit qui procède du corps - c'est-à-dire la pensée, les sensations, le désir, l'esprit général et l'esprit particulier - fait partie du processus matériel.

Krishnamurti : Absolument.

D. Bohm : Et ne diffère en rien du corps.

Krishnamurti : C'est exact. Toutes les réactions sont des processus matériels.

D. Bohm : Et par conséquent, ce que nous qualifions communément d'« esprit » ne diffère pas de ce que nous qualifions de « corps ».

Krishnamurti : Exactement.

D. Bohm : Mais voici qu'à présent vous élargissez considérablement le champ, en l'étendant à tout l'univers. Notre question, c'est donc de savoir si ce que nous appelons l'esprit dans l'univers diffère de ce que nous appelons l'univers lui-même?

Krishnamurti : C'est cela. Vous voyez pourquoi j'estime qu'il doit y avoir de l'ordre dans notre vie quotidienne, sans qu'il s'agisse de l'ordre de la pensée.

D. Bohm : La pensée est effectivement un ordre limité, elle est relative.

Krishnamurti : Voilà. Donc cet ordre indispensable doit échapper...

D. Bohm : ...échapper aux limitations.

Krishnamurti : Oui. Voilà ce dont nous avons besoin dans notre vie quotidienne - ce qui signifie: pas le moindre conflit, pas la moindre contradiction.

D. Bohm : Prenons l'ordre de la pensée. Lorsqu'elle est rationnelle, elle est en ordre. Mais dans la contradiction, l'ordre de la pensée a été perturbé, il a atteint ses limites. La pensée fonctionne jusqu'au moment où elle se heurte à la contradiction, et cela marque ses limites.

Krishnamurti : Donc si, dans ma vie quotidienne, règne un ordre complet, exempt de toute perturbation, quelle relation y a-t-il entre cet ordre et l'ordre qui n'a pas de fin? Ce mouvement silencieux de l'ordre, de cette chose extraordinaire, peut-il affecter ma vie de tous les jours, lorsqu'il y a cet ordre psychologique intérieur? Vous comprenez ma

question?

D. Bohm : Oui. Nous avons dit, par exemple, que le volcan était une manifestation de l'ordre global de l'univers.

Krishnamurti : Absolument. C'est la même chose lorsqu'un tigre tue un cerf.

D. Bohm : On peut se demander si l'être humain dans sa vie ordinaire offre des similitudes.

Krishnamurti : C'est ça. Sinon, je ne vois pas à quoi rime le reste - je veux dire - l'universel.

D. Bohm : En fait il ne rime à rien pour l'être humain. Après tout, vous diraient certains, qu'avons-nous à faire de l'univers? Tout ce qui nous intéresse, c'est notre société, et ce que *nous* sommes en train de faire. Mais tout cet échafaudage s'effondre alors, tellement il est pétri de contradictions.

Krishnamurti : évidemment. Ce n'est pas seulement la pensée qui l'affirme. Cet univers, qui est totalement en ordre, affecte donc *bien* ma vie quotidienne.

D. Bohm : Oui. Je crois que les scientifiques demanderaient sans doute comment. Voyez-vous, on pourrait admettre effectivement que l'univers soit constitué de matière et que les lois de la matière affectent notre vie quotidienne. Mais on ne voit pas très clairement comment notre esprit s'en trouve affecté ; pas plus que s'il existe cet esprit absolu qui affecte la vie quotidienne.

Krishnamurti : Ah! Qu'en est-il de ma vie quotidienne? Désordonnée, une suite de réactions. Nous sommes bien d'accord?

D. Bohm : Cela y ressemble beaucoup, en effet.

Krishnamurti : Et la pensée se bagarre perpétuellement pour y mettre de l'ordre. Mais là encore, c'est toujours le même désordre.

D. Bohm : Parce que la pensée est constamment limitée par ses propres contradictions.

Krishnamurti : Bien sûr. La pensée est toujours créatrice de désordre, parce qu'elle est elle-même limitée.

D. Bohm : Dès qu'elle s'efforce de franchir les limites, le désordre s'installe.

Krishnamurti : C'est cela. J'ai compris certaines choses, je les ai approfondies, j'ai eu, en ce qui les concerne, une vision pénétrante, et ainsi, un certain ordre règne dans ma vie. Mais cet ordre demeure limité. Je le reconnais, et j'admets les limites de notre existence.

D. Bohm : L'ennui, c'est que certaines personnes vont s'en contenter et dire: « Pourquoi en demandez-vous plus? »

Krishnamurti : Mais je n'ai rien de plus.

D. Bohm : Mais d'autres diront peut-être: « Nous serions heureux de pouvoir vivre dans une vie matérielle où régnerait un ordre véritable. »

Krishnamurti : Je réponds: « Faisons-le! Il faut agir! » Mais ce faisant il faut avoir conscience que cela est limité.

D. Bohm : Oui. L'ordre que nous sommes susceptibles d'instaurer, aussi élevé soit-il, reste limité.

Krishnamurti : Et l'esprit prend conscience de sa limitation et décide de la transcender.

D. Bohm : Pour quelles raisons? Pour certains, pourquoi ne suffirait-il pas d'être heureux dans le cadre de ces limites, en s'efforçant de les faire reculer, de découvrir de nouvelles pensées, un nouvel ordre? L'artiste découvrira de nouvelles formes d'art, le savant une science d'un genre inédit.

Krishnamurti : Mais tout cela reste toujours limité.

D. Bohm : On a souvent l'impression que la seule possibilité, c'est d'aller jusqu'à un certain point, et pas au-delà ; et on a tendance à s'y résigner.

Krishnamurti : Vous voulez dire, le sentiment qu'il nous faut accepter la condition humaine?

D. Bohm : Pourtant, aux yeux de beaucoup, l'homme pourrait faire beaucoup mieux qu'il ne fait actuellement.

Krishnamurti : Oui, mais nous en restons à la condition humaine simplement un peu amendée, un peu meilleure.

D. Bohm : Notablement amendée, si l'on en croit certains.

Krishnamurti : N'empêche qu'elle reste limitée!

D. Bohm : Oui. Essayons de voir clairement ce qu'il y a de faux dans la limitation.

Krishnamurti : Dans cette limitation il n'y a pas de liberté totale, seulement une liberté limitée.

D. Bohm : Oui ; finalement nous atteignons la frontière de la liberté. Quelque chose nous pousse à réagir, et cette réaction nous fait retomber dans la contradiction.

Krishnamurti : Oui, mais que se passe-t-il lorsque je m'aperçois que mon rayon d'action se circonscrit à une certaine zone...?

D. Bohm : Je me retrouve alors sous la domination de ces forces.

Krishnamurti : L'esprit se révolte inévitablement contre cette situation.

D. Bohm : C'est très important. Voyez-vous, l'esprit a besoin de liberté. N'est-ce pas?

Krishnamurti : C'est évident.

D. Bohm : Il attribue à la liberté une valeur extrême. Alors admettons-nous cela, considérons-nous que c'est un fait pur et simple?

Krishnamurti : Ce qui revient à admettre que je suis prisonnier de ces limites étroites.

D. Bohm : Certains s'y accoutument et l'acceptent.

Krishnamurti : Mais moi, je m'y *refuse!* Mon esprit affirme qu'on peut échapper à cette prison. Je suis prisonnier, et la prison a du charme, du raffinement, etc. Mais les limites demeurent bien que l'esprit affirme qu'il doit exister une liberté au-delà de tout ceci.

D. Bohm : Quel est donc l'esprit qui s'exprime ainsi? Est-ce l'esprit individuel de l'être humain?

Krishnamurti : Ah! Qui dit qu'il doit y avoir liberté? Oh, c'est très simple. C'est la douleur, la douleur même qui nous pousse à aller plus loin.

D. Bohm : Cet esprit individuel, bien qu'il accepte sa limitation, trouve cela très douloureux.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Et donc, cet esprit particulier estime, en un sens, que quelque chose ne va pas. Mais il ne parvient pas à l'éviter. Apparemment, la liberté présente un caractère de nécessité.

Krishnamurti : La liberté est nécessaire, et toute entrave est un recul. D'accord?

D. Bohm : Cette nécessité n'est pas une nécessité externe due à une réaction.

Krishnamurti : La liberté n'est pas de nature réactionnelle.

D. Bohm : Le besoin de liberté n'est pas une réaction. On pourrait croire que c'est l'emprisonnement qui pousse à réagir ainsi.

Krishnamurti : Alors, où en sommes-nous? Voyez-vous, cela signifie qu'il faut être libre de réaction, des limitations de la pensée, à l'écart du mouvement du temps. Nous savons que c'est la condition préalable, avant de pouvoir réellement comprendre ce qu'est l'esprit vide, et ce qu'est l'ordre de l'univers, qui devient alors l'ordre de l'esprit. C'est demander beaucoup. Sommes-nous prêts à aller aussi loin?

D. Bohm : Vous savez très bien que la non-liberté a ses attraits.

Krishnamurti : Bien sûr ; mais ces attraits me laissent indifférent.

D. Bohm : Mais vous avez demandé si nous étions prêts à aller aussi loin. Ce qui sous-entend, dirait-on, que ces limitations pourraient bien être séduisantes.

Krishnamurti : Oui. J'ai trouvé dans la non-liberté la sécurité, la tranquillité d'esprit, le plaisir. Je comprends qu'il n'existe pas de liberté dans le plaisir et la douleur. L'esprit dit - non pas en réaction - qu'il faut être libre de tout cela. Parvenir à ce point et lâcher prise sans conflit requiert sa propre discipline, sa propre vision pénétrante. C'est pourquoi, en m'adressant à ceux d'entre nous qui ont déjà poussé assez avant leur recherche, j'ai demandé si on pouvait aller aussi loin. Ou bien les réactions au niveau physique - les responsabilités de la vie quotidienne pour le conjoint, les enfants, et ainsi de suite - entravent-elles ce sentiment de liberté complète? Les moines, les saints et les sannyasis ont toujours dit: il vous faut abandonner le monde.

D. Bohm : Nous avons déjà abordé cette question.

Krishnamurti : Oui. C'est une idiotie de plus - même si je regrette l'expression. Nous avons exploré cela *en totalité*, je me refuse donc à y revenir. Alors je demande: l'univers, et l'esprit qui s'est vidé de tout ce contenu, ne font-ils qu'un?

D. Bohm : Est-ce qu'ils ne font qu'un?

Krishnamurti : Ils ne sont pas distincts, ils ne font qu'un.

D. Bohm : Vous affirmez donc que l'univers matériel est comme le corps de l'esprit absolu.

Krishnamurti : Oui, c'est cela.

D. Bohm : C'est peut-être une façon pittoresque de s'exprimer!

Krishnamurti : Il faut veiller à ne pas tomber dans le piège qui consiste à penser que l'esprit universel est toujours présent.

D. Bohm : Alors comment le dire? l'exprimer?

Krishnamurti : L'homme affirme que Dieu est toujours présent ; que Brahman, ou le principe suprême est toujours présent, et que pour parvenir à lui il suffit de se purifier. C'est aussi une affirmation très dangereuse, parce qu'elle peut nous amener à dire que l'éternel est en nous.

D. Bohm : Mais à mon avis, c'est une projection!

Krishnamurti : évidemment!

D. Bohm : Lorsqu'on dit qu'il est toujours présent, il intervient alors un problème de logique, car « toujours » implique le temps, et nous sommes en train d'essayer d'explorer quelque chose qui n'a rien à voir avec le temps. Donc on ne peut pas la situer en termes d'ici ou de là, ou de maintenant ou encore.

Krishnamurti : Nous en sommes arrivés au stade où il y a cet esprit universel, et où l'esprit humain peut y participer dès l'instant qu'il y a liberté.

Brockwood Park, le 20 septembre 1980

Le Temps Aboli

Angleterre

13ème Discussion

Brockwood Park, le 27 septembre 1980

Peut-on résoudre les problèmes personnels et mettre fin à la fragmentation ?

Krishnamurti : Nous cultivons de longue date un esprit apte à résoudre presque tous les problèmes d'ordre technique. Mais, apparemment, les problèmes humains n'ont jamais été résolus. Les êtres humains sont noyés dans leurs problèmes: problèmes de communication, de connaissance, de relations, problème du ciel et de l'enfer. L'existence humaine toute entière est devenue un immense problème, un abîme de complexité. Et il semble qu'il en ait été de même, au cours de toute notre histoire. Malgré ses connaissances, malgré une évolution séculaire, l'homme ne s'est jamais dégagé de ses problèmes.

David Bohm : Des problèmes insolubles, effectivement.

Krishnamurti : Je mets en doute que les problèmes humains soient insolubles.

D. Bohm : Je veux dire, tels qu'ils se posent à l'heure actuelle.

Krishnamurti : Tels qu'ils sont actuellement, bien sûr, ces problèmes sont devenus incroyablement complexes et insolubles. Aucun homme politique, aucun homme de science, aucun philosophe ne va les résoudre, quels que soient les moyens employés, y compris la guerre! Pourquoi donc, à travers le monde, les êtres humains ont-ils été incapables de résoudre les problèmes quotidiens de la vie? Qu'est-ce qui fait obstacle à la résolution complète de ces problèmes? Est-ce parce que notre esprit ne s'y est jamais attaché? Est-ce parce que nous passons nos journées, et probablement une bonne moitié de nos nuits, à réfléchir à des problèmes d'ordre technique, de sorte qu'il ne nous reste plus de temps pour les autres?

D. Bohm : C'est en partie vrai. Aux yeux de beaucoup de gens, inutile de s'occuper de ces autres problèmes: ils doivent se résoudre d'eux-mêmes.

Krishnamurti : Mais pourquoi? La question que je pose dans ce dialogue est la suivante: est-il possible de ne pas avoir du tout de problèmes humains? - ne restent alors que les problèmes d'ordre technique, qui eux sont solubles. Mais les problèmes humains paraissent insolubles. Est-ce parce que notre éducation, nos traditions tenaces nous poussent à accepter les choses comme elles sont?

D. Bohm : Sans doute est-ce en partie la raison. A mesure que la civilisation vieillit, les problèmes s'accumulent, et les gens continuent à accepter ce qui cause problème. Par exemple, il existe actuellement dans le monde un bien plus grand nombre de nations qu'autrefois, et chacune d'entre elles suscite de nouveaux problèmes.

Krishnamurti : C'est évident.

D. Bohm : Si l'on remonte en arrière...

Krishnamurti : ... une tribu devient une nation...

D. Bohm : Et à partir de là le groupe se bat inévitablement avec son voisin.

Krishnamurti : Les hommes utilisent les merveilles de leur technologie pour s'entre-tuer. Mais nous parlons des problèmes relationnels, des problèmes d'absence de liberté, de ce sentiment perpétuel d'incertitude et de peur, de la lutte pour le travail et la subsistance tout au long de notre existence. Tout cela semble un extraordinaire non-sens.

D. Bohm : A mon avis, les gens ne sont plus assez lucides pour le voir. Dans la majorité des cas, ils acceptent la situation dans laquelle ils se trouvent, et s'efforcent de s'en accommoder, de résoudre quelques petits problèmes pour rendre leur sort plus tolérable. Mais jamais ils n'iront jusqu'à reconsidérer sérieusement la situation d'ensemble.

Krishnamurti : Les hommes de religion ont légué à l'humanité un problème considérable.

D. Bohm : Oui. Eux aussi essaient de résoudre des problèmes. On dirait que tout le monde est aux prises avec son petit fragment personnel, occupé à résoudre ce qu'il croit soluble, mais cela ne fait qu'aggraver le chaos.

Krishnamurti : Le chaos et les guerres! C'est bien ce que nous disons. Nous vivons dans le chaos. Mais je veux découvrir si je peux vivre le reste de ma vie sans un seul problème? Est-ce possible?

D. Bohm : En fait, je me demande, voyez-vous, s'il faut qualifier ces choses-là de problème. Un problème doit être quelque chose dont la solution puisse être raisonnablement envisageable. Si l'on pose comme problème la façon d'atteindre un certain but, cela présuppose l'éventualité d'un moyen technologique pour y parvenir. Mais, sur le plan psychologique, on ne peut pas envisager le problème de cette manière-là, qui consiste à se proposer le but à atteindre, et à trouver ensuite un moyen d'y

parvenir.

Krishnamurti : Qu'est-ce qui est à la racine de tout ceci? Quelle est la cause de tout ce chaos de l'humanité? J'essaie de l'aborder sous un angle différent, de découvrir s'il est possible de mettre fin aux problèmes. Voyez-vous, personnellement, je me refuse à avoir des problèmes.

D. Bohm : On pourrait vous rétorquer que c'est peut-être parce que vous n'avez pas l'occasion de telles confrontations.

Krishnamurti : J'ai dû affronter l'autre jour quelque chose de très, très grave. Ce n'est pas un problème.

D. Bohm : Alors, c'est qu'une clarification s'impose. Une partie des difficultés est la clarification au niveau du langage.

Krishnamurti : Pas seulement la clarification du langage, mais aussi des relations et des actes. L'autre jour, il s'est posé un certain problème qui impliquait un grand nombre de personnes, et exigeait de prendre certaines mesures. Mais, personnellement, cela n'a pas constitué pour moi un problème.

D. Bohm : Il serait bon de bien préciser ce que vous voulez dire, parce que sans exemple, je ne suis pas à même de juger.

Krishnamurti : J'entends par problème quelque chose qui exige une solution, quelque chose qui vous tracasse, un sujet de remise en cause et de préoccupation permanente. Ce sont également les doutes et les incertitudes, et l'obligation de prendre certaines mesures que l'on regrettera en définitive.

D. Bohm : Commençons par le problème technique d'où l'idée a germé au départ. On se trouve confronté à une situation, quelque chose que l'on doit faire, et on dit qu'il y a un problème.

Krishnamurti : Oui, en général on appelle cela un problème.

D. Bohm : Or, le terme de problème est basé sur l'idée d'envisager quelque chose - une solution possible - et ensuite d'essayer de l'appliquer.

Krishnamurti : Ou bien, j'ai un problème et je ne sais pas du tout comment l'aborder.

D. Bohm : Si vous avez un problème que vous ne savez pas du tout aborder...

Krishnamurti : ... alors, je demande l'avis des autres, et je m'embrouille de plus en plus.

D. Bohm : On s'éloigne déjà de la simple notion de problème technique, où l'on a généralement une idée de ce qu'il faut faire.

Krishnamurti : Je me demande si c'est bien le cas? Assurément, les problèmes

techniques sont relativement simples.

D. Bohm : Ils nous mettent souvent face à des défis qui nous obligent à creuser très profond et à modifier nos conceptions. Confrontés à un problème technique, nous savons en général ce qu'il faut faire pour le résoudre. Par exemple, si la nourriture vient à manquer, ce qui s'impose, c'est de trouver les moyens et la façon d'en produire plus. Mais la même démarche peut-elle s'appliquer à un problème psychologique?

Krishnamurti : C'est toute la question. Comment procéder dans ce cas?

D. Bohm : Voyons ; quel problème allons-nous aborder?

Krishnamurti : N'importe lequel des problèmes que suscitent les rapports humains.

D. Bohm : Prenons le cas de gens qui n'arrivent pas à s'entendre ; ils s'agressent constamment.

Krishnamurti : Oui, partons de cet exemple simple. Il est, semble-t-il, pratiquement impossible aux membres d'un même groupe de penser ensemble, d'avoir la même optique et la même attitude. Sans aller, bien entendu, jusqu'à l'imitation servile. Mais chacun avance une opinion personnelle, et entre en contradiction avec l'autre - c'est ce qui se passe continuellement, partout.

D. Bohm : C'est sûr. Peut-on dire alors que notre problème, c'est de travailler ensemble, de penser ensemble?

Krishnamurti : Travailler ensemble, penser ensemble, coopérer, en dehors de toute implication financière.

D. Bohm : Savoir si des gens vont travailler ensemble à condition d'être bien payés est une autre question.

Krishnamurti : Alors, comment résoudre ce problème? Dans un groupe, nous exprimons tous des opinions différentes, sans parvenir à la moindre entente. Et il semble pratiquement impossible de renoncer à nos convictions.

D. Bohm : Oui, une des difficultés est là ; mais je ne suis pas certain qu'on puisse considérer cela comme un problème, et se demander ce qu'il faut faire pour renoncer à ses opinions.

Krishnamurti : Non, bien sûr que non. Pourtant c'est un fait. Tout en constatant cela et voyant la nécessité de s'unir, les gens ne parviennent pas pour autant à faire abstraction de leurs opinions, de leurs idées, de leurs expériences et de leurs conclusions.

D. Bohm : Leurs opinions prennent souvent à leurs yeux valeur de vérité.

Krishnamurti : Oui, pour eux, elles ont valeur de faits. Mais comment l'homme peut-il agir sur ces divisions? Nous admettons la nécessité de travailler ensemble - non pas pour

un idéal, une croyance, un principe ou un dieu quelconques. Dans divers pays, aux quatre coins du monde, et même aux Nations unies, on ne travaille pas ensemble.

D. Bohm : Certains pourraient faire remarquer que, non contents d'avoir des convictions, nous avons aussi des intérêts personnels. Si deux personnes défendent des intérêts antagonistes, aussi longtemps qu'elles y restent attachées, il n'y a pas moyen pour elles de travailler ensemble. Alors, comment ouvrir une brèche?

Krishnamurti : Si vous mettez en évidence la nécessité de travailler ensemble, si vous m'en montrez l'importance, alors je vois à mon tour que c'est important. Mais je ne parviens pas à agir en conséquence!

D. Bohm : C'est là tout le problème. Il ne suffit pas de voir l'importance de la coopération, et de manifester l'intention d'y parvenir. Cette incapacité à agir introduit un facteur nouveau. Pourquoi sommes-nous incapables de mettre en pratique nos intentions7

Krishnamurti : On peut trouver beaucoup de raisons à cela, mais ces raisons, ces causes et ces explications ne résolvent pas le problème. On en revient à la même question: qu'est-ce qui peut amener un esprit humain à changer? Nous voyons la nécessité du changement, et pourtant nous sommes incapables de changer, ou peu enclins à le faire. Quel facteur - quel facteur *nouveau* - est nécessaire pour y parvenir?

D. Bohm : A mon avis, c'est l'aptitude à observer en profondeur ce qui peut bien retenir la personne, et ce qui l'empêche de changer.

Krishnamurti : Le facteur nouveau est donc l'attention?

D. Bohm : Oui, c'est ce que je voulais dire. Mais nous devons aussi examiner de quel type d'attention il s'agit.

Krishnamurti : Voyons d'abord ce qu'est l'attention.

D. Bohm : Ce terme peut prendre bien des sens différents selon les gens.

Krishnamurti : C'est évident, il y a tellement d'opinions différentes, comme d'habitude! Là où l'attention existe, il n'y a pas de problème. Là où règne l'inattention, toutes sortes de difficultés surgissent. Alors, sans faire de l'attention un problème en soi, pouvons-nous la définir? Pouvons-nous comprendre ce qu'elle est, non pas verbalement, non pas intellectuellement, mais en profondeur, avec tout notre être? De toute évidence, l'attention n'est pas de la concentration. Ce n'est pas un effort, un entraînement, une lutte pour être attentif. Il faut que vous mettiez en évidence la nature de l'attention, en me montrant que là où l'attention existe, il n'y a plus de centre à partir duquel « je » prête attention.

D. Bohm : Oui, mais c'est cela qui est difficile.

Krishnamurti : N'en faisons pas un problème.

D. Bohm : Je veux dire que cela fait longtemps qu'on s'efforce d'y arriver. Je crois que la difficulté première à comprendre ce que l'on entend par attention réside dans le contenu même de la pensée. Lorsque quelqu'un est en train de l'observer, peut-être croit-il prêter attention.

Krishnamurti : Non, dans un état d'attention comme celui-ci, la pensée n'intervient pas.

D. Bohm : Alors, comment arrêter la pensée? Voyez-vous, lorsque la pensée suit son cours, on a un sentiment d'attention - pourtant ce n'en est pas. Mais on croit, on suppose qu'on est attentif.

Krishnamurti : Quand on se croit attentif, ce n'est pas de l'attention.

D. Bohm : Comment pouvons-nous donc faire comprendre la véritable signification de l'attention?

Krishnamurti : Ne conviendrait-il pas plutôt, pour découvrir ce qu'est l'attention, d'examiner ce qu'est l'inattention?

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : Et parvenir au positif à partir du négatif. Que se passe-t-il quand je suis inattentif? Dans mon état d'inattention, je me sens seul, déprimé, anxieux, etc.

D. Bohm : L'esprit commence à se disloquer et à plonger dans la confusion.

Krishnamurti : Il se produit une fragmentation. Et dans cet état d'inattention, je m'identifie à quantité d'autres choses.

D. Bohm : Oui, et cela peut être agréable - mais éventuellement douloureux aussi.

Krishnamurti : Je m'aperçois, par la suite, que ce qui était agréable se transforme en douleur. Tout ceci est donc un mouvement d'où l'attention est absente. Nous sommes d'accord? Est-ce que nous progressons?

D. Bohm : Je n'en sais rien.

Krishnamurti : Je crois que l'attention est la vraie solution à tout ce problème: il faut un esprit qui soit réellement attentif, qui ait compris la nature de l'inattention et qui s'en écarte!

D. Bohm : Mais tout d'abord, quelle est la nature de l'inattention?

Krishnamurti : L'indolence, la négligence, 1 égocentrisme, les contradictions internes: c'est tout cela, la nature de l'inattention.

D. Bohm : Oui. Voyez-vous, quelqu'un de très égocentrique peut avoir l'impression d'exercer son attention, alors qu'il n'est en fait préoccupé que de sa personne.

Krishnamurti : Oui. Si j'abrite des contradictions internes, et que j'y prête attention pour

sortir de la contradiction, alors il ne s'agit pas d'attention.

D. Bohm : Mais pouvons-nous insister là-dessus, parce qu'on risque de *prendre* communément cela pour de l'attention.

Krishnamurti : Non, ce n'en est pas. Ce n'est qu'un processus de la pensée, qui dit: « Voilà comment je suis, et je ne dois pas être comme cela. »

D. Bohm : Selon vous, cette démarche dans le sens du devenir n'est pas de l'attention.

Krishnamurti : Oui, exactement. Parce que le devenir psychologique engendre l'inattention.

D. Bohm : Oui.

Krishnamurti : N'est-il pas très difficile, en fait, monsieur, de se libérer du devenir? Voilà la racine de tout cela. Il faut mettre fin au devenir.

D. Bohm : Oui. L'attention est absente, et c'est la cause de ces problèmes.

Krishnamurti : Oui, et lorsque vous mettez l'accent sur cela, prêter attention devient à son tour un problème.

D. Bohm : La difficulté vient des tours que joue l'esprit, et en essayant de les prendre en compte, il ne fait que répéter le même processus.

Krishnamurti : Bien sûr. L'esprit, qui déborde littéralement de savoir, d'auto-suffisance, d'auto-contradictions, et j'en passe, peut-il en arriver au point où il se trouve psychologiquement réduit à l'immobilité?

D. Bohm : Où il n'a plus d'espace dans lequel se mouvoir.

Krishnamurti : Que dirais-je à quelqu'un qui en est arrivé à ce point? Disons que je viens à vous. Je suis empli de cette confusion, de cette angoisse, et d'un sentiment de désespoir, non seulement par rapport à moi-même, mais par rapport au monde. J'en suis à ce point, et je veux sortir de l'impasse. Cela devient pour moi un problème.

D. Bohm : Nous y revoilà. C'est encore une fois une démarche de devenir, voyez-vous.

Krishnamurti : Oui. C'est là où je veux en venir. Le désir de devenir serait donc la racine de tout cela?

D. Bohm : En tout cas, c'est quelque chose d'approchant.

Krishnamurti : Comment donc aborder, sans mouvement du devenir, tout ce problème complexe qu'est ma propre personne?

D. Bohm : Il semblerait que l'on n'ait pas considéré tout l'ensemble. Nous n'avons pas examiné le devenir dans sa totalité, quand vous avez dit: « Comment puis-je prêter attention? » Quelque chose nous a en partie échappé, dirait-on, et s'est transformé en

observateur. N'est-ce pas?

Krishnamurti : Tout le mal vient du devenir psychologique. Le pauvre veut devenir riche, et le riche encore plus riche ; c'est perpétuellement ce mouvement du devenir, tant extérieurement qu'intérieurement. Et bien que ce soit une source de beaucoup de souffrance et parfois de plaisir, cette sensation de devenir, d'accomplissement, de réalisation psychologique a façonné ma vie telle qu'elle est. J'en prends à présent conscience, mais je n'arrive pas à interrompre le processus.

D. Bohm : Pourquoi est-ce que je n'y parviens pas?

Krishnamurti : Examinons cela. D'une part, mon souci de devenir tient dans la récompense finale escomptée ; j'échappe aussi à la douleur et au châtiment. Et je suis pris dans ce cycle. C'est probablement l'une des raisons qui poussent l'esprit à s'efforcer de devenir quelque chose. D'autre part, il y a peut-être la peur profondément ancrée de me trouver perdu si je ne deviens ce quelque chose. Je suis dans l'incertitude et l'insécurité, c'est pourquoi l'esprit a accepté ces illusions, et m'affirme que je ne peux pas mettre fin à ce processus de devenir.

D. Bohm : Mais qu'est-ce qui empêche l'esprit d'y mettre fin? Il faut également examiner la question des pièges que nous tendent ces illusions.

Krishnamurti : Comment pouvez-vous me convaincre que je suis le jouet d'une illusion? C'est impossible, à moins que je n'en prenne moi-même conscience. Mais l'illusion m'en empêche par sa puissance même. Cette illusion a été nourrie, entretenue par la religion, par la famille, etc. Elle a des racines si profondes que je ne me résouds pas à m'y arracher. C'est ce qui arrive à bon nombre de gens, qui disent: « Je voudrais, mais je ne peux pas ». La situation étant ce qu'elle est, que doivent-ils faire? Les explications, la logique, toutes les controverses et toutes les théories vont-elles les aider? De toute évidence, non.

D. Bohm : Parce que tout finit par se diluer dans cette structure.

Krishnamurti : Alors, quelle est la suite?

D. Bohm : Voyez-vous, lorsque ces gens disent: « Je veux changer », il y a aussi un désir de ne pas changer.

Krishnamurti : Bien sûr. Celui qui dit: « Je veux changer » a aussi une autre idée derrière la tête, qui est: « En vérité pourquoi changerais-je? » Les deux vont de pair.

D. Bohm : Nous avons donc une contradiction.

Krishnamurti : J'ai vécu dans cette contradiction ; je l'ai acceptée.

D. Bohm : Mais pourquoi l'avoir acceptée?

Krishnamurti : Par la force de l'habitude.

D. Bohm : Mais un esprit sain n'accepte pas de contradiction.

Krishnamurti : Mais notre esprit n'est pas vraiment sain. L'esprit est tellement malade, tellement corrompu, tellement confus, que même si vous lui signalez tous les dangers de cette situation, il refuse de les voir.
Comment, dans ce cas, aider un homme pris dans ce piège à percevoir lucidement le danger du devenir psychologique? En d'autres termes, le devenir psychologique implique l'identification à une nation, à un groupe, et toutes ces histoires.

D. Bohm : Oui, on s'accroche à des convictions.

Krishnamurti : A des convictions et à des croyances: j'ai eu une expérience dont j'ai tiré satisfaction, alors je m'y accroche. Comment allez-vous m'aider à me libérer de tout cela? J'entends votre discours - qui me paraît très juste -, mais je reste sur mes positions, incapable d'en bouger.
Je me demande s'il existe un autre facteur, un autre moyen de communication, qui ne soit pas basé sur les mots, le savoir, les explications et le système de la carotte et du bâton. Y a-t-il un autre mode de communication? Vous voyez, là aussi il y a danger. Je suis certain qu'il existe un mode de communication qui n'est d'ordre ni verbal, ni analytique, ni logique, sans pour autant être insensé.

D. Bohm : Peut-être qu'il existe.

Krishnamurti : La communication entre mon esprit et celui des autres est toujours passée par les mots, les explications et la logique, ou par la suggestion. Il doit y avoir un élément qui peut fracasser ce système.

D. Bohm : Il fracassera le mur de l'incapacité à écouter.

Krishnamurti : L'incapacité à écouter, l'incapacité à observer, à entendre, et ainsi de suite. Il doit y avoir une

Krishnamurti : Si l'amour est commun à tous, pourquoi lui suis-je aveugle?

D. Bohm : C'est, à mon avis, en partie parce que l'esprit est réticent ; il refuse tout simplement d'envisager un aussi extraordinaire changement de conception d'un mode d'approche.

Krishnamurti : Mais vous disiez à l'instant que le sodium est le sodium.

D. Bohm : Nous avons, voyez-vous, tout un faisceau de preuves à l'appui, fondées sur des expériences très diverses, sur beaucoup de travail et de compétence. Mais on ne peut pas faire la même chose avec l'amour. On ne peut pas par un travail de laboratoire prouver que l'amour est l'amour.

Krishnamurti : Oh, non. L'amour n'est pas le savoir. Mais pourquoi notre esprit refuse-t-il d'admettre une pareille évidence? Est-ce par peur de lâcher mes anciennes valeurs, normes et convictions?

D. Bohm : Je crois qu'il s'agit sans doute de quelque chose de plus profond. C'est difficile à cerner, mais ce n'est pas simple, malgré l'explication partielle que vous avancez.

Krishnamurti : Ce n'est qu'une explication superficielle, je sais. S'agit-il alors d'une angoisse profondément enracinée, d'un désir éperdu de sécurité totale?

D. Bohm : Mais la base en serait encore la fragmentation.

Krishnamurti : évidemment.

D. Bohm : Si nous admettons que nous sommes fragmentés, nous aspirerions inévitablement à une sécurité totale, parce qu'à cause de notre fragmentation, nous sommes toujours en danger.

Krishnamurti : Est-ce la racine de tout cela? Cette nécessité, ce besoin, ce désir d'être totalement en sécurité dans nos relations à toutes choses? Avoir la certitude? Bien sûr, il n'y a de sécurité complète que dans le néant!

D. Bohm : Ce n'est pas l'exigence de sécurité qui est néfaste, mais les fragmentations. Le fragment ne peut absolument pas se sentir en sécurité.

Krishnamurti : C'est exact. Il n'est pas plus en sécurité que les pays essayant chacun d'assurer sa sécurité.

D. Bohm : Mais on pourrait accéder à la sécurité totale si tous les pays se rassemblaient. A vous entendre, voyez-vous, on pourrait croire que nous sommes voués à vivre éternellement dans l'insécurité.

Krishnamurti : Non, nous avons été très clairs à ce sujet.

D. Bohm : C'est logique de souhaiter la sécurité, mais nous nous y prenons mal. Comment faire comprendre que l'amour est universel, et non personnel à celui qui vit totalement dans l'ornière étriquée de l'accomplissement personnel? Va-t-il remettre en cause sa personnalité étroite, « unique »? C'est la question primordiale, apparemment.

Krishnamurti : Certains le font, ils la remettent en cause ; ils admettent la logique de nos propos, et pourtant, bizarrement, des gens qui prennent ce genre de choses très au sérieux ont essayé d'accéder à la vie intégrale en s'affamant, en se torturant, ou par d'autres pratiques que vous connaissez bien. Mais ce n'est pas en se torturant qu'on appréhende ou qu'on perçoit la totalité. Alors, que faire? Admettons que j'aie un frère qui reste aveugle à cette réalité. Comme j'ai beaucoup d'affection pour lui, je veux l'arracher à la fragmentation. Et j'essaie sans relâche de communiquer avec lui, verbalement et parfois non verbalement, par un geste ou un regard ; mais ceci vient encore de l'extérieur. Peut-

être est-ce la raison de sa résistance. Puis-je persuader mon frère qu'il est possible d'éveiller en lui cette flamme? Cela implique nécessairement qu'il m'écoute, mais mon frère refuse d'écouter.

D. Bohm : Apparemment, certaines actions ne s'avèrent pas possibles. Si quelqu'un est pris dans l'engrenage d'une pensée comme la fragmentation, alors il ne peut en changer, parce qu'elle recèle beaucoup d'autres pensées.

Krishnamurti : Bien sûr.

D. Bohm : Des pensées qu'il ne soupçonne pas. Il n'est pas vraiment libre d'effectuer ce changement à cause de toute la structure mentale qui le retient.

Krishnamurti : Comment puis-je alors aider - j'utilise ce terme avec la plus grande prudence - mon frère? Quelles sont les racines de tout cela? Nous parlons de l'éveil de sa conscience - mais ce ne sont que des mots ; on peut envisager différentes explications - la cause, l'effet, et tout le reste. Quand j'ai fini d'expliquer, il me dit: « J'en suis toujours au point où tu m'as laissé. » Et mon intelligence, mon affection me soufflent: « Je ne peux pas le lâcher ainsi. » Cela signifie-t-il que j'exerce une pression sur lui? Pourtant je n'ai recours à aucun moyen de pression, ni à aucune promesse de récompense ; ma responsabilité consiste à ne pas lâcher un autre être humain. Cela n'a rien à voir avec la responsabilité associée au devoir, ou autres horreurs de ce genre. Mais c'est la responsabilité de l'intelligence qui me dicte de lui dire tout cela. D'après une tradition indienne, celui qu'on appelle le Bouddha Maitreya fit le vœu de ne pas accéder à l'état de Bouddha suprême avant d'avoir également libéré les autres êtres humains.

D. Bohm : En totalité?

Krishnamurti : Oui. Vous voyez, la tradition n'a rien changé. Comment peut-on, si on est animé de cette intelligence, de cette compassion, de cet amour, qui n'est pas l'amour d'une nation, d'une personne, d'un idéal, ou d'un sauveur, transmettre cette pureté à un autre? En vivant avec lui, en parlant avec lui? On voit combien tout cela peut tomber dans la routine.

D. Bohm : Selon vous, cette question n'aurait donc jamais eu de réponse?

Krishnamurti : C'est mon avis. Mais nous devons y répondre ; vous suivez? Le problème n'a pas été résolu, mais notre intelligence nous enjoint de le résoudre. Non, en fait, je ne pense pas que notre intelligence nous enjoigne de le résoudre: l'intelligence affirme que ce sont là des faits, et que, peut-être, certains les saisiront.

D. Bohm : Il me semble, alors, qu'il y a en réalité deux facteurs: l'un est de faire appel à la raison pour montrer que tout cela est sensé ; à partir de là, certains le saisiront peut-être.

Krishnamurti : C'est ce que nous avons fait, monsieur. Nous avons établi la carte sur laquelle l'intéressé a vu se dessiner clairement les conflits, les malheurs, la confusion, l'insécurité, le devenir. Tout cela est extrêmement clair. Mais arrivé à la fin du chapitre, il se retrouve au point de départ. Ou bien peut-être a-t-il une vision fugitive, et le désir ardent qu'il a de se l'approprier et de s'y accrocher se transforme en souvenir. Et tout le cauchemar commence!
En lui montrant très clairement la carte, pouvons-nous aussi lui faire découvrir quelque chose de bien plus profond, qui est l'amour? Il est engagé dans une quête hésitante. Mais le poids du corps, du cerveau, de la tradition - tout cela le freine. Il s'ensuit une lutte constante - et je crois que toute cette histoire est tellement fausse.

D. Bohm : Qu'est-ce qui est faux?

Krishnamurti : Notre façon de vivre.

D. Bohm : Cela doit être évident aux yeux de pas mal de gens à présent.

Krishnamurti : Nous nous sommes demandés si l'homme avait fait fausse route et s'était engagé dans une vallée sans issue. Ce n'est pas concevable ; c'est trop déprimant, trop effroyable.

D. Bohm : A mon avis, on pourrait nous rétorquer que le fait d'être effroyable n'empêche pas que ce soit vrai. Je crois que vous devriez fournir des arguments plus solides pour expliquer pourquoi vous estimez que ceci est faux.

Krishnamurti : En effet.

D. Bohm : Décelez-vous dans la nature humaine une possibilité de changement réel?

Krishnamurti : Bien sûr. Sinon rien n'aurait de sens ; nous ne serions que des singes, des machines. Voyez-vous, on attribue la faculté d'un changement radical à un agent extérieur ; par conséquent, nous comptons sur lui, et nous nous perdons en lui. Si nous ne comptons sur personne, et sommes complètement libres, alors la solitude nous est commune à tous. Ce n'est pas de l'isolement. Lorsqu'on perçoit tout cela - la stupidité et l'irréalité de la fragmentation et de la division, on est naturellement seul, c'est un fait évident. Ce sentiment d'être seul est commun, et n'est pas personnel.

D. Bohm : Oui, mais le sentiment d'être solitaire est personnel, dans le sens où chacun le ressent comme lui étant propre.

Krishnamurti : Le fait d'être seul n'est pas la solitude ; ce n'est pas le sentiment d'isolement.

D. Bohm : Je crois que tout ce qui est fondamental est universel, et vous dites que lorsque l'esprit plonge au plus profond, il pénètre dans quelque chose d'universel.

Krishnamurti : C'est juste.

D. Bohm : Qu'on l'appelle ou non l'absolu.

Krishnamurti : Le problème est de faire plonger l'esprit très, très profond en lui-même.

D. Bohm : Oui. Cela me fait penser à quelque chose. Lorsque nous abordons un problème particulier, notre esprit reste très en surface, puis nous avançons vers quelque chose de plus général. Ce mot « général » a la même racine que « générer » ; le genre, l'espèce, c'est la génération commune.

Krishnamurti : Générer, bien sûr.

D. Bohm : Lorsque nous allons vers quelque chose de plus général, cela génère une profondeur. Mais en poussant encore plus loin, le général reste limité, parce que c'est de la pensée.

Krishnamurti : Tout à fait exact. Mais explorer les profondeurs requiert non seulement un courage prodigieux, mais aussi de suivre constamment un même courant.

D. Bohm : Ce n'est donc pas exactement de la diligence, qui reste encore trop limitée, n'est-ce pas?

Krishnamurti : Oui, la diligence est trop limitée. Elle va de pair avec un esprit religieux, au sens où c'est de la diligence dans ses actes, dans ses pensées, etc., elle n'en demeure pas moins limitée. Si l'esprit peut aller du particulier au général et du général...

D. Bohm : ... à l'absolu, à l'universel. Mais pour beaucoup, cela va sembler très abstrait, et sans aucun rapport avec la vie quotidienne.

Krishnamurti : Je sais. Pourtant c'est on ne peut plus pratique, ce n'est pas une abstraction.

D. Bohm : En fait, c'est le particulier qui est l'abstraction.

Krishnamurti : Absolument. C'est le particulier qui est le plus dangereux.

D. Bohm : C'est aussi le plus abstrait, parce qu'on n'atteint le particulier qu'au moyen de l'abstraction.

Krishnamurti : Bien sûr, bien sûr.

D. Bohm : Je pense que là réside sans doute une part du problème. Les gens croient avoir besoin de quelque chose qui nous affecte vraiment dans la vie quotidienne ; ils ne veulent pas se perdre dans les discussions, et ils disent donc: « Toutes ces fastidieuses généralités ne nous intéressent pas. »

Il est vrai que ce dont nous parlons doit pouvoir s'appliquer à la vie quotidienne, mais la vie quotidienne ne recèle pas la solution de ses propres problèmes.

Krishnamurti : Non. La vie quotidienne, c'est le général et le particulier.

D. Bohm : Les problèmes humains qui se posent dans la vie quotidienne ne peuvent être résolus à ce niveau.

Krishnamurti : Du particulier, il faut aller au général ; et à partir du général, aller encore plus profond, et là, peut-être y a-t-il la pureté de ce qu'on appelle compassion, amour et intelligence. Mais cela suppose d'engager son esprit, son cœur, son être tout entier dans cette exploration.

Voilà pas mal de temps que nous parlons ; je crois que nous avons fait du chemin.

Brockwood Park, le 27 septembre 1980